

5
9
550

BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

5.9.550

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, ANCIENNE ET MODERNE,

*Depuis la naissance de Jesus - Christ jusques au
XVIII^e siècle.*

Dans laquelle on considère les commencemens , les progrès
& les révolutions de l'Eglise chrétienne ,

*Dans leurs rapports avec l'état des Sciences, les faits historiques,
& les circonstances politiques des peuples, pendant ce même
espace de tems.*

Traduite en Anglois ; du Latin de feu M. le Baron de MOSHEIM,
accompagnée de notes, de tables chronologiques, d'appendices,
& d'une table générale des matieres ; par le Docteur ARCHI-
BALD MACLAINE.

Édition traduite en François, sur la seconde édition Angloise.

T O M E I I I.



Y V E R D O N,

DANS L'IMPRIMERIE DE M. DE FELICE.

M. DCC. LXXVI.

THE

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF

CHICAGO

1892

1893

1894

1895

1896

1897

1898

1899

1900

1901

1902

1903

1904

1905



HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

DOUZIEME SIECLE.

I. PARTIE.

Histoire extérieure de l'église.

CHAPITRE I.

*Des événemens heureux pour l'église dans
ce siècle.*

I. **U**Ne partie considérable de l'Europe croupiſſoit encore dans les ténèbres du paganisme, elles couvroient ſur-tout les provinces du nord: ce fut auſſi de ce côté-là que les miſſionnaires tournerent leurs plus grands efforts, mais ils ne réuſſirent pas tous également, & dans les moyens qu'ils employerent, ils ne montrerent pas la même prudence. Boleslas, duc de Pologne, ayant conquis la Poméranie, offrit la paix

SIEC. XII.

I. PART.

Plusieurs
pays du
nord reçoivent l'évangile.

SIEC. XII.
L. PART.

à ses habitans, sous la condition qu'ils recevroient parmi eux des ministres chrétiens & qu'ils leur permettroient de les enseigner. La proposition fut acceptée, & en l'an 1124, Othon, évêque de Bamberg, homme d'une grande piété & d'un grand zèle, fut envoyé dans ce pays-là, pour y annoncer l'Evangile. Son ministère eut quelque succès, mais un grand nombre lui résista & demeura attaché à la religion de ses ancêtres. Ce ne fut pas la seule mortification qu'éprouva cet illustre prélat dans l'exercice de ses fonctions: de retour en Allemagne, il eut la douleur d'apprendre que plusieurs de ceux qu'il avoit convertis, avoient apostasié pendant son absence; cela l'obligea en l'an 1126, de faire un second voyage dans la Poméranie, où, après beaucoup de travaux, il parvint à établir la religion chrétienne sur des fondemens plus solides (a), & à étendre ainsi les bornes de l'église. Dès cette époque, les Poméraniens parurent s'attacher toujours plus au christianisme; & au lieu qu'auparavant ils n'avoient pas voulu entendre par-

(a) Voyez Henr. Canisius, *Lectiones antiquæ*, tom. III. part. II. p. 34. nous y trouvons la vie d'Othon, qui fut canonisé en l'an 1189, par Clément II. voyez les *Acta Sanctor. mensis Julii*, tom. I. p. 349. Dan. Cramer, *Chronicon eccles. Pomerania*, lib. I. & une savante dissertation sur la *Conversion des Poméraniens*, par le ministère d'Othon, écrite en allemand par Christoph. Schotgen, & publiée à Stargard, en 1724. ajoutez à cela Mabillon, *Annal. Bened.* tom. VI. p. 123. 146. 323.

ler d'avoir un évêque dans leur pays, ils reçurent alors en cette qualité, Adalbert ou Albert, qui fut le premier évêque de Poméranie.

II. De tous les princes du nord, aucun ne s'illustra plus dans ce siècle que Waldemar I. roi de Danemarck: il s'immortalisa par les victoires glorieuses qu'il remporta sur plusieurs nations payennes, telles qu'étoient les Slaves ou Slaves, les Vénèdes, les Vandales & autres, qui, soit par leurs insinuations, soit par leur révolte, l'avoient obligé à prendre les armes. Il fit la guerre non-seulement pour sa défense & le bonheur de ses peuples, mais aussi pour l'avancement du christianisme: par-tout où il porta ses armes victorieuses, il renversa les temples, les images & les autels des faux dieux, détruisit les bocages qui leur étoient consacrés, & substitua la religion chrétienne, qui, à la vérité, auroit demandé des moyens plus doux & mieux assortis à sa nature. En l'an 1168, l'isle de Rugen, voisine de la Poméranie, se soumit à Waldemar, & ses habitans, qui dans le fond n'étoient que des pirates, furent contraints par ce prince, de recevoir les instructions des docteurs chrétiens qui suivoient son armée, & d'embrasser le christianisme. Ce grand ouvrage fut amené à sa perfection par Absalom, archevêque de Lunden, prélat d'un grand génie, & à tous égards d'un excellent caractère. Cet homme s'étoit élevé par son mérite & avoit engagé Waldemar à le placer à la tête des affaires (1).

SIEC. XII.
L. PART.

Les habitants de l'isle de Rugen.

SIEC. XII.

I. PART.

Les Finlan-
dois.

III. Les Finlandois reçurent l'Evangile de la même manière que les habitans de l'isle de Rugen. C'étoient aussi des hommes sauvages qui ne vivoient que de pillage & qui par leurs incursions ne cessèrent de molester la Suede, jusqu'à ce qu'après plusieurs batailles sanglantes, ils furent entierement défaits par Eric IX. qui les soumit à la Suede. Les historiens ne sont pas d'accord sur le tems précis dans lequel la conquête de la Finlande fut achevée (2); mais il le sont tous sur les effets qui en résulterent par rapport à la religion. Les Finlandois eurent ordre de se faire chrétiens; ce que la plupart exécuterent malgré eux (a). Le fondateur & le chef de cette nouvelle église, fut Henri, archevêque d'Upsal, qui avoit suivi dans cette campagne le monarque victorieux. Ce prélat, dont le zele n'étoit pas assez tempéré par la douceur qu'inspire naturellement la religion qu'il enseignoit, traita les nouveaux convertis avec une extrême sévérité, & fut enfin assassiné, à l'occasion d'une rude pénitence qu'il avoit imposée à un homme très-accrédité, qui avoit commis un meurtre involontaire. Ce tragique événement procura à l'évêque d'Upsal l'honneur de la canonisation; le pape Adrien IV. le mit au rang des saints (b).

(a) Oernhielmijus, *Hist. eccles. gentis Suecorum*, lib. IV. cap. jv. §. 13. J. Locenius, *Hist. Suecica*, lib. III. p. 76. édit. de Francfort. Erlandus, *Vita Erici sancti*, c. vij. Vastovius, *Vitis Aquilonia*, p. 65.

(b) Vastovius, *Vitis Aquilon. seu vita sanctor. re.*

SIEC. XII.
I. PART.
Les Livoniens.

IV. La propagation de l'Evangile rencontra de grands obstacles chez les Livoniens, elle y produisit les scènes les plus sanglantes & les plus barbares. Le premier missionnaire qui tenta la conversion de ce peuple féroce, fut Mainard, chanoine régulier de S. Augustin dans le monastere de Sigeborg. Vers la fin de ce siècle, en 1186, cet homme zélé profita de l'occasion de quelques marchands de Breme qui négocioient dans ce pays-là, pour y passer avec eux & y répandre la lumière de l'Evangile : mais ses instructions ne produisirent que peu ou point d'effet. Le missionnaire s'adressa alors à Urbain III. qui le sacra évêque de Livonie, & publia en même tems une croisade contre ce peuple obstiné dans ses erreurs. L'Esthonie fut d'abord son seul objet ; mais ensuite Berthold, abbé de Lucques, souhaitant de partager la gloire de Mainard, auquel il succéda dans le siege de Livonie, rendit la guerre plus générale ; il marcha dans ce pays-là à la tête d'une puissante armée qu'il avoit levée en Saxe, prêcha l'Evangile l'épée à la main, & en prouva la vérité par la force des armes, plutôt que par celle des raisonnemens. Albert, chanoine de Breme & successeur de Berthold, enthousiaste aussi barbare que ses prédécesseurs, suivit la même méthode. Il entra en Livonie en l'an 1198, avec un nouveau corps de troupes tirées de la Saxe, campa à Riga, & par les conseils du pape Innocent III. inf-

qui *Suegothici*, p. 62. Eric. Benezlii, *Monumenta ecclesia Suegothica*, part. I. p. 33.

SIEC. XII.
I. PART.

titua l'ordre militaire des *chevaliers porte-épées* (a), dont la destination fut de forcer par des dragonades les Livoniens à se faire baptiser (u). Pour soutenir ces nouveaux missionnaires bottés & éperonnés, on envoya de nouvelles légions, qui, jointes à ces chevaliers, mirent tout à feu & à sang, & massacrèrent un si grand nombre de ces Livoniens, que les autres, incapables de résister à tant de forces réunies, se rendirent & abandonnèrent les idoles de leurs dieux pour les images des saints. Mais en même tems qu'ils reçurent les bénédictions de l'Evangile, ils perdirent toutes celles de la terre; car leurs possessions leur furent enlevées avec une violence & une cruauté inouïes, & les chevaliers & les évêques partagèrent la proie (b).

Les Slaves
ou Slaves.

V. De tous les peuples du nord, aucun ne montra plus d'aversion pour les chrétiens & leur religion que les Slavons, peuple grossier, qui habitoit les côtes de la mer Baltique: ils excitèrent le zèle de divers princes voisins & de plusieurs missionnaires qui se réunirent pour les éclairer & les convertir. Henri, duc de Saxe, furnommé le *Lion*,

(a) Voyez Henr. Leonh. Schurzleischii, *Historia ordinis Ensisferorum equitum*, Witteberg, 1701, in-8°.

(b) Voyez les *Origines Livonia*, seu *Chronicon vetus Livonicum*, publié in-fol. à Franckfort en 1740, par J. Daniel Gruter, & enrichi de savantes notes; l'auteur indique tous ceux qui ont écrit l'histoire de la Livonie, & redresse leurs fautes.

se distingua par son ardeur à exécuter un projet aussi louable, & par la sagesse des moyens qu'il employa pour cela, entr'autres, il rétablit (4) & enrichit trois évêchés qui avoient été ruinés par ces barbares, savoir, les évêchés de Ratzebourg, de Schwerin & d'Oldenbourg; celui-ci fut ensuite transféré à Lubeck. Le docteur chrétien qui travailla à la conversion des Sclavons, fut V. icellin, natif d'Hamelen, homme d'un mérite distingué, au-dessus de tous ses contemporains par sa piété & son savoir, & qui après avoir été, pendant plusieurs années, à la tête des chanoines réguliers de S. Augustin à Faldereu, devint évêque d'Oldenbourg. Cet excellent homme passa les trente dernières années de sa vie (5) au milieu de toutes sortes de maux & de dangers, occupé à instruire les Sclavons & à leur faire goûter la religion chrétienne. Ses instructions dirigées avec sagesse & accompagnées d'un zèle infatigable, produisirent beaucoup de fruit chez ce peuple, quelque féroce & intraitable qu'il fût d'abord. Mais cette mission n'est pas la seule chose qui l'ait illustré; l'histoire de sa vie nous offre encore un grand nombre d'autres traits de sa piété, qui suffiroient pour transmettre son nom avec honneur aux générations les plus reculées. (6).

SIEC. XII.
I. PART.

VI. Il n'est pas nécessaire de répéter ici ce que nous avons déjà eu si souvent occasion de remarquer, que ces nations barbares que l'on forçoit ainsi d'entrer dans l'église, n'étoient chrétiennes que de nom, Jugement sur ces conversions.

SIEC. XII.
I. PART.

jamais on ne leur enseigna la religion dans sa pureté primitive, on ne leur apprenoit à apaiser la Divinité que par des actes extérieurs, ou certains rites qui avoient beaucoup de rapport avec ceux auxquels on les obligeoit de renoncer, & qui auroient pu facilement être confondus sans le nom particulier de J. C. le signe de la croix & quelques autres choses, qui y mettoient une certaine différence. On avoit beaucoup d'indulgence pour leurs préjugés, & souvent on leur permettoit des usages religieux entièrement contraires à l'esprit de l'Évangile; ce qui fait voir que ceux qui les convertirent, avoient moins en vue de faire de véritables chrétiens, que d'avancer leurs propres intérêts & ceux du pape: cela auroit demandé plus de lumières & une réforme plus entière des mœurs. (Malgré cette indulgence pour les préjugés des nouveaux convertis, ce n'étoit encore qu'avec peine qu'ils portoient le nom de *chrétiens*; il leur rappelloit tout ce qu'ils avoient souffert de la part de ceux qui le leur avoient fait prendre par force, & ils étoient prêts à le quitter à la première occasion. Est-ce donc ainsi qu'il faut propager une religion qui ne doit régner sur l'esprit & sur le cœur, qu'en éclairant l'un & en touchant l'autre?)

Dans la
Tartarie
les choses
changent
en faveur
des chré-
tiens.

VII. Vers le commencement de ce siècle, une grande révolution dans la Tartarie asiatique qui confine au Cattay, une des sept provinces septentrionales de la Chine, changea la face des affaires dans ce pays-là & favorisa beaucoup le christianisme. Environ

la fin du siècle précédent mourut Coiremchan, autrement appelé *Kenchan*, le plus puissant prince que l'on connut en Asie: dans l'interregne, un prêtre nestorien, nommé *Jean*, attaqua avec une valeur incroyable ses vastes États, & les soumit à ses armes: tout le pays reconnut ce grand conquérant pour son monarque. Tel fut le fameux prêtre *Jean*, dont pendant long-tems on a regardé les États comme un paradis terrestre, le siege ici bas de l'abondance & de la félicité la plus parfaite. Comme cet homme étoit prêtre avant que d'être roi, plusieurs personnes continuèrent à lui donner le nom de *prêtre Jean*, après même qu'il fut monté sur le trône (7); son nom en qualité de roi fut *Ungchan*. Les idées que les Grecs & les Latins s'étoient formées de la grandeur & de la magnificence de ce prêtre roi, furent sur-tout l'effet de la lettre que cet homme extraordinaire écrivit à l'empereur d'Allemagne, *Frederic I.* & à *Emmanuel*, empereur des Grecs. Enflé de sa prospérité & de ses grands succès, il en fait parade, & en termes follement pompeux, il vante ses richesses, la magnificence de sa cour, & se place, sans compliment, au-dessus de tous les princes de la terre. On ajouta aisément foi à tous ces beaux discours, & les nestoriens ne manquèrent pas de les soutenir. Ce *Jean* eut pour successeur son fils, ou, comme d'autres le croient, son frere, qui se nommoit *David*, quoiqu'on l'appelle aussi ordinairement *prêtre Jean*, comme son prédécesseur. Son regne ne fut pas heureux

SIEC. XII.
I. PART.

Dans la Pa-
 lestine les
 affaires des
 chrétiens
 vont en dé-
 cadence.

& sa fin fut tragique : vers la fin de ce siècle, Gengiskan, ce grand empereur des Tartares, ayant envahi ses Etats, le priva & de la vie & de l'empire.

VIII. Le nouveau royaume de Jérusalem, fondé par les croisés de France vers la fin du siècle précédent, sembloit au commencement de celui-ci être dans un état de prospérité & reposer sur des fondemens solides. Mais ces brillantes apparences s'évanouirent bientôt, & firent place aux plus tristes calamités. Aussitôt que les mahométans virent qu'un grand nombre de croisés retournoient en Europe, & que les chefs qui restoient dans la Palestine, divisés entr'eux, ne cherchoient que leur intérêt particulier, revinrent de la consternation où les avoient jettés la valeur étonnante & les progrès rapides des Européens, & ramassant de toutes parts des troupes, ils tombèrent sur les chrétiens & ne cessèrent de les harceler. Ceux-ci soutinrent leurs premiers efforts avec leur intrépidité ordinaire, & tinrent bon pendant quelques années ; mais dès qu'après un long siège, Atabec Zenghi (8) se fut rendu maître de la ville d'Edesse, & eut menacé Antioche du même sort, leur courage commença à s'abattre, & dans la défiance de leurs forces, ils furent obligés d'avoir encore une fois recours à l'Europe : ils implorèrent donc avec les plus tristes lamentations l'assistance des princes européens, ils les supplièrent d'envoyer au secours de leur empire chancelant, une nouvelle armée de croisés. Le pape reçut favorablement leurs prières, & tâ-

cha par toutes sortes de moyens de persuader à l'empereur & aux autres souverains de l'Europe, d'entreprendre une nouvelle expédition dans la Terre sainte.

SIEC. XII.
I. PART.

IX. On s'y détermina cependant avec moins d'unanimité & de précipitation que la première fois : on délibéra long-tems dans les cabinets des princes & dans les assemblées du clergé & de la noblesse : mais à la fin , le fameux Bernard , abbé de Clairvaux , homme entreprenant & fort accrédité , décida la question sous le pontificat d'Eugene III. qui avoit été son disciple & dont il dirigeoit toutes les actions. Ce zélé & éloquent ecclésiastique prêcha la croisade en France & en Allemagne , avec beaucoup d'ardeur & de succès , & en l'an 1146 , dans un grand parlement , assemblé à Vezelai , où Louis VII. roi de France assista avec la reine son épouse & la principale noblesse du royaume , le saint abbé parla avec une éloquence si persuasive en faveur de cette expédition , & dit avec tant d'assurance que le ciel l'avoit chargé d'en annoncer le succès , que le roi , la reine & toute la noblesse prirent incessamment la croix & se préparèrent au voyage de la Terre sainte. Conrad III. empereur d'Allemagne , résista quelque tems ; mais à la fin , il se rendit aux sollicitations de Bernard & suivit l'exemple du monarque français. Ces princes , chacun à la tête d'une nombreuse armée , partirent pour la Palestine par différentes routes ; mais la plus grande partie de leurs forces fondit en chemin : la famine , le fer des mahométans , les naufrages

On entreprend une seconde croisade.

On entreprend une seconde croisade.

STEC. XII.
I. PART.

ges, la perfidie des Grecs, qui craignoient les Latins plus que les infidèles, tout cela les réduisit presque à rien. Louis VII. partit de France en l'an 1147, & dans le mois de Mars de l'année suivante, il arriva à Antioche avec les tristes débris de son armée épuisée & découragée par tout ce qu'elle avoit souffert. Conrad partit aussi en l'an 1147, dans le mois de Mai, & en Novembre suivant, il arriva à Nicée, où il joignit l'armée françoise, après avoir perdu par différens accidens, la plus grande partie de la sienne. De Nicée, ces deux princes passèrent en l'an 1148 à Jérusalem, d'où ils ramenerent en Europe l'année suivante, le peu de leurs troupes qui avoient échappé au malheur de cette expédition. Telle fut l'issue de cette seconde croisade, que plusieurs causes contribuerent à faire échouer, & en particulier la jalousie & les divisions qui éclatèrent dans la Palestine entre les princes chrétiens. Autant que cette entreprise fut inutile à la religion, autant elle fut funeste aux intérêts politiques de l'Europe, dont elle épuisa les plus belles provinces d'hommes & d'argent (9).

Le royaume de Jérusalem renversé.

X. Cependant, le malheureux succès de cette guerre n'auroit pas suffi, tout seul pour détruire totalement les établissemens des chrétiens dans la Palestine; si leurs chefs avoient su se réunir & attaquer de concert l'ennemi commun, ils auroient pu réparer leurs pertes & rétablir la gloire de leurs armes; mais c'est à quoi ils pensèrent le moins; tous les ordres de la société étoient très-corrompus

dans leurs mœurs & dans leurs sentimens; l'ambition, la cupidité & tous les vices regnoient ouvertement & sans opposition sur le peuple & sur les grands, & à cette dégradation générale, présage ordinaire des grandes calamités, se joignoient des querelles interminables entre les princes, qui ruinoient leurs forces en les partageant, & s'affoiblissoient les uns les autres, au lieu de se prêter du secours contre les ennemis qui les environnoient de tous côtés. Saladin, vice-roi (10) ou plutôt sultan de l'Egypte & de la Syrie, le plus grand général dont les annales mahométanes fassent mention, sut profiter de ces divisions; il attaqua les chrétiens avec beaucoup de valeur & de succès, fit prisonnier Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, dans une bataille qui se donna près de Tibériade, en l'an 1187, & dans la même campagne, se rendit maître de Jérusalem (a). Les suites de cette guerre furent si fatales aux chrétiens dans ce pays-là, qu'il ne leur resta d'espérance que dans les secours qu'ils pourroient encore tirer de l'Europe; mais ces secours n'étoient pas faciles à obtenir, & ce fut avec

SIEC. XII.
I. PART.

(a) Voyez la *Vie* de Saladin, par Bohao 'Edin-Ebn Sheddad, auteur Arabe, publiée à Leyde en 1732, par le célèbre Schultens, avec une excellente traduction latine. Voyez aussi Herbelot, *Biblioth. orient.* article *Salab' Addin*, p. 742; & l'*Histoire des Arabes*, par Marigny, tom. IV. p. 289. Mais surtout consultez la savante histoire des Arabes dans la partie moderne de l'*Histoire universelle*.

no2

SIEC. XII.
I. PART.

On entre-
prend une
troisième
croisade.

Son issue.

beaucoup de peine que par ses sollicitations réitérées, le pape put procurer une troisième croisade, dont le succès ne répondit point à la grandeur des efforts & à la prudence apparente des mesures.

XI. La troisième croisade fut entreprise en l'an 1189, par Frédéric I. surnommé Barberousse, empereur d'Allemagne, qui avec une nombreuse armée traversa plusieurs provinces grecques, où il rencontra de grands obstacles pour se rendre dans l'Asie mineure. Mais après avoir défait le sultan d'Icönium, il pénétra dans la Syrie; sa valeur & sa prudence lui auroient sûrement acquis beaucoup de gloire, s'il n'eût eu le malheur, sans qu'on sache comment, de perdre la vie dans le Saleph (11), rivière qui passe au travers de la Seleucie. La perte d'un aussi grand chef découragea son armée, dont une partie retourna en Europe. Ceux qui restèrent continuèrent la guerre, sous les ordres de Frédéric, fils de Barberousse; mais la plupart furent emportés par une peste affreuse, qui chaque jour fauchoit des milliers de soldats; le nouveau général en mourut lui-même en l'an 1191: ceux qui échappèrent à cet horrible fléau, furent dispersés de tous côtés, & peu regagnerent leur patrie (a).

XII. L'exemple de Frédéric Barberousse fut suivi en 1190, par Philippe Auguste, roi

(a) Voyez une ample relation, mais en même tems fort exacte, de cette campagne, dans la *Vie de Frédéric I.* écrite en allemand, par Henri, comte de Bunau, p. 278. 293. 309.

de France, & par Richard surnommé cœur de Lion, roi d'Angleterre. Ces deux monarques partirent de leur pays avec un grand nombre de vaisseaux de transport (12), arriverent dans la Palestine en l'an 1191, l'un & l'autre à la tête d'une armée, & furent assez heureux dans leurs premières rencontres avec les infidèles. Après qu'ils se furent emparés de St. Jean d'Acre ou Ptolomaïs, ville forte défendue avec beaucoup de valeur par les Musulmans, le roi de France retourna en Europe, dans le mois de Juillet de l'an 1191, en laissant dans le pays une grande partie de l'armée qu'il avoit menée avec lui. Après son départ le roi d'Angleterre poussa la guerre avec vigueur, & donna chaque jour de nouvelles marques de sa valeur & de son habileté dans l'art militaire. Non-seulement il battit Saladin dans plusieurs occasions, mais il s'empara de Jaffa, plus communément appelé *Joppe*, & de Césarée; mais abandonné par les François & les Italiens, & pressé d'ailleurs par les plus puissants motifs, il conclut en 1192. une trêve de trois ans trois mois & trois jours avec Saladin, cet ennemi si redoutable, & bientôt après il évacua la Palestine avec toute son armée (a). Tel fut le succès de cette troisième croisade qui épuisa l'Angleterre, la France & l'Allemagne, d'hom-

(a) Daniel, *Hist. de France*, tom. III. pag. 426.
Rapin Thoyras, *Hist. d'Angleterre*; voyez y-le regne de Richard, Cœur de Lion. Marigny, *Histoire des Arabes*, tom. IV. p. 285.

SIEC. XII.
I. PART.

Institution
de trois or-
dres mili-
taires de
chevalerie.

mes & d'argent, sans qu'il en revint aucun avantage réel aux chrétiens, ni que leurs affaires fussent sur un meilleur pied dans la Palestine.

XIII. Ces croisades donnerent lieu à trois ordres fameux de chevalerie militaire, destinés à nettoyer de voleurs les grands chemins, qui en étoient continuellement infestés, à faire une guerre éternelle aux Musulmans, à secourir les pèlerins pauvres & malades que la dévotion à la mode attiroit au saint sepulchre, & à s'acquitter pour la cause commune de plusieurs autres fonctions (13). Le premier de ces ordres fut celui des chevaliers de saint Jean de Jérusalem, qui tirèrent leur nom, & en particulier celui d'hospitaliers, d'un hôpital dédié dans la capitale de la Palestine, à saint Jean-Baptiste, & dans lequel un certain nombre de ces chevaliers s'occupoit continuellement du soin de soulager les pèlerins pauvres & malades, qui y arrivoient chaque jour. Dès que Jérusalem fut devenue le centre d'un nouveau royaume, les revenus de cet hôpital augmentèrent si fort, par la libéralité de divers princes & par celle des riches particuliers qui venoient visiter les saints lieux, qu'il en eut beaucoup au-delà de ses besoins. Delà vint que Raymond Dupuy, directeur de cet hôpital, offrit au roi de Jérusalem de faire la guerre aux Mahométans à ses fraix, avec les freres qui servoient avec lui dans la même maison. Baudouin II. à qui il en fit la proposition, l'accepta sans balancer, & le pape la confirma solennellement. C'est ainsi que l'on vit avec

le plus grand étonnement, des hommes qui jusqu'alors avoient vécu loin du bruit des armes, uniquement occupés dans la retraite à des œuvres de charité & de dévotion, devenir foldats, transformés tout d'un coup en vaillans guerriers. A cette occasion tout l'ordre fut divisé en trois classes; celle des chevaliers ou foldats d'une illustre naissance, qui étoient destinés à porter les armes pour la défense du christianisme; celle des prêtres qui devoient officier dans les églises appartenantes à l'ordre, & celle enfin des frères servans, ou foldats d'une basse extraction. Ce fameux ordre a souvent donné des preuves éclatantes de sa valeur, & s'est extrêmement enrichi par ses exploits héroïques. Lorsque la Palettine fut entièrement perdue pour les chrétiens, les chevaliers passèrent dans l'île de Chypre, & ensuite dans celle de Rhodes, dont ils s'emparèrent & où ils se sont maintenus pendant long-tems; mais à la fin chassés par les Turcs, l'empereur Charles V. leur fit présent de l'île de Malthe où le grand maître fait encore sa résidence (14).

SIEC. XII.
I. PART.

XIV. Un autre ordre de chevaliers, mais entièrement militaire, fut celui des *Templiers*, ainsi appellés à cause d'un palais joignant le temple de Jérusalem, que Baudouin II. leur abandonna pendant quelque tems. Hugues des payens, Geoffroy de S. Aldemar ou de S. Omer, selon quelques auteurs, & sept autres personnes dont on ignore les noms, jetterent les fondemens de cet ordre à Jérusalem en 1118; mais il ne fut solidement éta-

Les chevaliers templiers.

SIEC. XII.
I. PART.

bli qu'en 1228 par l'autorité du concile de Troyes, qui l'approuva solennellement & le soumit à la règle de S. Bernard (a). Les chevaliers de cet ordre devoient soutenir par la force des armes la cause du christianisme, veiller sur les grands chemins, & défendre contre les insultes des Mahométans, les pèlerins dévots qui venoient visiter les saints lieux. Ils fleurirent pendant quelque tems, & acquirent par leur valeur militaire une grande réputation & des richesses immenses; mais leurs vices s'accrurent avec leur opulence & leur orgueil, leur sensualité & leurs violences parvinrent à un tel degré d'énormité, que leurs privileges furent révoqués & leur ordre supprimé de la maniere la plus rigoureuse & la plus infamante, par un décret du pape & du concile de Vienne en Dauphiné, comme nous le verrons dans l'histoire du quatorzieme siecle (b).

L'ordre
teutoni-
que.

XV. Un troisieme ordre fut celui des chevaliers teutoniques de sainte Marie de Jérusalem. Il ressembloit au premier en ce que, quoique militaire par son institution, il devoit aussi prendre soin des pauvres & des

(a) Voyez Mabillon, *Annal. Bened.* tom. VI, p.

159.

(b) Voyez Matth. Paris, *Histor. major.* pour ce qui est des commencemens de cet ordre: voyez aussi Putcan, *Histoire de l'ordre militaire des templiers*, publiée de nouveau, avec des additions considérables, à Bruxelles, in-4to. en 1751. Nic. Guter, *Historia templariorum militum.* Amsterd. 1691. in-8vo.

malades. Nous ne pouvons pas en faire remonter l'origine plus haut que l'an 1190, pendant le siege de S. Jean d'Acre, malgré tous les efforts de quelques historiens, qui ont voulu lui donner une date plus ancienne. Pendant le siege de cette ville, qui fut long & pénible, plusieurs marchands charitables & pieux de Brème & de Lubec, touchés des miseres auxquelles les assiégeans étoient exposés, au milieu même de leurs succès, se consacrerent au service des malades & des soldats blessés, & érigerent une espece d'hôpital ou de tente où ils donnoient assidûment leurs soins à ceux qui en avoient besoin. Les princes Allemands présens à ce terrible siege, furent si contents de cet acte de charité, qu'ils trouverent à propos de former une société de chevaliers de leur nation pour le perfectionner. Leur projet fut fort approuvé par le pape Célestin III. qui confirma ce nouvel ordre, par une bulle du 23 Février de l'an 1192. Cet ordre ne regardoit que les Allemands, & on n'y admettoit que des personnes de naissance : soutenir la cause du christianisme, s'armer pour la défense de la terre sainte, avoir soin des pauvres & des malades, furent les devoirs importants auxquels les chevaliers teutoniques s'engagerent par un vœu solennel. Ils vivoient aussi dans une aultere frugalité : un simple habit de chevalier (15), du pain & de l'eau, étoient la seule récompense qu'ils retiroient de leurs généreux travaux. Mais comme, selon le cours ordinaire des choses, la prospérité engendre la corruption, cette

SIEC. XII.
I. PART.

frugalité ne dura pas long-tems & diminua à mesure que les richesses de l'ordre augmentèrent. Après avoir quitté la Palestine, les chevaliers teutoniques s'emparèrent de la Prusse, de la Livonie, de la Courlande & de Semigalle; mais dans la suite leurs armes victorieuses reçurent divers échecs, & lorsque la réformation s'introduisit en Allemagne, on leur enleva leurs plus riches possessions dans ce pays-là, quoiqu'il leur en reste encore une partie (a).

(a) Voyez Raymond Duellius, *Hist. ord. teuton.* publiée in-folio à Vienne, en 1727. P. Dusburg, *Chronicon Prussia*, publiée in-4to. à Iene, en 1679. par Christ. Hart-Knochius. Helyot, *Hist. des ordres*, tom. III. p. 140. *Chronicon ordinis teutonici*, in Ant. Matthæi *Analectis veteris avi*, tom. V. p. 621. 658. ed. nov. *Privilegia ord. Teutonici*, in Petr. à Ludewig, *Reliquiis manuscriptor.* tom. VI. p. 43.



CHAPITRE II.

Des événemens malheureux pour l'église dans ce siècle.

I. **L**ES progrès du christianisme en occident, avoient fait tomber les armes des mains de ses plus mortels ennemis, & les avoient mis hors d'état de lui faire beaucoup de mal, quoiqu'ils conservassent toujours la même aversion pour lui. Les juifs & les payens ne purent plus s'opposer à la propagation de l'évangile, ni en opprimer les ministres. Les chrétiens accuserent les juifs de divers crimes, sans que nous puissions savoir s'ils avoient raison ou non : mais ceux-ci sans oser se venger, s'estimoient trop heureux de mettre leurs vies & leurs personnes à couvert de la fureur de leurs ennemis. Il n'en étoit pas tout-à-fait ainsi dans le nord, les payens y étoient encore très-nombreux en plusieurs provinces, & par-tout où ils étoient supérieurs aux chrétiens, ils les persécutoient impitoyablement (a). Il est vrai que les rois & les princes chrétiens qui étoient dans le voisinage de ces ennemis acharnés de l'évangile, réprimèrent par degrés leur violence, & ne cessèrent de les at-

SIEC. XII.

I. PART.

Etat de l'église dans les provinces occidentales & septentrionales.

(a) Helmold, *Chronic. Slavor.* lib. I. cap. xxxiv. p. 88. cap. xxxv. p. 89. cap. xl. p. 99. Lindenbrogius, *Scriptor. septentrional.* p. 195, 196, 201. P. Lambecius, *Res Hamburg.* lib. I. p. 23.

SIEC. XII.
I. PART.

Malheurs
en orient.

taquer & de les affoiblir qu'après leur avoir ôté leur indépendance & leurs superstitions.

II. Les écrivains de ce siècle se plaignent amèrement de la cruauté avec laquelle les Sarasins persécutaient les chrétiens en orient, & nous ne saurions douter de la réalité de ce qu'ils rapportent; mais ils passent sous silence les véritables raisons de l'animosité de cette nation, & ils semblent avoir oublié que les chrétiens furent les agresseurs. En effet, si nous faisons attention à la manière dont les Sarasins furent provoqués, nous ne trouverons rien de si surprenant dans leur conduite, quelque barbare qu'elle fût. D'abord par les loix de la guerre & par le droit des gens, ils étoient en droit d'empêcher qu'on ne s'emparât de leur pays, & sans une imbécillité extrême, les chrétiens ne devoient pas s'imaginer qu'ils pussent impunément piller & massacrer, sans qu'on repoussât la force par la force. Convenons aussi que les chrétiens ne firent pas la guerre uniquement pour délivrer Jérusalem & le saint sépulcre des mains des Mahométans; ils portèrent leur fureur aux derniers excès, deshonorèrent leur cause par les crimes les plus détestables, & remplirent de scènes d'horreur & de désolation tous les lieux où ils pénétrèrent. Est-il donc surprenant de voir des hommes naturellement féroces & de plus injustement attaqués dans leur propre pays, user de représailles & commettre les mêmes cruautés dont on leur avoit donné l'exemple? N'étoit-il pas tout simple qu'ils se vengeassent des calami-

tés qu'attiroit sur eux l'injuste & cruelle superstition des chrétiens, sur ceux d'entre leurs sujets qui étoient attachés à la cause & à la religion de leurs agresseurs ?

SIEC. XII.
I. PART.

III. Vers la fin de ce siècle les victoires étonnantes & rapides du grand Gengiskan, empereur des Tartares, nuisirent beaucoup aux affaires des chrétiens dans le nord de l'Asie. Ce conquérant né dans le Mogol & qui, par ses exploits militaires, s'est acquis une réputation supérieure à celle de presque tous les généraux anciens & modernes, se rendit redoutable dans toute l'Asie, dont les plus belles provinces plierent successivement sous ses armes victorieuses. David ou Ungchan qui, selon quelques-uns, étoit le fils, & selon d'autres, le frère, mais du moins nécessairement le successeur du fameux prêtre Jean, & que l'on appelloit aussi communément de ce nom, fut la première victime de l'ambition de Gengiskan : ses Etats furent envahis & ses troupes mises en déroute dans une sanglante action, où il perdit & l'empire & la vie (16). Les princes qui gouvernoient les Turcs, les Indiens & les habitans du Catay, tombèrent successivement entre les mains du vainqueur qui les fit mourir, ou les rendit ses tributaires. Gengiskan ne s'en tint pas-là, passant dans la Perse, dans les Indes & en Arabie, il détruisit l'empire des Sarasins dans ces pays-là, & y substitua le sien (a). Dès cette époque le christianisme

Le prêtre
Jean
meurt.

(a) Voyez Petit de la Croix, *Hist. de Gengiskan*, pag. 120. 121. publiée in - 12. à Paris, en 1711.

SIEC. XII.
L. PART.

souffrit beaucoup dans les pays qui avoient appartenu au prêtre Jean & à son successeur; il alla toujours en déclinant, jusqu'à ce qu'enfin il fut remplacé par le mahométisme ou le paganisme. Nous pouvons excepter de cette destruction générale du christianisme, la province de Tangut, la principale résidence du prêtre Jean, dans laquelle sa postérité qui avoit continué à professer sa religion, conserva pendant long-tems une espèce de principauté tributaire, mais qui n'étoit qu'une ombre & encore bien foible de son ancienne grandeur (a).

Herbelot, *Biblioth. orient.* article *Genghiskan*, p. 378. Asseman, *Biblioth. orient. Vatican.* tom. III. part. j. p. 101. & 295. Jean Duplan, *Carpin, Voyage en Tartarie*, chap. V. dans le *Recueil des voyages du Nord*, tom. VII. p. 350.

(a) Asseman, *Biblioth. orient. Vatican.* tom. III. p. 11. 500.





II. PARTIE.

Histoire intérieure de l'église.

CHAPITRE I.

De l'état des lettres & de la philosophie dans ce siècle.

I. **M**Algré la décadence de l'empire Grec, les arts & les sciences y fleurissoient encore & couvroient de gloire ceux qui s'y appliquoient avec succès : ce fut l'effet de la libéralité des empereurs Grecs & du zèle des Comnènes pour l'avancement des lettres. Les patriarches de Constantinople y contribuèrent aussi beaucoup, ils firent tout leur possible pour que le clergé ne tombât pas dans la plus grossière ignorance, afin d'avoir toujours des gens en état de disputer avec les Latins. Les savans & ingénieux commentaires d'Eustathius sur Homère, & les ouvrages de Denys le géographe, fussent pour faire voir jusqu'à quel point étoit portée l'étude des belles-lettres & de l'antiquité ; & si nous jettons les yeux sur les historiens de ce tems-là, tels que Cinname, Glycas, Zonare, Nicephore, Briennus & autres, nous trouverons qu'ils ne manquoient ni de génie ni de faveur, &

SIEC. XII.

II. PART.

Etat des
lettres par-
mi les
Grecs.

SIEC, XII.
II. PART.

Celui de
la philoso-
phie.

qu'ils étoient pleins de cette noble émulation, qui ambitionne les suffrages de la postérité.

II. Rien ne peut égaler le zèle de Michel Anchialus, patriarche de Constantinople, pour encourager par ses bienfaits & par son exemple, l'étude de la philosophie (a): mais il semble que c'est celle d'Aristote, que cet illustre prélat favorisa plus particulièrement, & ce fut sur-tout à en expliquer les profondeurs que s'attachèrent les philosophes Grecs de ce siècle, comme il paroît évidemment par d'anciens fragmens, principalement par les commentaires d'Eustratius sur la morale & sur d'autres traités d'Aristote. Nous ne devons cependant pas croire que la doctrine sublime de Platon fût entièrement abandonnée, il semble au contraire qu'elle avoit aussi ses partisans, sur-tout parmi les mystiques qui la préférèrent de beaucoup à la philosophie péripatéticienne. Celle-ci leur paroissoit une source éternelle de sophismes & de disputes interminables, au lieu qu'ils regardoient Platon comme le philosophe de la raison, de la piété & de la vertu. Delà la fameuse dispute qui s'éleva parmi les Grecs, & qui de part & d'autre fut soutenue avec beaucoup de chaleur & d'érudition, sur la préférence qu'il falloit donner à l'un ou à l'autre de ces deux philosophes.

Etat des
sciences
parmi les
Latins.

III. En occident on se livroit alors avec

(a) Theod. Balsamon, *Præf. ad Photii Nomocanonem*, in Henr. Justelli, *Bibliotheca juris veteris*, tom. II. p. 814.

une ardeur incroyable à l'étude des sciences : cet enthousiasme fut soutenu par les encouragemens & par les libéralités de quelques princes de l'Europe & de quelques papes, qui avoient sagement remarqué que l'effet naturel des sciences est d'adoucir les mœurs & d'affermir le gouvernement, en même tems qu'elles sont l'ornement de la société : de là des compagnies savantes & des colleges établis dans plusieurs endroits, pour y enseigner les lettres & les beaux arts. Le concours prodigieux de ceux qui vinrent pour en profiter, fit que dans la suite on aggrandit ces écoles, qui d'abord n'avoient eu que de foibles commencemens, & qu'on en fit des universités, comme on les appella dans le siècle suivant. Les principales villes de l'Europe eurent chez elles des établissemens de ce genre ; mais Paris l'emporta sur toutes les autres par le nombre & la variété de ses écoles, par le mérite & la réputation des maîtres qui donnoient des leçons, & par l'affluence prodigieuse de jeunes gens qui venoient y faire leurs études. Ce fut l'université de cette ville qui servit de modele à celles qui subsistent de nos jours ; modele à la vérité d'abord imparfait, mais qu'on perfectionna par degrés (a). Environ le même tems, la fameuse université ou académie d'Angers, dans laquelle on enseignoit toutes les

SIEC. XII.
II. PART.

(a) Du Boulay, *Hist. acad. Paris*. tom. II. p. 463.
Pasquier, *Recherches de la France*, liv. III. ch. xxix.
P. Lambecius, *Histor. biblioth. Vindobon.* lib. II.
cap. v. p. 260.

SIEC. XII.
II. PART.

sciences , mais sur-tout le droit, fut fondée par Algerius, évêque de cette ville (a). L'académie de Montpellier où on enseignoit aussi le droit & la médecine avec un grand succès, avoit déjà beaucoup de célébrité (b). Le même goût pour les lettres régnoit en Italie : l'université de Bologne dont l'origine remonte sûrement plus haut que ce siècle, jouissoit alors de la plus grande réputation; on s'y rendoit de toutes parts, pour étudier sur-tout le droit civil & le droit canon : cette célébrité fut en grande partie l'ouvrage de l'empereur Lothaire II. qui prit cette université sous sa protection, & lui accorda de grands privilèges (17). Dans le même pays florissoit encore la fameuse école de Salerne, si renommée pour la médecine qui étoit son objet, & où de toutes parts se rendoient en foule ceux qui vouloient étudier cette science. Ce noble enthousiasme de tant de princes & de prélats pour l'avancement des lettres & la fondation des académies, faisoit aussi le pape Alexandre III. En l'an 1179. dans un concile tenu à Rome, il fit passer un decret pour ériger de nouvelles écoles dans les monasteres & dans les cathédrales, & pour rétablir celles qui, par la négligence des moines ou des évêques, étoient tombées en rui-

(a) Id. tom. II. pag. 215. Pasquet de la Livonière, *Dissertation sur l'antiquité de l'université d'Angers*, pag. 21. publiée in-4to. à Angers, en 1736.

(b) *Histoire générale de Languedoc*, par les bénédictins, tom. II. p. 517.

nes (a) : mais ce décret ne produisit aucun effet, les académies nouvellement faites attirèrent à elles la foule des étudiants ; celles des cathédrales & des couvens furent négligées, & enfin totalement abandonnées.

SIEC. XII.
II. PART.

IV. Ces établissemens en faveur des lettres furent très-utiles sans contredit : outre qu'ils servirent à répandre plus généralement les connoissances humaines, ils contribuèrent à perfectionner & à ouvrir aux sciences, une nouvelle carrière plus lumineuse & plus aisée à parcourir. Avant cette époque, toute la philosophie & toutes les connoissances humaines se bornoient aux *sept arts libéraux*, comme on les appelloit ordinairement. On les divisoit en deux classes : le *trivium* comprenoit la grammaire, la rhétorique & la logique ; le *quadrivium* renfermoit l'arithmétique, la musique, la géométrie & l'astronomie. La plupart des savans, ainsi que nous l'avons remarqué ci-dessus, se croyoient assez avancés, quand ils s'étoient rendus maîtres du *trivium*, & ceux qui avoient le courage de s'élever jusqu'au *quadrivium*, étoient regardés comme des astres de la première grandeur, comme les lumières du monde. Mais dans ce siècle on alla plus loin, on ouvrit de nouvelles routes & l'on augmenta le nombre des arts libéraux : la théologie commença alors d'être envisagée comme une science, non cette ancienne théologie dont la simplicité étoit le seul mérite, tirée sans or-

Nouvelle
division
des sciences.

(a) Voyez B. Bœhmer, *Jus eccles. Protestant.* tom. IV. p. 705.

SIEC. XII.
II. PART.

dre & sans liaison, de quelques passages de l'écriture sainte & des opinions des anciens docteurs ; mais cette théologie philosophique ou scholastique qui, par de profondes abstractions, remontoit jusqu'aux premiers principes, & descendoit delà aux conséquences les plus éloignées par une marche régulière & méthodique. On donna encore une place distinguée parmi les sciences à l'étude des langues savantes, à celle du droit civil & du droit canon, & à la médecine ; des académies particulières se destinerent à chacun de ces objets ; on s'accoutuma par-là à les envisager comme des branches importantes de la littérature, qui ne devoient pas être négligées par ceux qui aspireroient au mérite d'être universels. Tout cela demandoit une nouvelle division dans les sciences, & elle eut lieu : insensiblement on rangea les sept arts libéraux sous un seul titre, sous celui de *philosophie* ; on y ajouta la théologie, la jurisprudence & la médecine : delà les quatre genres de sciences, ou pour parler le langage des académies, les quatre facultés qui dans le siècle suivant s'établirent dans les universités.

Etude du
droit ro-
main re-
nouvellé.

V. Un événement heureux & inattendu repêché en Italie à l'ancien droit romain tout son lustre & toute son autorité, en même tems qu'il fit tomber tous les autres systèmes de droit, que l'on avoit suivis pendant plusieurs siècles. Cet événement fut la découverte du manuscrit original des fameuses *pandectes* de Justinien, que l'on trouva dans les ruines d'Amalphi ou Malphi, lorsque cette ville

ville fut prise par Lothaire II. en l'an 1137, l'empereur fit présent de ce précieux trésor aux Pisans, dont la flotte avoit contribué d'une maniere particuliere au succès du siege de cette ville. On ne fut pas plutôt en possession de cette collection, que le droit romain devint un des grands objets de l'étude des savans dans l'université de Bologne; on vit des colleges particuliers consacrés à cette science, & cet exemple fut bientôt suivi dans plusieurs autres endroits de l'Italie & de l'Europe. Delà une grande révolution dans tous les tribunaux de judicature, & dans la maniere d'y procéder : jusqu'alors, chaque tribunal suivoit ses loix particulieres, & toute personne de distinction, sur-tout parmi les Francs, avoit la liberté de choisir le corps de droit qui devoit lui servir de regle. Mais le droit romain prit tant de faveur que peu-à-peu & dans la plupart des pays de l'Europe, il fit tomber toutes les loix des Lombards, des Saliens & des Bourguignons qui, jusqu'à ce tems-là avoient joui de la plus grande réputation. C'est une ancienne opinion que par l'avis & à la sollicitation d'Innérius, autrement appelé *Werner*, principal professeur en droit romain dans l'université de Bologne, Lothaire II. publia un édit pour abolir toutes les loix alors en force, & leur substituer ce droit romain, qui à l'avenir devoit servir de regle à la jurisprudence dans les contrats, dans les jugemens des tribunaux & dans la maniere de diriger ses actions : mais il s'en faut bien que ce sentiment soit démontré, comme plusieurs savans l'ont fait voir (18).

SIEC. XII.
II. PART.

Le droit
ecclésiasti-
que & ca-
nonique.

VI. Le droit civil ne fut pas plutôt mis au rang des sciences & regardé comme une branche importante des études académiques, que les papes & leurs zélés partisans, non-seulement jugerent convenable, mais même nécessaire de faire mettre le droit canon au même rang. Avant cette époque on avoit bien eu certaines collections de canons ou loix ecclésiastiques, qui servoient à régler ce qui concerne l'église; mais ces loix étoient si défectueuses, soit dans le fond, soit dans la forme, qu'on n'auroit pas pu aisément les expliquer dans les écoles, ni les regarder comme des systèmes de gouvernement ecclésiastique. Cela fit que Gratien, moine bénédictin dans le couvent de saint Félix & de Nabor à Bologne, & Toscan de naissance, composa environ l'an 1130, à l'usage des écoles, un abrégé ou *Epitome du droit canon*, tiré des lettres des papes, des décrets des conciles & des écrits des anciens docteurs. Le pape Eugene III. fut extrêmement satisfait de cet ouvrage, qui fut aussi fort accueilli des docteurs de Bologne, qui le prirent pour le texte de leurs leçons. Ceux de Paris imiterent les premiers cet exemple, & dans la suite la plupart des académies de l'Europe en firent autant. Malgré tous les éloges dont on a comblé cet ouvrage, communément appelé les *Décretales de Gratien*, *decretum Gratiani*, & que son auteur lui-même avoit intitulé, *Accord des canons discordans, concordia discordantium canonum*, plusieurs savans de l'église romaine conviennent qu'il est rempli d'erreurs & de fautes

(a); mais comme le principal but de cet abrégé étoit d'étendre & d'affermir le despotisme du pape, on ne fit pas attention à ses défauts, on exagéra son mérite, & ce qui est plus surprenant & moins excusable, c'est qu'aujourd'hui dans ce siècle de lumières & de liberté, il jouit encore de ce haut degré de considération & d'autorité, qu'on lui avoit accordé dans le siècle de l'ignorance, de la tyrannie & de la superstition (19).

SIEC. XII.
II. PART.

VII. Chez les Latins ceux qui vouloient faire quelque figure dans le monde savant, s'appliquoient beaucoup à l'étude de la philosophie; cette science prise dans toute son étendue & selon la méthode généralement reçue vers le milieu de ce siècle, comprenoit quatre classes; on la divisoit en théorique, pratique, mécanique & logique. La première de ces classes renfermoit la théologie naturelle, les mathématiques & la physique; la seconde, la morale, l'économie & la politique; la troisième, les sept arts qui servent immédiatement aux besoins de la vie, tels sont la navigation, l'agriculture, la chasse, &c.; la quatrième étoit divisée en deux autres classes qui comprenoient la grammaire, & la composition, & celle-ci étoit subdivisée en trois autres, qui renfermoient la rhétorique, la dialectique & l'art du sophiste: sous le nom de *dialectique*, on comprenoit cette par-

Etat de la
philosophie
chez
les Latins.

(a) Voyez entr'autres Ant. Augustinus, de *Emendatione Gratiani*, publié in-8vo. à Arnheim, en 1678, avec les savantes remarques d'Etienne Baluze & de Gerh. de Mastricht.

SIEC. XII.
II. PART.

Dissentions
parmi les
philoso-
phes.

tie de la métaphysique qui traite des idées abstraites. On suivoit presque par-tout cette division : à la vérité , quelques personnes auroient voulu détacher de la philosophie la grammaire & les mécaniques ; mais le plus grand nombre blâmoit cette séparation , & soutenoit que toutes les sciences étoient comprises sous la dénomination générale de philosophie (20).

VIII. Les philosophes qui traitèrent ces différentes branches que nous venons d'indiquer , étoient divisés en plusieurs partis qui s'attaquoient réciproquement avec beaucoup d'aigreur (a). Il y avoit trois manières d'enseigner la philosophie en usage parmi les maîtres , chargés du soin d'instruire les autres ; la première étoit celle des anciens , elle se bornoit aux principes philosophiques de Porphyre , & au système de dialectique communément attribué à S. Augustin & dans lequel on trouvoit cette règle générale , qu'il ne faut étendre ses recherches philosophiques qu'à un petit nombre d'objets , de crainte que les poussant trop loin , la religion ne souffre par le mélange profane des subtilités humaines avec les vérités divines. La seconde méthode fut appelée *aristotélicienne* , parce qu'elle consistoit uniquement à expli-

(a) Voyez Godef. de S. Victor, *Carmen de sectis philosoph.* publié par Le Beuf, dans sa *diff. sur l'hist. civile & ecclésiast. de Paris*, tom. II. p. 254. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. II. p. 562. Ant. Wood, *Astianuit. Oxoniens.* tom. I. p. 51. Jean de Salisbury, *Metalog. & Polierat. passim.*

quer les ouvrages d'Aristote (21), dont la plupart étoient alors traduits en latin, & presque par tout entre les mains des savans : il est vrai que ces traductions étoient peu correctes, enforte qu'elles jettoient souvent dans les plus grandes erreurs, ceux qui s'en servoient dans leurs leçons publiques & particulières. La troisième méthode étoit celle qu'on appelloit *libre*, parce qu'elle ne s'assujettissoit à aucune autorité, & que ceux qui la suivoient, ne consultoient que leur propre raison, sans cependant mépriser les secours qu'ils pouvoient tirer d'ailleurs, de Platon & d'Aristote. Quelque sage que fût cette dernière méthode considérée en elle-même, elle devint une source féconde de disputes & de sophismes par la faute de ceux qui en faisoient usage; docteurs subtils qui amoureux à l'excès de leurs opinions métaphysiques, égardoient leurs disciples (a) dans un labyrinthe inexplicable de divisions, de subdivisions & de questions obscures & frivoles. Toutes ces disputes entre les philosophes inspirèrent à diverses personnes du mépris pour la philosophie, & leur firent souhaiter ardemment de la voir bannie des écoles.

SIEC. XII.
II. PART.

IX. De toutes les controverses qui divisèrent les philosophes de ce siècle, aucune ne fut plus animée & plus abstraite que celle des dialecticiens au sujet des universaux. Ces sophistes ne parloient que du genre & des disputes entre les réaux & les nominaux.

(a) Voyez Jean de Salisbury, *Policrat.* p. 434.
& *Metalog.* p. 814.

SIEC. XII.
II. PART.

de l'espece; tous leurs efforts & toutes leurs études avoient pour objet unique la solution des difficultés dont ce sujet épineux étoit hérissé; mais leur méthode & leurs principes étoient différens (22). Les réaux & les nominaux qui depuis long-tems se disputoient le champ de bataille, non-seulement subsistoient encore, mais, leurs sectes étoient subdivisées en autant de partis qu'il y avoit eu d'auteurs qui avoient ajouté de nouvelles idées ou de nouveaux mots, aux deux systèmes dominans. En général les nominaux avoient moins de partisans que les réaux. Il parut une nouvelle secte qui prétendit terminer la querelle, en prenant un milieu entre les deux opinions contraires; ce fut celle des formalistes; mais comme leur doctrine étoit très-obscur & inintelligible, ils ne firent qu'embarrasser la question & donner lieu à de nouvelles disputes (23).

Ceux qui vouloient s'attacher à quelque étude plus utile & plus intelligible que celle des universaux, se rendoient auprès des maîtres les plus célèbres dans le genre qu'ils avoient choisi: ainsi, par exemple, vouloit-on étudier la médecine, l'astronomie & les mathématiques, on continuoit de fréquenter les écoles des Sarasins en Espagne; on avoit aussi traduit en latin plusieurs de leurs ouvrages (24); car le cas qu'on faisoit de leur science & l'envie de convertir les Arabes espagnols, avoient engagé plusieurs personnes à étudier leur langue & à s'instruire de leurs sentimens.

CHAPITRE II.

Des docteurs & des ministres de l'église, & de la forme de son gouvernement dans ce siècle.

I. LA corruption du clergé étoit à son comble, l'église & l'Etat en souffroient également. Si nous exceptons un petit nombre d'ecclésiastiques qui gémissaient de cette dépravation générale, nous pouvons dire que tous les autres ne cherchoient qu'à vivre dans une molle & luxurieuse oisiveté, qu'à augmenter leurs richesses, qu'à s'élever à de nouveaux honneurs & empiéter continuellement sur les droits de l'autorité séculière, sans s'embarrasser en aucune manière des intérêts de la religion, ni du salut des âmes. C'est ce que nous voyons par deux traits remarquables de S. Bernard, dans l'un desquels il décrit la corruption des papes & des évêques (25), & dans l'autre celle des monastères, où il se commettoit des crimes énormes, qu'il reprend avec beaucoup de force & de raison (a).

II. Pour ce qui est des papes en particu-

SIEC. XII.
II. PART.
Mœurs du
clergé.

Ambition
des papes.

(a) Voyez l'apologie des croisades sous ce titre : *Apologia ad Guillelmum Abbatem*, comme aussi Gerhohus, *de corrupto ecclesia statu*, dans les *Miscellan.* de Baluze, tom. V. p. 63. *Gallia christiana*, tom. I. p. 6. app. tom. II. p. 265. 275. &c. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. II. p. 492 690.

SIEC. XII.
II. PART.

lier, ils portoient dans le gouvernement de l'église les maximes d'une ambition toute mondaine, & fomentoient ainsi la discorde qui s'étoit élevée entre le sacerdoce & l'empire. D'un côté les évêques de Rome, non-seulement conservoient l'opulence & l'autorité qu'ils avoient acquise, mais ils aspiroient à augmenter l'une & l'autre, & quoique les succès fussent différens, l'esprit étoit toujours le même: de l'autre les empereurs & les rois alarmés des progrès que faisoient les papes vers l'empire universel, s'appliquoient à déconcerter leurs projets & à opposer des digues à ce torrent qui grossissoit tous les jours. Ces querelles sanglantes agitoient toute l'Europe & semoient par-tout la désolation & l'effroi. Paschal II. qui vers la fin du siècle précédent, étoit parvenu au pontificat, jouissoit avec orgueil de sa dignité & ne considéroit qu'avec mépris la faction impériale qui paroissoit affoiblie, & n'avoit pas même eu le courage de faire élire un pape de son parti à la place de Guibert, mort en l'an 1100 (26).

On dispute de nouveau sur les investitures.

Voulant donc profiter de sa supériorité, le pape renouvella dans un concile assemblé à Rome l'an 1102, les decrets de ses prédécesseurs contre les investitures; & les excommunications fulminées auparavant contre Henri IV. & ne négligea rien pour susciter de nouveaux ennemis à cet empereur infortuné; mais ce prince soutint avec beaucoup de courage les attaques de l'impétueux pontife, & sut éluder habilement tous ses stratagèmes. Il étoit réservé à un malheur plus

aterrant : un fils dénaturé , sous le prétexte impie de la religion, prit les armes contre lui. Henri V. c'est ainsi que ce monstre s'appella dans la fuite , se saisit de son pere par trahison & le força d'abdiquer l'empire ; c'est alors que ce prince blessé dans l'endroit le plus sensible , perdit toute sa fermeté : il se retira à Liege où abandonné de tous ses amis , il vit la fin de ses jours & de ses miseres en l'an 1106. On a beaucoup disputé pour savoir si ce fut à l'instigation du pape , ou par impatience de regner , que Henri V. ne craignit pas de faire la guerre à son pere ; il n'est pas sans doute facile de décider la question d'une maniere certaine ; mais ce qui est sûr , c'est que Paschal non-seulement délia le fils du serment de fidélité envers son pere , mais encore approuva son action & la soutint hautement (27).

III. Cette odieuse action de Henri V. fut cependant moins favorable aux vues de Paschal, que celui-ci ne l'espéroit sans doute. Henri ne voulut jamais renoncer au droit de donner l'investiture aux évêques & aux abbés , quoiqu'il consentit bien à abandonner leur élection comme auparavant , aux chanoines & aux moines. Là-dessus le pontife irrité renouvela dans les conciles de Guastalla & de Troyes , les decrets si souvent émanés contre les investitures , & parla alluma de nouveau le feu de la discorde. Cependant on fut tranquille pendant quelque tems à cause des guerres dans lesquelles Henri se trouvoit engagé , & qui l'empêcherent d'en venir à une décision finale.

SIEC. XII.
II. PART.

Progrès de
cette dispute.

SIEC. XII.
II. PART.

Mais ce prince n'eut pas plutôt fait la paix avec ses ennemis & calmé les troubles de l'empire, qu'en l'an 1110, il partit pour l'Italie avec une armée formidable, dans le dessein de terminer toutes ces contestations avec le pape qui duroient depuis si long-tems & causoient tant de maux: il s'avançoit vers Rome à petites journées, lorsque le pape tout alarmé, se voyant sans secours, lui proposa les conditions suivantes de paix, savoir d'un côté que l'empereur renoncât au droit d'investir avec l'anneau & la crosse, & de l'autre que les évêques & les abbés rendissent tous les privilèges attachés à la souveraineté, & que Charlemagne pouvoit leur avoir accordés, comme sont ceux d'imposer des tributs, de battre monnoie, de posséder des terres indépendantes & autres de cette nature. Ces conditions furent acceptées par Henri qui, en l'an 1111, leur donna son consentement formel; mais elles déplurent souverainement aux évêques d'Italie & d'Allemagne, qui en témoignèrent leur mécontentement dans les termes les plus forts: cela occasionna un tumulte affreux dans l'église de S. Pierre où les partisans des deux côtés étoient assemblés. Henri se détermina à faire saisir le pape & à l'enfermer dans le château de Viterbe. Le pontife ayant été détenu pendant quelque tems, le malheur de sa situation l'obligea à faire un nouveau traité, par lequel il renonça à l'article du précédent, qui concernoit les investitures, & confirma à l'empereur le privilège d'installer les évêques & les abbés avec l'anneau &

la croise ; de cette maniere la paix se fit & le pape soumis, ceignit Henri du diadème impérial (a).

SIEC. XII.
II. PART.

IV. Cette paix passagere, fruit de la violence & de la nécessité, entraîna plus que jamais un grand nombre de maux, de guerres & de désordres qui désolèrent l'église. Immédiatement après le traité dont nous venons de parler, Rome fut dans la plus grande agitation ; par-tout ce ne fut qu'un cri contre le pontife, qu'on accusoit d'avoir prostitué sa dignité & celle de l'église, en cédant lâchement à l'empereur. Pour appaiser ces troubles, Paschal assembla en l'an 1112 dans l'église de Latran, un concile où non-seulement il avoua humblement sa faute, mais encore remit la décision de ce qui regardoit ce traité, au jugement du concile lui-même, qui l'annulla (28). Pendant long-tems, cette démarche eut des suites fatales pour l'empereur, on l'excommunia dans plusieurs synodes & conciles, tant en France qu'en Allemagne, & même on le mit au rang des hérétiques, ce qui dans ces tems d'ignorance & de barbarie, l'exposoit aux plus grands dangers (b), & pour comble de maux il eut la douleur de voir les princes d'Allemagne

Paschal
viole son
traité &
meurt.

(a) Outre les auteurs déjà cités, voy. Mabillon, *Annal. Bened.* tom. V. pag. 681. & tom. VI. p. 1. dans les années auxquelles les événemens dont il s'agit se rapportent.

(b) Voyez Gervaise, *Diff. sur l'hérésie des investitures*, qui est la quatrième de celles qu'il a mises à la tête de son *Histoire de l'abbé Suger*,

SIEC. XII.
II. PART.

se révolter contre lui, & prendre les armes en faveur de l'église. Pour mettre fin à tant de calamités qui affligeoient l'empire, Henri partit une seconde fois pour l'Italie avec une nombreuse armée, en l'an 1116, & arriva l'année suivante à Rome, où il assembla les consuls, les sénateurs & la noblesse, tandis que le pape fugitif étoit à Bénévent. Mais pendant cette absence forcée, Paschal engagea les Normands à venir à son secours, & ranimé par cette espérance, il fit tous les préparatifs nécessaires de guerre pour se défendre contre l'empereur; il tâcha même de s'emparer de Rome, mais dans ces entre-faites & lorsque toute l'Europe avoit les yeux fixés sur lui, dans l'attente des plus grands événemens, il mourut en l'an 1118.

V. Peu de jours après la mort de Paschal, Jean de Gaète, moine bénédictin du mont Cassin, & chancelier de l'église de Rome, fut élevé au pontificat, sous le titre de Gelase II. Pour s'opposer à cette élection, Henri de son côté nomma pour pape, Maurice Burdin, archevêque de Braga en Espagne (29), qui prit le nom de Grégoire VIII. (a). Là-dessus, Gelase ne se croyant pas en sûreté en Italie ni même à Rome, passa en France, & bientôt après mourut à Cluny. Les cardinaux qui l'avoient accompagné, élurent incessamment pour pape, Guy, archevêque de Vienne, comte de Bourgogne & proche parent de l'empereur: on le connoît dans le

— (a) Voyez Et. Baluze, *vita Mauritiij Burdunij Miscellaneor.* tom. III. p. 471.

catalogue des papes, sous le nom de Calixte II. Cette élection fut un événement fort heureux pour l'église & pour l'Etat. Le nouveau pape d'une naissance illustre, & plus distingué encore par ses grandes qualités personnelles, continua à s'opposer vigoureusement & avec succès à l'empereur, & à lui faire la guerre, tant par ses armes spirituelles que par celles que la force lui mettoit en main. Il s'empara de Rome, fit jeter en prison le pontife élu par l'empereur & fomenta des divisions en Allemagne; mais il sut mettre des bornes à son courage; bien différent en cela de la plupart de ses prédécesseurs qui, dans la prospérité, n'avoient jamais écouté que les conseils de leur orgueil & de leur ambition, il prêta l'oreille à des propositions pacifiques, en renonçant à une partie des prétentions sur lesquelles les papes avoient si fort insisté avant lui; il se rendit aux vœux des peuples qui gémissaient sous le poids de tant de maux, & qui désiroient avec ardeur de voir rétablir la tranquillité publique (30).

Quiconque examinera la chose avec attention, trouvera que ce fut par la faute des papes durs & intraitables, que la question des investitures dura si long-tems & causa tant de malheurs. Pendant cinquante-cinq ans l'église n'eut à sa tête que des moines qui, à l'obscurité de leur naissance, à une certaine dureté de caractère, à une avarice insatiable & à une ambition sans bornes, joignirent une opiniâtreté invincible, appanage ordinaire de la vie monachale. De là

SIEC. XII.
II. PART.

S^{IEC.} XII.
II. PART.

La paix
conclue
sous certai-
nes condi-
tions entre
le pape &
l'empereur.

ces animosités, ces querelles qui ne finissoient point, & cet esprit de vengeance qui éclatoit dans toutes les occasions. Mais dès que la chaire pontificale fut occupée par un homme d'une naissance illustre, & qui en avoit les sentimens, les affaires changerent de face & les peuples désolés par une longue suite de guerres, commencerent à entrevoir la fin de leurs miseres.

VI. On ne se trompa pas dans ses espérances; après bien des débats, la paix fut enfin conclue entre l'empereur & les légats du pape, dans une diete générale tenue à Worms en l'an 1122. On y convint des conditions suivantes: „qu'à l'avenir les évêques
„ & les abbés seroient élus par ceux qui
„ avoient le droit d'élection (31), mais que
„ cette élection se feroit en présence de
„ l'empereur ou d'un ambassadeur qu'il
„ nommeroit pour cela (32): qu'en cas de
„ dispute entre les électeurs, la décision seroit
„ laissée à l'empereur; qui dans cette occa-
„ sion devoit consulter les évêques; que
„ l'empereur n'investiroit plus avec l'anneau
„ & la crosse, qui sont les marques de l'au-
„ torité spirituelle, mais qu'il se serviroit
„ pour cela seulement du sceptre, qui con-
„ vient mieux, quand il s'agit de revêtir
„ quelqu'un de droits purement temporels.”
(a). Cette convention fut solennellement

(a) Voyez Muratori, *Antiquit. Italiae medii ævi*, tom. VI. pag. 76. Schilterus, *de libertate ecclesiæ Germanicæ*, lib. IV. cap. iv. p. 545. Cæsar Rasponus, *de Basilica Lateranensi*, lib. IV. p. 295.

confirmée l'année suivante, dans le concile général de Latran, & encore aujourd'hui elle est toujours en force, quoiqu'il y ait eu entre les empereurs & les papes quelques difficultés sur le sens de certains articles (33).

VII. Calixte ne jouit pas long-tems des fruits de cette paix, à laquelle il avoit si fort contribué par sa prudence & sa modération, il mourut en l'an 1124, & eut pour successeur Lamberd, évêque d'Ostie, qui prit le titre d'Honorius II. & sous le pontificat duquel il ne se passa rien d'important. La mort de ce dernier arrivée en l'an 1130, donna lieu à un grand schisme dans l'église de Rome, ou plutôt dans le college des cardinaux. Un des partis élut pour pape Grégoire, cardinal & diacre de S. Ange, connu sous le nom d'Innocent II. & l'autre élut Pierre, fils de Léon, prince romain, qui prit le titre d'Anaclet II. Innocent avoit peu d'amis à Rome & dans toute l'Italie, aussi jugea-t-il à propos de se retirer en France, où il en avoit un grand nombre & où il demeura pendant deux ans. Son crédit étoit considérable hors de l'Italie; outre l'empereur Lothaire qui tenoit pour lui, les rois d'Angleterre, de France & d'Espagne avec quelques autres princes, embrassèrent vivement son parti, à la sollicitation de S. Bernard qui étoit son ami particulier, & dont les conseils étoient écoutés & suivis comme des loix dans presque toute l'Europe. Anaclet n'étoit pas si puissant, il n'avoit pour lui que les rois de Sicile & d'Ecosse; mais sa mort survenue en l'an 1138, mit fin à la dispute

SIEC. XII.
II. PART.

Deux papes élus en même tems.

SIEC. XII.
II. PART.

Succession
des papes,
depuis In-
nocent jus-
qu'à la fin
de ce sie-
cle.

& laissa tranquille possesseur du trône pontifical Innocent, qui en l'an 1139, prérida comme pape au second concile de Latran, & environ quatre ans après finit ses jours en paix (a).

VIII. Après la mort d'Innocent, le siége de Rome fut occupé par Guy, cardinal de S. Marc, qui gouverna l'église environ cinq mois, sous le titre de Célestin II. Son pontificat fut court, mais pacifique. Celui de son successeur ne lui ressembla pas, il fut rempli de troubles & de séditions, & le pape environ onze mois après son élection, fut tué dans une émeute populaire qu'il vouloit appaiser par sa présence. Il eut pour successeur Bernard, moine de Cîteaux, disciple du fameux S. Bernard, abbé de Clairvaux. Cet excellent homme distingué dans le catalogue des papes, par le titre d'Eugene III. parvint au pontificat en l'an 1145, & pendant neuf ans fut exposé aux mêmes périls & aux mêmes inquiétudes que son prédécesseur; il fut souvent obligé de quitter Rome, & de se dérober par la fuite à la fureur du peuple (34). Ce fut aussi ce qui l'engagea à se retirer en France où il séjourna pendant longtemps. A la fin épuisé par les oppositions qu'il éprouva, en voulant maintenir les prérogatives qu'il croyoit appartenir au S. siége, il mourut en l'an 1153. Le pontificat de son successeur qui prit le titre d'Anastase IV.

(a) Outre les écrivains ordinaires de l'histoire des papes, voyez Jean de Lannès, *Histoire du pontificat du pape Innocent II.* Paris, in-8vo. 1711. fut

fut moins agité, mais il dura peu, Anastase mourut environ un an & quatre mois apres son élection.

IX. Cette vive dispute entre les empereurs & les papes que l'on croyoit finie, depuis Calixte II. fut malheureusement renouvelée sous Adrien IV. natif d'Angleterre, & dont le premier nom étoit Nicolas Breakspear. Frédéric I. surnommé *Barberousse*, ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il déclara ouvertement le dessein ou il étoit, de maintenir la dignité de l'empire, & sur-tout de la faire respecter en Italie, & il ne déguisa point la résolution qu'il avoit formée de resserrer dans des bornes plus étroites l'autorité & les richesses excessives du pape & du clergé, Adrien comprit d'abord le danger qui menaçoit l'église, & se prépara à la défendre avec courage. La première occasion de dispute s'offrit au couronnement de l'empereur à Rome, en l'an 1155, lorsque le pape voulut exiger de Frédéric, qu'il lui servît d'écuyer & lui tint l'étrier: le prince rejeta d'abord hautement cette demande humiliante pour lui; ce qui donna déjà lieu à quelques querelles, mais qui furent suivies d'autres plus importantes, relatives aux intérêts politiques de l'empire. On ne les eut pas plutôt apaisées qu'en l'an 1158, il s'en éleva d'autres également sérieuses, parce que l'empereur voulant mettre des bornes aux richesses des papes, des évêques & des moines, qui augmentoient tous les jours, fit une loi qui défendoit tout transport de fief, sans le consentement du seigneur de qui on

SIEC. XII.
II. PART.

La dispute
entre les
empereurs
& les papes
se renou-
velle sous
Frédéric
Barbetous-
se & Adrien
IV.

SIEC. XII.
II. PART.

Nouvelle
dispute à
l'occasion
de l'élec-
tion d'un
pape.

le tenoit (35), & qu'il tourna ensuite toutes ses forces contre les petites républiques d'Italie, qu'il tâcha de réduire sous sa domination. Une rupture ouverte entre l'empereur & le pape, paroissoit inévitable, lorsque la mort d'Adrien, arrivée le premier Septembre de l'an 1159, suspendit l'orage (a).

X. Lorsqu'il fut question d'élire un nouveau pape, les cardinaux se diviserent & formerent deux partis; les uns, & ceux-ci étoient les plus puissans, élurent Roland de Sienné, qui prit le nom d'Alexandre III. & les autres firent tomber leur choix sur Octavien, cardinal de sainte Cecile, qui fut appelé Victor IV. Ce dernier avoit pour lui l'empereur, à qui par plusieurs raisons Alexandre son compétiteur ne plaisoit point. Le concile de Pavie assemblé par Frédéric, en l'an 1160, entra dans les idées de ce prince, & prononça en faveur de Victor qui par ce moyen triompha en Italie & en Allemagne. Il ne restoit que la France à Alexandre, qui en conséquence quitta Rome pour s'y retirer, & y être en sûreté. Au milieu de tous ces troubles, Victor mourut à Lucques en l'an 1164; mais sa place fut bientôt remplie par l'empereur qui fit élire Guy, cardinal de S. Calixte, sous le nom de Paschal III. Celui-ci fut reconnu en qualité de pape, par les princes d'Allemagne assemblés à la diète

(a) Voyez un détail exact de toute cette affaire, dans l'*Histoire de Frédéric I.* écrite en allemand, par le comte de Bunau, p. 45, 49, 73, 99, 105. &c.

de Wurtzbourg, en l'an 1167. Dans cet intervalle Alexandre reprit courage, & étant rentré en Italie, il s'y foutint avec beaucoup de fermeté, & non sans quelque espérance de succès. En l'an 1167, il tint le concile de Latran, dans lequel il déposa solennellement l'empereur, qu'il avoit déjà souvent anathématisé, délia ses sujets du serment de fidélité & les excita à la revolte; mais bientôt après cette démarche téméraire & audacieuse, Frédéric s'empara de Rome, ce qui obligea le pontife de se retirer à Bénévent & d'abandonner la place à son rival.

XI. Mais les affaires d'Alexandre parurent prendre une tournure plus favorable, lorsque l'empereur ayant perdu la plus grande partie de son armée par la peste, fut forcé de quitter l'Italie, & lorsque Paschal étant mort en l'an 1168, son compétiteur n'eut plus un rival redoutable: mais les espérances d'Alexandre s'évanouirent bientôt, la faction de l'empereur élut pour le pontificat, Jean, abbé de Strum, sous le titre de Calixte III. Quoique Barberousse fût hors d'Allemagne, & qu'il eût plusieurs guerres sur les bras, il le soutint également de toutes ses forces. Dès que la paix fut assez bien rétablie dans l'empire, ce prince marcha en Italie en l'an 1174, dans le dessein de châtier la perfidie des villes & des pays, qui s'étoient révoltés pendant son absence, & avoient saisi cette occasion pour secouer le joug. Il est certain que si cette expédition avoit eu tout le succès qu'on en attendoit, Alexandre auroit été obligé de tout abandonner & de cé-

SIEC. XII.
II. PART.

der la chaire pontificale à Calixte ; mais l'événement ne répondit pas aux espérances de l'empereur , qui ayant été tantôt vainqueur , & tantôt vaincu , à la fin , rebuté par tant de maux qu'il avoit déjà soufferts , & par tous ceux qu'il voyoit encore devant lui , conclut à Venise en l'an 1177 , un traité de paix avec Alexandre , & une treve avec tous ses autres ennemis (36).

Quelques auteurs assurent que dans cette occasion , le pape marcha sur le cou de l'empereur , quand celui-ci vint pour lui baiser les pieds , en lui adressant ces paroles du Psalmitte ; *vous marcherez sur l'aspic & sur le basilic , vous foulerez aux pieds le lion & le dragon (a)* ; mais la plupart des écrivains modernes révoquent fort en doute ce fait (b).

Alexandre
III. & Henri
II. roi d'An-
gleterre , se
brouillent.

XII. Alexandre III. si célèbre par ses longues querelles avec Barberousse & ses succès contre lui , se trouva engagé avec Henri II. roi d'Angleterre , dans une autre dispute occasionnée par l'arrogance de Thomas Becket , archevêque de Cantorbery. Dans le concile de Clarendon , tenu en l'an 1164 , on fit plusieurs loix pour déterminer d'une manière précise , l'étendue du pouvoir du roi ou de sa juridiction sur le clergé , dont on réduisit les prérogatives à de justes bornes

(a) Ps. XCI. 13.

(b) Voyez Bunau , *Vie de Frédéric I.* p. 242. Heumann , *Pœiles* , tom. III. lib. j. p. 145. *Biblioth. Italique* , tom. VI. p. 5 ; comme aussi les auteurs dont parle Casp. Sagittarius , dans son *Introd. in Hist. eccl.* tom. I. p. 630. tom. II. p. 600.

(a). Becquet refusa de se soumettre à ces loix, qu'il croyoit contraires au droit de l'église en général, & à ceux du pape en particulier. Là-dessus il s'éleva entre le monarque & le prélat rebelle, une vive dispute qui obligea celui-ci de se retirer en France où Alexandre étoit alors dans une espee d'exil. Le pontife & le roi de France s'entremirent pour terminer ce différend, & après beaucoup de peine, ils vinrent à bout d'engager Becquet à retourner en Angleterre où il fut remis en possession de son poste qu'il avoit perdu. Mais la générosité & la clémence de son souverain, ne furent pas encore capables de fléchir son orgueil & son opiniâtreté, à soutenir ce qu'il appelloit les droits de l'église; jamais on ne put le porter à entrer dans les sages vues de Henri, pour le gouvernement de l'église & de l'Etat. Les suites de cette résistance si opiniâtre, furent à la fin fatales à Becquet qui, bientôt après son retour en Angleterre, fut assassiné devant l'autel à vêpres, dans sa cathédrale, par quatre personnes qui sans doute n'ont pas commis ce meurtre, sans que le roi y ait con-nivé (37). Cet événement occasionna de grands débats entre le roi d'Angleterre & le

SIEC. XII.
II. PART.

(a) Voyez Matth. Paris, *Histor. Major.* p. 82. 83. 101. 114. David Wilkins, *Concilia Magnæ britanniæ*, tom. I. p. 434. (Voyez encore Collier, *Ecclesiastical History*, vol. I. S. XII; & Rapin Thoyras, dans le regne de Henri II. on y trouvera les XVI. articles de la *constitution de Clarendon*, qui méritent d'être lus.)

SIEC. XII.
II. PART.

Alexandre
III. affer-
mit par sa
prudence
les privile-
ges de l'é-
glise, & en
étend l'au-
torité.

pape, qui se terminerent au gré du dernier. Le pontife imposa au monarque une rude pénitence pour expier un crime dont on le croyoit le premier auteur, & en même tems, Becquet fut canonisé en l'an 1173 (a).

XIII. Ce ne fut pas seulement par la force des armes, mais encore par sa prudence & sa politique qu'Alexandre III. soutint les droits de l'église & augmenta son autorité ; car en l'an 1179, dans le troisième concile de Latran, on fit par ses avis & sous son autorité les réglemens suivans, qui contribuerent beaucoup à avancer son but. 1°. On statua que pour mettre fin aux divisions qui accompagnoient souvent l'élection des papes, & aux défordres qui en résultaient, non-seulement les cardinaux auroient seuls le droit de les élire, à l'exclusion de tout autre, mais encore que les deux tiers des voix suffiroient pour cela. Cette loi subsiste encore, & depuis Alexandre, elle a toujours été en vigueur, en sorte que par-là le peuple & le clergé romain ont constamment été exclus du droit de suffrage. 2°. On déclara une guerre spirituelle & ouverte à tous les hérétiques, dont le nombre augmentoit beaucoup tous les jours, & causoit de grands troubles dans l'église, sur-tout dans les provinces de France, qui gémissaient sous le poids des divisions, compagnes ordinaires de la propagation de l'erreur (38). 3°. Enfin

(a) Boulay, *Hist. acad. Paris*, tom. II. p. 328. & de *Dieffesto ejus*, p. 397. Dom. Colonia, *Hist. littér. de la ville de Lyon*, tom. II. p. 249.

on ôta aux conciles & aux évêques, le droit de canoniser ou de créer des saints ; droit qui fut réservé au pape seul (a). Ajoutons qu'Alexandre, non - seulement s'arrogea le pouvoir de créer quand il lui plairoit, de nouveaux royaumes, ce que depuis Grégoire VII. tous les papes s'étoient attribué, mais encore qu'il exerça ce droit dans une occasion remarquable, en donnant en l'an 1179, le titre de roi & toutes les marques qui y sont attachées, à Alphonse, duc de Portugal qui, sous le pontificat de Lucius, avoit rendu son pays tributaire du S. siege (39).

SIEC. XII.
II. PART.

XIV. Après la mort d'Alexandre, Ubald, évêque d'Ostie, connu d'ailleurs sous le nom de Lucius II. fut élevé au pontificat en l'an 1181, par le seul suffrage des cardinaux, ensuite du réglemeut que nous avons rapporté ci-dessus. L'administration de Lucius II. fut troublée par quantité d'émeutes & de séditions : deux fois ce pape fut chassé de Rome par les habitans de cette ville, qui ne pouvoient souffrir une élection à laquelle contre l'ancien usage, ni le peuple ni le clergé n'avoient eu part. Il mourut à Verone en l'an 1185, au milieu de tous ces revers. Il eut pour successeur Crivelli, évêque de Milan, connu sous le nom d'Urbain III. Sans avoir rien fait d'important & qui mérite d'être rapporté, pendant la courte durée de son pontificat, il mourut de chagrin

Ses successeurs.

(a) Voyez ce qui a déjà été remarqué au onzième siècle, sur l'élection des papes & la canonisation des saints.

SIEC. XII.
II. PART.

en l'an 1187, sur la nouvelle que Saladin s'étoit emparé de Jérusalem. Le pontificat de son successeur Albert (40), connu sous le nom de Grégoire VIII. nous offre une preuve encore plus frappante de la fragilité des grandeurs humaines; ce pape mourut deux mois après son élection. Il fut succédé par Paul, évêque de Préneste, qui pendant un peu plus de trois ans, occupa la chaire pontificale sous le titre de Clément III. & finit ses jours en l'an 1191, sans avoir rien fait de mémorable, si ce n'est qu'en publiant de nouvelles croisades, il épuisa derechef l'Europe d'hommes & d'argent. Celestin III. (41) successeur de Clément, a fait dans l'histoire plus de bruit que tous les papes que nous venons de nommer; c'est lui qui lança les foudres de l'excommunication contre l'empereur Henri VII. & Léopold, duc d'Autriche, qui avoient fait prisonnier Richard I. roi d'Angleterre, lorsque revenant de la terre sainte, ce prince passoit dans leur pays; c'est lui aussi qui lança les mêmes foudres, contre Alphonse X. roi de Galice & de Leon, à cause de son mariage incestueux. Il ordonna à Philippe Auguste, roi de France, de reprendre sa femme Ingelburg, dont il s'étoit séparé, sans qu'on en sache les raisons; mais il ne fut pas obéi (42). Au reste, de tous les papes qui ont régné dans ce siècle, celui qui se distingua le plus & montra le plus de fermeté, c'est Lothaire, comte de Segni, cardinal diacre, connu en qualité de pape sous le nom d'Innocent III. & qui parvint au pontificat en l'an 1198; mais ses grandes entre-

prises appartiennent à l'histoire du siècle suivant.

XV. Si des papes qui dans ce siècle ont gouverné l'église, nous passons aux autres ecclésiastiques, aux évêques, aux prêtres & aux diacres, nous ne trouverons guere que des hommes bien méprisables. Les historiens de ce siècle, les decrets des conciles & des synodes attestent unanimement l'ignorance grossiere & les vices énormes du clergé. Pendant quelque tems les moines qui menoient une vie plus retirée, tinrent bon contre la corruption générale; mais à la fin ils cederent eux-mêmes au torrent & ne furent pas moins relâchés dans leurs mœurs & leur discipline, que les ecclésiastiques séculiers & les chanoines qu'ils affectoient de mépriser (a). On les vit presque par-tout passer de cette autorité qui leur avoit acquis tant de considération & d'autorité, aux excès les plus avilissans & les plus scandaleux (43). Les bénédictins de Cluny qui, par la régularité de leur conduite, surpassèrent sans contredit tous les autres moines qui vivoient sous la même regle, se conserverent à la vérité pendant long-tems exempts de la contagion générale; mais à la fin elle les gagna: séduits par l'exemple de leur abbé Pontius, & corrompus par les trésors que verssoient sur eux à pleines mains les riches dévots, ils négligerent leur regle, & à l'exemple des autres bé-

SIEC. XII.

II. PART.

Examen
des autres
ecclésiasti-
ques, &
de leurs
mœurs.

(a) Voyez Ruperti, *Epistola*, dans Martene, *Thesaur. anecdot.* tom. I. p. 285; cet auteur élève les moines au-dessus des apôtres.

SIEC. XII.
II. PART.

Etat de
l'ordre de
Cîteaux.

nédictins, ils s'abandonnerent au plaisir & à l'oubli de leurs devoirs (a). Dans la suite, plusieurs abbés voulurent remédier au désordre & rétablir la réputation du couvent ; leurs efforts n'eurent pas le succès qu'ils espéroient, & cet ordre n'a jamais pu revenir à la pureté primitive de ses mœurs (b).

XVI. L'ordre de Cîteaux inférieur de beaucoup à celui de Cluny, soit par son antiquité, soit par ses richesses, le surpassoit par la régularité extérieure de sa conduite, & par un certain air de sainteté que celui-ci avoit entièrement perdu ; aussi acquit-il autant de réputation, que celui de Cluny en avoit eu autrefois, & croissoit-il chaque jour en nombre, en crédit & en opulence. Le fameux S. Bernard, abbé de Clairvaux, respecté dans toute l'Europe, & dont les conseils étoient regardés par les princes & les rois comme des loix sans appel, fut celui qui contribua le plus à l'aggrandissement de la société dont nous parlons ; & c'est pour cela qu'on l'envisage avec raison, comme en étant le second fondateur ; ce qui fit que non-seulement en France, mais encore en Allemagne & dans d'autres pays, on donna le nom de *Bernardins* (c) à ceux qui composoient cet ordre de

(a) Voyez *Esaié*, XLVIII. 8.

(b) Voyez Martene, *Amplissima collectio, monumentorum veterum*, tom. IX. p. 1119.

(c) Voyez Mabillon, *Annal. Bened.* tom. VI. passim. in *vita S. Bernardi*, qu'il a mise à la tête des ouvrages de ce saint. Angeli Manriquez, *Annales Cistercienses*, tom. II. & III.

Cîteaux. Cent & soixante communautés religieuses tirent leur origine ou leur règle de ce fameux abbé, qui en mourant laissa sept cents moines dans son monastère de Clairvaux. L'église étoit remplie d'évêques & d'archevêques formés & instruits par ses leçons, & il comptoit dans le nombre de ceux qui avoient été ses disciples, Eugene III. un des plus sages & des meilleurs papes.

SIEC. XII.
II. PART.

XVII. La prospérité des moines de Cîteaux excita la jalousie de ceux de Cluny, & après plusieurs petits démêlés, sur des sujets peu importants, ils en vinrent à une rupture ouverte: les uns & les autres suivoient la règle de S. Benoit, quoiqu'ils ne portaient pas le même habit & que ceux de Cîteaux eussent ajouté quelques institutions particulières à celles qui étoient communes aux deux ordres. Ceux de Cluny accusèrent les moines de Cîteaux, d'affecter dans leur discipline & dans leur manière de vivre, une austérité ridicule & condamnable. Ceux-ci ne manquèrent pas de retorque avec raison, que les moines de Cluny avoient dégénéré de leur ancienne sainteté. S. Bernard, le grand oracle & le grand défenseur de son ordre, écrivit en l'an 1127, une apologie de sa propre conduite, relativement aux divisions qui régnoient entre les moines de Cluny & ceux de Cîteaux, & censura ceux-là (44) avec beaucoup de sévérité, mais en même tems avec beaucoup de décence & de vérité. Pierre Mauritius, abbé de Cluny répondit avec une modération & une candeur

Jalousies
entre les
moines de
Cîteaux &
ceux de
Cluny.

SIEC. XII.
II. PART.

peu communes : delà une dispute dans toutes les formes, qui devint toujours plus générale & causa des troubles dans diverses provinces de l'Europe (a). Il s'en éleva une plus vive encore entre les deux ordres, à l'occasion de l'exemption de dixmes qu'entre plusieurs autres privilèges, le pape Innocent II. accorda en l'an 1132, aux moines de Cîteaux; car comme une grande partie des terres affranchies par cette concession relevoient des moines de Cluny, ceux-ci lésés par la libéralité du pape, disputèrent le terrain, non-seulement à leurs rivaux, mais au pontife lui-même. Cette dispute fut en quelque façon terminée en l'an 1155, mais on ignore comment (b).

Mœurs des
chanoines.

XVIII. Les chanoines réguliers qui dans le siècle précédent avoient été érigés en ordre fixe & permanent, employoient leurs tems d'une manière plus utile & plus exem-

(a) Voyez S. Bernardi, *Apologia in oper.* tom. I. p. 523-533. L'apologie de Pierre, abbé de Cluny, surnommé le *Vénérable*, publiée parmi ses *Epîtres*, lib. I. ép. 28. dans la *Biblioth. Cluniacensis*, tom. I. p. 657-695. Voyez aussi *Dialogus inter Cluniacensem & Cisterciensem*, publié par Martene. *Thesaur. anecdot.* tom. V. p. 1573-1613. Comparez avec tout cela Mabillon, *Annal. Bened.* tom. VI. p. 80. & Manriquez, *Annal. Cisterc.* tom. I. p. 28.

(b) Voyez Manriquez, *Annal. Cisterc.* tom. I. pag. 232. Mabillon, *Annal. Bened.* tom. VI. pag. 212. 479. & *Præfat. ad opera S. Bernardi*. J. De Lannes, *Hist. du pontificat d'Innocent II.* p. 68-79. J. Nic. Hertii, *Differt. de exemptione Cisterc. à Decimis.*

plaire que les moines, qui passaient leur vie dans la paresse & dans la débauche; ils tenoient des écoles publiques consacrées à l'instruction de la jeunesse, & d'ailleurs se rendoient fort utiles à l'église (a). Aussi leur réputation augmentoit tous les jours, & ils recevoient beaucoup de prébendes de la part des personnes qui aimoient à récompenser leur zèle & leur piété: souvent on les mettoit en possession des revenus des moines, dont on supprimoit de tems en tems les couvens à cause des désordres qui y regnoient. On comprend aisément que cela ne pouvoit qu'exciter contre les chanoines, la rage des moines qui les accablèrent d'invectives. Ceux-là ne restèrent pas en arrière, & à leur tour, soit de bouche, soit par écrit, ils firent les portraits les plus affreux de la conduite des moines, en demandant qu'ils fussent confinés dans leurs couvens & exclus de toute dignité ecclésiastique. Cela fit naître entre les chanoines & les moines une vive dispute sur la prééminence, qui de part & d'autre fut poussée trop loin, & sans contredit blessa les règles de la prudence & de la modération (b). Le fameux Pierre Abelard, Hugues d'Amiens, Rupert de Duytz furent du nombre de ceux qui prirent le parti des moines. Les chanoines eurent pour défenseurs Philippe Harvengius, savant abbé, & plusieurs autres

SIEC. XII.
II. PART.

(a) Voyez *Histoire littér. de la France*, tom. IX. pag. 142.

(b) Voyez Lamberti, *Epistola*, dans Martens, *Thesaur. anecdot.* tom. I. p. 329.

SIEC. XII.
II. PART.

Nouveaux
ordres mo-
naastiques.

personnes de mérite & de savoir (a). On voit encore aujourd'hui quelques traces de cette ancienne querelle.

XIX. Environ le commencement de ce siècle, il se forma une nouvelle société de religieux bénédictins, dont la principale maison fut placée entre Angers & Tours, dans un lieu désert & sauvage, appelé *Fontevraud*, qui lui a donné son nom. Robert d'Arbrisselles son fondateur, qui d'abord fut hermite & ensuite moine, prescrivit à ses religieux & à ses religieuses la règle de saint Benoît, à laquelle il ajouta d'autres loix fort singulières & fort austères. Entre plusieurs particularités de cette nouvelle institution, on remarquoit celle-ci, c'est que les divers couvens que Robert avoit bâtis dans la même enceinte pour ses religieux & ses religieuses, étoient soumis à une seule abbesse. Pour justifier cela, l'instituteur alléguoit l'exemple de J. C. qui recommanda saint Jean à la vierge Marie, & ordonna à son disciple chéri de la regarder comme sa mère (45). Cette nouvelle société religieuse prit d'abord, comme toutes les autres dans leur origine, une faveur étonnante: la singularité & la nouveauté de sa discipline, engagerent un grand nombre de personnes à y entrer; de sorte que les travaux de Robert eurent tout le succès possible. Cette association ce-

(a) Abelardi *Opera*, p. 228. Paris, 1616. in-4to. Martène, *Thesaur. anecdot.* tom. V. pag. 970-975. 1614. & *Amplissima ejusdem collectio*, tom. IX. p. 971, 972. Phil. Harvengii, *Opera*, p. 385. Douai, 1621. in-fol.

pendant d'hommes & de femmes, qui ne formoient qu'une communauté, étoit très-imprudente & devoit nécessairement entraîner mille désordres. Quoiqu'il en soit, son fondateur mourut en odeur de sainteté; il est vrai que quelques personnes l'ont accusé de s'être exposé à des tentations trop fortes pour éprouver sa vertu, & d'avoir quelquefois mêlé l'amour profane à l'amour divin; mais ses disciples se sont hautement récriés contre ces imputations, & n'ont rien épargné pour le justifier (46).

SIEC. XII.
II. PART.

XX. Norbert, gentilhomme allemand, qui prit les ordres, & ensuite devint archevêque de Magdebourg, fit tous ses efforts pour rétablir l'ancienne discipline des chanoines réguliers, qui, dans quelques endroits, étoit fort relâchée & presque entièrement éteinte. En l'an 1121, ce grand réformateur fonda en Picardie l'ordre de Prémontré, qui étendit sa réputation dans toute l'Europe avec une rapidité surprenante, & dans peu acquit des richesses immenses, par une suite de l'estime qu'on avoit conçue pour la gravité de ses mœurs & pour son application aux arts & aux sciences (47). Mais sa prospérité causa sa ruine; ceux qui le composoient, se relâchèrent insensiblement à tous égards, & donnèrent dans tous les vices qui sont la suite ordinaire du luxe & de la mollesse. Cet ordre suivoit la règle de S. Augustin, avec quelques changemens qui en augmentoient l'austérité, mais qui après la mort de Norbert, ne furent pas long-tems en force (a).

L'ordre
de Pré-
montré.

(a) Voyez Helyot, *Hist. des ordres*, tome I. p. 156.

SIEC. XII.
II. PART.

XXI. Vers le milieu de ce siècle, un certain homme, nommé *Berthold*, partit avec un petit nombre d'associés pour le mont Carmel; & à l'endroit même d'où l'on dit que le prophète Elie a été élevé au ciel, il batit une petite cabane avec une chapelle attenante, & y vécut dans la solitude, l'austérité & le travail. Cette petite colonie se soutint, & les places vacantes étoient aussitôt remplies par de nouveaux venus; de sorte qu'à la fin, en l'an 1205, Albert, patriarche de Jérusalem, érigea cette société en communauté religieuse, & qu'il lui donna une règle que les papes confirmèrent ensuite, en la modifiant à divers égards & sur-tout en adoucissant son extrême sévérité. (48). Telle fut l'origine du fameux ordre des Carmes, ou, comme on l'appelle communément, l'ordre de Notre Dame du mont Carmel, qui fut transplanté de Syrie en Europe, & obtint le premier rang parmi les ordres mendiants. Il est vrai que les carmes rejettent avec indignation cette généalogie qui ne flatte pas assez leur vanité, & qu'ils soutiennent encore aujourd'hui que le prophète Elie fut leur père & leur fondateur (49). Peu de person-

Chrysoft. Van-der-Sterre, *Vita S. Norberti præmonstratensis patriarchæ*, publiée in-8vo. à Anvers, en 1656. Louis Hugues, *Vie de Norbert*, Luxemb. 1704. in-4to. Ajoutez J. Launoy, malgré sa partialité, *Inquisit. in privilegia ord. præmonst.* cap. I. II. *Oper.* tom. III. part. j. p. 448. Pour ce qui est de l'état présent de l'ordre des præmontrés, voyez Martene, *Voyage littér. de deux bénédictins*, tom. II. p. 59.

nes,

nes au reste, hors de leur ordre, sont assez crédules pour ajouter foi à un pareil conte, & divers écrivains catholiques romains ne se font aucune peine de contester une antiquité aussi reculée (a) & aussi chimérique. (C) Rien, en effet, n'est plus ridicule que ce que nous trouvons dans plusieurs écrivains d'histoire ecclésiastique, sur l'origine des carmes, sur leur fondateur, & les diverses révolutions qu'ils ont éprouvées; ils disent qu'Elie embrassa l'état monachal par le ministère des anges; que ses premiers disciples furent Jonas, Michée & Abdias; que la femme de ce dernier, voulant se débarrasser d'une foule d'amans qui, après la mort de son mari, ne cessoient de l'obséder à la cour d'Achab, fit vœu de chasteté, reçut le voile des mains du pere Elie, & ainsi fut la premiere abbesse du mont Carmel; ils entrent dans un grand détail sur les regles de cet ordre, l'habit qu'il portoit & les divers changemens survenus à ces deux égards; ils remarquent qu'entre les différentes marques de l'ordre, la tonsure en étoit une; ce qui l'exposoit aux railleries des profanes, & sert à expliquer l'espece d'injure que des enfans proférerent contre Elisée, en l'appellant tête chauve, lorsqu'il étoit en chemin pour se rendre sur le mont Carmel (b). Ces mêmes écrivains

SIEC. XII.
II. PART.

(a) Voyez Harduin, *Opera posthumi*, p. 642. Labat, *Voyage en Espagne & en Italie*, tom. III. p. 87. Courayer, *Examen des défauts théologiques*, tom. I. p. 455.

(b) Voyez *II Rois*, II. 23.

SIEC. XII.
II. PART.

ajoutent que Pythagore étoit carmélite, & qu'il tira toute sa science du mont Carmel, & des conversations qu'il eut à Babylone avec le prophete Daniel; ils vont plus loin encore, ils assurent que la vierge Marie & Jesus-Christ étoient aussi carmélites, qu'ils en avoient pris l'habit & la profession; ce qu'ils tâchent d'embellir par un tas de fictions absurdes, qu'on ne peut lire sans en être révolté) (50).

Ecrivains
Grecs.

XXII. Il ne fera pas inutile d'ajouter à cette courte histoire des ordres religieux, le catalogue des principaux auteurs, tant Grecs que Latins, qui ont fleuri dans ce siècle. Entre les premiers, voici les plus célèbres.

Philippe solitaire; sa *Dioptra*, ou sa controverse entre l'ame & le corps, est assez connue.

Eultrate; il a défendu avec beaucoup de savoir & d'esprit l'église grecque contre les Latins, & il a écrit des commentaires sur quelques livres d'Aristote.

Euthyme Zigabenus; il a mérité par sa *Panapole anti-hérétique*, & ses commentaires sur quelques endroits de l'Ecriture Sainte, un rang distingué parmi les principaux auteurs de ce siècle. (a)

Jean Zonare; nous avons encore ses *Annales*, & plusieurs autres de ses savans ouvrages.

Michel Glycas; il s'est appliqué avec suc-

(a) Voyez Richard Simon, *Critique de la bibliothèque*, &c. tom. I. p. 318. 324.

cès à l'histoire & à quelques autres sciences.

SIEC. XII.
II. PART.

(a) Constance Harmenopulus ; ses *Commentaires sur le droit civil & le Droit canon* sont estimés avec raison.

Andronique Camatere ; il a écrit avec beaucoup de véhémence contre les Latins & les Arméniens.

Eustathius ; c'est le Grec le plus savant de ce siècle, & le célèbre commentateur de l'Iliade.

Théodore Balfamon ; il s'est donné beaucoup de peine, & a déployé beaucoup d'érudition, pour expliquer & mettre en ordre les loix civiles & ecclésiastiques des Grecs.

(a)

XXIII. Les écrivains Latins les plus illustres, furent :

Ecrivains
Latins.

Bernard, abbé de Clairvaux, qui, selon la remarque que nous avons déjà faite, a donné le nom de *bernardins* aux moines de Citeaux : c'étoit un homme qui ne manquoit ni de goût, ni de génie, & qui à divers égards avoit de la justesse & de la pénétration ; mais on remarque chez lui beaucoup de faiblesse & de superstition ; & ce qu'il y a de plus condamnable, c'est que sous le masque de la piété, il cachoit une ambition démesurée, & ne se faisoit aucune peine d'imputer à ceux qui avoient eu le malheur de lui

(a) D'autres historiens placent Glycas dans le quinzième siècle ; voyez Lami, *Dissert. de Glyca*, qui est à la tête de ses *Delicia virorum eruditorum*.

(b) Voyez la *Biblioth. grac.* de Fabricius.

SIEC. XII.
II. PART.

déplaire, des choses dont ils n'étoient point coupables (51).

Innocent II. évêque de Rome; ses épîtres & ses autres ouvrages servent beaucoup à faire connoître les sentimens en matiere de religion, & la morale de ce siecle (52).

Anselme de Laon; c'étoit un homme subtil, & très-versé dans la logique.

Abelard, disciple d'Anselme; ce fut l'écrivain latin le plus célèbre de son siecle par la beauté de son génie, l'étendue de son savoir, la force de son éloquence & son malheureux sort (53).

Géoffroi de Vendôme; nous avons encore ses épîtres & ses dissertations.

Rupert de Duytz; de tous les interprètes de l'Écriture Sainte dans ce siecle, il fut peut-être le plus illustre; il avoit beaucoup de goût & de jugement (a).

Hugues de S. Victor, remarquable par la fécondité de son génie; il a travaillé sur toutes les sciences connues de son tems, tant sacrées que profanes, & a composé plusieurs dissertations qui ne sont pas sans mérite (b).

(a) Voyez Mabillon, *Annal. Bened.* tom. VI. p. 19. 20. 42. 144. 168. 261. 282. 296. il parle fort au long de Rupert & de ses disputes.

(b) Voyez *Gallia christiana*, tom. VII. p. 661. Les ouvrages de ce savant ont été publiés à Rouen, en trois volumes *in-folio*, en 1648. Pour de plus grands détails sur son compte, voyez Derlangii, *Dissert. de Hugone, à S. Victore*, Helmitadt, 1746, *in-4to.* & Martene, *Voyage littéraire*, tom. II. p. 91. 92.

Richard de S. Victor; il fut à la tête des mystiques de ce siècle. Son traité intitulé *l'Arche mystique*, qui renferme la substance de la doctrine des mystiques, fut reçu avec beaucoup d'empressement, & comblé d'éloges par les fanatiques de ce tems-là (a).

SIEC. XII.
II. PART.

Honorius d'Autun (b); il fut assez bon philosophe & assez bon théologien.

Gratien; ce fut lui qui, dans sa vaste compilation des décisions des conciles anciens & modernes, des décrétales des papes & des capitulaires des rois de France, donna une forme nouvelle & plus régulière au droit canon.

Guillaume de Rheims, auteur de divers ouvrages utiles à la piété & aux mœurs.

Pierre Lombard, communément appelé en France le *maître des sentences*, parce qu'il avoit composé un ouvrage sous ce titre, qui n'étoit qu'une collection de sentences sur la théologie, tirées des auteurs Latins & réduites en une espèce de système (c).

Gilbert de la Poirée, *Gilbertus Porretanus*, subtil dialecticien & savant théologien; mais on dit, qu'il eut des sentimens erronés sur l'essence divine, l'incarnation & la Trinité (54).

Guillaume d'Auxerre; il s'est acquis beau-

(a) *Gallia christiana*, tom. VII. p. 669.

(b) On le dit d'Autun: M. le Beuf prouve qu'il étoit Allemand dans sa *Dissertation sur l'histoire de France*, tom. I. p. 254.

(c) *Gallia christiana*, tom. VII. p. 68.

SIEC. XII.
II. PART.

coup de réputation par son système de théologie. (a)

Jean de Salisburi, homme de beaucoup de génie & de savoir; ses connoissances en théologie & en philosophie étoient embellies par la vivacité de son esprit & par les graces de son éloquence; c'est ce qui paroît par son *Metalogicus* & par son ouvrage de *Nugis curialium*.

Pierre de Blois; on en lit encore aujourd'hui utilement les épîtres & les autres productions.

Pierre Comestor, auteur d'un *Abrégé* du Vieux & du Nouveau Testament, dont on se servoit dans les écoles pour l'instruction de la jeunesse; ce qui vraisemblablement faisoit qu'on appelloit cet ouvrage *Historia scholastica*.

On trouvera sur les écrivains Latins de plus grands détails, dans les auteurs qui ont traité expressément ce sujet.

(a) Le Beuf, *Diff. sur la somme théologique de Guillaume d'Auxerre*, dans la *Continuation des Mémoires d'Histoire & de Littérature*, tom. III. part. ij. p. 317.



CHAPITRE III.

*De la doctrine de l'église chrétienne dans ce
siècle.*

I. **T**OUT contribuoit à corrompre la pureté & la simplicité primitive du christianisme, en sorte qu'il est même étonnant qu'il en restât quelques légères traces. Les papes travailloient les premiers à défigurer la religion ; ils ne pouvoient souffrir aucun dogme qui tendit tant soit peu à diminuer leur despotisme ; ils vouloient que les docteurs chrétiens forçassent l'Ecriture Sainte elle-même, par les plus fausses interprétations, à étayer leur tyrannie, & malheur à ceux qui osoient leur défobéir, & respecter l'Evangile plus que ces chefs impérieux de l'église : on les refutoit par le fer & par le feu, & les supplices les plus cruels étoient l'unique fruit de leur courage & de leur sincérité. Les prêtres & les moines féconderent les évêques de Rome, intéressés à retenir le peuple dans la plus grossière ignorance ; ils ne s'occupoient qu'à parler aux sens & à éblouir les yeux par l'extérieur pompeux du culte, & à les entendre, toute la religion consistoit dans les cérémonies, les macérations, & sur-tout dans un respect aveugle pour le clergé. Les scholastiques qui envisageoient les principes de leur dialectique & les décisions des anciens, comme la pierre de touche de la vérité, au lieu d'expliquer l'Ecriture Sainte, en sapoient insensiblement

SIÈC. XII.
II. PART.

Le christianisme se corrompt toujours plus.

SIEC. XII.
II. PART.

La superstition regne chez le peuple.

ment l'autorité, & ensevelissoient ses saintes doctrines sous un tas de subtilités philosophiques; tandis que les mystiques, par une erreur toute opposée, soutenoient que les âmes véritablement pieuses avoient perdu toute action propre, & ne pouvoient être remuées que par l'impulsion du ciel; opinion, qui non-seulement bernoit les prétentions de la raison, mais l'excluoit totalement de la morale & de la religion, & même ne tendoit pas à moins qu'à la supprimer tout-à-fait.

II. Après cela, faut-il s'étonner si on vit regner tant de superstition parmi le peuple? On avoit plus de confiance aux reliques des saints, à leurs prières, qu'à l'intercession même du Sauveur dont on ne parloit presque pas (55). Les riches, en état de bâtir des temples, de les orner, ou de réparer les anciens, étoient regardés comme les hommes les plus heureux, & comme les favoris de l'Etre Suprême, & des saints à qui ces édifices étoient consacrés, & ceux qui, à cause de leur pauvreté, ne pouvoient pas faire les dépenses nécessaires pour cela, y contribuoient par leur travail, & s'employoient, comme des bêtes de somme, à charrier les matériaux, dans l'espérance de gagner par-là le salut éternel (a). Dans leur culte superstitieux, offert aux saints plutôt qu'à la Divinité, les chrétiens de ce tems-là ne dispuoient point encore sur la manière dont

(a) Voyez le traité sur cette coutume, publié par Mabillon, à la fin du sixième tome de ses *Annal. Bened.*; voyez aussi p. 392. de ces *Annales*.

les bienheureux qui sont dans le ciel, peuvent avoir connoissance des prières qu'on leur adresse; cette question qui dans la suite fit tant de bruit, n'étoit pas encore élevée, parce que, selon l'opinion reçue du paganisme, on croyoit que ces esprits bienheureux quittoient quelquefois le ciel, & venoient dans les lieux qu'ils avoient le plus aimés, tandis qu'ils étoient sur la terre (56). Pour achever de peindre ce siècle superstitieux, il suffira de remarquer, que quiconque étoit assez fourbe ou assez visionnaire, pour se dire ou se croire inspiré, on couroit à lui comme à un oracle, & l'on respectoit ses décisions comme celles de Dieu même. Entre plusieurs exemples que nous pourrions citer de ce fanatisme, nous nous contenterons de celui d'Hildegard, abbesse de Bingen, & d'Elisabeth de Schonauge, qui, en Allemagne, furent regardées comme deux fameuses prophétesses. (a)

III. Le clergé ne manqua pas pour s'enrichir de tirer parti de l'ignorance & de la superstition; chaque ordre d'ecclésiastiques avoit pour cela la méthode particulière: par exemple, les évêques avoient-ils besoin d'argent pour fournir à leurs plaisirs & à leurs dépenses excessives, ils accorderoient des dispenses de certaines pénitences qu'on devoit subir, ou de certains devoirs religieux dont on devoit s'acquitter; on pour parler en d'autres termes, ils publioient des indulgences

SIEC. XII.
II. PART.

Les évêques commencent le trafic des indulgences.

(a) Voyez Mabillon, *Annal. Benedict.* tom. IV. p. 431. 529.

SIEC. XII.
II. PART.

que l'on achetoit à prix d'argent. A la vérité, cet argent devoit être employé à des usages pieux; mais souvent il ne servoit qu'au luxe de ceux qui le retiroient, ou à la pompe de certains édifices sacrés, qui par-là ne faisoient qu'augmenter l'éclat extérieur de l'église, sans rien ajouter à la piété des chrétiens (a). Les abbés & les moines, qui n'avoient pas le droit d'accorder des indulgences, avoient recours à d'autres moyens; ils promenoient de lieu en lieu, les corps & les reliques des saints, dans des processions solennelles, & moyennant une finance déterminée, on avoit la liberté de regarder de plus près, de toucher & de caresser ces saints ossemens. Le produit de cette curiosité égaloit souvent celui des indulgences (57).

Les papes
le conti-
nuent &
en font un
monopole.

IV. Dès que les papes virent le profit immense que les évêques tiroient des indulgences, ils trouverent à-propos de borner leur droit à cet égard, & de se rendre les maîtres de cet utile commerce. En conséquence, la cour de Rome devint le magasin général de cette précieuse denrée, & les pontifes, dans les besoins de l'église, ou lorsque leurs coffres étoient vuides, ou que le démon de la cupidité les faisoit, ne manquoient pas de publier ce qu'ils appelloient *des indulgences plénieres*, ou la rémission totale de toutes les peines temporelles que l'église a attachées à certaines transgressions. Ils allerent encore

(a) Stephanus, *Obazinensis in Baluui, Miscellan.* tom. IV. p. 130. Mabillon, *Annal. Bened.* tom. VI. p. 535.

plus loin, non-seulement ils remirent les peines que les loix civiles & ecclésiastiques avoient prononcées contre les transgresseurs, mais par une impie usurpation des droits de la divinité, ils s'attribuerent le pouvoir d'affranchir des châtimens réservés aux pécheurs après cette vie; attentat que les évêques, malgré leur orgueil & leur avarice, n'avoient jamais osé commettre (a).

Les papes se servirent d'abord de ce droit prétendu pour encourager les croisades, & encore en usèrent-ils avec une certaine modération: mais, dans la suite, ils ne furent pas si réservés, le trésor des indulgences s'ouvrit pour les moindres prétextes & dans la seule vue de gagner de l'argent (b). Il est certain que cette nouvelle invention renversa entièrement la discipline ancienne & canonique des pénitences; il n'y eut plus proprement de *pénitentiel* (58); on lâcha la bride à tous les vices. Pour justifier tant de désordres & le nouveau système de la cour de Rome, on imagina alors la doctrine la plus absurde, qui, modifiée & embellie dans le siècle suivant par S. Thomas, renfermoit

(a) Morin, *de administrat. sacrament. penitentiae*, lib. X. cap. xx. xxj. xxij. p. 768. Rich. Simon, *Biblioth. critique*, tom. III. cap. xxxij. pag. 371. Mabillon, *Præf. ad Act. sanctor. Benedict.* p. 54. sans parler des écrivains protestans, que je ne cite pas à dessein.

(b) Muratori, *Antiq. ital. mediæ ævi*, tom. V. p. 761. Franc. Pagi, *Breviarium Roman. Pontif.* tom. II. p. 60. Theod. Ruinart, *Vita Urbani II.* p. 231. tom. III. *Oper. posthum.*

SIEC. XII.
II. PART.

entr'autres ces extravagantes propositions :
 „ qu'il y a actuellement un trésor inépuisable de mérites, composé des actions vertueuses que les saints ont faites au-delà de ce qui étoit nécessaire pour leur salut (59),
 „ & que ces mérites superflus peuvent être appliqués aux fideles qui n'en ont pas assez ; que le pape est le dépositaire & le dispensateur de ce trésor précieux, & qu'en conséquence il peut en remettre à ceux qu'il veut favoriser, une portion équivalente à leurs crimes, & capable de les dé-livrer des châtimens qu'ils ont mérités. ”
 Quel égarement de la raison humaine, & quelle honte pour notre siècle, de voir une doctrine si ridicule en elle-même & si pernicieuse dans ses effets, se soutenir dans une grande partie de l'église chrétienne ! (60)

Interprètes & commentateurs de ce siècle.

V. On ne voyoit dans ce siècle que des commentateurs de l'Ecriture Sainte ; mais rien n'étoit si rare que d'en trouver qui eussent les qualités nécessaires pour la bien interpréter. Peu s'attachoient à rechercher le vrai sens des mots, & encore manquoient-ils des secours dont ils auroient eu besoin pour le découvrir. Les interprètes, tant Grecs que Latins, pleins d'un respect aveugle pour l'antiquité & pour les docteurs des premiers siècles de l'église, extraisoient sans goût & sans jugement de leurs écrits, une foule de passages qu'ils donnoient pour des éclaircissemens suffisans de l'Ecriture Sainte. Tel fut, parmi les Grecs, Euthyme Zigabenus, célèbre par ses commentaires sur les *Psaumes*, les *Evangelies* & les *Epîtres* : il faut ce-

pendant convenir, que dans quelques endroits cet auteur montre du génie & de la pénétration, & paroît avoir consulté son propre jugement. Parmi les Latins, nous pourrions alléguer bien des exemples du mauvais goût d'interprétation qui regnoit dans ce siècle, tels que les ouvrages de Pierre Lombard, de Gilbert de la Poirée & du fameux Abelard sur les Pseaumes & les Epîtres de S. Paul : ceux même qui entreprirent d'expliquer toute l'Ecriture Sainte, comme Gilbert, évêque de Londres, que l'on met à la tête des interprètes de ce siècle & que l'on appelloit l'*Universel*, à cause de l'étendue de son savoir (a), & Hervey, moine bénédictin, très-laborieux (b), ne méritent pas de plus grands éloges. Ceux d'entre les Latins qui méritent la préférence, sont Rubert de Duytz & Anselme de Laon : le premier a expliqué plusieurs livres sacrés, & le second a composé ou plutôt compilé un glossaire de l'Ecriture Sainte. Quant aux interprètes qui se piquoient de penser par eux-mêmes, sans s'assujettir aux anciens, ils tomboient dans d'autres défauts très-condamnables ; sans respect pour la noble simplicité de l'Ecriture Sainte, ils la défiguroient par

SIEC. XII.
II. PART.

(a) Pour ce qui regarde ce prélat, voyez le Beuf, *Mémoires concernant l'histoire d'Auxerre*, tom. II. p. 486.

(b) On trouve de grands détails au sujet de ce savant bénédictin, dans Gabr. Liron, *Singularités historiques & littéraires*, tom. III. p. 29. Voyez aussi Mabillon, *Annal. Bened.* tom. VII. p. 637.

SIEC. XII.
II. PART.

leur avidité pour les sens mystérieux & cachés qu'ils pretoient aux expressions les plus claires des auteurs sacrés. C'est ainsi que les mystiques sur-tout s'égaroient à tout moment dans leur explication, forçant la parole de Dieu à s'accommoder à leur façon enthousiaste de penser & de sentir, & au système de morale qu'avoit enfanté leur imagination déréglée. Les interprètes même qui se piquoient de logique & de philosophie, & qui en effet avoient cultivé ces sciences, n'étoient pas exempts d'une teinte de mysticisme, & suivoient volontiers l'exemple de ces fanatiques dans leurs commentaires. On en peut juger par l'exposition allégorique du Vieux & du Nouveau Testament de Hugues de S. Victor; par l'*arche mystique* de Richard de S. Victor, & par les *commentaires mystiques* de Guibert, abbé de Nogent, sur Abdias, Osée & Amos (61), sans parler d'autres auteurs qui ont écrit dans le même goût.

Manière
d'ensei-
gner alors
la théolo-
gie.

VI. C'est à Paris que se trouvoient les plus grands maîtres en théologie; on s'y rendoit de toutes parts pour étudier cette science. Les théologiens françois étoient divisés en deux classes: la première comprenoit ceux que l'on appelloit *les anciens théologiens*, qui fondeient les dogmes de la religion sur les passages de l'Ecriture Sainte, les decretis des conciles & sur les décisions des anciens docteurs, sans faire que très-rarement usage du raisonnement ou de la philosophie; tels furent S. Bernard, Pierre, surnommé *le Chantre*, Walter de S. Victor & autres, qui étoient

en guerre ouverte avec les théologiens raisonnateurs. Ceux que l'on appella dans la suite *positifs & sententieux*, différoient à quelques égards de ceux-ci, & s'en rapprochoient à d'autres. A l'exemple d'Anselme, archevêque de Cantorbéry, de Lanfranc, d'Hildebert & de quelques autres théologiens du siècle précédent, ils appuyoient sur-tout leurs systèmes sur les déclarations de l'Écriture Sainte & les décisions des anciens; mais en même tems, ils étoient bien éloignés de mépriser le secours du raisonnement & les discussions de la philosophie, sur-tout lorsqu'il s'agissoit de résoudre quelque difficulté & de réfuter les ennemis de la vérité. Il est vrai que dans l'usage de ce moyen, ils ne montroient pas tous la même prudence & la même discrétion. On croit que ce fut Hugues de S. Victor qui, dans ce siècle, fut le premier qui réduisit ainsi le christianisme en système. Son exemple fut suivi par plusieurs autres théologiens; mais aucun ne s'acquit autant de réputation que Pierre, évêque de Paris, surnommé *Lombard*, parce qu'il l'étoit de naissance. Les *quatre livres des sentences* de cet illustre prélat, qui parurent en 1172 (a), non-seulement furent reçus avec un applaudissement universel, mais même si estimés que par-tout on s'attacha à les expliquer & à les commenter: à peine y eut-il un théologien de quelque mérite qui ne s'en fit un devoir. Henri de Grand, & un petit nombre

(a) Erpoldi Lindenbrogii, *Scriptores septentrionales*, p. 250.

SIEC. XII.
II. PART.

Les scho-
lastiques,
propres-
ment ainsi
nommés.

d'autres, furent les seuls (62) qui s'en dispensèrent, en sorte que Lombard, communément appelé le *maître des sentences*, à cause du fameux livre dont nous venons de parler, devint pour la théologie un auteur vraiment classique (63).

VII. Quoique la manière d'enseigner des disciples de Lombard, appelés *sententiarii*, fût encore à quelques égards défectueuse, & qu'elle n'eût pas entièrement écarté toute question inutile; cependant elle ne se livroit que fort modérément aux subtilités de la dialectique, & elle étoit bien éloignée de soumettre jamais les vérités de la religion aux décisions d'une logique obscure, & qui n'avoit souvent de fondement que dans l'imagination de ceux qui s'en servoient. Dans le même tems on voyoit des théologiens d'un autre genre, qui ne faisoient qu'obscurcir les dogmes de la religion par leurs distinctions frivoles, & qui tout entiers à une fausse dialectique, parloient un langage barbare & intelligible: on les appelloit *scholastiques*, parce que leur théologie étoit celle qu'on suivoit dans les écoles; elle avoit pour auteur Pierre Abelard, homme d'un esprit subtil & qui, par ses leçons de philosophie & de théologie, se fit la plus grande réputation, & fut successivement chanoine de Paris, moine & abbé de Ruys(a). La célébrité de sa nouvelle méthode engagea plusieurs théologiens à l'a-

(a) Abelard en convient lui-même, *Epist. I.* cap. ix. p. 20. *op. cit.* Voyez aussi Launoï, *de scholasticis cur.* M. p. 67. cap. lxx. tom. IV. opp. part. j.

dopter,

dopter; & dans peu, elle fit de grands progrès, non-seulement en France, mais même en Angleterre & en Italie. Ainsi la sagesse pure & paisible de l'Evangile devint entre les mains de ces docteurs subtils, une science querelleuse & sophistique; ils avoient l'art d'obscurcir & de défigurer les vérités les plus claires par des distinctions inutiles & recherchées; ils se fatiguoient eux-mêmes & fatiguoient les autres, par le soin qu'ils prenoient d'élever sans cesse des questions aussi abstruses que frivoles pour y répondre d'une manière inintelligible, & passionnés pour la dispute, ils soutenoient avec la même ardeur le pour & le contre sur les thèses de la théologie les plus importantes (a).

SIEC. XII.
II. PART.

VIII. Depuis cette époque, on vit donc les théologiens se partager en deux classes: la première comprenoit les docteurs *bibliques* ou *scripturaux*; on les nommoit encore *dogmatistes* & *positifs*, pour marquer qu'ils s'attachoient plus à établir le dogme qu'à réfuter les erreurs. Enfin, on les désignoit par le titre d'*anciens* pour les distinguer des nouveaux. La seconde classe renfermoit les *scholastiques*, que l'on appelloit aussi *sententieux*, à cause du maître des sentences; & *nouveaux* parce qu'ils étoient de fraîche date. Les théologiens de la première classe expliquoient au

Les bibliques & les scholastiques.

(a) Du Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. II. p. 201. 583. Wood, *Antiquit. Oxoniens.* tom. I. pag. 58. Launoy, *de variis Aristotelis fortuna in acad. Paris.* cap. III. p. 187. édit. d'Elfwichius, Vitemb. 1720, in-8vo.

SIEC. XII.
II. PART.

moins dans leurs leçons l'Ecriture Sainte, quoique assez mal; ils n'appuyoient leurs dogmes que sur les docteurs sacrés & la tradition, sans jamais faire aucun usage ni de la raison, ni de la philosophie. Les théologiens de la seconde classe, au lieu de l'Ecriture Sainte, prenoient le livre des sentences pour le texte unique de leurs leçons; ils assujétissoient à l'autorité de leur vaine philosophie, les dogmes & les préceptes de l'Evangile, & éteignoient cette lumière salutaire sous un tas de spéculations oiseuses & de subtilités impénétrables (a). La méthode de ces derniers avoit un faux air de savoir, de pénétration & de génie, qui dans l'opinion de la multitude, les mettoit fort au-dessus de leurs rivaux : aussi la jeunesse accouroit-elle en foule à leurs leçons, tandis que les *biblistes* ou les *docteurs de l'Ecriture Sainte*, comme on les appelloit aussi, avoient la mortification de voir leurs auditoires presque entièrement abandonnés (64). La théologie scholastique a fleuri dans toutes les écoles de l'Europe jusqu'au tems de Luther.

Les théologiens scholastiques attaqués de toutes parts.

IX. Malgré cette grande supériorité des théologiens scholastiques, on les attaqua de toutes parts, & ce ne fut qu'après bien des difficultés, qu'ils parvinrent à cet empire dont ils ont joui pendant si long-tems en Europe. Les biblistes ne leur laissoient aucun repos, & d'un autre côté, les mystiques s'élevoient aussi contre eux, prétendant que ce n'étoit point à la raison à se mêler de la théologie,

(a) Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. III. p. 657.]

que la contemplation & un entier acquiescement aux mouvemens intérieurs de la grâce, étoient les seuls moyens pour parvenir à la connoissance de la religion. A cette occasion, les anciennes disputes sur l'opposition de la foi & de la raison, qu'on avoit heureusement laissé dormir pendant quelque tems, se réveillèrent avec une nouvelle vivacité & produisirent par-tout de nouveaux troubles. Les principaux protecteurs de l'ancienne théologie, qui attaquèrent les scholastiques, furent Guibert, abbé de Nogent (a), Pierre, abbé de Moustier-la-Celle (b), Pierre le Chantre (c), mais sur-tout Walter de S. Victor (d). De leur côté, les mystiques mirent aussi en campagne leurs plus vaillans champions, tels que Joachim, abbé de Flori, & Richard de S. Victor, qui accablèrent d'injures les scholastiques, en particulier Lombard, quoique de tous les théologiens de sa classe, le plus modeste & le plus sincère. Ces disputes qui s'animoient tous les jours davantage, engagèrent Alexandre III. alors pape, à faire intervenir son autorité pour les apaiser & rétablir la paix dans l'église. Dans ce dessein il convoqua, en l'an 1164 (d), une nombreuse assemblée du clergé, qui condamna la fureur des disputes en

SIEC. XII.
II. PART.

(a) Dans ses *Tropologia in Oseam*, p. 203. opp.

(b) *Opuscul.* p. 277. 396. édit. Bénéd.

(c) Dans son *Verbum Abbréviat.* cap. III. p. 6. 7. publié à Mons en 1639. in-4°. par George Galopin.

(d) Ant. Pagi, *Critica in Baronium*, tom. IV. ad ann. 1164. p. 614, 615.

SIEC. XII.
II. PART.

Principa-
lement par
S. Bernard.

matière de religion , & en l'an 1179 un autre synode qui examina & censura quelques erreurs de Pierre Lombard (a).

X. Mais de tous ceux qui, dans ce siècle, attaquèrent les scholastiques, le plus redoutable fut le fameux S. Bernard qui avoit autant de zèle que de crédit : non-seulement il fit la guerre à ces théologiens par ses discours & par ses écrits, mais encore par ses actions ; il souleva contr'eux les synodes, les conciles, & fit agir les loix de l'église & de l'Etat. Le célèbre Abelard, aussi supérieur à S. Bernard par son génie & son savoir qu'il lui étoit inférieur en crédit, fit le premier une triste expérience de l'aversion de cet impérieux abbé pour les scholastiques : appelé, en l'an 1121, devant le concile de Soissons, & en l'an 1140 devant celui de Sens, il fut accusé dans l'un & dans l'autre par S. Bernard d'erreurs dangereuses, & condamné comme un vrai hérétique (b). Les accusations portées contre lui revenoient à ceci, qu'il avoit corrompu la doctrine de la Trinité, blasphémé contre le S. Esprit, conçu des idées fausses de la personne & de l'office de Jesus-Christ, ainsi que de l'union des deux natures en lui, nié la nécessité de la grace pour devenir gens de bien, en un mot, que

(a) Math. Paris, *Hist. major.* p. 115. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. II. p. 402.

(b) Voyez Bayle, *Dictionn.* art. *Abelard.* Gervais, *Vie d'Abelard & d'Héloïse.* Mabillon, *Annal. Bened.* tom. VI. p. 63. 84. 324. 395. Martene, *Thesaur. Anecd.* tom. V. p. 1139.

la doctrine n'alloit pas moins qu'à renverser les principes fondamentaux de toute religion. Ceux qui connoissent un peu les ouvrages d'Abelard, doivent convenir que sur divers points de théologie, il s'est exprimé d'une manière singulière & peu convenable (66); & c'est sans doute un des inconvéniens ordinaires auquel on s'expose, quand on veut raffiner sur les mystères de la religion; mais il est aussi certain que S. Bernard, qui avoit peu de logique, quoiqu'il ne manquât pas de talens, avoit mal compris quelques-uns des sentimens d'Abelard & en avoit faussé d'autres. Le zèle excessif de cet abbé, lui permettoit rarement de suivre la raison & l'équité, en sorte qu'il étoit presque toujours outré dans ses censures & dans ses éloges. (67)

STEC. XII.
H. PART.

XI. Abelard ne fut pas le seul scholastique qui paya chèrement ses spéculations métaphysiques & ses raffinemens en théologie; Gilbert de la Poirée, évêque de Poitiers, & qui avoit enseigné la philosophie & la théologie à Paris & dans d'autres endroits avec beaucoup de succès, eut le même sort que lui. Arnold & Calo, deux de ses archi-diacres, élevés dans les principes de l'ancienne théologie, l'ayant entendu disputer un jour sur la nature Divine avec plus de subtilité qu'il ne convenoit, en furent alarmés & l'accusèrent de blasphème devant le pape Eugène III. qui alors étoit en France; & afin de donner du poids à leur accusation, ils gagnèrent S. Bernard. Le violent abbé agit avec force impétuosité ordinaire, d'abord dans le concile de Paris, en l'an 1147, & ensuite dans celui

S^{IEC.} XII.
II. PART.

de Rheims, en l'an 1148. Dans ce dernier, pour terminer la dispute, l'évêque accusé offrit de soumettre ses opinions au jugement de l'assemblée & du pape qui les condamnerent. Les erreurs attribuées à Gilbert étoient les suites d'une extrême subtilité & d'une envie démesurée de mettre tous les dogmes du christianisme sous l'empire de la métaphysique & de la dialectique. Cet évêque distinguoit l'essence divine en la Divinité, les propriétés des trois personnes divines, des personnes elles-mêmes, non pas réellement, mais abstraitement, *in statu rationis*, comme parlent les métaphysiciens, & par le moyen de ces distinctions, il nioit l'incarnation de la nature divine : à ces idées il en ajoutoit d'autres qui avoient la même origine & qui étoient plus singulières que dangereuses, plus subtiles qu'évidemment fausses. Mais cette métaphysique étoit fort au-dessus de la portée du bon S. Bernard, nullement accoutumé à des recherches abstraites & profondes (a).

Etat de la
morale.

XII. La science importante de la morale n'étoit pas sans doute alors dans un état bien florissant, comme il est facile de le comprendre, quand on fait attention à ce goût de philosophie qui régnoit par-tout & dont nous

(a) Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. II. p. 223. 232.
Mabillon, *Annal. Bened.* tom. VI. p. 343. 415. 433.
Gallia christiana benedict. tom. II. p. 1175. Math.
Paris, *Hist. major.* p. 56. Petaw. *Dogmata theologia,* tom. I. lib. I. cap. viij. Longueval, *Hist. de l'église Gallicane,* tom. IX. p. 147.

venons de rendre compte. Le seul Grec, écrivain de morale & qui mérite qu'on en parle, c'est Philippe surnommé *le Solitaire*; son livre intitulé *Dioptra*, & qui est un dialogue entre le corps & l'ame, est écrit avec goût & jugement, & renferme plusieurs choses propres à exciter des sentimens de piété & de vertu.

SIEC. XII.
II. PART.

On peut diviser les moralistes Latins de ce siècle en deux classes, celle des *scholastiques* & celle des *mystiques*: ceux qui composoient la première, raisonnaient sur la vertu, tout comme sur le dogme, c'est-à-dire froidement, en faisant une infinité de distinctions inutiles, d'où naissoit un jargon peu instructif & nullement propre à échauffer l'ame; ils terminoient ordinairement leur cours de théologie par un système de morale aussi sec. Les mystiques suivoient une méthode toute différente; leurs discours étoient affectueux, persuasifs & touchans, & les sentimens qu'ils exprimoient, grands & sublimes; mais ils n'avoient ni ordre ni précision; avec l'or pur de l'Evangile, ils mêloient souvent le clinquant du platonisme.

Nous pouvons aussi ranger dans la classe des moralistes de ce siècle, la plus grande partie des commentateurs qui, sans faire attention au sens propre des mots, & sans essayer presque jamais d'éclaircir le texte, tournoient tout en allégories & en leçons de morale. Outre les *observations morales* de Guibert sur le livre de Job, le prophète Amos & les *lamentations de Jérémie*, on pour-

SIEC. XII.

II. PART.

Ecrivains
polémi-
ques.

roit alléguer plusieurs autres exemples de cette espèce de commentaires.

XIII. Et les Grecs & les Latins avoient une extrême passion pour tout ce qui appartenait à la dialectique, & par-là même rien n'étoit plus de leur goût que des questions singulieres qui donnoient lieu à la dispute. La découverte de la vérité n'étoit pas ce qu'ils ambitionnoient, ils n'avoient d'autre but que d'embarrasser leurs ennemis, par une foule de subtilités recherchées, par des distinctions sans fin, par un torrent de paroles vuides de sens, par un étalage imposant de citations, & par une longue deduction de conséquences odieuses dont ils chargeoient à tort & à travers les sentimens de leurs adversaires, en les accablant de sarcasmes & d'injures. Les principaux controversistes furent Constantin Harmenopule & Euthymius, dit Zigabenus: celui-là a donné un traité de *scctis Hereticorum*, c'est-à-dire, des différentes sectes des hérétiques; celui-ci, dans un ouvrage long & fort travaillé, intitulé *Panoplia*, a attaqué toutes les erreurs qui troubloient alors l'église: mais sans parler de l'extrême crédulité de ce dernier auteur, sa maniere de disputer étoit très-défectueuse, selon la coutume de ce tems-là; il ne tiroit ses argumens que de l'autorité des anciens docteurs dont les décisions devoient tenir lieu de preuves: l'un & l'autre de ces docteurs furent bien tournés en ridicule dans un poëme satyrique composé par Zonare. Les Latins s'attachèrent aussi à la controverse: Honorius d'Autun écrivit con-

tre certaines erreurs, & Abelard les combattit toutes. Les Juifs qui se trouvoient alors dans l'état le plus misérable & extrêmement abattus, furent réfutés par Gilbert de Castilione, Odon, Pierre Alfonse, Rupert de Duyts, Pierre Maurice, Richard de S. Victor & Pierre de Blois, qui suivirent la logique & la méthode de leur tems. Euthyme ainsi que plusieurs autres théologiens se tournèrent contre les Sarasins.

SIEC. XII.
II. PART.

XIV. La dispute entre les Grecs & les Latins continuoit de part & d'autre avec beaucoup d'aigreur. Les athletes Grecs étoient Euthyme, Nicolas, & quelques autres auteurs moins célèbres; les Latins avoient pour eux Anselme, évêque d'Havelsberg & Hugue Ethérien, qui se distinguèrent par leur érudition (a). On fit à Rome & à Constantinople plusieurs tentatives pour terminer ces fatales divisions; les Comnenes en particulier, empereurs d'orient, souhaitoient extrêmement la réunion, parce qu'en s'alliant avec les Latins, ils auroient espéré de pouvoir soutenir leur trône qui chanceloit déjà; mais comme les Latins ne visoient pas moins qu'à la suprématie dans l'église grecque, & que de leur côté, les évêques Grecs ne pouvoient se résoudre à subir le joug du pape, les négociations furent infructueuses & les propositions qu'on se fit de part & d'autre, celles sur-tout des Latins, ne servirent qu'à

Suite de
la dispute
entre les
Grecs & les
Latins.

(a) Voyez Leon Allatius, *de perpetua confessione ecclesie orientalis & occidentalis*. lib. II. cap. xj. pag. 644.

SIEC. XII.
II. PART.

Quelques
controver-
ses d'une
moindre
importan-
ce parmi
les Grecs.

aigrir les esprits, bien loin de les adoucir.

XV. Il s'éleva parmi les Grecs qui aimoient beaucoup à disputer, & qui rarement étoient sans avoir quelque question singulière à discuter, plusieurs controverses d'une moindre importance. Nous n'entrerons pas à cet égard dans le détail, nous nous contenterons d'indiquer celles qui ont fait le plus de bruit sous le regne d'Emmanuel Comnene qui à beaucoup de savoir, joignoit beaucoup de curiosité : il parut plusieurs de ces questions singulières qui occuperent extrêmement l'empereur, & qui causerent des divisions capables de causer la ruine entière de l'empire déjà fort ébranlé par de pareilles secousses. L'empereur jouoit le principal rôle dans ces querelles théologiques & métaphysiques. On demanda d'abord *dans quel sens on dit & on peut dire qu'un Dieu incarné est en même tems & le sacrificateur & la victime ?* Cette question fut fort débattue, & après que l'empereur eut long-tems soutenu un sentiment contraire à celui qui étoit généralement reçu, il céda à la fin & se rangea à l'opinion populaire sur ce sujet, d'ailleurs si impénétrable à l'esprit humain. La suite de cette malheureuse dispute fut que plusieurs personnes qui ne manquoient pas de talens & qui avoient des emplois honorables, furent disgraciées & perdirent leurs postes (a), parce qu'elles pensoient différemment de l'église. Mais quel étoit le sentiment de l'empereur sur cette ma-

(a) Nicetas Choniates, *Annal.* lib. VII. §. v. p. 112. édit. de Venise.

tière, & quel étoit celui de l'église? c'est ce que nous ignorons parfaitement. Il est très-vraisemblable que le prince, suivi en cela par quelques docteurs, avoit sur la sainte cene & le sacrifice de Jesus-Christ qui doit y être offert, des idées différentes de celles qui là-dessus étoient communément reçues chez les Grecs.

XVI. On ne s'en tint pas là; quelques années après on s'échauffa encore davantage sur le sens des paroles de Jesus-Christ, *Jean XIV. 28. mon Pere est plus grand que moi*; tout l'empire se partagea là-dessus en factions très-animées les unes contre les autres; aux anciennes explications de ces paroles, on en ajouta de nouvelles, l'empereur lui-même qui, de prince médiocre, étoit devenu pitoyable théologien, publia une interprétation de ce fameux passage qu'il prétendit être la seule vraie, & dans un concile assemblé pour cela, il voulut la faire passer pour regle de foi; il soutenoit que les paroles en question se rapportoient à la *chair cachée en Jesus-Christ* & qui étoit possible; c'est-à-dire, sujette à souffrir (a), & non-seulement il ordonna que son interprétation fût gravée sur des tables de pierre dans la principale église de Constantinople; mais même il publia un édit accompagné de peines capitales, contre quiconque admettroit un sens contraire & l'enseigneroit (b). Mais cet édit n'eut aucune force après la mort de l'empe-

SIEC. XII.
II. PART.

Ils disputent sur les paroles de J. C. *Jean XIV. 28.*

(a) Κατὰ τὴν ἐν αὐτῷ κλητὴν, καὶ πατρίδι εἶπον.

(b) Nicet. Choniat. *Annal.* lib. VII, §. VI. p. 113.

SIEC. XII.
II. PART.

Sur le dieu
de Maho-
met.

reur : Andronicus, successeur de Comnene, défendit toute dispute théologique, & en particulier celle qui rouloit sur le passage en question, & menaça des peines les plus severes ceux qui la mettroient sur le tapis. (a)

XVII. Le même Comnene dont nous avons parlé, empereur théologien, troubla encore l'église par une controverse sur le dieu de Mahomet. Les cathéchismes grecs lançoient les anathemes contre la divinité que le faux prophete adoroit, & qu'il disoit être un *Etre solide & sphérique* (b); car c'est ainsi qu'ils traduisoient le mot arabe *e'semed* dont l'alcoran se sert pour distinguer l'Etre suprême, & qui en effet est susceptible de ce sens, quoiqu'il signifie aussi *éternel* (c). L'empereur ordonna que ces anathèmes fussent effacés des catéchismes de l'église grecque, parce qu'ils scandalisoient ceux d'entre les mahométans qui avoient déjà embrassé le christianisme, ou qui étoient prêts à l'embrasser; ils ne pouvoient souffrir que l'on insultât ainsi au nom de Dieu, sous quelque prétexte & restriction que ce fût. D'un autre côté, les docteurs chrétiens s'opposoient à ce retranchement, en disant que les anathèmes fulminés dans les catéchismes n'avoient aucun rapport avec la divinité, qu'ils ne regardoient que l'erreur de Mahomet, qui s'étoit fait un phantome de divinité qui n'existoit point; car Ma-

(a) Nicetas, in *Andronico*, lib. II. §. v. p. 175.

(b) ΟλίεΦαιητ.

(c) Reland, de *religione Mahammedica*, lib. II. §. III. p. 142.

homet croyoit que la divinité ne peut ni engendrer ni être engendrée, au lieu que les chrétiens adorant le Pere & le Fils, supposent le contraire. Après bien des débats sur cette question, & divers efforts pour raccommo-der les deux partis, les évêques assemblés en concile consentirent à ce que les anathèmes lancés dans les catéchismes contre le Dieu de Mahomet, ne le fussent que contre Mahomet lui-même & sa doctrine (a).

SIEC. XII.
II. PART.

XVIII. L'esprit de controverse dominoit aussi chez les Latins qui, non-seulement dans leurs écoles, mais aussi dans leurs écrits, mirent au jour divers sentimens sur la sainte cene; car quoique tous les docteurs de l'église voulussent passer pour n'être pas amis du système de Berenger, cependant plusieurs & entr'autres (b) Rupert de Duytz, ne s'en éloignerent pas beaucoup; il est du moins certain que malgré tout ce qui s'étoit passé au sujet de Berenger, il n'y avoit encore rien de fixe sur la maniere dont Jesus-Christ étoit présent dans l'eucharistie.

Disputes
des Latins
sur la sainte-cene.

Outre cette querelle religieuse, Rupert en eut une d'un autre genre, d'abord avec Anselme, évêque de Laon, & Guillaume de Champeaux, ensuite avec leurs disciples, après la mort de leurs maîtres. Le sujet de cette dispute fut la volonté & la puissance divine: on demanda, „si Dieu veut réellement „ & s'il produit actuellement tout ce qui „ existe, ou s'il y a certaines choses qu'il ne

(a) Nicet. Choniut. *Annal.* lib. VII. p. 113-116.

(b) Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. II. p. 30.

SIEC. XII. „ fait que permettre, & dont l'existence bien
 II. PART. „ loin d'être l'effet de sa volonté, lui est con-
 „ traire. ” Rupert prit l'affirmative sur la
 dernière partie de la question, & ses adver-
 saires la négative : ceux-ci soutinrent que
 tout étoit l'effet non-seulement de la *puissance*
divine, mais encore de la volonté divine ;
 ils accusèrent aussi le savant abbé d'avoir en-
 seigné que les anges ont été formés des ténèbres,
 & que dans son dernier souper avec ses disciples,
 J. C. ne donna point son corps à Judas, ainsi
 que plusieurs autres sentimens (a) contraires
 à ceux de l'église.

Et sur la
 conception
 immaculée
 de la Vier-
 ge.

XIX. Environ l'an 1140, toutes ces ques-
 tions dont nous venons de parler, & quelques
 autres de ce genre qui firent un certain bruit
 dans le monde, furent suivies d'une autre
 qui roula sur ce qu'on appelloit *la conception*
immaculée de la vierge (68) & qui devint plus
 générale. A peu près dans ce tems-là, certai-
 nes églises de France commencèrent à célé-
 brer la fête de cette conception immaculée,
 que les Anglois, ensuite des exhortations
 d'Anselme, archevêque de Cantorbery, com-
 me quelques-uns le rapportent, observoient
 déjà. L'église de Lyon fut une des premières
 qui adopta cette fête ; mais S. Bernard n'en
 fut pas plutôt informé qu'il censura vivement
 les chanoines de Lyon d'avoir introduit cette
 nouveauté, & combattit de toutes ses forces
la conception immaculée, prétendant qu'on at-

(a) Voyez Mengoz, *Epistola*, publiée par Martene, dans son *Thesaur.* tom. I. p. 290. Mabillon, *Anal. Bened.* tom. VI. p. 19. 20. 42. 168. 261.

tribuoit à la vierge un honneur qui n'appartenoit qu'à son Fils. Là-dessus, grande querelle; les uns suivent S. Bernard & les autres les chanoines de Lyon^(a). Cependant, malgré le zèle qui animoit les deux partis, cette controverse fut traitée pendant tout ce siècle avec assez de modération; mais dès que les dominicains furent entrés dans l'université de Paris, on ne fut plus aussi sage, on se querella honteusement; les dominicains étoient pour S. Bernard, & le reste de l'université tenoit pour les chanoines de Lyon & reçut la nouvelle fête.

SIEC. XII.
II. PART.

(a) S. Bernardi, *Epistola CLXXIV.* tom. I. p. 170. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. II. p. 135. Mabillon, *Annal. Bened.* tom. VI. p. 327. Colonia, *Hist. littér. de la ville de Lyon*, tom. II. p. 223.



CHAPITRE IV.

Des rites & des cérémonies en usage dans l'église pendant ce siècle.

SIEC. XII.

II. PART.

Rites de
l'église
grecque.

I. **L**ES rites & les cérémonies augmentent beaucoup dans ce siècle, tant dans le culte public que dans le culte particulier des Grecs, & toutes les églises d'orient montrent une égale fureur pour introduire de nouvelles superstitions. Les pontifes du rite grec nestorien ou jacobite étoient charmés de s'illustrer par quelque invention particulière, par quelque cérémonie qui frappât le peuple & leur donnât toujours plus d'empire sur lui; c'étoit à-peu-près la seule manière dont ils pouvoient se distinguer dans ce tems-là, puisque tout goût pour la véritable piété étant éteint, les ecclésiastiques & le peuple ne s'occupoient que de l'extérieur de la religion. Ainsi tout homme qui avoit quelque autorité dans l'église, se faisoit un devoir d'y introduire quelque nouveauté capable de l'immortaliser: les uns imaginoient une nouvelle manière de lire & de réciter les prières de l'église, d'autres en changeoient la musique; ceux-ci mettoient leur esprit à la torture pour inventer quelque nouveau moyen d'honorer les reliques ou les images des saints, & ceux-là ne dédaignoient pas d'employer leur tems & leurs veilles à embellir les habits du clergé, ou à lui prescrire les gestes, le maintien & jusqu'aux regards qui convenoient

convenioient à toutes les parties du culte.

II. Nous pouvons voir par le livre *De divinis officiis* du fameux Rupert de Duytz, quels étoient les rites des Latins pendant ce siècle, & les raisons sur lesquelles ils étoient établis. Nous ne saurions entrer dans tous ces détails, le plan que nous nous sommes proposé, ne nous le permet pas; nous nous bornerons à remarquer que le respect déjà outré pour la vierge Marie, ne fit qu'augmenter par les nouvelles idées qu'on se mit dans la tête sur sa prétendue conception immaculée, car quoique, selon ce que nous avons dit dans le chapitre précédent, S. Bernard & quelques autres s'opposassent de toutes leurs forces à cette chimère, cependant elle prévalut; de sorte qu'environ l'an 1138, on institua une fête solennelle à son honneur, sans qu'on sache précisément ni qui l'établit ni où elle fut célébrée pour la première fois (a).

SIEC. XII.
II. PART.
Ceux de
l'église la-
tine,

(a) Mabillon, *Annal. Bened.* tom. VI. p. 327.
412. *Gallia christiana*, tom. I. p. 1198.



CHAPITRE V.

*Des divisions & des hérésies qui troublèrent
l'église dans ce siècle.*

SIEC. XII.

II. PART.

Diverses
especes de
fanatiques
dans l'église
grecque.

I. L'Eglise grecque fut inondée de fanatiques de différentes especes qui lui donnerent beaucoup d'embarras & exciterent de grands troubles : quelques-uns de ces fanatiques croyoient une double trinité, rejettoient le mariage, s'abstenoient de viande, traitoient avec mépris le sacrement du baptême & de la sainte cene, & en général tout le culte extérieur, ne faisant consister la religion que dans la priere intérieure. On dit, qu'ils supposoient chez tous les hommes un être méchant ou mauvais génie, que l'on ne pouvoit chasser que par des prieres intérieures adressées à l'Etre Suprême. On ajoute que le fondateur de cette secte de fanatiques fut un certain homme nommé Lucopert dont le principal disciple fut Tychicus, qui par ses fausses interprétations, corrompit plusieurs livres de l'Ecriture Sainte, en particulier l'Evangile selon S. Matthieu (a). C'est un fait connu que longtemps avant cette époque, on avoit déjà vu chez les Grecs & les Syriens, des fanatiques de cette espece, plus malades d'esprit que vi-

(a) Voyez Euthymius, *Triumphus de secta Massalianorum*, in Jac. Tollii *Insignibus itineris italici*, p. 106-125.

cieux, & qu'on en voyoit encore dans le tems dont nous parlons. Mais on ne peut pas beaucoup compter sur tout ce qu'on en rapporte ; il est très-vraisemblable que les Grecs confondirent des personnes d'une piété éminente avec ces gens-là, uniquement parce qu'elles s'opposoient aux usages superstitieux, consacrés par l'autorité publique, & qu'elles étoient choquées de voir la religion tournée en un spectacle & une pompe mondaine. En Grece & dans tout l'orient, on désignoit par le nom général de *messaliens* ou d'*euchutes* (69) toutes les personnes qui s'opposoient aux pratiques reçues de quelque nature qu'elles fussent, tout comme en occident on appelloit *vaudois* ou *albigois*, ceux qui se déclaroient contre l'autorité du pape ; d'où il paroît que ces noms étoient fort équivoques & qu'ils pouvoient souvent comprendre des personnes de mérite, puisqu'on les appliquoit indistinctement à tous ceux qui s'écartoient de la route commune, ou qui censuroient le clergé & ses vices ; ce qu'il faut remarquer avec soin.

II. On dit que ce furent ces fanatiques dont nous venons de parler qui donnerent naissance aux bogomiles dont le chef & le fondateur nommé Basile, moine de profession, fut brûlé à Constantinople sous le regne d'Alexis Comnene, après que l'on eut tenté inutilement tous les moyens possibles pour le faire renoncer à ses erreurs. Par-tout ce qu'on nous a rapporté de la doctrine de cet infortuné, il paroît qu'elle avoit beaucoup d'affinité avec celle des gnostiques & des ma-

Les bogomiles.

SIEC. XII.
II. PART.

nichéens; mais en même tems il est très-possible qu'à divers égards les Grecs l'aient falsifiée. Selon eux, Basile soutenoit que le monde & le corps de tous les animaux ont été formés non par la divinité, mais par un mauvais démon chassé des cieus sur la terre par l'Etre Suprême; d'où il concluoit que le corps n'est proprement que la prison d'un esprit immortel, & par-là même qu'il faut le mâter par le jeûne, par la contemplation & par d'autres exercices austeres & pénibles, afin qu'insensiblement l'ame puisse recouvrer son ancienne liberté & se dégager des liens qui la retiennent prisonniere. C'est par le même principe & dans le même but que Basile condamnoit le mariage; il nioit aussi la réalité du corps de J. C., & à l'exemple des gnostiques & des manichéens, il ne l'envisageoit que comme un être fantastique. Il rejettoit la loi de Moysé & soutenoit qu'après la mort, le corps séparé de l'ame retournoit à la masse de la matiere mal-faisante dont il avoit été tiré; sans aucun espoir, ni possibilité de resurrection ou de félicité à venir, ajoutant encore plusieurs choses dont nous avons déjà eu occasion de parler, lorsque nous avons décrit des sectes dont les opinions avoient du rapport avec celles-là. Nous avons dans l'histoire des siècles précédens & de celui-ci, tant d'exemples d'un fanatisme semblable, qu'il ne seroit pas étonnant qu'un esprit plus hardi que les autres, eût fondé une secte parmi les Grecs. Le nom de ces sectaires étoit tiré du mot *Bogomilus* qui en langue mysienne, désigne un homme qui demande grace au ciel,

parce qu'on disoit que ceux de cette secte étoient continuellement occupés à implorer la grace divine (a).

III. On voyoit encore chez les Latins plus de sectes que chez les Grecs, & cela ne doit pas surprendre, si on fait attention à l'état de la religion dans la plus grande partie de l'Europe. Le regne de la superstition, le trafic honteux des indulgences, les vices du clergé, le luxe & la paresse des papes & des évêques, tous ces défordres qui augmentoient tous les jours, engagerent un grand nombre de personnes qui avoient la vraie religion à cœur, à tenter de réformer l'église : mais ni leurs talents ni leurs connoissances ne répondoient à la grandeur de l'entreprise ; la plupart de ces réformateurs manquoient de jugement & de savoir, & conformément à l'usage de ce siècle barbare, avoient surtout peu étudié l'Ecriture Sainte, qui seule pouvoit corriger les abus de la religion. La conséquence de cette ignorance fut qu'en voulant éviter les défauts regnants, ils tombèrent aussi dans des excès aussi contraires à l'esprit de l'Evangile, & outrerent la réforme au point de la faire dégénérer en délire fanatique, & de produire une foule de sectes nouvelles qui comblèrent l'opprobre de l'église.

SIEC. XII.
II. PART.

Sectes chez
les Latins,
& les abus
qui les
avoient fait
naître.

(a) Voyez Ann. Comnene, *Alexiad.* lib. XV. p. 384. édit. de Venise. Zonare, *Annual.* lib. XVIII. p. 336. J. Christ. Wolf. *Historia Bogomilorum*, publiée à Witteberg, in-4to. 1712. Sam. André, *Diss. de Bogomilis*, in J. Aug. Heumann, *Diss. de Bogomilis*.

SIEC. XII.
II. PART.
Les catha-
res.

IV. Entre les différentes sectes qui, dans ce siècle, troublèrent l'église latine, nous devons donner le premier rang à celle des cathares dont nous avons déjà eu occasion de parler (a). Cette nombreuse secte ayant quitté la Bulgarie où elle avoit fixé sa demeure, se répandit dans toute l'Europe où elle occasionna beaucoup de tumultes. Mais rien de plus triste que le sort de ses partisans, car par-tout où l'on en faisoit, on les faisoit impitoyablement mourir (b). Leur doctrine ressembloit à celle des manichéens & des gnostiques; ce qui faisoit qu'on les appelloit communément *manichéens*, quoiqu'à divers égards leur manière de penser différât beaucoup de celle des anciens hérétiques de ce nom; ils s'accordoient seulement dans les principes suivans, ils croyoient que la matière est la source de tout mal; que le Créateur de ce monde est un Être distinct de la Divinité suprême; que Jésus-Christ n'a pas revêtu un corps réel, & qu'à proprement parler, on ne peut pas dire qu'il est né & qu'il est mort; que le baptême & la sainte cène sont des institutions inutiles, & autres choses de cette nature. Ils recommandoient fortement à ceux qui embrassoient leur doctrine

(a) Voyez siècle III. part. II. chap. v. §. xvij; mais pour cette espèce de cathare dont il est ici parlé, voyez sur-tout siècle XI. part. II. chap. v. §. ij.

(b) Voyez ce qu'a dit de cette secte persécutée & malheureuse, Charles Plessis d'Argentré, dans sa *Collectio judiciorum de novis erroribus*, tom. I. dans laquelle cependant il y a plusieurs omissions.

de s'abstenir de viande, de vin & du mariage, & de vivre dans une austérité continuelle; ils traitoient avec mépris tous les livres du Vieux Testament, mais ils respectoient ceux du Nouveau, & en particulier les quatre Evangiles. Nous passons sous silence plusieurs autres singularités de leur doctrine; ils soutenoient encore que, par un malheureux destin, les ames humaines ont été renfermées dans des corps mortels, comme dans des cachots, d'où elles ne peuvent sortir que par le jeûne & l'abstinence la plus rigoureuse (a).

SIEC. XII.
II. PART.

V. Tels étoient en gros les sentimens communs à toute la secte; mais les docteurs y apportoit différentes modifications, selon leur maniere d'envisager les choses. De-là deux branches ou deux sectes de cathares qui, à cause de la persécution à laquelle ils étoient tous exposés, se traitoient avec une certaine modération, pour ne pas aggraver leurs maux communs. Les uns approchoient beaucoup des manichéens, ils admettoient l'existence de deux principes éternels, d'où dérive tout ce qui est; ces deux principes sont, le Dieu de la lumière qui est aussi le Pere de Jesus-Christ, & le Dieu des ténèbres, auteur du monde matériel. Les autres ne

Divisés en
deux sec-
tes.

(a) Outre les ouvrages que nous indiquerons bientôt, voyez *Disputatio inter catholicum & paterinum*, publiée par Martene, dans son *Thesaur. anecdot.* tom. V. p. 1703; comme aussi Bonaccorse, *Manifestatio hæresis Catharum*, in Luc. Dacherii, *Spicilegio*, tom. I. p. 208.

SIEC. XII.
II. PART.

reconnoissoient qu'un seul *principe éternel*, le Pere de Jesus-Christ & le Dieu suprême, par lequel, ils disoient que la matiere premiere a été créée, ajoûtant à cela, qu'a la vérité le mauvais principe, après s'être revolté contre Dieu & avoir été chassé du ciel, a arrangé, selon ses idées, cette matiere premiere, & la divisée en quatre élémens, pour produire ce monde visible. Les premiers prétendoient que Jesus-Christ, revêtu d'un corps céleste, étoit ainsi descendu dans le sein de la vierge, sans avoir emprunté d'elle aucune partie de sa substance; au lieu que les seconds enseignoient que Jesus-Christ avoit pris un corps réel dans le sein de sa mere, sans cependant l'avoir reçu d'elle (a). On appelloit ceux-là *albanois* (*albanenses*), à cause du nom de l'endroit où le chef de la religion faisoit sa résidence; & on les subdivisoit en deux classes, dont l'une prit le nom de *Balazinansa*, évêque de Vérone, & l'autre, celui de Jean de Lugio, évêque de Bergame. Ceux qui ne reconnoissoient qu'un seul Etre éternel se partagerent aussi en deux congrégations, celle de Bajoli, capitale de la province, & celle de Concoregio ou Concorezzo. Les Albigeois qui s'établirent en

(a) Voyez Bern. Moneta, *in summa adversus Catharos & Waldenses*, publiée à Rome en 1743, par Richini, qui a mis à la tête une dissertation sur les cathares, qui ne mérite pas de grands éloges. Moneta n'étoit pas un mauvais écrivain, pour le siècle dans lequel il vivoit; voyez lib. I. p. 2. & 5. lib. II. p. 247.

France, appartenoint à la première de ces deux dernières classes (70).

SIEC. XII.
II. PART.

VI. Il y avoit dans la constitution intérieure de l'église des cathares plusieurs choses singulières que nous passons sous silence pour abrégér. Les évêques gouvernoient & ils avoient sous eux chacun deux vicaires, dont l'un s'appelloit le *fil aîné*, & l'autre, le *cadet*. On comprenoit sous la dénomination générale de *diacres* (a) tous les autres ecclésiastiques. Le respect du peuple pour le clergé en général & pour les évêques en particulier & leurs vicaires, étoit extrême & presque incroyable; la discipline étoit si rigide qu'il n'y avoit que les plus vigoureux & les plus déterminés fanatiques qui pussent la soutenir parfaitement: mais afin que la secte ne perdit pas ceux qui n'étoient pas capables de ces austérités, à l'exemple des manichéens, les cathares se partagèrent en deux classes, celle des *consolés* (*consolati*) & celle des *confédérés* (*confederati*). Les premiers affichoiént une piété extraordinaire & une sagesse consommée; ils vivoient dans le célibat & la mortification, & ne se permettoient pas la plus petite récréation mondaine. Les derniers ne se distinguoient des autres hommes dans leur genre de vie, que par un petit nombre d'observances particulières, mais en même tems par un engagement solennel, contracté avec l'église; ce que les Italiens appelloient la *convenenza*; ils étoient obligés dans les derniers momens de leur

(a) Voyez Sachoni, *Stannia de Catbaris*, p. 1766.

SIEC. XII.
II. PART.

Les petro-
brussiens.

vie, sinon plus tôt, d'entrer dans l'ordre des *consolés*, & de recevoir le *consolamentum*; sorte d'inauguration nécessaire pour y être introduit (a).

VII. Une secte beaucoup plus raisonnable fut celle que fonda, en Languedoc & en Provence, environ l'an 1110, Pierre de Bruys, qui fit généreusement les plus grands efforts pour détruire la superstition dominante, & qui, après s'être fait beaucoup de disciples, par un ministère de vingt-cinq ans, fut brûlé à S. Giles par une populace furieuse, excitée par des prêtres trop intéressés à le perdre. On ne connoit pas parfaitement tous les sentimens de cet infortuné réformateur, dont le zèle au reste n'étoit pas sans quelque mélange de fanatisme; mais l'on fait avec certitude, que les cinq propositions suivantes faisoient partie de son système & de la religion des petrobrussiens, ses disciples: 1°. qu'il ne faut baptiser personne avant l'âge de raison; 2°. qu'il y a de la superstition à bâtir des temples, puisque la Divinité est toujours disposée à recevoir nos hommages par-tout où ils lui sont offerts; par-là même qu'il faut abattre ceux qui lui sont déjà consacrés; 3°. que les crucifix ne sont que des instrumens de superstition, par conséquent qu'il faut aussi les retrancher; 4°. que le corps & le sang de Jesus-Christ ne sont pas réellement dans l'eucharistie, mais qu'ils y sont

(a) Pour de plus grands détails sur cette secte, voyez les auteurs cités ci-dessus, & particulièrement le *Codex inquisitionis Tolosana*.

représentés par des figures & des symboles ; 5°. enfin que les bonnes œuvres, les prières & les offrandes des vivans, ne peuvent être d'aucun usage pour les morts (a).

SIEC. XII.
II. PART.

VIII. Après Pierre de Bruys parut un autre réformateur, italien de naissance, appelé *Henri*, qui fonda la secte des *henriciens*. Ce fut sans doute une chose bien étonnante, que de voir un homme, moine & hermite en même tems, entreprendre de réformer la superstition de son siècle : cependant c'est ce que fit Henri qui, ayant quitté Lausanne, ville de Suisse, alla dans le Mans, d'où étant banni, il passa successivement à Poitiers, à Bourdeaux & dans les environs, & à la fin, en l'an 1147, à Toulouse, exerçant par-tout son ministère avec le plus grand succès parmi le peuple, & déclamant avec beaucoup de véhémence contre les vices du clergé & les superstitions de l'église. A Toulouse il trouva un ennemi redoutable dans S. Bernard, qui, par son grand crédit, l'obligea à prendre la fuite, quelque attachement que le peuple eût pour lui : mais en se retirant, étant tombé entre les mains d'un certain évêque, on le conduisit devant le pape Eugène III. qui présidoit en personne à un concile assemblé à Rheims, & qui, sur les accusations portées contre Henri, le condamna, en l'an 1148, à une étroite prison, où bientôt après

Les henriciens.

(a) Voyez Pierre le Vénérable, *Lib. contra Petro-brussianos*, in *biblioth. Cluniensi*, pag. 1117. Mabillon, *Annal. Bened.* tom. VI. p. 346. Basnage, *Hist. des églises réformées*, périod. IV. p. 140.

SIEC. XII.
II. PART.

il finit ses jours (a). Nous n'avons aucun détail exact sur la doctrine de ce réformateur; tout ce que nous savons certainement, c'est qu'il rejettoit le baptême des petits enfans, censuroit vivement la liceuce & les désordres du clergé, & traitoit avec mépris les fetes & les cérémonies de l'église; il tenoit des assemblées secrètes où il enseignoit ses sentimens. Plusieurs auteurs assurent qu'il fut disciple de Pierre de Bruys; mais je ne vois point sur quelle autorité ils fondent ce qu'ils avancent (71).

Blasphème de Tanquelin.

IX. Tandis que les disciples d'Henri, appelés *henriciens*, étoient occupés à répandre leur doctrine en France, il parut dans le Brabant, environ l'an 1115, un certain homme, non lettré, appelé *Tanquelin* ou *Tanquelme*, qui excita de grands troubles à Anvers, & se fit une secte nombreuse. Si l'on peut faire fonds sur ce que ses ennemis nous en ont dit, il faut que cet homme ait été ou un grand fou, ou un grand imposteur; il se promenoit, dit-on, en public avec un certain appareil, prétendant être Dieu, ou du moins le Fils de Dieu: il faisoit enlever des filles sous les yeux de leurs meres, & commettoit les plus grands désordres. Mais il y a si peu de vraisemblance dans tout cela

(a) *Gesta episcoporum Cenomanens.* dans Mabillon, *Analect. veter.* t. vi, p. 315. ed. nov. Gaufridi, *Epistola in Lib. VI. vita Sancti Bernardi*, tom. II. opp. Bernhard. pag. 1207. Math. *Histor. major.* p. 71. Mabillon, *Præf. ad opera Bernardi.* §. VI. & *Annal. Bened.* tom. VI. p. 346. 420. 434.

qu'on ne sauroit l'admettre (a): ce qu'il y a de plus apparent, c'est que cet homme étoit imbu du mysticisme; qu'il méprisoit le culte extérieur & les sacremens, & qu'il tenoit des assemblées secretes où il répandoit ses idées. Mais comme outre cela, à l'exemple des autres chefs de secte dont nous avons parlé, il déclamoit vivement contre les vices du clergé, il est à présumer que, par vengeance, les ecclésiastiques lui imputerent tous ces blasphemes que nous avons rapportés. Quoiqu'il en soit, Tanquelme eut une fin malheureuse, il fut assassiné par un homme d'église; mais sa secte ne périt pas avec lui, au contraire, elle prit une nouvelle vigueur, jusqu'à ce qu'à la fin elle fut anéantie par S. Robert, le fondateur de l'ordre des prémontrés (b).

X. En Italie, Arnold de Bresse, disciple d'Abelard, homme savant & austere, mais en même tems turbulent & impétueux, excita de nouveaux troubles, tant dans l'église que dans l'Etat: il est vrai, qu'en l'an 1139, il fut condamné dans le concile de Latran par Innocent II. & contraint de se retirer en Suisse; mais après la mort de ce pape, il re-

SIEC. XII.
II. PART.

Séditions
excitées en
Italie par
Arnold de
Bresse.

(a) *Epist. Trajectens ecclesie ad Tridericum episcopum*, de Tanchelmo, in Sel. Tengnagelii, *collectione veter. monumentor.* p. 368. Boulay, *Hist acad. Paris.* tom. II. p. 98. Argentré, *Collectio judicior. de novis erroribus*, tom. I. p. 10.

(b) Louis Hugo, *vie de S. Norbert*, lib. II. p. 126. Chryf. Van-der-Sterre, *vita S. Norberti*, cap. xxxvj. p. 164. Polyc. de Hertoghe, *ad illam annotationes*, p. 387.

SIEC. XII.
II. PART.

tourna en Italie, & excita à Rome, sous le pontificat d'Eugene III. plusieurs séditions parmi le peuple qui, à son instigation, changea le gouvernement de la ville, & maltraita indignement le clergé. Mais à la fin il fut la victime de ses ennemis; car, après divers changemens dans sa fortune, le préfet de la ville le fit saisir, mettre en croix & jeter dans les flammes. Il ne paroît pas que les principes de cet infortuné fussent en eux-mêmes contraires à l'esprit de la véritable religion; il ne fut reprehensible que pour les avoir portés trop loin, les avoir appliqués avec peu de discrétion, & les avoir suivis dans sa conduite avec une chaleur aussi imprudente qu'excessive. Ayant remarqué tous les mauvais effets qui résultoient de l'opulence excessive des papes, des évêques & des monastères, il s'étoit persuadé que l'intérêt de l'église & le bonheur des peuples demandoient qu'on dépouillât le clergé de ses trésors & de ses droits temporels: en conséquence il enseignoit publiquement que les ministres de l'Evangile devoient résigner solennellement entre les mains de l'État leurs usurpations, & se contenter de l'autorité toute spirituelle de leurs charges, & d'une subsistance honnête prise sur les dixmes & les contributions volontaires du peuple (a). Cet ardent refor-

(a) Voyez Otto *Frising. de gestis Frederici I.* lib. II. cap. xx. S. Bernardus, *Epist.* 195. 196. tom. I. p. 187. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. II. p. 157. Muratori, *Droits de l'Empire sur l'Etat ecclésiastique*, p. 137. De Bunau, *Vita Fred. I.* p. 41. Chauffe-

mateur qui, à divers égards, mérite d'être estimé par son caractère & ses mœurs, se fit un grand nombre de disciples qui, après lui, s'appellerent *arnoldistes*, & dans la suite montrèrent le même feu & la même intrépidité que leur maître, toutes les fois qu'il fut question de reformer l'église, & qu'ils en trouverent l'occasion.

SIÈC. XII.
II. PART.

XI. De toutes les sectes que l'on vit dans ce siècle, aucune n'eut autant de réputation, soit par le nombre de ceux qui y entrèrent, soit par le témoignage de probité que ses ennemis lui rendirent, que celle des Vaudois, ainsi nommés de leur fondateur Pierre Waldus. Cette secte reçut différens noms; tantôt on appelloit les vaudois *pauvres de Lyon* (72) ou *léonistes*, à cause de la ville où ils parurent pour la première fois, & tantôt *insabbati* ou *sabbatati* (a), à raison des sabbots que leurs docteurs portoient, & de certaines marques qui y étoient empreintes. Voici quelle fut l'origine de la secte dont nous parlons: Pierre, surnommé *Valdensis* ou *Validifus*, de Vaux ou Waldum, dans le marquisat de Lyon, riche négociant de Lyon, plein de zèle pour l'avancement de la religion, employa en l'an 1160 un cer-

Origine &
histoire des
Vaudois.

piéd, *Nouv. Dictionn. historique & critique*, tom. II. p. 482.

(a) Voyez Steph. de Borbone, de *septem donis Spiritus S.* in Echard & Quetif, *Bibliotheca scriptor. dominicanor.* tom. I. p. 192. Anonym. *Tractatio de hæresi Pauperum de Lugduno*, in Martene, *Thesaur.* tom. V. p. 1777.

SIEC. XII.
II. PART.

tain prêtre (a) à traduire de latin en françois les quatre Évangiles , avec d'autres livres de l'Écriture Sainte, & les sentences les plus remarquables des anciens docteurs, si estimés dans ce siècle. A peine eut-il lu avec attention ces livres sacrés, qu'il reconnut que la religion dominante de l'église romaine étoit entièrement différente de celle de Jésus-Christ & de ses apôtres. Frappé de cette différence, & rempli de zèle pour l'avancement de son salut & celui des autres hommes, il quitta le commerce, distribua son bien aux pauvres (73), & s'étant associé avec un certain nombre de personnes pieuses qui pensoient comme lui, s'érigea en docteur en l'an 1180, & se mit à enseigner publiquement la doctrine du christianisme, telle qu'il l'avoit conçue. L'archevêque de Lyon & d'autres ecclésiastiques de cette province s'opposèrent vigoureusement à ce nouveau docteur & réformateur; mais inutilement : la pureté & la simplicité de la religion que Pierre & ses associés annonçoient, l'innocence de leurs mœurs, le mépris généreux qu'ils faisoient paroître dans toute leur conduite, pour les honneurs & les richesses, eurent une si grande influence sur les esprits que le nombre de leurs disciples augmenta tous les jours (74). Ils formèrent des assemblées d'abord en France, & ensuite en Lombardie, d'où leur secte se répandit dans toute l'Europe avec une rapidité incroyable, & montra par-tout tant de fermeté que ni le fer, ni le feu, ni aucune persécution, de quelque nature qu'elle fût, n'a été capable

capable de les abattre entièrement ou de les détruire tout-à-fait (a).

XII. Pierre Waldus & ses disciples n'avoient nullement dessein d'introduire une nouvelle doctrine, ou de proposer de nouveaux articles de foi. Leur unique but étoit de ramener le gouvernement de l'église & les mœurs du clergé, à la simplicité du siècle des apôtres, que Jésus-Christ a recommandée avec tant de soin. Ils se plaignoient amèrement de ce que l'église de Rome avoit extrêmement dégénéré sous Constantin le Grand; ils nioient la suprématie du pape, & prétendoient que par leur état, les ministres de la religion étoient obligés d'imiter la pauvreté des apôtres, & de gagner leur vie par le travail de leurs mains; ils croyoient que tout bon chrétien étoit en droit d'instruire & d'exhorter les autres, & qu'il étoit suffisam-

SIEC. XII.

II. PART.

La doctrine, la discipline & les desseins des Vaudois.

(a) Voyez les anciens auteurs suivans qui ont parlé de cette secte: Sachonus, *Summa contra Waldenses*. Moneta, *Summa contra Catharos & Waldenses*, publiée par Rachini. *Tr. de heresi Pauperum de Lugituno*, publié par Martene, dans son *Thesaur.* &c. tom. V. p. 1777. Pillich-Dorffius, *contra Waldenses*, tom. XXV. B. B. Max. Patr. Ajoutez J. Paul Perrin, *Histoire des Vaudois*, publiée à Genève en 1619. J. Léger, *Histoire générale des églises vaudoises*, liv. I. chap. xiv. p. 136. Usserius, *de successione ecclesiar. occidentis*, cap. VII. p. 209. Jacq. Bafnage, *Histoire des églises réformées*, tom. I. périod. IV. p. 329. Thom. August. Richini, *Dissert. de Waldensibus*, à la tête de la *Somme de Moneta*, p. 36. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. II. p. 292.

Tome III.

H

SIEC. XII.
II. PART.

ment qualifié pour cela; ils demandoient qu'on rétablît l'ancienne discipline de la pénitence, c'est-à-dire, l'ancienne manière d'expier ses péchés par la prière, le jeûne & les aumônes; discipline que la nouvelle doctrine des indulgences avoit presque entièrement abolie; ils soutenoient encore que tout chrétien, homme de bien, pouvoit prescrire à un pénitent, le genre & le degré de satisfaction qui lui convenoit; qu'il n'étoit pas nécessaire de se confesser à un prêtre, puisque chacun avoit la liberté d'avouer ses fautes à un fidele pour en recevoir les salutaires directions; que le pouvoir de pardonner les péchés & d'exempter de la peine qu'ils méritent, n'appartient qu'à Dieu seul, & par-là même que les indulgences sont condamnables & le fruit d'une sordide avarice. Ils regardoient les prières & les autres cérémonies établies en faveur des morts, comme des inventions vaines & absurdes, prétendant que les âmes séparées de leur corps, vont immédiatement au ciel ou en enfer, sans passer par un état mitoyen de purification.

Tels étoient les principaux articles de foi des Vaudois: leur morale étoit extrêmement sévère; ils prenoient pour règle de conduite le sermon de J. C. sur la montagne interprété à la lettre; par là même ils condamnoient toute espèce de guerre, de procès, tout desir des biens de ce monde, toute peine capitale infligée aux malfaiteurs; la défense de foi-même contre un injuste agresseur, & tout serment de quelque nature qu'il soit (75).

XIII. Les Vaudois abandonnoient le gouvernement de l'église aux évêques (76), aux prêtres & aux diacres, trois ordres qu'ils reconnoissoient avoir été institués par J. C. lui-même; mais en même tems ils vouloient qu'ils ressemblassent parfaitement aux premiers apôtres, & que comme eux, ils fussent sans lettres, pauvres, & pourvus de quelque profession qui les mit en état de gagner leur subsistance par un travail assidu (77). Ils divisoient les laïques chrétiens en deux classes; celle des *parfaits* & celle des chrétiens *imparfaits*. Ceux-là se dépouilloient volontairement de tous leurs biens, faisoient parade dans tout leur extérieur d'une excessive misère, & mattoient leur corps par de fréquens jeûnes: ceux-ci étoient moins austères, leur maniere de vivre approchoit plus de celle des hommes ordinaires, quoique, semblables aux plus rigides anabaptistes de nos jours, ils s'abstinssent de toute espèce de luxe & de magnificence. Les opinions des Vaudois d'Italie, différoient beaucoup de celles des Vaudois de France; les premiers regardoient l'église de Rome, quoique fort corrompue & défigurée, comme étant celle de J. C.; outre cela ils reconnoissoient les sept sacremens de cette église, & disoient ne vouloir pas rompre avec elle, pourvu qu'elle les laissât vivre à leur façon, sans les molester. Les derniers au contraire, soutenoient que l'église de Rome n'étoit point celle de Jesus-Christ, qu'elle avoit apostasiée, qu'elle n'avoit point le Saint-Esprit, & qu'elle étoit réellement cette prostituée de Babylone.

STEC. XII.
II. PART.

Leur forme de gouvernement ecclésiastique.

SIEC. XII.

II. PART.

Sectes
moins con-
sidérables.Les pafa-
giniens.

dont il est parlé dans l'Apocalypse (78); XIV. Outre ces fameuses sectes, il en parut en Italie & sur-tout en France, d'autres moins considérables, mais qui semblent avoir expiré bientôt après leur naissance (a). En Lombardie, lieu principal de la résidence des hérétiques d'Italie, on en vit d'une espèce singulière, on les appelloit *Pasaginiens* (79) *circoncis* : leur secte, à l'exemple de celles dont nous avons parlé, avoit une extrême aversion pour la discipline & le gouvernement de l'église de Rome; mais elle avoit aussi ses sentimens particuliers : elle croyoit qu'à l'exception des sacrifices, la loi de Moïse étoit indispensable en tout point; en conséquence les *Pasaginiens* se faisoient circoncire, s'abstenoient des viandes défendues par Moïse, & observoient religieusement le sabbat des Juifs. Un autre sentiment en particulier de cette secte, c'est que par opposition à la doctrine des trois personnes en un seul Dieu, elle disoit que J. C. n'étoit que la première & la plus excellente des créatures de Dieu; & il ne faut pas s'étonner de cette idée, si on fait attention au grand nombre d'ariens répandus avant cette époque dans toute l'Italie (b).

(a) Si on veut s'instruire de ce qui regarde ces sectes obscures, on peut consulter Etienne de Borbone, dans les *Scriptores Dominicani* d'Echard, tom. I. p. 191.

(b) Voyez F. Bonaccorse, *Manifestatio hæresis Catharorum*, dans le *Spicileg. veter. scriptor.* de Dacherius, tom. I. p. 211. éd. nouv. Gerhard Ber-

XV. Une troupe de fanatiques appellés *caputiates*, à cause d'une espece singuliere de bonnets ou de capuchons qui étoient la livrée de leur parti, se répandit en Bourgogne, dans le diocèse d'Auxerre, & dans plusieurs autres endroits de la France, où elle causa beaucoup de désordre; ils portoient sur leurs bonnets une image de la Vierge, & disoient ouvertement qu'ils vouloient anéantir toute distinction & toute subordination parmi les hommes, & rappeler cette égalité primitive, qui étoit le partage des premiers habitants de la terre. Hugues, évêque d'Auxerre, attaqua convenablement ces perturbateurs du repos public, il employa les armes au lieu d'argumens (a).

SIEC. XII.
II. PART.
Et les caputiates.

XVI. Les *apostoliques* que St. Bernard combattit avec tant de véhémence, étoient bien différens de ceux dont nous venons de parler; on les appelloit ainsi, comme St. Bernard en convient lui-même, parce qu'ils faisoient profession d'une vie & d'une sainteté semblables à celles des apôtres. Ce n'étoit d'abord qu'un ramas d'hommes vils & grossiers, qui gagnoient leur vie par le travail de leurs mains; mais dès qu'ils se furent formés en secte, ils attirerent à eux une foule de personnes de tout ordre & de tout rang. Leur doctrine en matiere de religion, étoit exempte d'erreur, & leur vie exemplaire; St. Ber-

Les apostoliques.

gamenfis, *contra Catharos & Pasagios*, dans Muratori, *Antiq. ital. medii ævi*, tom. V. p. 151.

(a) Le Beuf, *Mémoires sur l'Histoire d'Auxerre*, tom. I, p. 317.

SIEC. XII.
II. PART.

nard n'en disconvient pas : ils étoient cependant repréhensibles dans les quatre singularités suivantes : 1°. ils croyoient tout serment illicite ; 2°. ils laissoient croître leur barbe & leurs cheveux , au point qu'ils en avoient un air sauvage & farouche ; 3°. ils préféroient le célibat au mariage , & ils s'appelloient entr'eux les *chastes peres* & les *chastes sœurs* ; 4°. néanmoins à la maniere des apôtres , chaque frere avoit une sœur spirituelle qui vivoit avec lui , couchoit dans la même chambre , mais non dans le même lit (a).

Eon, dont le cerveau est dérangé.

XVII. En l'an 1148. dans le concile assemblé à Rheims , & auquel le pape Eugene présida , un certain gentilhomme de Bretagne , dont le cerveau étoit sûrement dérangé , fut condamné pour s'être dit le fils de Dieu. Cet homme ayant entendu ces paroles de la formule ordinaire de l'exorcisation, *per Eum qui venturus est judicare vivos & mortuos*, se mit dans la tête par la ressemblance entre le mot *eum* & son nom , qu'il étoit celui qui devoit venir juger les vivans & les morts : on auroit mieux fait de le mettre entre les mains des médecins que de le juger hérétique. Il finit misérablement ses jours en prison , & laissa un grand nombre de partisans , qu'aucun genre de persécutions & de supplices ne put faire revenir d'une extravagance qu'on ne croiroit possible que dans les petites maisons (b) ; exemple remarquable de l'excès

(a) S. Bernardus , *Sermo LXV. in Canticum*, tom. IV. opp. p. 1495. édit. de Mabillon.

(b) Math. Paris , *Histor. major*, pag. 68, Guil,

sive crédulité du peuple & de l'imprudence atroce & anti-chrétienne des chefs de l'église.

SIEC. XII.
II. PART.

Neubrigensis, *Historia rerum Anglicar.* lib. I. p. 56. Boulay, *Historia acad. Paris.* tom. II. p. 241.





TREIZIEME SIECLE.

I. PARTIE.

Histoire extérieure de l'église.

CHAPITRE I.

Des événemens heureux pour l'église dans ce siècle.

SIECLE
XIII.
I. PART.

Etat du
christianif.
me dans le
nord de
l'Asie &
dans la
Chine,

I. Quoique les successeurs de Gengiskan, le grand empereur de la Tartarie ou plutôt du Mogol, eussent porté leurs armes victorieuses dans la plus grande partie de l'Asie, & soumis à leur empire, la Chine, les Indes & la Perse, ce qui fit que les chrétiens établis dans ce pays là, furent exposés à un grand nombre de maux (a); cependant nous apprenons par les relations les plus sûres, que tant dans la Chine que dans le nord de l'Asie, les nestoriens étoient dans un Etat florissant. Les empereurs de la Tartarie & du Mogol n'a-

(a) Greg. Abulpharajus, *Hist. Dynast.* p. 281.

voient pas une grande aversion pour la religion chrétienne; au contraire, il paroît que plusieurs princes & grands de ces pays-là, la requèrent ou de leurs ancêtres ou des nestoriens qui habitoient parmi eux (a). Mais la religion de Mahomet si flatteuse pour les passions, les gagna insensiblement, & à la fin l'emporta, au point que dans toutes les cours des princes orientaux, il ne resta pas la plus petite étincelle de la religion chrétienne.

II. En l'an 1241. les Tartares ayant fait une incursion en Europe, & cruellement ravagé la Hongrie, la Pologne, la Silésie & les provinces voisines; les papes crurent qu'il étoit de leur devoir de tâcher de les appaiser, & d'adoucir la férocité naturelle de ces nouveaux ennemis si redoutables. Dans ce dessein, Innocent II. leur envoya une ambassade composée d'un certain nombre de dominicains & de franciscains (b). En l'an 1274. Abaka, empereur des Tartares, envoya une ambassade au concile de Lyon, sous le pontificat de Grégoire X. (c). Environ quatre ans

S I È C L E
XIII.
I. PART.

Le pape
envoie une
ambassade
aux Tartares.

(a) Voyez Marc. Paul Venetus, *de regionibus oriental.* lib. I. c. iv. lib. II. cap. vj. Haytho l'Arménien, *Hist. oriental.* cap. xix. p. 35. cap. xxij. p. 39. cap. xxiv. p. 41. Jos. Sim. Asseman, *Biblioth. orient. Vatic.* tom. III. part. II. p. 526. Voyez aussi surtout l'*Histoire ecclésiastique des Tartares*, publiée en latin à Helmstadt, en 1741. in-4to.

(b) Voyez Luc Wadding, *Annal. minor.* tom. III. p. 116. 149. 175. 256.

(c) Wadding, *l. c.* tom. IV. p. 35. tom. V. p. 38. Voyez en particulier dans de grands détails ce qui

S I È C L E
XIII.
L. PART.

après, le pape Nicolas III. en envoya aussi une solennelle, composée de franciscains à Coblai, empereur de toute la Tartarie, dans la vue de le rendre favorable aux chrétiens. La dernière ambassade de ce genre dont nous parlerons à présent, fut celle de Jean à Monte-Corvino, que Nicolas IV. envoya au même empereur, avec quelques autres ecclésiastiques chargés de lettres de la part du pape pour les nestoriens. Cette ambassade ne fut pas inutile; elle opéra la conversion d'un grand nombre de Tartares, elle engagea même plusieurs nestoriens à recevoir la doctrine & la discipline de Rome. Plusieurs églises furent fondées en divers endroits de la Tartarie & de la Chine, & afin d'accélérer la conversion de ces pays-là, Jean à Monte-Corvino, traduisit le nouveau Testament & les psaumes de David en langue tartare (a).

Renouvellement des croisades.

III. Les papes faisoient tous leurs efforts pour soutenir dans la Palestine le christianisme mourant. Une douce expérience leur avoit appris, combien les croisades avoient contribué à les enrichir & à étendre leur pouvoir; aussi n'eurent-ils plus rien autant à cœur que de les encourager & de les renouveler (80). Innocent III. donna encore une

s'est passé entre les papes & les Tartares, dans l'*Hist. ecclésiast. des Tartares*, déjà citée.

(a) Odor. Raynaldus, *Annal. ecclésiast.* tom. XIV. ad ann. 1278. §. 17. p. 282. Et ad ann. 1289. §. 59. p. 419. édit. Colon. Pierre Bergeron, *Traité des Tartares*, chap. XI. p. 61. Voyez aussi tous les écrivains mentionnés, dans l'*Historia ecclesiast. Tartarorum*,

fois la charge; mais la plupart des princes & des peuples de l'Europe ne voulurent pas se rendre à ses sollicitations: à la fin, après bien des tentatives inutiles dans divers pays, quelques gentilshommes françois s'allierent avec la république de Venise, & mirent à la voile pour l'orient avec une armée qui n'étoit rien moins que formidable. D'ailleurs, l'événement de cette guerre, ne répondit point à l'attente du pape. Au lieu de se rendre en droiture dans la Palestine, ces François & ces Vénitiens dirigèrent leur route vers Constantinople, & en l'an 1203. prirent cette ville d'assaut, dans le dessein de rétablir sur le trône Isaac l'Ange qui avoit imploré leur secours contre son frère Alexis, qui lui avoit enlevé la couronne. L'année suivante, il s'éleva une terrible sédition à Constantinople; Isaac y perdit la vie, & son fils, le jeune Alexis, fut étranglé par Alexis Ducas, chef de la faction opposée (81). Les croisés n'en furent pas plutôt informés qu'ils se rendirent maîtres une seconde fois de Constantinople, détrônèrent le tyran Ducas, le chassèrent de la ville, & à sa place élurent Baudouin, comte de Flandres, empereur des Grecs: il en résulta de nouvelles divisions. Deux ans après les Grecs résolurent d'opposer à cet empereur Latin un prince de leur nation, & ils élurent Théodore Lascaris, qui fixa sa résidence à Nicée en Bithynie. Depuis ce tems-là jusqu'en l'an 1261. on vit deux empereurs chez les Grecs, un de leur nation & l'autre françois, qui demouroit à Constantinople, l'ancienne capitale de tout l'empire. Mais en

S I È C L E
XIII.
I. P A R T.

S I È C L E
XIII
L PART.

On en en-
 treprend
 une autre.

Après
 croisades,
 chacune
 dans leur
 ordre.

l'an 1261. les choses changerent bien de face, Michel Paléologue alors empereur des Grecs, s'empara par la valeur & la ruse de César Alexis son général, de Constantinople, & força Baudoin II. l'empereur Latin, d'abandonner cette ville & de se sauver en Italie. Ainsi finit à Constantinople l'empire des François, après avoir duré cinquante sept ans (82).

IV. En l'an 1217. sous le pontificat d'Honorius III. l'Italie & l'Allemagne réunies, entreprirent une nouvelle croisade. L'armée alliée étoit commandée en chef, par André, roi de Hongrie; Léopold, duc d'Autriche, Louis de Bavière & divers autres princes se joignirent à lui. Peu de mois après avoir quitté l'Europe, André y revint, les autres chefs qui restèrent, pouillèrent la guerre avec vigueur; & en l'an 1220. se rendirent maîtres de Damiette, place la plus forte de l'Égypte. Mais la fortune ne leur fut pas long-tems favorable, l'année suivante, leur flotte fut totalement détruite par celle des Sarasins, qui leur enlevèrent leur approvisionnement & mirent leur armée dans la plus grande détresse. Cette perte irréparable fut suivie de celle de Damiette; ce qui fit évanouir toutes les espérances que d'heureux commencemens avoient fait naître (a).

V. Les légats & les émissaires de la cour de Rome, cherchoient continuellement à ra-

(a) Voyez Jac. de Vitriaco, *Histor. oriental.* & Martin. *Sanctus secret. fidel. crucis inter Bangar-fianos, de sacris bellis, scriptores seu gesta Dei per Francos.*

nimer le courage abattu des princes de l'Europe, en faveur des chrétiens de la Palestine, & à faire revivre chez eux le goût pour les croisades, que tant de calamités avoient presque entièrement éteint. A la fin, à force de soins & de remontrances de leur part, il y eut sur pied une nouvelle armée destinée à une nouvelle expédition de ce genre : on comptoit beaucoup sur elle ; elle attiroit l'attention de toute l'Europe, d'autant plus que l'on croyoit qu'elle seroit commandée par Frédéric II. A la vérité, ce prince s'y étoit solennellement engagé auprès du pape, & ce qui paroissoit un nouveau motif, il s'étoit marié en l'an 1223. avec Yolande, fille de Jean, comte de Brienne, roi de Jérusalem ; ce qui lui donnoit un titre qu'il étoit naturel de faire valoir. Néanmoins, Frédéric, sous divers prétextes, différa son départ de plusieurs années, & ne mit à la voile qu'en l'an 1228. après avoir été excommunié par le pape Grégoire IX. irrité de ses délais (83). Il partit avec une suite peu nombreuse, pour se rendre à l'armée qui l'attendoit dans la Palestine, avec une extrême impatience : à peine fut-il arrivé dans ce pays tant disputé, qu'au lieu de pousser la guerre avec vigueur, il ne songea qu'à faire la paix, & sans consulter les autres princes ou chefs des croisés, il la conclut en l'an 1229. ou plutôt, il fit une trêve pour dix ans avec Melic-Camel, soudan d'Egypte.

Le principal article du traité fut que Frédéric prendroit possession de la ville & du royaume de Jérusalem ; ce qui fut d'abord exécuté. L'empereur entra en pompe dans Jérusalem.

S I È C L E
XIII.
I. PART.

S I È C L E

XIII.

I. PART.

rusalem, suivi d'un grand nombre de personnes, se mit lui-même la couronne sur la tête, & après avoir tout arrangé dans la Palestine, il se hâta de retourner en Italie, pour appaiser les troubles que la vengeance du pape avoit excités contre lui pendant son absence. Dans le fond, & malgré toutes les clameurs du pontife & de son parti, il est certain que cette dernière expédition fut une des plus heureuses qu'on eût encore entreprises contre les infidèles (a).

VI. Celles qui suivirent, furent moins importantes & moins heureuses. En l'an 1239. Théobald VI. (84) comte de Bourgogne, partit de Marseilles pour la terre sainte, accompagné de divers princes françois & allemands. L'année suivante, Richard, comte de Cornouailles, frere d'Henri III. roi d'Angleterre, fit la même chose. Le succès de ces deux expéditions ne répondit point aux préparatifs que l'on avoit faits pour elles : la première échoua par le crédit des ambassadeurs de l'empereur (85) dans la Palestine, qui renouvelèrent la treve avec les mahométans, tandis que d'un autre côté, un corps considérable de chrétiens fut défait à Gaza, & que ceux qui échappèrent au carnage, retournèrent en Europe. Ce funeste événement fut principalement l'effet des divisions qui renoient entre les Templiers & les chevaliers

(a) Voyez les écrivains qui ont donné l'histoire des guerres saintes, & la vie de Frédéric II. Voyez aussi Muratori, *Annales Italiae*, & les différens auteurs de l'histoire d'Allemagne.

de St. Jean de Jérusalem : cela fit que lorsque Richard, dont Grégoire IX. avoit à dessein retardé le voyage, arriva, il ne fut plus en état de réparer cette perte, quelque espoir qu'on eût fondé sur lui ; tout ce qu'il put faire, fut de conclure une trêve, avec le consentement de ses alliés, & sous des conditions aussi favorables que le mauvais état des affaires pouvoit le permettre. Cette trêve une fois faite, en l'an 1241. avec le soudan d'Egypte, Richard remit incessamment à la voile pour l'Europe (86).

S I E C L E
XIII.
L PART.

VII. Les affaires des chrétiens en orient déclinoient chaque jour ; leurs divisions, la mauvaise conduite de ceux qui les dirigeoient, les avoient presque réduits à l'extrémité, lorsque Louis IX. roi de France, canonisé après sa mort, & révérend encore aujourd'hui comme un saint, entreprit de les rétablir. Il s'y étoit engagé par un vœu en 1248. dans le tems d'une dangereuse maladie. Il partit pour l'Egypte avec une armée formidable & une nombreuse flotte, dans l'idée que la conquête de ce pays le mettroit en état de porter avec plus de facilité & de succès, la guerre dans la Syrie & dans la Palestine. Les débuts de la guerre furent heureux. Damiette, cette fameuse place d'Egypte, se rendit à lui. Mais la scène changea bientôt, la peste ravagea l'armée françoise, & pour comble de maux, les mahométans lui couperent les vivres en 1250. Robert, comte d'Artois, frere du roi, ayant surpris les Sarasins, les mit en déroute ; mais emporté par son courage, il les poursuivit trop loin & fut tué : peu de jours

Expédi-
tion de
Louis IX.

SIECLE
XIII.
I. PART.

après, le roi lui-même, deux autres de ses frères (87) & la plus grande partie de son armée furent faits prisonniers dans une sanglante action. Après avoir combattu longtemps & avec beaucoup de valeur, ce prince qui avoit beaucoup de courage & de grandeur d'ame, & dont la piété étoit sincère, quoique altérée par la superstition & l'ignorance de son siècle, acheta sa liberté à un prix immense (88), & après un séjour de quatre ans dans la Palestine, retourna en France en 1254. avec une poignée de monde, triste débris de l'armée la plus florissante (89).

Il en entreprend une nouvelle.

VIII. Le courage & la pieuse opiniâtreté de Louis étoient au-dessus de tous les revers. Jugeant que son vœu n'étoit pas accompli partout ce qu'il avoit fait & souffert, il entreprit une seconde expédition; il équipa une flotte considérable avec laquelle il mit à la voile pour l'Afrique, accompagné de beaucoup de princes & de gentilshommes: il crut devoir commencer ses opérations militaires par ce pays là, soit afin d'en convertir les habitans, ou pour trouver au moins dans leurs trésors les moyens de pousser la guerre avec succès en Asie. Immédiatement après son débarquement, il s'empara du fort de Carthage; mais ce premier succès fut suivi d'un affreux revers. La peste se mit dans sa flotte au port de Tunis, elle emporta la plus grande partie de son armée, & il en mourut lui-même le 25. Août de l'an 1270. (a). Louis fut

(a) Entre les principales histoires qu'on peut consulter

fut le dernier prince de l'Europe , qui entreprit des croisades. Les dangers & les difficultés sans nombre qui accompagnoient ces expéditions , découragerent les plus entreprenans & les plus fanatiques : aussi l'empire Latin déclina-t-il à vue d'œil en orient , malgré tous les efforts des papes pour le maintenir , & en l'an 1291. après la prise de Ptolomaïs ou de St. Jean d'Acre par les mahométans , il fut entièrement détruit (a). Il est sans doute bien naturel d'examiner ici les causes de cette funeste révolution : il ne sera pas difficile de les trouver ; il ne faut les chercher ni dans la sagesse , ni dans la valeur des infidèles , mais uniquement dans les divisions qui régnerent parmi les chrétiens , dans leurs débordemens de toute espèce , dans l'ignorance , l'opiniâtreté , l'avarice & l'insolence des légats du pape qui gâtèrent toujours tout.

SIECLE
XIII.
I. PART.

consulter pour avoir de plus grands détails sur les croisades , voyez sur-tout l'*Histoire de S. Louis IX.* par Jean, Sieur de Joinville , enrichie de nouvelles dissertations & observations historiques , par Charles du Fresne, Paris, 1668. in-fol. Voyez aussi Fil-leau de la Chaize, *Histoire de S. Louis*, Paris, 1688. 2 vol. in-8vo. Menconis *Chronicon* , in Ant. Matthæi, *Analectis veteris ævi*, tom. III. p. 172. 179. Luc. Wadding. *Annal. minor.* tom. IV. p. 294. 307. & passim. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. III. p. 212. 392. Pierre Claude Fontenay , *Histoire de l'Eglise Gallicane* , tom. XI. p. 337. 405. 575.

(a) Ant. Matthæi, *Analecta veteris ævi*, tom. V. p. 748. Jac. Echardi, *Scriptoris dominicani*, tom. I. p. 422. Imola, in Dantem , in Muratorii, *Antiq. ital. medii ævi*, tom. I. p. 1111, 1112.

Tome III.

I

S I È C L E
XIII.

I. PART.

Conver-
sion des
Prussiens.

IX. La religion chrétienne n'avoit pas encore adouci la férocité & triomphé des superstitions idolâtres de quelques nations occidentales. Les Prussiens en particulier, peuples sauvages, étoient toujours sous le joug de leurs anciens préjugés; c'étoit en vain, que de tems en tems, on leur avoit envoyé des missionnaires; leurs argumens n'avoient fait que blanchir contre la stupide opiniâtreté de cette nation. Cela engagea Conrad, duc de Massovie, à recourir à des moyens plus décisifs; il s'adressa pour cela en l'an 1230. aux chevaliers de l'ordre teutonique, qui après avoir été chassés de la Palestine, s'étoient établis à Venise; il les engagea par de belles promesses à entreprendre la conquête & la conversion des Prussiens. En conséquence ils vinrent dans la Prusse, commandés par Herman de Saltza, & après une cruelle guerre qui dura cinquante ans, ils obligèrent les habitans de reconnoître l'ordre teutonique pour son souverain, & d'embrasser le christianisme (a). Ensuite, après s'être fixés dans la Prusse, ils firent de fréquentes incursions dans les environs, sur-

(b) Voyez Matthæi, *Annal. vet. etoi*, tom. II. p. 18. tom. V. p. 684 - 689. Petri de Duisburg, *Chronicon Prussie*, publiée par Hartknochius, à Iena, en 1679. Christoph. Hartknochius, *fort Histoire de l'église Prussienne*, écrite en allemand, liv. I. chap. j. p. 13. & *Antiquitates Prussia*, diss. XIV. p. 201. Baluzii, *Miscellan.* tom. VII. p. 427. 478. Wadding. *Annal. minor.* tom. IV. p. 40. 63. Solignac, *Histoire de Pologne*, tom. II. p. 238.

SIECLE
XIII.
I. PART.

tout en Lithuanie; ils pillèrent, brûlerent, massacrèrent tout ce qui se présenta devant eux, jusqu'à ce que les malheureux Lithuaniens furent contraints de se soumettre à l'évangile, ou plutôt à ces apôtres sanguinaires, qui le propageoient d'une manière si contraire à ses maximes & à l'esprit de son divin auteur (a).

Des Ara-
bes en Es-
pagne.

X. En Espagne le christianisme faisoit tous les jours des progrès. Les rois de Castille, de Léon, de Navarre & d'Arragon, étoient perpétuellement en guerre avec les Sarasins, qui possédoient encore les royaumes de Valence, de Grenade & de Murcie, avec l'Andalousie, & leurs armes avoient un tel succès que la domination des Sarasins s'affoiblissoit tous les jours, & que l'église étendoit ses bornes de tous côtés. Les princes qui y contribuèrent le plus, furent Ferdinand, roi de Léon & de Castille, qui après sa mort fut mis au rang des saints, son pere Alphonse IX. roi de Léon, & Jacques I. roi d'Arragon (b). Celui-ci sur-tout, se distingua par son zele pour l'avancement de la religion chrétienne; il ne se fut pas plutôt rendu maître de Valence en 1236. qu'il n'épargna rien pour convertir ses sujets Arabes, dont l'expulsion eût été une perte irréparable pour l'Espagne. Il ordonna aux dominicains dont il employa sur-tout le ministère dans cette

(a) Outre les auteurs indiqués dans la note précédente, voyez Ludwegii, *Reliquia manuscriptorum omnis ævi*, tom. I. p. 336.

(b) Voyez Jean Ferreras, *Histoire d'Espagne*.

SIECLE
XIII.
I. PART.

occasion, d'apprendre l'arabe, afin de pouvoir prêcher dans cette langue, & il fonda à Majorque & à Barcelone des écoles publiques, où on l'enseignoit à la jeunesse; mais ce moyen ayant été inutile, le pape Clément IV. exhorta le roi à chasser tous les mahométans de l'Espagne. Ce prince trop foible écouta ses conseils, mais il rencontra de grandes oppositions tant de la part des grands d'Espagne, que de celle des Maures (a).

(a) Voyez Geddes, son *Histoire de l'expulsion des Maures*, dans ses *Mélanges*, vol. I. p. 26.



CHAPITRE II.

Des événemens malheureux pour l'église dans ce siècle.

I. CE que nous avons rapporté jusques ici des conquêtes des Tartares, & du mauvais succès des croisades, suffit pour nous donner une idée du triste état des chrétiens en Asie; & si les Sarasins avoient été animés du même esprit de persécution que les croisés, il ne seroit pas resté un seul chrétien dans cette partie du monde. Mais quoi qu'on puisse avec raison leur reprocher divers crimes, & souvent beaucoup de cruauté envers les chrétiens, cependant ils n'envifageoient qu'avec horreur ces scènes sanglantes de persécution, qui passoient aux yeux des Latins pour les exploits d'une piété héroïque, & rien ne leur paroissoit plus injuste & plus barbare que de forcer par le fer & le feu de pauvres malheureux, à abandonner leur religion & de les faire mourir uniquement parce qu'ils ne pouvoient renoncer à leurs opinions. Après la destruction du royaume de Jérusalem, plusieurs Latins restèrent en Syrie, & se retirèrent dans les endroits les plus écartés du Mont Liban où ils vécurent en sauvages, & peu-à-peu perdirent tout sentiment de religion & d'humanité : c'est ce qui paroît par leurs descendans qui habitent les mêmes lieux, & paroissent presque n'avoir aucune connoissance de Dieu & de ses loix (90).

SIECLE
XIII.

I. PART.

Triste état
des chré-
tiens en
orient.

S I È C L E
XIII.

I. PART.

Plaintes
d'irreli-
gion & d'a-
theïsme
parmi les
Latins.

II. Les auteurs Latins de ce siècle se plaignent souvent des progrès de l'irréligion & de la licence de quelques écrivains, qui attaquoient ouvertement le christianisme, & dont quelques-uns alloient jusqu'à révoquer en doute l'existence de Dieu, ses perfections & sa providence. Il est possible que ces plaintes soient exagérées; mais elles ne sont pas tout-à-fait sans fondement. La superstition de ces tems-là étoit bien propre à conduire à l'incrédulité des hommes qui avoient plus d'esprit que de lumière & de discernement, qui en voyant toutes les absurdités que les papes & leurs adhérens débitoient au peuple, & qu'ils soutenoient par les voyes odieuses de la persécution, ils étoient malheureusement tentés de croire que la religion chrétienne n'étoit qu'une fable inventée par les prêtres, pour servir les vues de leur ambition & de leur avarice. La philosophie d'Aristote qui florissoit dans toutes les écoles d'Europe, & qu'on regardoit comme la règle du vrai, contribua beaucoup à cet esprit d'incrédulité: les aristotéliciens ne cessoient de travailler à faire des prosélytes, & à propager leur impie jargon (91).

Frédéric
II. accusé
d'impiété.

III. S'il faut ajouter foi à Grégoire IX. Frédéric II. aura été un des plus grands ennemis de la religion chrétienne: ce pape l'accusa d'avoir dit que *le monde avoit été trompé par trois imposteurs*, Moïse, Jésus-Christ & Mahomet (a). Mais l'empereur répondit à

(a) Matt. Paris, *Histor. major*, p. 408. 459. Pet. de Vineis, *Epistolar*, lib. I.

cette accusation par une confession publique de sa foi, qu'il envoya à tous les princes de l'Europe, auxquels on avoit aussi fait parvenir les plaintes du pape. Celles-ci étoient fondées sur le témoignage d'Henri Rapson, landgrave de Thuringe, qui disoit avoir entendu Frédéric proférer ce blasphème (a). Il est difficile de décider de la vérité du fait ; il est vrai que l'empereur étoit fort imprudent & emporté, & il se peut que dans un accès de colere, & sans y prendre garde, il lui soit échappé quelques expressions pareilles à celles qu'on lui imputoit : le caractère de ceux qu'il fréquentoit le plus, ajoute encore quelque vraisemblance à cette conjecture ; il étoit pour l'ordinaire environné d'aristotéliens, qui pouvoient bien lui avoir suggéré quelques sentimens de cette nature. C'est ce conte qui a fait attribuer sans fondement (a) le livre des trois imposteurs à Frédéric, ou à Pierre des Vignes, de *Vincis*, natif de Capoue, homme d'un grand crédit, & qui avoit toute la confiance de ce prince, dont il étoit le premier ministre (92).

(a) Herm. Gygantis, *Flores temporum*, pag. 126. Chr. Frid. Ayrman, *Sylloge anecdotor.* tom. I. part. j. p. 386.

(b) Voyez Casim. Oudini, *Comment. de scriptoribus ecclesiasticis*, tom. III. pag. 66. Alb. Henr. de Sallengre, *Mémoires d'histoire & de littérature*, tom. I. part. j. p. 386.



II. PARTIE.

Histoire intérieure de l'église.

CHAPITRE I.

De l'état des lettres & de la philosophie dans ce siècle.

S I È C L E

XIII.

II. PART.

Etat des
sciences
parmi les
Grecs.

I. **AU** milieu des plus affreuses calamités & des révolutions qui désoloient leur pays, les Grecs n'avoient ni le courage, ni le loisir nécessaire pour cultiver les arts & les sciences : néanmoins ils ne les avoient pas entièrement abandonnés, & l'on voit encore dans les écrivains de ce siècle, quelques étincelles de ce feu du génie qui avoit rendu cette nation si célèbre. Leurs meilleurs historiens furent Nicéas Choniates, George Acropolite, Grégoire Pachymere & Joël, dont nous avons encore la chronologie. Nous apprenons de Grégoire Pachymere, & de Nicephore Blemmida, que la philosophie péripatéticienne avoit aussi ses partisans parmi les Grecs, quoique le platonisme y fût le plus à la mode. La plupart des philosophes Grecs imitoient les platoniciens modernes, dont ils méditoient constamment les ouvrages; ils se plaisoient à associer Platon à Aristote, & à conci-

lier, comme ils pouvoient, leurs principes opposés. Il n'est pas nécessaire de rapporter ici ceux qui ont écrit les vies des saints, ou qui se font distingués dans la controverse avec les Latins, ou appliqués à éclaircir le droit canon des Grecs. Le principal auteur que la Syrie produisit dans ce siècle, fut Grégoire Abul-Farai, primat des jacobites, homme d'un génie ou d'un savoir universel, théologien judicieux, grand historien & bon philosophe (93). George Elmacin qui écrivit l'histoire des Sarafins, ne fut pas non plus un auteur médiocre.

SIECLE
XIII.
II. PART.

II. En occident les sciences sembloient beaucoup promettre, elles faisoient tous les jours des progrès; une heureuse expérience avoit appris aux princes de l'Europe, combien elles peuvent contribuer à la grandeur des Etats; aussi inviterent-ils de toutes parts les savans à se rendre auprès d'eux, ils cultivèrent eux-mêmes les lettres, encouragerent la jeunesse à s'y appliquer, en couronnant leurs succès par des récompenses, & firent naître par-tout une noble émulation de se distinguer dans les sciences, en honorant de leur faveur ceux qui y excelloient. Entre ces protecteurs des sciences & des arts, l'empereur Frédéric II. & Alphonse X. roi de Castille, distingués eux-mêmes par leurs connoissances, s'acquirent la plus brillante réputation & immortalisèrent leurs noms. Le premier fonda l'académie de Naples, fit traduire en latin les ouvrages d'Aristote, rassembla à sa cour tous les savans que ses libéralités purent y attirer, & donna plusieurs

Progrès des
sciences en
occident.

S I È C L E
XIII.
II. PART.

autres preuves éclatantes de son zèle pour les lettres (a). Le dernier se fit un grand nom par ses savans ouvrages, en particulier par ses fameuses *tables astronomiques* (b). Ce fut par une suite de la protection accordée aux lettres dans ce siècle, que presque dans chaque ville on fonda des académies, on donna des privilèges à ceux qui alloient y étudier, & qu'enfin ces compagnies savantes formèrent des espèces de corps politiques qui avoient leurs juridictions & se gouvernoient par leurs propres loix.

Etat des
académies
de l'Euro-
pe.

III. Dans les écoles publiques ou les académies, telles que celles de Padoue, de Modene, de Naples, de Capoue, de Toulouse, de Salamanque, de Lyon & de Cologne, on n'enseignoit pas comme aujourd'hui toutes les sciences, on se bornoit à quelques branches particulieres de littérature, en sorte que les études académiques ne formoient pas une éducation complete. L'académie de Paris qui l'emportoit sur toutes les autres par le nombre & la capacité de ceux qui y enseignoient, par la foule des jeunes gens qui y venoient faire leurs études, fut la premiere qu'on érigea en université, & qui s'étendit à toutes les sciences. Dans la suite, on en vit

(a) Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. III. pag. 115. Giannone, *Hist. de Naples*, tom. II. p. 497. Ajoutez les remarques de Jean Alb. Fabricius, *Bibliot. latin. medii ævi*, tom. II p. 618.

(b) Nic. Antonii, *Bibliotheca vetus Hispan.* lib. VIII. cap. v. p. 217. Jean de Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tom. IV. p. 347.

d'autres formées sur ce modele , & honorées aussi du titre d'université. Dans celle de Paris, on divisa les professeurs en quatre colleges ou classes , selon les sciences qu'ils enseignoient, & on appella dans la suite ces classes *facultés*. Dans chacune un docteur choisi par ses collegues, en étoit pendant un certain tems le président, & on appella *doyens* ceux qui successivement remplissoient cette place (94). On nomma *chancelier* celui qui étoit à la tête de tout le corps , & dont la juridiction s'étendoit sur toutes les facultés; c'étoit l'évêque de Paris qui occupoit ce poste. Dans la suite on lui donna un adjoint ou assistant, dont l'autorité fut aussi fort étendue (95). Le college de théologie fut fondé & doté pour la premiere fois en l'an 1250. par un homme riche & pieux, nommé *Robert de Sorbonne*, ami intime de St. Louis, & dont le nom est toujours resté à cette faculté (a).

S I E C L E
XIII.
II. PART.

IV. Tous ceux qui aspiroient à la charge de professeur dans quelque'une des facultés de cette université, étoient obligés avant que d'y parvenir, de subir un long cours d'épreuves, de donner pendant plusieurs années des marques sûres de leur savoir; c'est ce que l'on appelloit le *cours académique*. Cela étoit nécessaire pour prévenir le trop grand nombre de professeurs, & empêcher que ceux qui manquoient de talens & de connoissances, fussent revêtus d'un emploi que l'on regar-

Cours académique.

(a) Voyez Du Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. III. p. 223. Du Fresne, *Remarques sur la vie de S. Louis*, écrite par Joinville, p. 36.

S I È C L E

XIII.

II. PART.

doit avec raison comme très - important. Avoit-on subi avec succès toutes ces épreuves, & satisfait à tout ce que les loix académiques exigeoient à cet égard, on étoit déclaré maître & solennellement installé avec les mêmes cérémonies qui étoient en usage dans les incorporations d'artisans, quand elles recevoient quelque nouveau membre. Dans le siècle précédent, cette coutume fut introduite à Bologne par les professeurs en droit, & dans celui-ci, elle passa à l'université de Paris; les professeurs en théologie furent les premiers qui l'adoptèrent; les professeurs en médecine & dans les arts libéraux, suivirent leur exemple. Nous voyons dans ce cours académique & cette manière d'installer, l'origine de ce que nous appellons les *degrés*, qui, comme toutes les autres institutions humaines, ont malheureusement dégénéré & deviennent tous les jours plus inutiles (a).

Etat de la
littérature
ou des belles-lettres.

V. Ces établissemens publics consacrés aux sciences, produisirent d'excellens effets; mais les belles-lettres ou les humanités y gagnèrent moins. Les jeunes gens s'appliquoient sur-tout à l'étude du droit civil ou du droit canon, moyen sûr de parvenir à quelque emploi, ou ils ne s'occupoient que de philosophie, afin de se faire une brillante réputation, & de partager les éloges qu'on prodi-

(a) Outre les auteurs ci-devant indiqués, voyez J. Chr. Itterus, *de gradibus academicis*. Just. Henn. Boëmeri, *Præf. ad jus canonicum*, pag. 14. Ant. Wood, *Antiquit. Oxoniens.* tom. I. p. 24. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. II. p. 256. 682. 684. &c.

guoit aux esprits subtils & métaphysiques : de-là, les plaintes ameres des papes & des évêques sur le mépris & la décadence des arts libéraux & des sciences ; de-là, tous leurs efforts pour détourner la jeunesse de l'étude de la jurisprudence & de la philosophie, & l'attacher à celle des humanités & de la philologie, mais inutilement (a). Cependant le treizieme siecle vit naître plusieurs écrivains qui ne sont rien moins que méprisables ; tels furent Guil. Brito (b), Gualther Mapes (c), Matthieu de Vendosme, Alain de l'Isle, *Alanus de Insulis*, Gunther, Jacques de Vitri, & divers autres qui écrivirent dans un style aisé & assez élégant. Entre les historiens, le premier rang est dû à Matthieu Paris, écrivain distingué par ses lumieres & par sa prudence. Nous pouvons ajoûter Roderic Ximenes, Rigord (d), Vincent de Beauvais, Robert de St. Marin (e), Martin, natif de Pologne, Gervais de Tilbury (96), Conrard

(a) Boulay, *Hist. acad. Paris*. tom. III. p. 265 ; on y trouve une lettre d'Innocent III. qui paroît prendre la chose fort à cœur. Ant. Wood, *Antiq. Oxon.* tom. I. p. 124. Imola, in *Dantem, in Muratorii, antiquit. ital. medii ævi*, tom. I. p. 1262.

(b) Voyez l'*Hist. de l'acad. des Inscript. & des Belles-Lettres*, tom. XVI. p. 255.

(c) J. Wolfii, *Lectiones memorabil.* tom. I. p. 430.

(d) Voyez l'*Hist. de l'acad. des Inscript. & Bell. Lettres*, tom. XVI. p. 243. qui parle aussi fort au long de Guillaume de Nangis, p. 292.

(e) Voyez le Beuf, *Mémoires pour l'hist. d'Auxerre*, tom. II. p. 490 ; on y trouve aussi de savans détails sur Vincent de Beauvais, p. 494.

SIECLE

XIII.

II. PART.

Etude du
grec & des
langues
orientales.

de Lichtenau, Guillaume Nangis; leurs noms ont mérité de passer à la postérité. Ceux qui ont écrit les vies des saints, n'ont fait que rapporter les superstitions & les absurdités de ces tems là, plutôt que les actions de ceux dont ils écrivoient l'histoire : entre ces biographes, Jacques de Vitri que nous avons nommé, est celui qui brille le plus; il a aussi composé une histoire des Lombards, qui est insipide & remplie de contes puérides (a).

VI. Roger Bacon (97), Jean Balbi, & Robert Capito, avec quelques autres savans en petit nombre, s'attachèrent à la littérature grecque. On cultiva moins l'hébreu & la théologie, quoiqu'il paroisse que Bacon & Capito, ainsi que Raymond Martin, auteur d'un excellent traité, intitulé *Pugio fidei christiana*, c'est-à-dire, *le poignard de la foi chrétienne*, étoient aussi très-versés dans ce genre d'érudition. Plusieurs Espagnols, en particulier les dominicains, apprirent la langue des Arabes; les rois d'Espagne les avoient chargés de l'instruction & de la conversion des Juifs & des Sarafins qui étoient dans leurs Etats (b). Pour ce qui est des grammairiens Latins, les meilleurs étoient d'une extrême barbarie, sans goût & sans connoissances: on en fera convaincu, si on jette seulement les yeux sur les productions d'Alexandre de Ville-Dieu, de *Villa-Dei*, qu'on estime le plus, &

(a) Voyez Schelhornii, *Amœnitates literariae*, tom. XI. p. 324.

(b) Voyez Rich. Simon, *Lettres choies*, tom. III. p. 112. Nic. Antonii, *Bibliotheca vetus Hispanica*.

dont on a fait usage dans presque toutes les écoles, jusqu'au seizième siècle. Ce fameux pedant religieux franciscain, composa environ l'an 1240. en vers léonins, un misérable ouvrage qu'il appella *doctrinale*, plein de jeux de mots, & dans lequel il prétendit donner les regles de la grammaire & de la critique, mais qu'il est impossible de saisir, à cause de l'obscurité & de la confusion qui y regnent.

SIECLE
XIII.
II. PART.

VII. Les différens systêmes de philosophie en vogue avant ce siècle, perdirent insensiblement de leur crédit; la doctrine d'Aristote les éclipsa entierement, elle exerça un empire despotique dans la république des lettres, & enchaina toutes les opinions. Dès le commencement de ce siècle, on avoit déjà traduit en latin à Paris les ouvrages de ce philosophe, en particulier sa métaphysique, & de tems en tems on les expliquoit dans les écoles publiques (98). Mais dès qu'on s'aperçut que c'étoit dans cette source que Almeric (99) avoit puisé ses sentimens erronés sur la nature divine, ces ouvrages furent condamnés par un décret du concile de Sens, en l'an 1209. (100): mais quelques années après, la logique du même philosophe reprit faveur, & en l'an 1215. on l'enseignoit publiquement dans l'université de Paris: à la vérité la physique & la métaphysique restèrent toujours condamnées (a). Il étoit réservé à l'empereur Frédéric II. de

Etat de
la philo-
sophie.

(a) Nat. Alexander. *Select. bistor. eccles. capita*, tom. VIII. cap. iij. §. 7. p. 76.

S I È C L E
XIII.
II. PART.

rendre à Aristote toute sa gloire ; il employa pour cela un certain nombre de favans (101) versés dans les langues, qui traduisirent du grec & de l'arabe en latin, certains livres du philosophe de Stagire & de quelques autres anciens : ces traductions fortement recommandées à l'académie de Bologne, élevèrent Aristote au faite de la réputation, & le rendirent l'oracle de toutes les écoles d'Europe ; son autorité augmenta encore par d'autres traductions de ses ouvrages ; telles furent celles de Michel Scot, de Philippe de Tripoli, de Guillaume Fleming & de quelques autres, quoique ces auteurs n'eussent ni assez de connoissance des langues, ni assez de philosophie pour une pareille entreprise (102).

Thomas
d'Aquin &
autres
adoptent &
défendent
la philoso-
phie d'A-
ristote.

VIII. La philosophie d'Aristote atteignit au plus haut degré de gloire, dès que les dominicains & les franciscains l'eurent adoptée, & qu'ils l'enseignèrent dans leurs écoles & dans leurs écrits ; on regardoit ces deux ordres mendiants comme les dépositaires de toutes les sciences humaines & divines, & tous ceux qui vouloient acquérir quelque réputation par leur savoir, n'écoutoient qu'eux. Alexandre Hales, franciscain Anglois, qui enseigna la philosophie à Paris, & à cause de sa grande supériorité en métaphysique, fut appelé le docteur *irréfragable* (a), & Albert le Grand, dominicain Allemand, & évêque de Ratisbonne, d'un grand savoir & d'une gran-

(a) Voyez Luc. Wadding. *Annal. minor.* tom. III. p. 233. Du Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. MI. p. 200. 673.

de autorité dans ce tems là (a), furent les deux principaux écrivains qui par leurs ouvrages, illustrèrent la philosophie d'Aristote : mais Thomas d'Aquin, appelé le docteur *Angelique*, le grand flambeau de la philosophie scholastique, & disciple d'Albert, fut celui qui contribua le plus à la gloire du philosophe Grec (103) ; non-seulement il tâcha d'en inculquer la doctrine par ses leçons & par ses écrits, mais encore il fit faire sous ses yeux & par un de ses collègues, une nouvelle traduction de ses ouvrages, plus claire, plus exacte & plus élégante que les précédentes (104). De cette manière la philosophie d'Aristote triompha dans toutes les écoles latines, & l'emporta sur toutes les autres, malgré les théologiens & les papes eux-mêmes, qui voyoient avec peine ses progrès.

IX. Il est vrai que dans ce tems là, il y avoit en Europe plusieurs savans d'un génie supérieur, qui malgré leur respect pour Aristote, trouvoient de grands défauts dans sa méthode ; selon eux elle étoit sèche, & propre à borner l'esprit. Aussi faisoient-ils tous leurs efforts pour étendre par de nouvelles recherches la sphere des sciences (105). A la tête de ces grands hommes qui cherchoient la vérité, nous pouvons placer Roger Bacon, franciscain anglois, connu sous le nom de *docteur admirable* : ses importantes découvertes & ses grandes connoissances en physique, en métaphysique, en chymie, & en mécha-

S I E C L E
XIII.
II. PART.

Plusieurs
savans dis-
tingués
étendent
les bornes
des scien-
ces.

(a) J. Alb. Fabricii, *Biblioth. latin. medii ævi*, tom. I. p. 113.

SIECLE
XIII.
II. PART.

nique, l'ont rendu célèbre, & mis fort au-dessus des savans de son tems (106). Nous pouvons y joindre Arnold de Villeneuve, de *Villanova*, que quelques-uns font naître en France, & d'autres en Espagne, & qui s'acquît aussi une grande réputation en chymie, en poésie, en philosophie, dans les langues, & en médecine (a). Ajoutons encore Pierre de Abbano, médecin de Padoue, surnommé le *reconciliateur*, à cause d'un livre qu'il composa pour terminer les disputes qui régnoient entre les philosophes & les médecins (107); il étoit très-versé dans la philosophie, l'astronomie, la médecine & les mathématiques (108). Mais il faut remarquer à la honte éternelle de ce siècle, que tout le fruit que ces hommes illustres remportèrent de leurs travaux, pour l'avancement des arts & des sciences, fut le mépris & les clameurs d'un peuple superstitieux, qui les regardoit comme tout autant d'hérétiques & de magiciens; & ce ne fut qu'avec peine qu'ils échappèrent à sa fureur. Pendant plusieurs années, Bacon fut renfermé dans une étroite prison; après sa mort les deux autres furent jugés dignes par l'inquisition, de la peine du feu, pour avoir introduit des nouveautés dans les sciences.

(a) Voyez Nic. Antonii, *Biblioth. vetus Hispan.* tom. II. lib. IX. c. j. p. 74. Pierre Joseph, *Vie d'Arnold de Villeneuve*, Aix, 1719. Nicéron, *Mémoires des hommes illustres*, tom. XXXIV. p. 82. Nicol. Eymerici, *Directorium inquisitorum*, p. 282. où entre autres se trouve un détail de ses erreurs.

X. On parlera en son lieu de l'état de la théologie, & de la manière d'enseigner les dogmes du christianisme en usage dans ce tems là. Le droit civil & le droit canon tenoient le premier rang parmi les sciences, & quiconque se piquoit d'acquiescer quelque gloire littéraire, les étudioit avec soin: mais il s'en falloit bien que ces sciences, avec quelque soin qu'on les cultivât, fussent dans un certain état de perfection; un jargon barbare qui régnoit dans les écoles, les défiguroit, & une multitude de commentaires absurdes, destinés à les éclaircir, ne servoient qu'à les obscurcir toujours plus. Quelques personnes s'occupèrent à ramasser les lettres des papes, que l'on appelle communément les *décrétales* (a); on les regardoit comme une partie importante du droit ecclésiastique. Raymond de Pennafort, natif d'Irlande, se distingua le plus à cet égard. A la requête de Grégoire IX. il rassembla les décrétales en cinq livres, & cette collection fut honorée du nom de ce pape, qui ordonna qu'elle fût ajoutée aux décrétales de Gratien, & qu'on la lût dans tous les collèges d'Europe (b). Vers la fin de ce siècle, Boniface VIII. fit faire une nouvelle collection de ce genre, inti-

SIECLE
XIII.

II. PART.

Etude du
droit & de
la médecine.

(a) Voyez Boulay, *Hist. acad. Paris*. tom. III.

pag. 98.

(b) Gerh. à Mastricht, *Historia juris ecclesiastici*, §. 353. p. 384. J. Chifflet, *de juris utriusque architectis*, cap. VI. p. 60. Echard & Quetif, *Scriptores dominicani*, tom. I. p. 106. *Acta sanctor. Antwerp*. tom. I. *Januarii ad d. VII.* p. 404.

S I È C L E
XIII.
II. PART.

tulée, *Le sixième livre des décrétales*, parce qu'on l'ajouta à celle dont on vient de parler, qui consistoit en cinq livres.

CHAPITRE II.

Des docteurs & des ministres de l'église, & de la forme de son gouvernement dans ce siècle.

Corruption
du clergé.

I. **L**ES écrivains tant Grecs que Latins, scandalisés de la vie licencieuse de leurs conducteurs spirituels, s'en plaignent hautement. On ne trouvera pas que leurs reproches soient exagérés, si l'on connoît l'histoire & la superstition de ces tems là (109). Plusieurs personnes d'un mérite distingué tâchèrent de s'opposer au torrent, & d'arrêter les progrès de la corruption qui avoit gagné la tête & tous les membres; mais ce fut inutilement, l'entreprise fut au-dessus de leurs forces, le malheur des tems & les révolutions qui ébranlèrent souvent le trône des Grecs, ne permirent pas seulement à leurs empereurs de rien projeter de pareil, & les Latins étoient hors d'état de venir à bout de leurs desseins. L'opulence & le crédit des papes, ainsi que l'extrême superstition de ce siècle, étoient de trop grands obstacles pour qu'on osât espérer de réformer l'église.

Celle des
papes.

II. L'histoire des papes n'est que le tableau des plus grands crimes: ces chefs de l'église agissoient en tyrans plutôt qu'en pasteurs de

leur troupeau ; toute leur conduite déceloit une passion extrême de dominer ; ils ne cessoient de dire , „ que l'évêque de Rome est „ le souverain de l'univers , & que tant dans „ l'Etat , que dans l'église , il n'y a aucun „ pouvoir qui ne dérive de lui. “ Cette proposition insensée étoit regardée comme l'abrégé & la base de toute la jurisprudence pontificale : aussi les papes l'appuyèrent de toutes leurs forces ; tout leur étoit égal pour cela , la violence ou la mauvaise foi , ils n'épargnoient rien pour la soutenir , & en conséquence de cette prétention , non-seulement , ils s'arrogerent le droit de disposer à leur gré des bénéfices ecclésiastiques , mais encore celui de donner les couronnes ou de les ôter selon leur bon plaisir. Il est vrai que généralement on étoit bien éloigné d'être là-dessus de leur avis ; plusieurs personnes mettoient les conciles au - dessus des papes , & les souverains qui n'étoient pas entièrement subjugués & aveuglés par la superstition , ne manquèrent pas de soutenir leurs prérogatives avec dignité & succès ; ils exclurent les papes des affaires civiles de leurs Etats , & se réservèrent même la souveraineté dans celles de l'église (110). A la vérité, ils avoient besoin de beaucoup de prudence & de ménagement pour s'opposer ainsi à des tyrans , qui avoient un si grand ascendant sur le peuple , & pouvoient si aisément le soulever contre ses légitimes souverains.

III. Afin d'affermir leur autorité , tant dans le temporel que dans le spirituel , les papes s'arrogerent le droit de disposer de cer-

S I E C L E
XIII.
II. PART.

Droit de
créer les
évêques &

S I È C L E
XIII.

II. PART.

les abbés,
reclamé
par le pa-
pe.

taines charges plus ou moins importantes dans l'église, celui de créer à leur fantaisie des évêques, des abbés & des chanoines. Ainsi l'on vit ces chefs de l'église, autrefois si jaloux de maintenir contre les empereurs la liberté des élections des évêques & des abbés, s'élever contre cette liberté, donner les plus riches bénéfices à leurs cliens & à leurs créatures, s'en réserver les revenus & souvent même déposer des évêques canoniquement élus, pour en substituer d'autres de leur création (a), couvrant tout cela du spécieux prétexte de la religion, dans la crainte, disoient-ils, que les loups n'entraissent dans la bergerie & que l'église ne fût troublée par les hérétiques (b). Le premier pape qui osa s'attribuer une pareille autorité, fut Innocent III. dont l'exemple fut suivi par Honorius III. Grégoire IX. & divers autres papes. Cette usurpation fut vivement combattue par les évêques qui jusques-là avoient eu le droit de nommer aux petits bénéfices; mais sur-tout par les rois d'Angleterre & de France, qui firent diverses remontrances & publièrent les édits les plus rigoureux, pour arrêter les progrès de cette nouvelle jurispruden-

(a) On en peut voir divers exemples dans l'histoire de ce siècle. Voyez Steph. Baluzii, tom. VII. p. 443. 466. 470. 488. 491. 493. *Gallia christiana*, tom. I. p. 69. Wood, *Antiq. Oxon.* tom. I. p. 148. 201. 202.

(b) Voyez l'épître d'Innocent IV. dans Baluz. *Miscellan.* tom. V. p. 468.

ce (a). S. Louis se distingua dans cette occasion; avant que de partir pour la Terre-Sainte en l'an 1268, il assura les droits de l'église gallicane contre les tentatives des papes, & pour cela il donna le fameux édit appelé la *pragmatique sanction* (b). Cette précaution où il entroit autant de sagesse que de courage, obligea les papes d'aller plus doucement dans l'exécution de leur plan, sans que cependant ils y renonçassent. Boniface VII. soutint en termes exprès & avec une audace inconcevable, que l'église universelle est soumise aux papes, que tous les princes & collateurs laïques, ainsi que les conciles & les chapitres, n'ont d'autorité que celle qu'ils tiennent du vicaire de Jesus-Christ sur la terre.

Autorité
des légats
du pape.

IV. Les légats que les papes envoioient dans les provinces, pour y tenir leur place & exécuter leurs ordres, imitoient parfaitement l'insolence & l'avarice de leurs maîtres; ils dérogeoient aux privilèges des chapitres, dispoioient en faveur de ceux qui favoient les gagner par argent, des présens ou de quelqu'autre maniere (c), des petits bénéfices & quelquefois des plus considérables, extorquoient l'argent du peuple, par les moyens les plus bas & les plus injustes, forgeoient des lettres ou imaginoient d'au-

(a) Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. III. p. 659. & sur-tout tom. IV. p. 911.

(b) Id. *ibid.* p. 789.

(c) Voyez Baluzii, *Miscellanea*, tom. VII. p. 437. 475. 480.

S I È C L E
XIII.
II. PART.

Les reve-
nus du pa-
pe augmen-
tent.

tres stratagèmes pour les tromper, excitoient des séditions & se mettoient eux-mêmes à la tête des factions; ils faisoient un honteux trafic de reliques & d'indulgences, & ce qui les rendoit encore plus méprisables, c'étoit leur vie scandaleuse. De-là, les plaintes unanimes des écrivains de ce siècle sur la conduite & les vices des légats du pape (a). Nous voyons même en 1256 une loi très-sévère du pape Alexandre IV. contr'eux (111); mais par leur crédit à la cour de Rome, ils furent bien l'é luder.

V. Depuis le neuvième siècle jusqu'au tems dont nous parlons, les papes n'avoient pas beaucoup augmenté leurs revenus; mais alors ils s'accrurent considérablement sous Innocent III. & Nicolas III. en partie par la guerre & en partie par les bienfaits des rois & des empereurs. Innocent ne fut pas plutôt assis sur la chaire de S. Pierre, qu'il réduisit sous sa juridiction le préfet de Rome, qu'on avoit regardé jusques alors comme sujet de l'empereur, à qui il avoit prêté serment de fidélité, en prenant possession de son emploi: il s'empara aussi d'Ancone, de Spolette, d'Assise & de diverses autres villes & forteresses que, suivant lui, on avoit

(a) Voyez Matth. Paris, cet excellent historien, dans son *Historia major*. p. 313. 316. 549. & sur-tout p. 637. où nous trouvons ces paroles remarquables, *Semper solent legati, quales quales, & omnes nuncii papales, regna qua ingrediuntur, depauperare, vel aliquo modo perturbare*. Voyez aussi Boulay, *Hist. acad. Paris*. tom. III. p. 659.

injustement détachées du patrimoine de S. Pierre (a). D'un autre côté, Frédéric II souhaitant extrêmement d'engager le pape à épouser sa querelle contre Othon IV. combla de présens le siege de Rome; non-seulement il donna au frere du pape de riches terres (112), mais encore il permit à Richard, comte de Fundi, de laisser par testament tous ses biens aux successeurs de S. Pierre (b). Outre cela il confirma les anciennes donations de Mathilde, de façon que pendant son pontificat, Innocent III. enrichit beaucoup l'église. Nicolas III. marcha avec empressement sur ses traces; en l'an 1278, il donna une preuve bien marquée de sa hauteur & de son orgueil; il refusa de couronner l'empereur Rodolph, avant que celui-ci eût solennellement reconnu toutes les prétentions du siege de Rome, dont la plupart étoient sans fondement ou du moins fort douteuses. Après ce traité auquel tous les princes d'Italie, sujets de l'empereur, furent obligés de souscrire, Nicolas assujettit à sa puissance temporelle plusieurs villes & pays d'Italie, qui auparavant étoient annexés à la couronne impériale, en particulier la Romagne & Bologne. Ce fut donc sous ces deux pontificats que le siege de Rome, en partie par force & en partie par adresse, atteignit à ce

(a) Voyez Franc. Pagi, *Breviar. romanor. pontif.* tom. III. p. 161. Muratori, *Antiq. Italica*, tom. I. p. 328.

(b) Odor. Raynaldus, *Continuat. annal. Baronii*, ad ann. 1212. §. 11.

SIÈCLE
XIII.

II. PART.
Latyrannie
d'Innocent
III. prou-
vée par di-
vers exem-
ples.

haut degré de grandeur & d'opulence où il est encore aujourd'hui (a).

VI. Innocent III. qui gouverna l'église jusqu'en l'an 1216, suivit l'exemple de Grégoire VII. non-seulement il se rendit despotique dans l'église, mais encore il vouloit l'être dans l'Etat & posséder l'empire universel; il n'aspiroit pas moins qu'à soumettre à sa domination tous les rois & tous les princes de la terre; c'étoit un homme savant & appliqué, mais sa cruauté, son avarice & son orgueil ternirent toutes les bonnes qualités que ses panégyristes lui ont attribuées (b). En Asie & en Europe il dispoisoit à son gré des sceptres & des couronnes; il donna un roi aux Arméniens, & en l'an 1204 il conféra la royauté à Primislas, duc de Bohême (113). La même année il envoya à Johannes, duc de Bulgarie & de Valachie, un légat extraordinaire, qui au nom du pape le revêtit aussi de la royauté & de toutes les marques qui en dépendent. Il couronna de sa propre main Pierre II. d'Aragon, qui avoit rendu tributaires de l'Eglise ses Etats d'Europe, & il le fit roi en lui en donnant publiquement le titre (c). Nous passons sous silence plusieurs autres traits de ses prétentions à l'empire universel; on pourroit en trouver dans ses lettres & dans plusieurs autres actes de despotisme qui éton-

(a) Voyez Raynaldus, *loc. cit.* ad an. 1278. §. 47.

(b) Voyez Math. Paris, *Hist. major.* p. 206. 230.

(c) Muratori, *Antiq. ital. medii ævi*, tom. VI. p. 116. J. de Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tom. IV. p. 8.

nerent l'Europe, mais auxquels à sa honte éternelle, elle se soumit, sans oser ouvrir la bouche.

VII. C'étoit peu pour Innocent de créer de petits rois & de regner sur eux; il porta ses vues plus loin, il résolut de rendre le siège de Rome redoutable aux plus puissans monarques de l'Europe, aux empereurs eux-mêmes. Lorsque vers le commencement de ce siècle, Philippe, duc de Suabe, & Othon IV. troisième fils de Henri le Lion, se disputoient l'Empire, il épousa la cause d'Othon, lança les foudres de l'excommunication contre Philippe; & dès que celui-ci fut mort en l'an 1209, il plaça la couronne impériale sur la tête de son rival. Mais comme Othon n'étoit pas disposé de ramper servilement devant le pontife, il encourut sa disgrâce. Innocent l'excommunia solennellement & le déclara indigne de l'empire. En l'an 1212 (a), il mit à sa place Frédéric II. son pupille, fils d'Henri VI. & roi des deux Siciles. Il excommunia aussi Philippe-Auguste, roi de France, pour avoir rompu son mariage avec Ingerburg, princesse de Danemarck, & en avoir épousé une autre. Il ne cessa de fulminer ses anathèmes contre le monarque françois, jusqu'à ce qu'il le força à reprendre sa première femme & à la rétablir dans tous ses droits (b).

SIECLE
XIII.
II. PART.

(a) Tout cela est éclairci fort au long dans les *Origines Guelfiques*, tom. III. lib. VII. p. 247.

(b) Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. III. pag. 8. Daniel, *Histoire de la France*, tom. III. pag. 475.

SIECLE
XIII.
II. PART.

VIII. Mais de tous les princes de l'Europe, aucun ne ressentit plus les effets de son despotisme outré que Jean, surnommé *sans terre*, roi d'Angleterre. Ce prince s'étoit vigoureusement opposé aux vues d'Innocent, qui avoit ordonné aux moines de Cantorbéry d'élire Etienne Langton, cardinal & Anglois d'origine, pour archevêque de cette ville, quoique Jean Grey eût déjà été régulièrement élu par les mêmes moines & confirmé par le roi (114). Le pape sacra Langton à Viterbe, & après cela, il écrivit à Jean une lettre obligeante qu'il accompagna de quatre anneaux, & d'un commentaire singulier sur les pierres précieuses dont ils étoient enrichis, & qui devoient renfermer de grands mystères. Mais ce présent ne put appaiser le roi justement irrité; ce prince envoya un corps de troupes pour chasser hors du royaume les moines de Cantorbéry, qui intimidés par les menaces du pape, avoient reçu Langton pour leur archevêque. Outre cela, Jean déclara au pape que s'il s'opiniâtroit à en élire un autre que celui qui avoit été régulièrement élu, il porteroit immanquablement par-là un coup mortel à l'autorité papale en Angleterre. Innocent fut si peu effrayé de ces menaces, qu'en l'an 1208 il ordonna aux évêques de Londres, de Worcester & d'Ely, de mettre le royaume à l'interdit, au cas que le roi continuât à refuser de reconnoître Langton. Jean allarmé,

Gerhard Du Bois, *Hist. eccles. Paris.* tom. II. pag. 204-257.

& craignant de rompre entièrement avec le pape, déclara qu'il étoit prêt à souscrire à l'élection faite à Rome; mais comme dans l'acte qui fut dressé pour cela, il avoit fait insérer une clause, pour qu'on ne se prévalût pas de sa complaisance ou de sa foiblesse contre les droits & la dignité de sa couronne, l'acte fut rejeté & l'interdit publié. Le service divin fut tout de suite interrompu; on ferma les églises & on n'administra plus de sacrement que celui du baptême; on enterroit les morts sur les grands chemins, sans aucune des cérémonies ordinaires. Cependant malgré cet interdit, les moines de Cîteaux continuèrent leurs fonctions, & plusieurs théologiens savaus & respectables, entr'autres les évêques de Winchester & de Norwich, protestèrent contre l'injustice du pape.

L'interdit ne produisit pas tous les effets que le pontife en attendoit; aussi alla-t-il plus loin, il excommunia la personne même du roi. Cette sentence fut prononcée en l'an 1208, & environ trois ans après, elle fut suivie d'une bulle qui délioit tous les sujets de ce prince de leur serment de fidélité, & qui, sous peine d'excommunication, défendoit à tout le monde d'approcher du roi. Mais ce fut sur-tout en l'an 1212, qu'Innocent déploya toute sa hauteur & toute sa tyrannie; il déposa Jean, déclara le trône d'Angleterre vacant, & écrivit à Philippe-Auguste, roi de France, pour l'exhorter à exécuter sa sentence, en s'emparant de l'Angleterre & l'unissant pour toujours à ses Etats. En même

S I È C L E
XIII.
II. PART.

S I È C L E
XIII.
II. PART.

tems il publia une autre bulle , pour inviter les princes chrétiens à contribuer de tout leur pouvoir au succès de cette entreprise , promettant à tous ceux qui sèconderoient Philippe , les mêmes indulgences qu'on avoit accordées à ceux qui s'étoient croisés pour la Terre-Sainte. Le monarque François se prêta volontiers aux vues du pape , & fit de de grands préparatifs pour son invasion dans la Grande-Bretagne. De son côté , le roi d'Angleterre se mettoit aussi en état de défense ; il rassembloit ses troupes , lorsque Pandulf , légat du pape , arriva à Douvres , & proposa une conférence pour prévenir une rupture & détourner l'orage dont on étoit menacé. Le rusé légat épouvanta le roi qui étoit venu le voir ; d'un côté , il lui exagéra la grandeur de l'armement de Philippe , & de l'autre le peu d'attachement de ses peuples pour lui ; en un mot , il lui persuada que l'unique moyen d'échapper aux armes du monarque François , étoit de se remettre sous la protection du saint siege. Jean se voyant réduit à ce point , & ne pouvant se confier ni dans sa noblesse , ni dans les officiers de son armée , accepta les honteuses propositions qu'on lui fit. Il fit hommage de son royaume au pape , & remit sa couronne entre les mains du légat , qui la lui rendit comme un don du siege de Rome. Tous ses Etats devinrent tributaires , & il prêta serment de fidélité à l'évêque de Rome , comme à son seigneur dont il se reconnoissoit le vassal (a). Dans l'acte dressé pour cela , il dé-

(a) Pour de plus grands détails sur cet honteux

elara qu'il n'avoit été contraint ni par la force, ni par des menaces, mais que tout étoit un effet libre de sa volonté & du consentement de ses barons; il s'obligea pour lui & pour ses héritiers à payer annuellement sept cents marcs pour l'Angleterre & trois cents pour l'Irlande, pour marque de la suprématie du pape qu'il reconnoissoit, & il renonça pour lui & ses successeurs à tout droit à la couronne d'Angleterre, au cas qu'ils vinssent à refuser le payement de la somme convenue (115). „ Cette convention ignominieuse, dit „ un auteur moderne (c), se fit le jour de „ l'ascension, dans la maison des templiers, „ à Douvres, en présence d'un grand concours de monde qui en étoit indigné. En „ rendant hommage au pape, Jean offrit „ une bourse pleine d'argent au légat, qui „ la foula aux pieds, en signe de la dépendance du roi. Il n'y eut aucun spectateur „ qui n'en fût indigné, & l'archevêque de „ Dublin se recria à haute voix contre une „ telle insolence. Pandulf, non-content de „ cet acte méprisant de supériorité, garda „ pendant cinq jours son sceptre & sa couronne, qu'il lui rendit ensuite comme une „ faveur particulière du siege de Rome. „ Avant cette honteuse soumission, Jean „ étoit déjà l'objet du mépris des Anglois;

S I E C L E
XIII.
II. P A R T.

hommage, voyez Matth. Paris, *Histor. major.* pag. 189. 192. 195. & Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. III. p. 67. Rapin Thoyras, *Hist. d'Angleterre*, tom. II.

(a) Voyez *The complete history of England*, par Smollet, vol. I. p. 437.

S I È C L E

XIII.

II. PART.

Honorius

III.

» mais après cela il fut jugé indigne du trône, quoique lui-même ne parût point sensible à sa disgrâce ».

IX. Concio Seveli succéda à Innocent III; il prit le titre d'*Honorius III.* & gouverna l'église plus de dix ans. Quoiqu'il ne donnât pas comme son prédécesseur, des traits de hauteur & d'orgueil, il montra également un grand zèle pour ses prétentions & un grand penchant vers le despotisme. Ce fut en conséquence de ses dispositions pour le soutien de son autorité, qu'il s'opposa à Frédéric II. & qu'il s'attira l'indignation de ce prince magnanime, sur la tête duquel, en l'an 1220, il avoit lui-même placé la couronne impériale. A l'exemple de son ayeul, Frédéric voulut étendre le pouvoir des empereurs en Italie, abaisser les petits Etats de la Lombardie, & resserrer dans des bornes plus étroites la puissance & les richesses des papes & des évêques. Ce fut dans ce dessein qu'il différa l'exécution du vœu par lequel il s'étoit solennellement engagé de marcher avec une forte armée contre les infidèles dans la Palestine. De son côté, le pape ne cessoit de presser son départ, & sous main il fournissoit aux Etats d'Italie des secours pour les mettre en état de lui résister; en un mot, il ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit déconcerter ses projets, sans en venir cependant encore à une rupture ouverte avec lui.

Maux
causés par
l'ambition
de Grégoi-
re IX.

X. En l'an 1225, Hugolin, évêque d'Os-
tie, chez qui l'âge n'avoit encore éteint ni
l'ambition, ni le courage, fut élevé au pon-
tificat

tificat sous le nom de Grégoire IX. Il fit éclater entre le sacerdoce & l'empire le feu de la discorde, caché depuis long-tems sous la cendre. A peine fut-il en possession de sa nouvelle dignité, que sans aucun respect pour la justice ni pour la décence, il excommunia l'empereur, sous le prétexte qu'il avoit différé d'une année son expédition contre les Sarasins, quoiqu'il fût bien que la raison de ce délai étoit une maladie qui avoit attaqué ce prince, lorsqu'il étoit prêt à s'embarquer pour la Palestine. A la fin, en l'an 1228, Frédéric partit pour la Terre-Sainte & y arriva la même année: mais au lieu de pousser la guerre avec vigueur, content d'avoir recouvré Jérusalem, il conclut une trêve avec Saladin, comme nous avons déjà eu occasion de le remarquer. Le prétendu vicaire de Jésus-Christ oubliant ou plutôt n'aimant pas à se persuader que le royaume de son divin Maître *n'est pas de ce monde*, fit la guerre dans la Pouille à l'empereur pendant son absence, & travailla de toutes ses forces à armer les princes de l'Europe contre lui (116). Frédéric l'ayant appris, revint en Europe en 1229, défit l'armée du pape, & reprit les places qu'il avoit perdues en Sicile & en Italie. L'année suivante il fit sa paix avec le pontife, qui lui donna publiquement l'absolution: mais cette paix ne fut pas de durée; l'empereur ne put supporter plus long-tems les hauteurs du pape, & il rompit ouvertement avec lui; il défola les Etats de Lombardie, alliés avec le siège de Rome, s'empara de l'isle de Sar-

SIECLE
XIII.
II. PART.

SIR CLE
XIII.
II. PART.

daigne que Grégoire regardoit comme une portion du patrimoine de S. Pierre, & l'érigea en royaume pour son fils Entius. Ces démarches & quelques autres qui bleffoient au vif l'ambition & l'avarice du pontife, attirerent derechef les foudres du Vatican sur la tête de l'empereur, en l'an 1239. Frédéric fut excommunié avec toutes les circonstances dont la vengeance ingénieuse du pape put s'aviser pour rendre cet anathème plus terrible; on l'accusa des plus grands crimes, des blasphèmes les plus atroces; & Grégoire envoya une copie de ces accusations à toutes les cours de l'Europe. De son côté, l'empereur défendit sa réputation par les protestations les plus solennelles de son innocence, & se vengea de ses ennemis par ses victoires. Le pontife réduit à la plus grande extrémité, convoqua en l'an 1240 un concile général à Rome, pour faire déposer l'empereur, par les suffrages unanimes des cardinaux & des autres prélats qui devoient composer cette assemblée; mais Frédéric fit encore échouer cet hardi projet, car en l'an 1241 il battit la flotte génoise qui avoit à bord la plus grande partie de ces prélats, qu'il resserra étroitement, en même tems qu'il s'empara de leurs trésors. Cet échec accompagné de divers autres, fit prendre une mauvaise tournure aux affaires du pape, abattit son courage, & selon toute apparence, hâta sa mort, qui suivit de près cet événement (117).

Innocent
IV.

XI. Geoffroi, évêque de Milan, qui, sous

le titre de *Célestin IV.* succéda à Grégoire IX. mourut avant que d'être sacré; & après une vacance de vingt mois, la chaire pontificale fut remplie par un comte de Fiesque, nommé *Sinibald*, qui, créé pape en 1243, prit le nom d'*Innocent IV.* & ne céda en hauteur & en violence à aucun de ses prédécesseurs (a). Cependant son élévation donna des espérances flatteuses de paix, il avoit été autrefois attaché aux intérêts de l'empereur, & il ouvrit des conférences pour parler de réconciliation; mais ses propositions furent si peu raisonnables, que Frédéric les rejeta avec indignation (118). Aussi Innocent ne se croyant pas en sûreté dans aucun endroit d'Italie, quitta Genes, le lieu de sa naissance, & en l'an 1244 se rendit à Lyon. L'année suivante il assembla un concile dans cette ville, déposa Frédéric en présence de l'assemblée, quoique tous ceux qui y étoient, n'y consentissent pas, & le trône impérial fut vacant (119). Les princes Allemands, aveuglés par la plus affreuse superstition, eurent un si grand respect pour cette sentence, qu'ils procédèrent tout de suite à une nouvelle élection. Leur choix tomba d'abord sur Henri, landgrave de Thuringe, & après sa mort sur Guillaume, comte de Hollande. Frédéric dont le courage héroïque ne se laissoit point abattre, continua jusqu'à sa mort la guerre en Italie. Il fut emporté le 13 Décembre 1250 par une dys-

(a) Voyez Matth. Paris, *Hist. major.* ad. ann. 1254. p. 771.

S^{IE}CL^E

XIII.

II. PART.

senterie. Ensuite Innocent retourna en Italie (a), dans l'espérance de jouir paisiblement du fruit de son ambition. Ce fut principalement à cette époque, que se formèrent les deux célèbres factions des Guelphes & des Gibelins, quoique leur origine date de plus loin que de ce siècle; ceux-là tenoient pour les papes & ceux-ci pour l'empereur; ils plongerent l'Italie dans les plus grands malheurs (b).

Alexandre
IV. & Ur-
bain IV.

XII. En 1254, Raynald, comte de Segni & évêque d'Ostie, fut élevé au pontificat, après la mort d'Innocent. Il est connu sous le nom d'*Alexandre IV.* & gouverna l'église pendant six ans & demi. Si on en excepte ce qu'il fit pour détruire Conradin, le petit-fils de Frédéric, & apaiser les troubles qui avoient régné long-tems & sans interruption en Italie, il s'occupa moins des affaires civiles que de celles qui regardoient l'intérieur de l'église qu'il prit soin de régler. Il favorisa singulièrement les moines mendiants, en particulier les dominicains & les franciscains, qui reçurent diverses marques de sa protection.

En l'an 1261, Urbain IV. originaire de Troyes, d'une naissance obscure, succéda à Alexandre; il étoit auparavant patriarche de Jérusalem. Son pontificat n'est remarquable

(a) Outre les auteurs dont on a déjà parlé, voyez Nicol. de Curbio, *vita Innocentii IV. in Baluz. Miscellan.* tom. VII. p. 353.

(b) Voyez Muratori, *Dissert. de Guelphis & Gibelinis*, dans ses *Antiq. ital. medii ævi*, tom. IV. p. 606.

que par l'institution de la fête du corps de *Jésus-Christ*, communément appelée la *fête-Dieu*. Il est vrai qu'il méditoit des projets très-importans ; mais sa mort arrivée en 1264, en prévint l'exécution. Il ne gouverna l'église que trois ans. Gui Fulcodi ou Clément IV. natif de France & évêque de Sabine, lui succéda en l'an 1265. Il ne jouit pas long-tems de cette dignité ; mais son nom est fameux dans l'histoire à bien des titres, & sur-tout pour avoir donné le royaume de Naples à Charles d'Anjou, frere de Louis IX. roi de France. On fait quelles furent les suites de cette donation, & comment Charles, vainqueur cruel de Conradin, le dernier des descendans de Frédéric, le fit décapiter publiquement, après avoir gagné sur lui une bataille. Tous ceux qui sont tant soit peu instruits de l'histoire de ces tems-là, n'ignorent pas que le pape consentit à cette action barbare, si même il ne la conseilla pas directement.

SIÈCLE
XIII.
II. PART.

XIII. Après la mort de Clément IV. qui mourut en 1268, il s'éleva entre les cardinaux, sur l'élection à faire, de grandes contestations qui occasionnerent une vacance de trois ans ; à la fin on se décida en faveur de Théald ou Thibald, natif de Plaisance & archevêque de Liege ; il fut élevé au pontificat en l'an 1271, & prit le titre de *Grégoire X.* (a). Ce dévot ecclésiastique étoit dans la Terre-Sainte, lorsqu'il mourut.

(a) Les *Actes* de cette élection ont été publiés par Luc Wadding, *Annal. minor.* tom. IV. p. 330.

SIECLE
XIII.
II. PART.

qu'il reçut la nouvelle de son élection, & comme il avoit été témoin dans ce pays-là du misérable état des chrétiens, il n'eut rien plus à cœur que de tâcher de les soulager; ce qui l'engagea, immédiatement après avoir été sacré, à convoquer à Lyon en l'an 1274 un concile, dans lequel on s'occupa principalement du soulagement des chrétiens dans la Palestine, & de la réunion des églises grecque & latine. Ce concile est reconnu pour le quatorzième général; il est sur-tout célèbre par les nouveaux réglemens qu'on y fit sur la manière d'élire les papes, en particulier par celui qui ordonne de renfermer pendant la vacance, les cardinaux dans un conclave; réglemen qui est encore en force. Pour ce qui est du caractère & de la manière de penser de Grégoire X. nous remarquerons seulement que, quoiqu'il paroît avoir plus de modération que ses prédécesseurs, cependant il ne se fit aucun scrupule de soutenir hautement cette maxime de Grégoire VII. que l'évêque de Rome est le maître de l'univers entier, mais sur-tout de l'empire romain. Ce fut sur ce principe qu'en l'an 1271, il écrivit à tous les princes Allemands une lettre impérieuse & menaçante, par laquelle, malgré les prétentions & les remontrances d'Alphonse, roi de Castille (120), il leur ordonna d'élire incessamment un nouvel empereur, en leur déclarant positivement que s'il survenoit le moindre délai, il l'élirait lui-même. Cette lettre produisit son effet. La diète électorale s'assembla à Franckfort, & Ro-

dolph, comte de Habsbourg, fut élevé à l'empire.

XIV. En l'an 1276, Pierre de Tarentaise, de l'ordre des dominicains & évêque d'Ostie, succéda à Grégoire X. il prit le nom d'*Innocent V.* & mourut environ un mois après son élection. Ottoboni, natif de Genes & cardinal de S. Adrien, fut élu à sa place sous le titre d'*Adrien V.* (121). Il ne gouverna l'église que six semaines, & eut pour successeur Julien, évêque de Tusculum, qui ne regna que huit mois, sous le nom de *Jean XXI.* (122). Après lui le siège de Rome fut vacant pendant six mois; mais à la fin, au mois de Novembre 1277. il fut rempli par Jean Cajetan, de la famille des Ursins, cardinal de S. Nicolas dont il prit le nom. On l'a déjà remarqué, ce fameux pontife augmenta extrêmement & le crédit & les richesses de l'église. Il avoit formé de vastes projets, & son courage inébranlable, joint à une activité étonnante, l'auroit mis en état de les exécuter, si la mort n'eût déconcerté ses plans ambitieux & fait évanouir toutes ses espérances.

XV. Environ six mois après en 1281, il eut pour successeur Simon de Brie, qui se fit appeller *Martin IV.* & qui, pour l'orgueil, l'ambition & le courage, ne le cédoit en rien à Nicolas III. il en donna diverses preuves pendant son pontificat. Michel Paléologue, empereur Grec, fut un des premiers qu'il osa excommunier; il prit pour prétexte que ce prince avoit rompu la paix conclue dans le concile de Lyon, entre les églises

SIECLE
XIII.

II. PART.

Innocent

V. Adrien

V. Jean I

XXI. Ni-

colas III.

S I È C L E
XIII.
II. PART.

grecque & latine (123). Il attaqua de la même manière Pierre, roi d'Arragon ; non-seulement il l'exclut de la communion de l'église, mais encore il le déposa, parce qu'il avoit fait quelque tentative sur la Sicile, & donna son royaume & toutes ses terres à Philippe le Hardi, roi de France. Quelle audace ! Ce fut au milieu de ces entreprises, & dans le tems qu'il en méditoit encore de plus téméraires & de plus audacieuses, qu'une mort subite vint l'enlever en l'an 1285, & le forcer de renoncer à tous ses projets. Jacques Savelli son successeur, sous le nom d'*Honorius IV.* suivit son système avec beaucoup de zèle ; mais la mort vint aussi l'arrêter dans sa carrière ; il ne regna que deux ans. Jérôme d'Ascoli, évêque de Palestrine, élevé au pontificat en l'an 1288, & connu sous le nom de *Nicolas IV.* se distingua par une application soutenue aux affaires, tant ecclésiastiques que politiques ; il occupa le siège pendant quatre ans. On le voit tantôt en qualité d'arbitre, terminer les disputes des souverains, tantôt défendre avec fermeté les droits de l'église, & tantôt enfin mettre tout en usage pour la conversion des Tartares & d'autres nations orientales : mais ce qui lui tint le plus à cœur, fut le triste état des chrétiens dans la Palestine ; il fit tout ce qu'il put pour rétablir leurs affaires ; mais il mourut en 1292, trop tôt pour leurs intérêts.

Celestin V.

XVI. Après lui le siège vqua pendant trois ans ; les disputes qui s'éleverent entre les cardinaux sur le choix d'un nouveau pape en furent la cause. A la fin leurs suffra-

ges se réunirent en faveur de Pierre, surnommé *di Murrone*, du nom d'une montagne où il avoit passé sa vie dans la plus profonde retraite & la plus grande austérité. Cet homme respectable, à qui la sainteté de sa vie & de ses entretiens avoit acquis beaucoup de réputation, fut élevé au pontificat en l'an 1294, sous le nom de *Célestin V.* mais l'austérité de ses mœurs qui étoit une censure perpétuelle de celles de la cour de Rome, & en particulier des cardinaux, déplut extrêmement à un clergé corrompu; & comme dans toute son administration, il parut avoir plus à cœur de réformer l'église, que d'en accroître les richesses & l'autorité, il fut regardé presque généralement comme indigne de sa place. Cela fit que divers cardinaux, en particulier Benoît Cajetan, lui conseillèrent d'abdiquer le pontificat que d'ailleurs il n'avoit accepté qu'avec peine; il suivit avec plaisir leur avis, & à leur grande satisfaction, le bon pape résigna quatre mois après son élection, en l'an 1296. Il mourut dans le château de Fumone, où son successeur l'avoit cruellement retenu prisonnier, dans la crainte qu'un jour, à la sollicitation de ses amis, il ne redemandât sa place. Sa mémoire fut précieuse aux gens de bien. Clément V. l'a mis au rang des saints. C'est de lui que les *célestins* qui sont une branche des *bénédictins*, & qui subsistent encore en France & en Italie, tirent leur origine (a).

XVII. Benoît Cajetan, qui avoit engagé

SIECLE
XIII.
II. PART.

Boniface
VIII.

(a) Helyot. *Histoire des ordres*, tom. VI. p. 180.

S I È C L E

XIII.

II. PART.

Célestin à abdiquer, lui succéda en l'an 1294. Il prit le nom de *Boniface VIII*. Nous pouvons dire de lui, sans bleiser la vérité, qu'il fut une peste pour l'église & pour l'Etat, dont il ne cessa de troubler le repos; il porta jusqu'à la fureur l'envie de dominer. A peine fut-il pape, qu'il s'arrogea l'autorité suprême sur toutes les puissances, tant spirituelles que temporelles de la terre, allarma tous les États par ses bulles, cita devant lui les souverains pour décider de leurs querelles, augmenta la jurisprudence ecclésiastique d'un nouveau corps de droit, intitulé le *sixième livre des Décrétales*, déclara la guerre à la famille des Colomnes qui lui disputoit le pontificat (124), en un mot, retraça dans l'église aux yeux de toute l'Europe, une idée de la tyrannie de Grégoire VII. qu'il surpassa peut-être encore en hauteur (125). Ce fut lui qui en l'an 1300, institua le fameux jubilé, que depuis ce tems-là l'église romaine a constamment célébré à certaines époques fixes. Mais cette institution si favorable aux progrès de la corruption, & les autres actions de Boniface, ainsi que sa malheureuse fin, appartiennent à l'histoire du siècle suivant (126).

Nouveaux
ordres mo-
nastiques.

XVIII. En 1215, dans le concile de Latran, & de l'avis d'Innocent III. on avoit dressé un décret pour empêcher d'introduire de *nouvelles religions*, par où on entendoit de nouveaux ordres monastiques. Mais il paroît que ce décret fut peu respecté, soit par le pape lui-même, soit par ses successeurs. Car combien d'ordres inconnus jusques-là ne vit-on pas, non-seulement tolé-

rés, mais encore approuvés & comblés de biens & d'honneurs! Au reste, on ne doit pas en être surpris, si on fait attention à l'état de l'église dans ce siècle; car sans parler de plusieurs crimes atroces qui empêcherent l'exécution du décret de Latran, nous remarquons seulement d'un côté, que le nombre des ennemis du christianisme & celui des hérétiques augmentoient tous les jours, & de l'autre que le clergé, tant séculier que régulier, étoit plus occupé à jouir des biens que la piété de leurs prédécesseurs leur avoit acquis, & à se livrer à toutes sortes de plaisirs, qu'à repousser les attaques qui pouvoient faire du tort à la religion. On crut donc nécessaire d'établir de nouveaux ordres, qui par leur sainteté pussent se faire respecter du peuple, diminuer l'indignation que l'ambition & la tyrannie des papes avoient par-tout excitée, & terrasser les hérétiques par des argumens ou par les armes, quand cela seroit jugé nécessaire.

XIX. De ces ordres monastiques, érigés dans ce siècle, quelques-uns ont été totalement supprimés, & d'autres subsistent encore dans un état florissant. Entre ceux-là nous pouvons compter l'ordre des *humiliés*, ainsi appelé à cause de l'extrême humilité dont il faisoit profession; il existoit déjà avant ce siècle; mais ce fut dans celui-ci qu'Innocent III. le confirma & le soumit à la règle de S. Benoît; mais il se relâcha si fort, qu'en l'an 1571 le pape Pie V. fut obligé de le dissoudre (a). Nous pouvons aussi met-

S I È C L E

XIII.

II. PART.

On en a
supprimé
plusieurs.

(a) Helyot, *Hist. des ordres*, tom. VI. p. 152.

SIECLE
XIII.
II. PART.

tre dans le rang des ordres supprimés, celui des jacobins, fondé par Innocent III. (a), & qui dans le même siècle & peu de tems après le concile de Lyon, fut annullé. Celui des *vallischoles*, ainsi appelés du nom de leurs fondateurs les *Scholes*, c'est-à-dire, les quatre professeurs en théologie de l'université de Paris, & d'une profonde vallée en Champagne, où en l'an 1234 (b) ils fixèrent leur résidence. Ce dernier ordre fondé vers le commencement de ce siècle, suivoit la règle de S. Augustin; mais à-présent il est incorporé dans celui des chanoines réguliers de sainte Geneviève. Nous rangeons dans la même classe l'ordre de la bienheureuse vierge Marie, mère de Jesus-Christ, qui commença en l'an 1266, & fut supprimé en 1274 (c), celui des chevaliers de la foi & de la charité, que Grégoire IX. favorisoit beaucoup (d), & qui étoit destiné à donner la chasle aux voleurs qui incommodoient les grands chemins en France, & celui des hermites de S. Guillaume, duc d'Aquitaine (e), sans parler de ceux des freres du sac, des bethléhemites,

(a) Matth. Paris, *Hist. major.* p. 161.

(b) Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. III. pag. 15.
Acta sanctor. mens. Februar. tom. II. p. 482.

(c) Dion. Sammarthani, *Gallia christiana*, tom. I. p. 653.

(d) *Gallia christ.* tom. I. append. p. 165. Martene, *Voyage littéraire de deux bénédictins*, tom. II. pag. 472.

(e) Jo. Bollandi, *de ordine Eremitar. S. Guillelmi comm. in actis SS. Februarii*, tom. II. p. 472.

& de plusieurs autres moins considérables qui se formerent dans ce siècle, remarquable sur-tout par le nombre & la variété des ordres monastiques que l'on y vit naître (127).

S I È C L E
XIII.
II. PART.

XX. Entre les couvens fondés dans ce siècle, & qui subsistent encore, nous devons d'abord compter celui des *servites*, c'est-à-dire, des *serviteurs de la bienheureuse vierge Marie*, qui fut institué en l'an 1123 en Toscane, par sept marchands de Florence, & ensuite s'aggrandit beaucoup sous Philippe Benizi, son chef. Cet ordre, quoique soumis à la règle de S. Benoît, fut érigé à l'honneur de la *viduité* de la bienheureuse vierge; ce qui fait que les moines de cet ordre sont habillés de noir (a), & ont plusieurs observances inconnues aux autres ordres. Vers la fin de ce siècle, le grand nombre de chrétiens qui furent faits prisonniers dans la Palestine, fit naître l'ordre appelé *des frères de la Trinité*, qui dans le siècle suivant, sous le pontificat d'Honorius III. & de Clément IV. son successeur, devint plus stable. Les fondateurs de ce nouvel ordre furent Jean de Matha & Félix de Valois, deux hommes qui menaient une vie austère & retirée à Cerfroy dans le diocèse de Meaux, où est encore la principale maison de l'ordre. On

Quels sont
ceux qui
subsistent
encore ?

(a) Outre les auteurs ordinaires qui ont écrit l'histoire des ordres monastiques, voyez Pauli Florentini, *Dialog. de origine ordinis servitorum*, dans Lamii, *delicia eruditiorum*, tom. I. p. 11 - 48.

S I È C L E

XIII.

II. PART.

a donné aux moines qui le composent le nom de *freres de la Trinité*, parce que toutes leurs églises sont dédiées à la Trinité. On les nomme aussi *mathurins*, parce qu'ils ont un couvent à Paris dans la place qui porte ce nom, à cause d'une chapelle consacrée à S. Mathurin; on les appelle encore les *freres de la rédemption* (128), parce que le grand but de leur institution est de racheter les chrétiens captifs dans la Terre-Sainte, en destinant à cela le tiers de leurs revenus. Leur manière de vivre étoit d'abord fort austère, mais dans la suite les papes l'adoucirent (129).

Ordres
mendiants.

XXI. De tous les ordres religieux, aucun n'acquiesça autant de réputation par la pureté de ses mœurs, le nombre de ceux qui le composoient & celui de ses prérogatives, que l'ordre des moines mendiants, établi dans ce siècle, & qui, selon son institution, ne devoit avoir aucun revenu fixe. L'état de l'église rendoit alors cet ordre absolument nécessaire; tous les autres moines qui nageoient dans l'opulence, étoient fort corrompus & ne faisoient rien en faveur de la religion. L'hérésie triomphoit & ses partisans formoient hardiment des assemblées en divers endroits, sans que personne s'y opposât. D'un autre côté, les différentes sectes ennemies de l'église, & qui s'en étoient séparées, se piquoient d'une certaine austérité, & par ce contraste avec la conduite des moines, faisoient une grande impression sur le peuple; elles soutenoient que la pauvreté volontaire à laquelle elles se vouoient, étoit essentielle

à tout vrai chrétien; elles obligeoient leurs docteurs à imiter la simplicité des apôtres, & se plaignoient amèrement de l'extrême opulence du clergé, qui n'en étoit que plus vicieux: de cette maniere, elles acqueroient un grand ascendant sur les esprits, & se faisoient respecter par-tout. Il falloit donc leur opposer des hommes qui, par l'étalage de la même austerité & du même mépris des richesses, pussent contrebalancer l'impression qu'elles faisoient sur le peuple, qui, au-dessus de la séduction de l'intérêt & du plaisir, restaient constamment attachés au service de l'église & aux papes, sans que ni promesses ni menaces de la part des princes, pussent les détourner. Innocent III. fut le premier pape qui fit ces réflexions, & sentit la nécessité d'instituer un tel ordre. Dans cette idée, il accorda d'une maniere particulière, sa protection à ceux qui voulurent se dévouer ainsi à une entière pauvreté. Ses successeurs instruits par l'expérience de l'utilité qu'ils en retiroient, suivirent son exemple, & dès que l'on sut que les papes favorisoient si fort les ordres mendiants, le nombre s'en accrut en Europe, au point qu'ils furent à charge au peuple & à l'église elle-même.

XXII. En l'an 1272, dans un concile assemblé à Lyon, Grégoire X. tâcha de remédier aux grands inconvéniens qu'avoit produits l'extrême multiplication des ordres mendiants; il supprima tous ceux qui s'étoient formés depuis le concile tenu à Rome, en l'an 1215, & l'extravagante multi-

SIECLE
XIII.
II. PART.

Leur hif.
toire.

SIECLE
XIII.
II. PART.

tude des mendiants, comme parloit Grégoire, réduite à un beaucoup plus petit nombre, fut toute renfermée dans ces quatre sociétés ou bornée à ces quatre dénominations, les *dominicains*, les *franciscains*, les *carmes* & les *hermites de S. Augustin* (130). L'ordre des carmes, institué dans la Palestine le siècle précédent, fut transplanté dans celui-ci en Europe, & en l'an 1226, protégé par le pape Honorius III. qui le mit au rang des ordres reconnus par l'église. Le fondateur des hermites de S. Augustin fut Alexandre IV (131), qui, remarquant que les hermites formoient plusieurs sociétés, dont les unes suivoient la règle du fameux Guillaume, d'autres celle de S. Augustin, d'autres enfin diverses autres règles, sous différentes dénominations, prit le parti de les réunir toutes & de les assujettir à une seule règle, à celle qui porte le nom de S. Augustin; ce qu'il exécuta en l'an 1256.

Ils s'attachent le respect des peuples.

XXIII. Les papes accorderent à ces quatre ordres de mendiants, la liberté de voyager là où il leur plairoit, d'instruire partout la jeunesse & le peuple, & de commercer avec des personnes de tous les rangs & de toutes les conditions; ce qui les répandit de toutes parts, & comme ils se piquoient d'une plus grande sainteté que tous les autres ordres, ils acquirent bientôt dans toute l'Europe la plus grande considération, au point comme nous l'apprennent les relations les plus authentiques, que plusieurs villes furent partagées en quatre quartiers, selon les quatre différens ordres des mendiants.

Le

Le premier fut assigné aux *dominicains*, le second aux *franciscains*, le troisième aux *carmes*, & le quatrième aux *augustins*. Le peuple ne vouloit plus recevoir que d'eux les sacremens ; leurs églises étoient toujours remplies de monde , & chacun souhaitoit d'y être inhumé après sa mort. Les prêtres ordinaires, à qui le soin des âmes étoit confié, & qui s'en regardoient comme les seuls guides spirituels, se plaignirent amèrement de cette préférence. Mais les ordres mendiens n'en restèrent pas là ; leur crédit augmenta toujours plus , & dans les siècles suivans nous les voyons jouer les plus grands rôles, soit dans le spirituel, soit dans le temporel, pacifier les différends des princes, présider à leurs conseils, conclure des traités, faire des alliances, lever des taxes, & remplir un grand nombre de fonctions entièrement différentes de leur état, & même qui lui étoient contraires.

XXIV. Il ne faut cependant pas croire que tous les ordres mendiens fussent également respectés, les dominicains & les franciscains l'emportèrent de beaucoup sur les autres. Pendant trois siècles, ils gouvernèrent avec un empire presque absolu & l'église & l'Etat, occuperent dans l'un & dans l'autre les postes les plus éminens, enseignèrent dans les universités & dans les chaires de prédicateurs, avec une autorité sans bornes, & défendirent avec autant de succès que d'ardeur, les prérogatives du siège de Rome, contre les rois, les princes, les évêques & les hérétiques. Avant la réfor-

S I È C L E
XIII.
II. PART.

Les domi-
nicains.

S I È C L E

XIII.

II. PART.

mation, les dominicains & les franciscains étoient ce qu'ont été depuis les jésuites, les agens secrets de la cour de Rome, le conseil des princes, & le grand mobile de tous les événemens intéressans dans l'église & dans l'Etat. Dominique, Espagnol de naissance, du bourg de Calaroga, de l'illustre maison des Gusmans, & chanoine régulier d'Osma, homme, d'un caractère violent & emporté, souverainement irrité des disputes & des troubles que caufoient dans l'église les hérétiques de toute espece, partit pour la France, dans le dessein de les combattre, vû qu'ils s'étoient extrêmement multipliés dans ce royaume. Cette entreprise fut exécutée avec beaucoup de zele, nous pouvons même dire avec une sorte de fureur. Dominique attaqua les albigeois & les autres ennemis de l'église, par la force de son éloquence, par des ouvrages de controverse, pleins de subtilités, par les armes & par la terreur de l'inquisition qui lui doit son établissement. De-là ayant passé en Italie, Innocent III. & Honorius III. lui donnerent des marques particulieres de leur protection, & après avoir beaucoup travaillé pour l'église, il obtint d'eux d'ériger une nouvelle confrairie ou communauté, principalement destinée à combattre l'erreur & ceux qui la soutenoient. La premiere regle qu'il adopta pour cette nouvelle société, fut celle de S. Augustin, à laquelle il en ajouta plusieurs autres fort séveres; mais ensuite il prit celle des moines mendiants, & en l'an 1220, ayant tenu un chapitre de son ordre

à Bologne, il obligea tous ceux qui l'accompagnoient à faire vœu d'une entière pauvreté, & à abandonner tous leurs biens & tous leurs revenus. Il ne vécut pas assez longtemps, pour être témoin des suites de sa réforme; il mourut l'année suivante à Bologne (a). On appella d'abord ses moines les *freres precheurs*, parce que par leur institution ils étoient sur-tout appelés à instruire & à prêcher. Ensuite, on les appella *dominicains*, du nom de leur fondateur. (132).

S I È C L E
XIII.
II. PART.

XXV. François, le fondateur du fameux ordre qui porte son nom, étoit fils d'un marchand d'Assise, dans l'Ombrie. Dans sa jeunesse il fut plongé pendant quelque tems dans la plus affreuse débauche; mais rétabli d'une dangereuse maladie, causée par sa maniere de vivre, il changea entierement de conduite, & comme rien n'est plus ordinaire aux personnes d'une imagination vive, que de donner dans les extrêmes, il tomba dans une dévotion qui tenoit plus du délire que de la piété. Quelque tems après, en l'an 1208, étant à l'église, & ayant entendu lire ce passage de l'Écriture, dans lequel Jesus-Christ ordonne à ses disciples de

Les fran-
ciscains.

(a) Voyez Jac: Echard & Quetif, *in scriptoribus ord. Dominic.* tom. I. pag. 84. *Acta sanctor. April.* tom. III. p. 872. Nicol. Jansenii, *vita S. Dominici*, Anvers, 1622. in-8vo. Ajoutez-y tous les auteurs indiqués en grand nombre par Fabricius, dans sa *Biblioth. lat. medii ævi*, tom II. p. 137. & Antonii Bremondii, *Bullarium ordinis Dominicani*, publiée il y a quelques années à Rome.

SIECLE
XIII.
II. PART.

ne prendre avec eux pour leur voyage, ni or, ni argent, ni bourse, ni deux habits, ni souliers, ni bâtons, parce que tout ouvrier est digne de son salaire (a); il en fut tellement frappé, qu'il s'imagina qu'une entière pauvreté étoit absolument nécessaire, & qu'il devoit s'y assujettir avec le petit nombre de ses disciples. Telle fut l'origine du fameux ordre des franciscains, dont le fondateur fut certainement un homme pieux & bien intentionné, mais grossièrement ignorant & affecté dans son esprit par la maladie dont il avoit été atteint. Cette nouvelle société, qui d'abord parut à Innocent III. extrêmement conforme à l'état présent de l'église & propre à la soutenir, fut solennellement confirmée par Honorius III. en l'an 1223, & avoit déjà fait de grands progrès, lorsque son fondateur mourut en 1226. Par un excès d'humilité, François ne voulut pas que ses moines s'appellassent *freres*, mais seulement *petits freres* ou *fieres mineurs* (133), comme on les appelle encore aujourd'hui (134). Les franciscains passèrent en Angleterre, sous le regne de Henri III. & s'établirent d'abord à Cantorbery.

Grands services rendus aux papes par les dominicains & les franciscains.

XXVI. Ces deux ordres célèbres empêchèrent la décadence totale de l'église, par le zèle avec lequel ils s'employèrent pour l'extirpation de l'hérésie, par leurs négociations & leurs intrigues en faveur de l'église, & le soin qu'ils prirent de faire respecter partout la puissance ecclésiastique, & d'inspirer

(a) Matthieu X. 9. 10.

une obéissance aveugle aux volontés du pape. De leur côté, les évêques de Rome, bien convaincus de tout ce que ces moines avoient fait & faisoient pour eux, non-seulement les élevèrent aux plus hautes dignités de l'église, & les employèrent dans les affaires les plus importantes, mais encore leur accordèrent une infinité de privilèges, qui, en augmentant leurs richesses & leur pouvoir, ne pouvoient cependant qu'exciter l'envie des autres ecclésiastiques, qui ne cessèrent d'en murmurer (135). Entre ces privilèges, nous pouvons compter, par exemple, celui de prêcher, de confesser & de donner l'absolution, sans la permission des évêques, & même sans les consulter; ajoutons à cela l'honneur & l'avantage d'être les distributeurs des indulgences, que les papes accordèrent aux franciscains, comme une sorte d'indemnité de la pauvreté volontaire à laquelle ils s'étoient voués (136). Tant de bienfaits répandus avec profusion sur ces deux ordres mendiants, causèrent entre eux-ci & les évêques, des divisions qui troublerent toute l'Europe, & firent sentir leurs effets jusques dans Rome même, sous les yeux des pontifes (a). Ces privilèges étoient entièrement contraires à l'ancienne discipline & aux droits des deux premiers ordres de l'église. Les papes mirent en usage différens moyens pour appaiser les troubles qui en résulterent, mais inutilement, parce que leur plan fut toujours de maintenir les or-

SIECLE
XIII.
II. PART.

(a) Baluzii, *Miscellani*, tom. VII. p. 441.

SIECLE
XIII.

II. PART.

Dispute entre les dominicains & l'université de Paris,

dres mendiants aux dépens des autres (a).

XXVII. De toutes les controverses que les ordres mendiants eurent à soutenir avec des évêques, des abbés & des écoles, ou avec d'autres ordres religieux, aucune ne fit tant de bruit que celle qui s'éleva en l'an 1228, entre les dominicains & l'université de Paris, & qui dura jusqu'à l'an 1259, avec différens succès de part & d'autre. Les dominicains prétendoient avoir droit dans cette université à deux chaires de théologie, qu'ils disoient leur appartenir incontestablement; mais on leur en avoit enlevé une, & l'université avoit passé un decret, par lequel elle déclaroit qu'on ne la donneroit à aucun ordre religieux. Les dominicains insisterent vivement pour qu'on la leur rendit; mais les autres professeurs, voyant l'esprit de hauteur & de dispute de ces moines, les exclurent formellement de leur compagnie, & en formèrent une à part pour eux. Ce fut là le signal de la guerre; les deux partis se disputèrent avec aigreur, & en l'an 1255, la question fut portée devant le pape, qui, comme on devoit s'y atten-

(a) Voyez Launoy, *Explicata ecclesie traditio circa canonem, omnis utriusque sexus*, tom. I. part. j. opp. p. 247. Rich. Simon, *Critique de la bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, par Dupin, tom. I. p. 126. Lenfant, *Histoire du concile de Pise*, tom. I. p. 310. tom. II. p. 8. Echardi, *Scriptores Dominici*, tom. I. p. 404. Les circonstances de ces vives querelles se trouvent dans tous les historiens de ce siècle & des suivans.

dre, prononça en faveur des moines. Alexandre IV. décida qu'on rendroit aux dominicains la chaire qu'ils avoient perdue, & même qu'ils en occuperoient autant qu'ils voudroient. L'université s'opposa de tout son pouvoir à une sentence aussi injuste & aussi tyrannique; mais à la fin, les magistrats de Paris, effrayés des foudres dont ils étoient menacés de la part du pape, consentirent à tout en faveur des dominicains, & même en faveur des franciscains, qui voulurent aussi avoir part à ces privilèges (a). Il en résulta entre l'université de Paris & les ordres mendiants, une secrète haine qui a duré long-tems, & qui même n'est pas encore éteinte.

S I È C L E
XIII.
II. PART.

XXVIII. Dans cette fameuse querelle, personne ne plaida la cause de l'université avec autant de zèle & de courage que Guillaume de S. Amour, docteur de Sorbonne, homme d'esprit & de génie & qui auroit été digne de tems plus heureux : il attaqua avec beaucoup de chaleur & de force tous les ordres mendiants, sur-tout dans un livre intitulé, *des Dangers des derniers Tems*. Il

Les dominicains ont en tête un redoutable ennemi.

(a) Voyez Du Boulay, *Hist. acad. Paris*. tom. III. p. 138. 240. 244. 266. &c. Jo. Cordeſil, ou pour lui donner le nom qu'il prend, J. Alitophili, *Præf. histor. & apologetica Guillelmi de S. Amore*. Antoine Tournon, *Vie de S. Thomas*, p. 134. Wadding, *Annal. minor.* tom. III. p. 247. 366. tom. IV. p. 14. 52. 106. 263. Matth. Paris, *Histor. major.* ad ann. 1228. & Nangis, *Chronicon*, apud Dacherium, *Spicilegium*, tom. III. p. 38.

SIECLE
XIII.
II. PART.

soutint hautement que la discipline de ces ordres étoit directement contraire à l'Evangile, & qu'en l'approuvant, les papes avoient commis une grande imprudence & exposé l'église à l'erreur. Ce qui donna lieu au titre du livre que nous venons de citer, ce fut la persuasion où étoit l'auteur que la prophétie de S. Paul sur les derniers tems (a), s'accomplissoit par le moyen des moines mendiants. S. Amour insista sur cette idée, & se fonda principalement sur le livre qui avoit pour titre l'*Evangile éternel*, que les dominicains & les franciscains expliquoient publiquement, & dont nous aurons occasion de parler plus amplement dans la suite. Les moines irrités contre cet habile homme, ne cessèrent de le persécuter, & en l'an 1256, Alexandre VI. fit brûler son livre & le bannit lui-même de la France, de crainte qu'il ne soulevât encore la Sorbonne contre les ordres mendiants. S. Amour se soumit à l'arrêt du pape, & se retira en Franche-comté, le lieu de sa naissance; mais sous le pontificat de Clément IV. il retourna à Paris, où il retoucha son livre, y fit des additions & mourut regretté de tout le monde, excepté des ordres mendiants (137).

Orgueil
& hauteur
des ordres
mendiants.

XXIX. En comblant de biens & d'honneurs les moines mendiants, les papes excitoient toujours plus l'envie & la haine; sentimens qui ne faisoient que se fortifier par le ton de hauteur de ceux qui en étoient les objets. Ces moines impérieux eurent la har-

(a) I Tim. IV. §. 2.

dieffe de dire publiquement qu'ils étoient chargés d'une commission expresse & divine, pour expliquer la religion chrétienne, & la soutenir contre ses ennemis; ils traitoient avec beaucoup de mépris tous les autres ordres du clergé, & ne cessoient de vanter leurs indulgences, leur crédit à la cour céleste, & leur intime communication avec Dieu, la vierge Marie & les saints. Par ces artifices impies, ils captivoient misérablement les esprits de la multitude, qui ne vouloit plus confier qu'à eux le soin de leur salut (a). Entre plusieurs exemples de leurs fourberies, nous pouvons citer ce que les carmes racontotent de Stockius, général de leur ordre, & qui vivoit au commencement de ce siècle. Ils disoient que la vierge Marie lui ayant apparu, lui avoit solennellement promis que tous ceux qui mourroient couverts du manteau ou scapulaire des carmes, ne seroient jamais damnés (b), & ce qui ne peut encore que surprendre quiconque n'est pas aveuglé par la superstition au point d'avoir perdu tout sens commun, c'est que cette fable, toute absurde & impie qu'elle fût, trouva de grands défenseurs, même parmi les papes (138).

XXX. Quoique les ordres mendiants fus-

Disputes
entre les
domini-
cains & les
franciscains.

(a) Voyez Matth. Paris, *Hist. major.* ad a. 1246, p. 607. 630. &c.

(b) Voyez Jo. Launoï, *Lib. de vifo Stockii oper.* tom. II. part. ij. pag. 379. *Acta sanctor.* tom. III. *mensis Maii ad diem XVII.* Theoph. Raynaudi, *Scapulare Marianum*, tom. VII. opp. p. 614.

S I È C L E
XIII.
II. PART.

sont regardés comme les soutiens de la puissance papale, cependant il est certain qu'après la mort de Dominique & de François, ils donnerent successivement beaucoup d'embarras aux évêques de Rome, & mirent souvent l'église & l'Etat dans le plus grand danger. Les troubles qu'ils occasionnerent, commencerent par les disputes entre les franciscains & les dominicains, sur la prééminence, à laquelle ils aspiraient également; ce qui donna lieu de part & d'autre aux invectives les plus atroces, soit de bouche, soit par écrit. On fit ce qu'on put pour terminer ces querelles; mais on n'enlevoit point la racine du mal; c'étoit un feu caché sous la cendre, & qui ne manquoit jamais d'éclater à la première occasion (a); d'ailleurs, les franciscains se divisèrent de bonne heure & formerent différentes factions, qui s'affermissant chaque jour, non-seulement altérèrent la paix de l'église, mais même portèrent atteinte à la suprématie du pape; & quiconque examinera avec attention la suite des événemens dans l'église latine depuis cette époque remarquable, sera parfaitement convaincu que, soit par imprudence, soit à dessein, ce que je ne déciderai pas, les ordres mendiants ont ébranlé l'église de Rome & ont fait naître cet ardent desir de réforme, qui dans la suite lui ont été si contraires.

(a) Voyez l'*Alcoran des cordeliers*, tom. I. p. 256. 266. 278. &c. & Wadding. *Annal. minor.* tom. III. p. 380.

XXXI. Les franciscains se divisèrent à l'occasion de leur règle qu'ils expliquoient diversément. Leur fondateur leur avoit prescrit une entière pauvreté; mais avant ce tems-là, telle étoit la constitution des ordres religieux, que quoiqu'aucun moine ne possédât rien en propre, la communauté avoit cependant certains biens & certaines rentes qui servoient à son entretien. S. François prescrivit même cette dernière espèce de propriété; il condamna la société en corps, ainsi que chaque moine ou particulier à une pauvreté absolue; il ne lui accorda ni fonds, ni revenus (139). Les franciscains trouvoient cette défense si dure, que d'abord après la mort de leur fondateur, ils s'en affranchirent, & en cela ils furent soutenus par le pape Grégoire IX. qui en l'an 1231, publia une explication de leur règle, dont il adoucit l'extrême sévérité (140). Mais cet adoucissement ne fut pas goûté de tous les franciscains; les plus rigides, ceux que l'on appelloit les *spirituels* (a), dont le tempérament sombre & mélancholique les faisoit toujours pencher vers les extrêmes, le condamnoient: il en résulta une vive dispute, qu'Innocent IV. termina, en l'an 1245, en faveur de ceux qui étoient pour la règle mitigée. Le pape déclara alors qu'à l'avenir, il feroit permis aux franciscains d'avoir des biens, des maisons, des meubles, des bibliothèques,

S I È C L E

XIII.

II. PART.

Les divisions entre les franciscains, causées par les différentes explications de leur règle.

(a) Wadding. *Annal. minor.* tom. III. pag. 99. On les appelloit aussi *zelatores* & *caesariens*, de leur chef César.

S I È C L E
XIII.
II. PART.

&c. de s'en servir, mais que la propriété en feroit à S. Pierre ou à l'église de Rome, enforte que les moines ne pourroient ni les vendre, ni les aliéner sous quelque prétexte que ce fût, sans le consentement du pape. Mais les plus austères de l'ordre regarderent cet édit d'Innocent IV. comme un renversement total de leur règle, & s'y refusèrent totalement, ce qui fit que plusieurs se sauvèrent dans les bois, dans les plus affreux déserts, tandis que d'autres furent ariétés par Crescence, général de l'ordre, & envoyés en exil (a).

XXXII. Mais en l'an 1242, les choses changèrent de face, lorsque Jean de Parme fut élu général de l'ordre. Ce fameux ecclésiastique fort attaché au parti des spirituels, les rappella de leur exil & exigea de tous ses moines qu'ils suivissent à la lettre & sans aucune restriction, la règle de S. François (b). Cette réforme rétablit l'ordre dans son premier état; mais pour toute récompense, son auteur fut accusé devant le pape Adrien IV. comme un rébelle & un hérétique, & en conséquence contraint de quitter son poste; il eut aussi la douleur de voir les moines qui adhéroient à ses sentimens, mis en prison, ce que lui-même eut bien de la peine à éviter (c). Son successeur, le fameux Bonaventure, un des plus grands

(a) Wadding. *Annal. minor.* tom. IV. pag. 128. & tom. III. p. 171.

(b) Id. *ibid.* tom. III. p. 171.

(c) Id. *ibid.* tom. IV. p. 4.

théologiens scholastiques de son siècle, ne craignant rien plus qu'une rupture ouverte, voulut prendre un milieu entre les deux partis; mais il n'eut pas tout le succès qu'il en attendoit, il ne put empêcher les franciscains relâchés d'obtenir en l'an 1247 du pape Alexandre IV. de renouveler l'édit d'Innocent IV. qui adoucissoit si fort la règle de S. François (141). De leur côté les partisans de Jean de Parme se soutinrent si bien & si heureusement, qu'en l'an 1260, dans un chapitre de l'ordre, l'explication d'Innocent fut condamnée, principalement dans les articles par lesquels elle différoit de celle que Grégoire IX. avoit donnée auparavant (142).

SIECL. ■
XIII.
II. PART.

XXXIII. La dispute sur le vrai sens de la règle de S. François, fut suivie d'une autre querelle également importante & qui enfanta de nouvelles divisions parmi les moines du même ordre. Environ le commencement de ce siècle, on débita en Italie plusieurs prophéties du fameux Joachim, abbé de Sora, dans la Calabre, (143) que le peuple regardoit comme un homme inspiré, & pour qui il avoit autant de respect que pour les vrais prophètes de l'antiquité. La plupart de ces prophéties étoient contenues dans un certain livre intitulé *l'Evangile éternel*, que l'on appelloit aussi communément *le livre de Joachim* (144). Ce Joachim, soit qu'il fût un personnage réel ou imaginaire, ce que je ne déciderai pas, prédisoit entr'autres la destruction de l'église de Rome, dont il censuroit avec beaucoup de force la corruption, & la promulgation „ d'un Evangile plus parfait

Autre dispute entre les franciscains sur l'Evangile éternel de l'abbé Joachim

SIECLE

XIII.

II. PART.

pour le regne du S. Esprit" par le moyen de ministres pauvres & austeres que Dieu susciteroit pour cela; car il divisoit le monde en trois regnes ou trois époques, selon les trois dispensations successives dans la religion: les deux premieres, imparfaites & déjà écoulées, étoient celles du vieux Testament, sous le Pere, & celle du nouveau, sous le fils, auxquelles en devoit succéder une troisieme, savoir, celle du S. Esprit, qui étoit prête à paroître. Les franciscains spirituels, c'est-à-dire, les plus austeres, qui pour la plupart étoient bien intentionnés, mais en même tems des fanatiques entêtés, non-seulement adopterent avec une aveugle crédulité, les prophéties de Joachim, mais encore les appliquerent à eux-mêmes & à leur discipline, établie par S. François (145). Ils soutinrent que leur fondateur avoit donné au genre humain le véritable Evangile qu'on devoit attendre, & qu'il étoit l'ange que S. Jean avoit vu voler dans les cieus (a).

Le livre de
Gerhard
condamné.

XXXIV. Dans le tems que la dispute entre les franciscains étoit le plus animée, un des spirituels, nommé *Gerhard*, entreprit d'expliquer l'Evangile éternel, attribué à Joachim, dans un livre qui parut en 1250, sous le titre d'*introduction à l'Evangile éternel* (146). Entre plusieurs choses également scandaleuses & absurdes, ce moine prêcha

(a) Apocalypf. XIV. 6. Voyez là-dessus Baluze, *Miscellan.* tom. I. p. 221. 228. 235. 246. Echard. *Scriptores Dominic.* tom. I. p. 202. *Codex inquisit. Tbolofana*, à Limborchio édit. p. 301. 302. 305. &c.

cette doctrine: „ que S. François, qui est
 „ l'ange dont il est parlé dans l'*Apocalypse*,
 „ chap. XIV. v. 6. avoit annoncé au mon-
 „ de l'Evangile véritable & éternel de Dieu;
 „ que celui de J. C. devoit être abrogé en
 „ l'an 1260, & faire place à celui-là qui al-
 „ loit lui être substitué; enfin, que les mi-
 „ nistres de cette grande réforme devoient
 „ être des moines dépourvus de tout bien
 „ dans ce monde (147).” Dès que ce livre
 singulier eut été publié à Paris, en l'an 1254,
 il excita chez tous les docteurs de l'église
 & en général chez tous les gens de bien,
 la plus forte indignation contre les ordres
 mendiants, qui étoient déjà haïs pour d'au-
 tres raisons. Ce murmure général engagea
 bien malgré lui le pape Alexandre IV. à
 faire supprimer ce livre, en l'an 1255; mais
 en même tems, ce pontife eut soin de faire
 exécuter ses ordres avec beaucoup de dou-
 ceur, pour ne pas nuire à la réputation des
 ordres mendiants & ne pas défilier les yeux
 de la multitude. Mais l'université de Paris
 ne se contenta pas de cela, elle continua ses
 plaintes amères, jusqu'à ce qu'enfin le livre
 fut condamné à être brûlé (a).

XXXV. Le feu de la discorde qui avoit
 éclaté entre les franciscains, & qui sans être
 entièrement éteint, étoit assoupi par la pru-
 dence de Bonaventure, reparut avec une
 nouvelle force après la mort de ce docteur,

SIECLE
 XIII.
 II. PART.

La fameu-
 se constitu-
 tion de Ni-
 colas III.
 relative à
 la règle de
 S. François

(a) Voyez Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. III. p.
 299. Jordani, *Chronicon*, in Muratorii, *Antiq. ital.*
 tom. IV. p. 998.

S I È C L E

XIII.

II. PART.

ami de la paix. Ceux d'entre les franciscains qui se plaioient à l'aise & dans l'abondance, réitérèrent leurs plaintes contre la règle de leur fondateur, qui, selon eux, avoit exigé des choses impossibles & injustes : mais ils ne furent pas écoutés ; le pape Nicolas III. partisan des franciscains rigides, déconcerta leurs projets, en publiant, en l'an 1279, la fameuse constitution qui confirmoit la règle de S. François, & expliquoit d'une manière exacte & détaillée les devoirs qu'elle imposoit (148) ; mais en même tems, elle accordoit l'usage des choses nécessaires, comme des maisons, bibliothèques & autres commodités de cette nature, mais dont la propriété appartiendroit à l'église de Rome, conformément au jugement d'Innocent IV. Le prudent pape ne s'en tint pas là, il défendit sous les menaces les plus sévères, toute explication privée de sa constitution, de crainte qu'on n'excitât par-là de nouvelles disputes : il se réserva pour lui & ses successeurs le droit exclusif de l'interpréter (149).

Elle excite de nouveaux troubles & aggrave les spirituels.

XXXVI. Quelque disposé qu'ait été Nicolas à favoriser les spirituels, qui étoient alors en grand nombre en Italie & en France, particulièrement dans la province de Narbonne, la constitution fut bien éloignée de leur plaire : ceux de ces rigoristes qui demeuroient en Italie, la reçurent avec un silence sombre & chagrin ; mais ceux qui étoient en France, sur-tout dans les provinces méridionales, où le sang est plus bouillant, témoignèrent leur mécontentement sans retenue, & ayant à leur tête un fameux franciscain,

aiscaïn, nommé *Pierre d'Olive*, natif de Sérignan, en Languedoc, ils excitèrent de nouvelles dissensions dans l'ordre (150). Ce Pierre d'Olive s'étoit acquis une brillante réputation par ses écrits, & la sainteté de sa vie lui avoit procuré un grand nombre de disciples: on ne sauroit nier que dans ses instructions, il n'y ait beaucoup de vérités & de maximes importantes. Un des grands objets qu'il ne perdit jamais de vue dans ses écrits, fut la corruption de l'église de Rome, qu'il censura avec toute la liberté possible, dans un ouvrage intitulé *Postilla ou Commentaire sur l'Apocalypse*, dans lequel il soutint hardiment, „ que l'église étoit figurée par cette prostituée de Babylone, avec laquelle les rois de la terre s'étoient louilés, que S. Jean vit montée sur une bête de couleur d'écarlate, ayant sept têtes & dix cornes” (a). Il faut cependant remarquer que ce censeur si sévère étoit lui-même un fanatique du premier ordre, imbu de la plus grande partie des opinions monstrueuses que les spirituels disoient avoir reçues de Joachim, auxquelles il ajoutoit un respect excessif pour la personne de S. François, qu'il regardoit comme étant entièrement transformée en celle de J. C.” (b). Dans la dispute relative au sens de la règle de ce grand fondateur, il paroissoit

SIECLE
XIII.
II. PART.

(a) Apocalypf. XVII. 3, 4, 5.

(b) *Totum Christo configuratum*, Voyez la *Littera magistrorum*, de *postilla fratris P. Joh. Olivi*, in Baluzii *Miscellan.* tom. I. pag. 213. Wadding, *Annal. minor.* tom. V. p. 51.

S I È C L E
XIII.
II. PART.

n'être d'aucun parti ; il accordoit à ses disciples „le simple usage des choses nécessaires „à la vie,“ & ses supérieurs l'ayant souvent invité d'autorité à dire son sentiment, il fit profession de recevoir l'explication de Nicolas ; cependant il penchoit en secret du côté des franciscains spirituels, qui non-seulement n'admettoient aucune propriété pour les individus de l'ordre, mais encore soutenoient que l'ordre lui-même n'en devoit avoir aucune. Il défendit dans quelques occasions leur cause avec beaucoup de zèle (151). Ce qui fait qu'on le regarde comme le chef de ce parti, qui a disputé si souvent & avec tant de chaleur contre les papes, en faveur du renoncement entier à toute espèce de propriété, en conséquence de l'institution de S. François (152).

Continuation de ces disputes.

XXXVII. Le crédit de Pierre d'Olive, que le peuple regardoit comme un homme d'une sainteté parfaite, & même comme un prophète inspiré du ciel, donna beaucoup de courage aux spirituels, & redoubla leur fureur ; mais la prudence des chefs de l'ordre prévint, pendant quelque tems, les effets de leur violence, & fut conserver un certain équilibre entre les deux partis, en sorte que l'un ne pouvoit opprimer l'autre. Mais en l'an 1287, Matthieu d'Aqua-Sparta ayant été élu chef de l'ordre, il changea ce système de prudence, & brouilla tout. Il laissa tomber entièrement l'ancienne discipline, & souffrit que les moines ne conservassent pas même une apparence de pauvreté : par-là, il s'attira l'indignation des

spirituels & même celle des franciscains les plus modérés. Il en résulta d'abord dans le marquisat d'Ancone & ensuite en France, plusieurs troubles & plusieurs séditions que le nouveau général tâcha d'étouffer par la prison, l'exil & des châtimens corporels ; mais voyant que tout étoit inutile, il résigna sa place en 1289 (a). Son successeur, Raimond Goffredi, fit tout son possible pour ramener la paix : dans ce dessein, il rappela les moines exilés, mit en liberté ceux qui étoient en prison, écarta plusieurs des plus austères qui avoient été la principale cause de ces divisions, & les envoya en Arménie en qualité de missionnaires. Mais le mal étoit trop grand pour pouvoir trouver quelque remède : les franciscains les plus relâchés qui vouloient posséder quelque chose en propre, accusèrent le nouveau général de partialité en faveur des spirituels, auxquels il témoignoit beaucoup d'attachement & même du respect, & par leur crédit, ils tâchèrent de lui faire perdre sa place ; ce qu'ils obtinrent enfin avec beaucoup de peine sous le pontificat de Boniface VIII. D'un autre côté, les spirituels les plus rigides renoncèrent à toute communion avec tous ceux de leur parti, qui voudroient tendre à quelque accommodement, & formant un corps à part, ils protestèrent hautement contre l'explication de Nicolas III. Ainsi, depuis l'an 1290, les affaires des franciscains prirent

(a) Wadding. *Annal. minor.* tom. V. pag. 210.
211. 235.

S I È C L E
XIII.
II. PART.

une mauvaise tournure qui n'annonçoit que féditiions & que schismes, dans un ordre qui avoit été jusqu'alors si célèbre par son prétendu désintéressement & son humilité (a).

XXXVIII. En l'an 1294, il y eut un certain nombre de franciscains italiens, du parti des spirituels, qui s'adressèrent à Célestin V. pour obtenir la permission de former un ordre séparé, dans lequel ils pussent observer à la rigueur & sans aucun adoucissement, la règle de S. François, concernant la pauvreté. Le pape qui avant son pontificat avoit vécu en solitaire (153) & aimoit tout ce qui sentoit la mortification & le renoncement, accorda facilement ce qu'on lui demandoit, & plaça à la tête du nouvel ordre qui fut alors créé, un homme appelé *Liberat*, moine des plus austères (b). Bientôt après, Célestin ne se trouvant pas capable de remplir les devoirs de sa place, la résigna & eut pour successeur Boniface VIII. qui cassa tout ce que son prédécesseur avoit fait pendant la courte durée de son pontificat, & en particulier annulla le nouvel ordre dont les moines avoient pris le nom d'*hermites célestins de S. François* (c). Cette disgrâce fut comme un signal qui leur attira de toutes parts les plus terribles attaques de leurs ennemis: les franciscains relâchés

(a) Wadding. *Annal. minor.* tom. V. p. 108. 121. 140. & sur-tout p. 235. 236.

(b) Id. *ibid.* tom. V. p. 324. 338.

(c) Id. *ibid.* tom. VI. p. 1. *Bullarium magnum*, contin. III. IV. p. 108. 109.

ne cessèrent de les persécuter, les accusèrent de divers crimes & même de manichéisme. Cela fit que ces malheureux fanatiques se retirèrent en Achaïe, d'où ils passèrent dans une petite isle, où ils crurent être en sûreté & pouvoir pratiquer à leur aise toutes les austérités qui faisoient leur souverain bien ici bas. Mais rien ne put les mettre à l'abri de la fureur de leurs ennemis, qui les poursuivirent sans relâche & les accablèrent de maux. En même tems, la branche des franciscains spirituels qui demouroit en Italie, continua à observer la règle dans toute sa rigueur, en dépit de Boniface VIII. qui ne négligea rien pour vaincre son opiniâtreté : elle fonda de nouveaux couvens de son ordre, d'abord dans le royaume de Naples, ensuite dans le Milanois & dans la Marche d'Ancone, & enfin, s'étant répandue dans la plus grande partie de l'Europe, elle continua à être en guerre ouverte avec l'église de Rome, jusqu'au tems de la réformation qui changea tout. Dans ces querelles, elle souffrit les plus grands maux; plusieurs de ceux qui la composoient, périrent dans les flammes, immolés à la fureur infernale de l'inquisition (154).

XXXIX. Vers la fin de ce siècle, il s'éleva en Italie une secte d'enthousiastes, appelés dans ce pays-là *fratricelli* & *bizochi*, & en France & en Allemagne *begghards*. Le pape Boniface VIII. (155) & plusieurs de ses successeurs, les condamnerent & chargerent les inquisiteurs du soin de les persécuter, jusqu'à ce qu'ils fussent totalement détruits;

S I È C L E
XIII.
II. PART.

Les fratri-
celli & les
begghards.

SIECLE
XIII.
II. PART.

commission qu'ils exécuterent avec leur cruauté ordinaire. Les *fratricelli* ou petits frères, étoient des moines franciscains, qui s'étoient séparés de leur ordre, pour observer avec plus de sévérité la règle de leur fondateur, & qui par-là même avoient renoncé à toute propriété, en sorte qu'ils alloient de porte en porte, demandant chaque jour leur pain (156). Ils disoient que ni J. C. ni ses apôtres, que S. François vouloit que ses disciples prissent pour modèles, n'avoient rien possédé ni en particulier, ni en commun. A l'exemple de leur fondateur, ils ne portoient que de chétifs vêtemens, ou plutôt ne se couvroient que de haillons, déclamoient avec force contre la corruption de l'église de Rome, des papes & des évêques, prédisoient une réforme dans l'église & le rétablissement du véritable Evangile par les vrais disciples de S. François, & se déclaroient publiquement en faveur de presque tous les sentimens répandus sous le nom de l'abbé Joachim. Ils avoient un grand respect pour Célestin V. parce que, comme nous l'avons déjà remarqué, il fut en quelque manière leur fondateur, en leur permettant de former un ordre à part; mais ils ne voulurent pas reconnoître pour vrais papes ni Boniface VIII. son successeur, ni ceux qui, après lui, les avoient persécutés (157).

Ceux du tiers-ordre, les *bocafotes* & les *beguins*.

XL. L'ordre des franciscains reconnoissoit pour ses associés certaines gens qui observoient la troisième règle prescrite par S. François, & ces gens étoient ceux qui composoient ce qu'on appelloit, par cette raison,

le tiers ordre (158). Les fraticelli, qui vou-
loient passer pour les vrais & uniques disci-
ples de S. François, eurent donc aussi leur
tiers-ordre, & ceux-ci ou ces demi-moines,
furent appelés en Italie, *bizochi* & *bocasoti*;
en France, *beguins*, & en Allemagne *beguards*
ou *begghards*, & c'est sous ce dernier nom
qu'ils ont été connus presque par-tout (159).
Ils ne différoient pas des fraticelli dans leurs
opinions, mais seulement dans leur manie-
re de vivre. Les fraticelli étoient de vérita-
bles moines soumis à la règle de S. François,
au lieu que les bizoches ou beguins, si on
en excepte leurs mauvais habillemens & cer-
taines observances qu'ils tenoient de S. Fran-
çois, vivoient comme les autres hommes,
& par-là même n'étoient regardés que com-
me des séculiers ou des laïques (160). Re-
marquons cependant que les bizoches étoient
divisés en deux classes, celle des parfaits &
celle des imparfaits: les premiers vivoient
d'aumônes, ne se marioient point & n'avoient
aucune demeure fixe: les derniers, au con-
traire, possédoient des terres, des maisons,
des femmes, & vivoient entièrement à la ma-
nière des autres hommes (161).

XLI. Nous ne devons pas confondre ces
beguins ou beguines, qui tiroient leur ori-
gine de la branche des franciscains rigides,
avec les beguines d'Allemagne & des Pays-
Bas, qui sortirent de leur obscurité dans ce
siècle, & se multiplièrent si fort en très-peu
de tems (162). L'origine de ces beguines re-
monte plus haut que ce siècle; mais ce fut
seulement alors qu'elles firent un certain bruit

S I È C L E
XIII.
II. PART.

Grande
différence
entre les
francif-
cains, &
ceux d'Al-
lemagne &
des Pays-
Bas.

SIECLE
XIII.
II. PART.

dans le monde. Leur premier établissement fut, sans contredit, un effet de leur zèle & de leurs bonnes intentions : un certain nombre de personnes du sexe, tant filles que veuves, formèrent entr'elles, pour conserver leur innocence & se garantir de la contagion du siècle, des sociétés, dont chacune avoit sa demeure particulière, sous l'inspection ou le gouvernement d'une personne du même sexe. Elles partageoient leur tems entre les exercices de dévotion & le travail, en se réservant de pouvoir se marier & quitter le couvent, quand elles le jugeroient à propos ; & comme on appelloit *beguines* toutes les personnes du sexe qui faisoient une profession extraordinaire de piété & de vertu, on donna aussi ce nom à celles dont nous parlons ; nom qui désigne quelqu'un qui est *très-assidu à la prière* (163). La première société de cette espèce dont il est fait mention, est celle qui se forma à Nivelles, dans le Brabant, en 1226 (164), & qui fut suivie d'un si grand nombre d'autres dans le même goût, en France & en Allemagne, en Hollande & en Flandres, que vers le milieu du treizième siècle, il y avoit à peine une ville un peu considérable, qui n'eût son beguinage ; c'est ainsi qu'on appelloit les demeures des beguines, qui comprenoient plusieurs maisons renfermées dans la même enceinte, avec une ou plusieurs églises, selon le nombre des beguines (a).

(a) Voyez Matth. Paris, *Hist. major.* ad an. 1243. & 1250. p. 540, 696. Thomas Cantipratensis, *in bo-*

On leur donnoit aussi quelquefois le nom de *vignes*, conformément au style du *Cantique des Cantiques*. Toutes ces sociétés femelles n'étoient pas soumises aux mêmes loix, mais dans les heures qui n'étoient pas consacrées à la prière, à la méditation ou à quelqu'autre exercice de piété, la plupart passoient leur tems à faire de la toile, à broder ou à quelqu'autre occupation de cette nature. Les beguines pauvres, malades & hors d'état de gagner leur vie, étoient entretenues par des personnes riches, amies de leur ordre.

XLII. En Flandres, les hommes imitent bientôt cette institution femelle, & un grand nombre d'hommes non mariés & de veufs formerent des sociétés de la même espèce & dans les mêmes vues, sous l'inspection d'un chef, avec la liberté de pouvoir, quand ils voudroient, retourner à leur premier état (a). On les appella, selon la maniere de parler de ce siècle, *begghards*, & par corruption, en flamand & en allemand,

SIECLE
XIII.
II. PART.

Begghards
ou lollards.

no universali de apibus, lib. II. cap. ij. p. 478. edit. Colvenerii. Pierre de Herenthal, dans ses *Annales*, d'où, quoiqu'elles ne soient pas encore publiées, Jos. Geld. à Ryckel a tiré un passage fort remarquable, dans ses *Observationes ad vitam S. Begge*, §. cxcvj. p. 355. Aub. Miræus, dans ses *Opera historico-diplomatica*, Jean Bapt. Grammaye, dans ses *Antiquit. Belgica*, Anton. Sanders, dans sa *Brabantia & Flandria illustrata*, & autres auteurs ont traité fort au long de l'origine des beguines & de leurs chartres.

(a) Matth. Paris, *Hist. major. ad an. 1253*. p. 539, 540.

SIECLE
XIII.
II. PART.

bogards; ailleurs, on leur donna le nom de *lollards*: en France, on les appella d'abord *bons valets* ou *bons garçons*, & ensuite *beguins*: on les distingua aussi par le nom de *freres tisserands*, à cause du métier qu'ils exerçoient. La première confrairie de ces *beghards* paroît avoir été celle qui s'établit à Anvers, en l'an 1228, & qui est toujours florissante, quoiqu'elle se soit bien écartée depuis long-tems de sa première règle: on en vit ensuite paroître plusieurs autres en Allemagne, en France, en Hollande & en Flandres; mais, nonobstant leurs succès, il y en eut moins que de *beguines* (a). Il importe de remarquer, que jamais les papes n'ont proprement honoré de leur approbation, ni les *beghards*, ni les *beguines*; mais ils les ont complètement tolérés, & quelquefois défendus contre la ruse ou la violence de leurs ennemis qui étoient en grand nombre; c'est ce qui paroît par les édits que les papes accorderoient quelquefois en faveur

(a) Voyez Ryckellii, *Vita S. Begga*, p. 635. Ant. Sanders, *Flandria illustrata*, lib. cap. xvj. p. 136. Jo. Bapt. Grammay, *Antiq. Fland. & in Gandavo*, p. 22. Aub. Miræi, *Opera diplom. bist.* tom. III. cap. clxviij. p. 145. Helyot, *Hist. des ordres*, tom. VII. p. 248; il y a cependant quelques erreurs dans ce dernier livre. Gerhardus Antoninus, *Pater minister* (c'est ainsi qu'on appelle aujourd'hui le chef de l'ordre) *Beghardorum Antverpiensium in epistola ad Ryckium*, de *Beghardorum origine & fati*, in Ryckellii *Vita S. Begga*, pag. 489; mais dans plusieurs endroits cet auteur partial cache à dessein la vérité.

des begghards, à la sollicitation des personnes de distinction, qui s'intéressoient pour eux. La plupart des maisons des begghards & des beguines sont aujourd'hui démolies ou servent à d'autres usages. En Flandres, il y a encore aujourd'hui beaucoup de beguines, mais peu de begghards.

S I E C L E
XIII.
II. PART.

XLIII. Après ce que nous avons dit jusqu'ici des conducteurs de l'église & des ordres monastiques ou religieux, institués dans ce siècle ou devenus alors célèbres, il ne sera pas inutile de conclure ce chapitre par un catalogue abrégé des écrivains tant Grecs que Latins, qui pendant la même période se sont faits un nom par leurs ouvrages. Les plus illustres parmi les Grecs, furent:

Ecrivains
Grecs.

Nicolas Acominate, qui a composé un livre intitulé, *l'Histoire & le Trésor de la foi orthodoxe*.

Germain, patriarche Grec: entre plusieurs autres ouvrages moins considérables, nous avons de lui un livre contre les Latins & une *Exposition de la Liturgie grecque*.

Théodore Lascaris: il a laissé des traités sur divers sujets de religion, & il est aussi entré en lice avec les Latins; c'étoit la passion dominante des Grecs qui avoient quelques talens, ils aimoient à défendre l'honneur de leur nation.

Nicephore Blemmidas: il employa sa plume à l'ouvrage important de la réconciliation entre les Grecs & les Latins.

Arsène: sa *synopse* du droit canon des Grecs, n'est rien moins que méprisable.

George Acropolite: il s'acquit une gran-

SIECLE

XIII.

II. PART.

de réputation, non-seulement par ses ouvrages historiques, mais encore par les négociations dont l'empereur Michel le chargea.

Jean Beccus ou Veccus: il se plongea dans de grands embarras, & se fit beaucoup d'ennemis en soutenant contre ses compatriotes, la cause des Latins.

George Metochyte, & Constantin Meliteniote: ils firent tous leurs efforts pour réconcilier les Grecs & les Latins.

George Pachymere: il s'acquît de la réputation par son *Commentaire* sur Denys, le prétendu chef des mystiques, & par l'*histoire* de son tems, qu'il composa.

George le Cyprien: il s'est rendu plus fameux par sa haine pour les Latins & pour s'être fortement opposé à Veccus, que par d'autres ouvrages (165).

Latins.

XLIV. Le nombre prodigieux d'écrivains Latins qui parurent dans ce siècle, fait qu'il nous est impossible de les indiquer tous; nous nous bornerons donc aux plus célèbres & à ceux qui par leurs écrits théologiques, demandent que nous en fassions le plus souvent mention dans cette histoire. Les voici:

Joachim, abbé de Flore, dans la Calabre: quoiqu'il fût estimé pour sa piété & pour son savoir, cependant il avoit peu de talens & de jugement; c'étoit un visionnaire, & par-là même il fut envisagé par le peuple pendant sa vie & après sa mort, comme un prophète envoyé du ciel; ses prédictions sont assez connues, elles ont souvent été publiées (166).

Etienne Langton, archevêque de Cantorbéry: il a écrit des *Commentaires* sur la plupart des livres de l'écriture (167).

François, le fondateur de la société des franciscains ou frères mineurs: ses écrits sont faits pour toucher le cœur & y exciter des sentimens de piété; mais on y trouve peu de génie & de jugement.

Alam de l'Isle: il étoit logicien, & figura beaucoup dans la dispute, il s'attacha aussi beaucoup à l'étude de la chymie, & publia plusieurs discours de morale, où on trouve des exhortations & des préceptes utiles (168).

Jacob de Vitry & Jacob de Voragine: le premier se fit un nom par son *histoire orientale*, & le second par celle des Lombards (a).

Entre les écrivains de ce siècle qui se distinguèrent le plus par leurs travaux dans ce qu'on appelloit la *théologie philosophique* ou *dialectique*, furent: Albert le Grand, Thomas d'Aquin & Bonaventure. qui avoient chacun beaucoup de talens, de pénétration, d'élévation dans l'esprit & d'habileté à traiter les sujets les plus difficiles, quoiqu'on puisse aussi leur imputer beaucoup d'erreurs & de visions qui ne leur font pas honneur (169). Les autres écrivains qui travaillèrent dans le même genre, furent en grand nombre; plusieurs méritent des éloges, mais aucun n'égala la réputation des trois dont nous venons de parler. Voici les principaux: Alexandre de Hales, l'interprète d'Aristote;

SIECLE
XIII.
II. PART.

(a) Jac. Echard, *Scriptor. Domin.* tom I. p. 454.
Gollandi, *Præf. ad acta sanctor.* tom. I. p. 9.

S I È C L E
XIII.
II. PART.

Guillaume de Paris (a), Robert Capito (170), Thomas de Cantimpré, en latin, *Cantipratanensis*; Jean de Peckham, Guillaume Durand, Roger Bacon (171), Richard Middleton, Egidius de Columna, Armand de Belle-vue, *de Bello visu*, & divers autres.

Hugues de S. Cher: il se fit beaucoup de réputation par sa *Concordance de la Bible* (172).

Guillaume de S. Amour: il soutint avec beaucoup d'esprit & de courage une guerre littéraire avec les ordres mendiants, qui regardoient la pauvreté comme une marque de sainteté.

Humbert, natif de Romans, en Dauphiné: il composa entr'autres le *Miroir des Religieux*, ou six livres d'instructions spirituelles pour la vie religieuse, qu'il vouloit rendre plus parfaite.

Guillaume Perrault: il se fit la plus grande réputation par son système de morale, publié sous le titre de *Summa virtutum & vitiorum* (b).

Raimond Martin: il s'est sauvé de l'oubli par son *Pugio fidei* ou poignard de la foi, qu'il opposa aux Juifs & aux Sarasins.

Jean de Paris: il mérite une place distinguée parmi les défenseurs de la vérité, de la justice & de la liberté; puisqu'il soutint les droits des princes contre les usurpations des papes, & qu'il se déclara ou-

(a) Voyez la *Gallia christiana*, publiée par les bénédictins, tom. VII. p. 95.

(b) Voyez Colonia, *Hist. littér. de la ville de Lyon*, tom. II. p. 322.

vertement contre l'opinion reçue sur la sainte cene & la présence réelle (173).

S I E C L E
XIII.
II. PART.

CHAPITRE III.

De la doctrine de l'église chrétienne dans ce siècle.

I. Quelque nombreux & fâcheux que fussent déjà dans l'église les abus de la superstition, ils augmentèrent beaucoup dans ce siècle, bien loin de diminuer, & par-là la religion chrétienne eut beaucoup à souffrir. Les progrès de la raison humaine & de la vérité furent retardés chez les Grecs & les orientaux, par leur haine excessive pour les Latins, par leur admiration aveugle pour tout ce qui avoit un air d'antiquité, par l'indolence de leurs évêques, par l'ignorance des autres ecclésiastiques & par les malheurs du tems. Parmi les Latins, plusieurs causes contribuèrent à augmenter les ténèbres qui les couvroient: déjà d'un côté, les papes s'opposèrent de toutes leurs forces à tout ce qui pouvoit avoir le rapport le plus éloigné à la diminution de leur autorité; en conséquence, ils travailloient constamment à retenir le peuple dans l'ignorance & à faire échouer toutes les démarches qui tendoient à quelque réforme dans la doctrine ou dans la discipline de l'église: d'un autre côté, les théologiens scholastiques, entre lesquels nous devons sur-tout compter les domini-

Etat général de la religion.

S I È C L E
XIII.
II. PART.

cains & les franciscains, célèbres par leur subtilité & leur jargon inintelligible, répandoient tous les jours plus d'obscurité sur les vérités les plus simples de la religion, ennemie de cet esprit de chicane, de sophisme & de puérile profondeur qui les caractérisoit. Il est vrai qu'on ne peut pas en accuser également tous les théologiens; ceux-là furent les plus coupables qui prêchoient au peuple ces deux erreurs abominables, la première, qu'il est au pouvoir de l'homme, s'il veut, de rendre à Dieu une obéissance plus parfaite que celle qu'il exige; la seconde, que toute la religion consiste dans une certaine gravité extérieure & dans certains mouvemens étudiés du corps.

Nouveaux
articles de
foi, imposés par Innocent III.

II. Il est aisé de confirmer par divers faits particuliers le tableau général que nous venons de tracer de l'état de la religion. Dans le quatrième concile de Latran, célébré par Innocent III. en l'an 1215, & composé d'un grand nombre d'ecclésiastiques (174), l'impérieux pontife, sans daigner consulter qui que ce soit, ne publia pas moins de soixante & dix decrets, qui non-seulement servoient à étendre l'autorité des papes & du clergé, mais encore prescrivoient de nouveaux articles de foi aux chrétiens. Jusques là les opinions des docteurs sur la manière dont J. C. est présent dans l'eucharistie, avoient beaucoup varié & l'église n'avoit rien décidé là-dessus de positif; ce fut Innocent qui voulut fixer à cet égard la créance auparavant libre des chrétiens, & qui se détermina pour la plus étrange opinion que la superstition en délire

délire ait jamais imaginée : il décida que le sentiment de la présence réelle, tel qu'il est reçu aujourd'hui dans l'église romaine, étoit seul orthodoxe, & il eut la gloire d'introduire & d'établir l'usage du mot inoui de *transubstantiation*, consacré à désigner ce grand mystère (a). De sa propre autorité, le même pape mit au nombre des devoirs de la religion, la confession auriculaire, par laquelle chacun est tenu non-seulement de faire à un prêtre une confession générale de ses péchés, mais encore d'entrer dans le détail, sans en omettre aucun. A la vérité, avant ce tems-là, plusieurs docteurs croyoient cette confession d'une autorité divine ; mais leur sentiment n'avoit jamais été celui de l'église ; car quoique la confession de ses péchés fût regardée avec raison comme un devoir essentiel, cependant tout chrétien étoit libre de la faire mentalement à Dieu, ou, s'il l'aimoit mieux, à quelque directeur spirituel (b). Ces deux decrets reçus par le crédit d'Innocent, comme des loix divines & ecclésiastiques, occasionnerent de nouvelles institutions & de nouveaux rites, dont on ne trouve pas même la plus légère trace dans l'écriture-sainte, ni dans les siècles apostoliques, & qui étoient plus propres à étendre le regne de la superstition, qu'à réformer les abus dont elle étoit la source.

S I È C L E
XIII.
II. PART.

(a) Voyez Edm. Albertinus, de *Eucharistia*, lib. III. p. 972.

(b) Voyez le livre de Daillé, sur la *Confession auriculaire*.

S I È C L E

XIII.

II. PART.

La secte
des flagel-
lans.

III. Rien ne nous fait mieux connoître le triste état de la religion dans ce siècle, & le fanatisme qui régnoit alors par-tout, que la secte des flagellans, qui prit naissance en 1260 en Italie, d'où elle se répandit dans presque toute l'Europe. Les sociétés de cet ordre offroient le spectacle le plus révoltant qu'on puisse imaginer : on voyoit courir nuds & en troupes, des hommes & des femmes de tout rang & de tout âge, dans les places publiques des plus grandes villes, dans les campagnes & dans les déserts, déchirant impitoyablement leur peau à grands coups de fouet, poussant des cris affreux & regardant le ciel d'un air farouche & égaré, le tout dans la vue d'obtenir le pardon de leurs péchés par ces mortifications volontaires (a). Cette manière d'appaîser la Divinité étoit bien conforme aux idées de ce tems-là, & en cela, les flagellans ne faisoient que mettre en pratique les leçons des moines, & sur-tout celles des mendiens ; ils s'attirèrent le respect, non-seulement de la populace, mais encore de tout le monde, par l'air de sainteté extraordinaire qu'ils affectoient. Cependant ils n'eurent pas toujours autant de crédit ; car quoique la conduite des premiers

(a) Christ. Schœtgenii, *Historia Flagellantium*. Jacques Boileau, *Hist. des Flagellans*, chap. IX. p. 253. Nous avons aussi un tableau bien naïf de la discipline & du fanatisme de ces flagellans, dans Martene, *Voyage littéraire de deux bénédictins*, tom. II. p. 105 ; on peut comparer avec lui Muratori, *Antiq. Ital. medii ævi*, tom. VI. p. 469.

flagellans fût irréprochable, à mesure que leur société devint plus nombreuse, plusieurs, comme on devoit naturellement s'y attendre de la part de gens de cette espece, se corrompirent & soutinrent des opinions absurdes & impies. Il en résulta que les empereurs & les papes jugerent à propos d'arrêter les progrès de ce fanatisme, en déclarant toute flagellation de cette nature contraire à la loi de Dieu & au bien de l'ame.

IV. Les interprètes ou commentateurs de ce siecle sont peu différens de ceux des précédens; la plupart creusoient dans l'écriture, ou plutôt dans leur imagination, pour tâcher d'en tirer ce qu'ils appelloient le *suc intérieur* ou la moëlle, c'est-à-dire, le sens caché & myltique, & en cela montroient si peu d'habileté & d'invention, que la plupart de leurs explications doivent paroître insipides & ridicules à quiconque n'a pas perdu tout goût & tout jugement. Si on veut s'assurer par soi-même de la justesse de cette critique ou faire l'épreuve de sa patience, on n'a qu'à lire les explications de divers livres du vieux & du nouveau Testament, composées par l'archevêque Langton, par Hugues de S. Cher & par Antoine de Padoue. Les docteurs myltiques porteroient au plus haut point l'abus de ce genre d'interprétation, ils se tourmentoient follement pour trouver des sens myltérieux & cachés où le sens commun n'appercevoit que des vérités simples & évidentes. C'étoit aux petits génies à se contenter de celles-ci; pour eux,

SIECLE
XIII.
II. PART.

La manie-
re d'expli-
quer l'écrit-
ture chan-
ge peu à
peu dans
ce siecle.

S I È C L E
XIII.
II. PART.

ils avoient trop de discernement & de pénétration, pour ne pas voir clairement dans l'écriture, tout ce qui s'accordoit avec leurs vaines imaginations. Leurs adversaires, les scholastiques, n'étoient pas non plus trop ennemis de cette méthode, quoique leur principal soin fût de rassembler les opinions des anciens docteurs, plutôt que d'en inventer de nouvelles, comme il paroît par les écrits d'Alexandre Hales, de Guillaume Alverne & de Thomas d'Aquin lui-même. Nous ne devons cependant pas oublier de remarquer qu'en général les scholastiques, & en particulier ceux que nous venons de nommer, avoient souvent recours aux subtilités de la logique & de la métaphysique, pour soutenir leurs explications de l'écriture-sainte. Hugues de S. Cher, pour faciliter l'étude & l'interprétation de l'écriture, composa sa *Concordance* (a); & les dominicains, sous les yeux du savant Jordan, leur supérieur, donnerent une nouvelle édition de la version latine de la Bible, revue & corrigée sur les anciens manuscrits (b). Les Grecs ne contribuèrent presque en rien qui mérite du moins quelque attention, à l'intelligence de l'écriture, dont la plus grande partie fut expliquée par Grégoire Abulpharaius, ce fameux Syrien, si renommé par son savoir dans tout l'orient, & dont nous avons déjà eu oc-

(a) Voyez Echardi, *Scriptor. ordin. prædicator.* tom. I. p. 194.

(b) Rich. Simon, *Critique de la Biblioth. des auteurs ecclésiastiques*, par M. Dupin.

raison de parler dans cette histoire (a).

V. On multiplia beaucoup dans ce siècle les systèmes de théologie & de morale : il feroit trop long d'indiquer tous ceux qui en composèrent; quiconque avoit quelque talent s'employoit à ce genre d'ouvrage, surtout parmi ceux qui enseignoient dans les universités, au nombre desquels nous devons principalement mettre les dominicains & les franciscains. Il n'est pas, sans doute; nécessaire d'entrer dans des détails sur tous ces docteurs, puisqu'il suffit de connoître Albert le Grand & Thomas d'Aquin pour avoir une idée suffisante des autres productions qui n'étoient que des répétitions de celles de ces deux grands maîtres. Le dernier, qu'on appelloit communément l'ange des écoles ou le docteur angélique, fut regardé sans contradiction comme le premier des théologiens de ce siècle, & placé avec raison à la tête de tous ceux qui avoient réduit en système la théologie chrétienne, & qui l'avoient traitée selon la méthode scientifique. Il n'eut pas plutôt mis au jour sa *Somme de Théologie & de Morale*, qu'elle fut reçue par-tout avec les plus grands applaudissemens, mise dans le même rang que le fameux livre des *Sentences* de Pierre Lombard, & jugée digne de servir de modele à la jeunesse, de texte à ceux qui enseignoient, & de règle de foi à tout le monde. Quelques écrivains, il est vrai, ont nié que Thomas en fût l'au-

SIECLE
XIII.

II. PART.

Etat de la
théologie
didactique.

(a) Jos. Sim. Affemani, *Biblioth. orient. Vatican.*
tom. II. p. 277.

SIÈCLE
XIII.

II. PART.

Les docteurs scholastiques pour la plupart étoient réaux
(175).

teur (a); mais les raisons qu'ils en ont données, sont destituées de tout fondement (b).

VI. La plupart de ces docteurs prenoient Aristote pour leur modèle, & se servoient des subtilités de sa logique & de sa métaphysique, pour éclaircir leur doctrine & répondre aux difficultés. Dans l'explication des vérités les plus sublimes de la religion, ils suivoient sur-tout le sentiment des réaux, qui dans ce siècle étoient en plus grand nombre & dans un état plus florissant que les nominaux, à cause de la protection de Thomas d'Aquin & d'Albert le Grand, qui leur avoit donné beaucoup de lustre. Cependant, malgré toute leur subtilité & leur pénétration, ces docteurs irréfragables, séraphiques & angéliques, comme on les appelloit communément alors, étoient souvent plus sages à leurs propres yeux qu'ils ne l'étoient en effet, & pour l'ordinaire, ils ne faisoient qu'obscurcir les matières sur lesquelles ils croyoient répandre beaucoup de jour; car, sans parler de la singularité de quelques-unes de leurs expressions, de la barbarie de leur style & de leur envie ridicule & démesurée de pénétrer dans des profondeurs qui sont fort au-dessus de la portée des hommes, il est certain que leur manière de raisonner, a

(a) Voyez Jo. Launoii, *Traditio ecclesie circa Simoniam*, p. 290.

(b) Voyez Natalis Alexandre, *Hist. eccl. sac.* XIII. p. 391. Echard & Quetif, *Scriptor. ordin. prædicator. sac.* XIII. tom. I. p. 293. Ant. Touron, *Vie de S. Thomas*, p. 604.

des défauts que tout bon philosophe tâchera sur-tout d'éviter avec soin : ils ne définissent rien exactement, & de-là naît une foule de disputes de mots ; ils ne font aucune division claire & précise, ce qui répand dans leurs écrits une confusion dont on ne peut se tirer. Le docteur angélique lui-même, malgré sa méthode tant vantée, tombe dans ces défauts ; ses définitions sont souvent vagues & obscures, ses plans & les divisions, quoiqu'il y mette beaucoup d'art, manquent de clarté & de proportion.

VII. Dans ce siècle, la raison & la philosophie furent les sources dans lesquelles on se piqua sur-tout de puiser les vérités de la religion, en sorte que le nombre de ceux qui, à l'exemple des anciens docteurs, les tiroient de l'écriture-sainte, & que pour cette raison on appelloit *biblistes*, diminua beaucoup. Il est vrai que quelques personnes d'une grande piété (a), & même quelques papes (177), exhorterent fortement les théologiens scholastiques, & en particulier ceux de Paris, à changer de méthode & à mettre de côté toutes les subtilités de la philosophie, pour ne déduire la science du salut que de l'écriture-sainte, où on la trouve dans toute sa pureté : mais ces exhortations furent fort inutiles, le mal étoit trop enraciné pour qu'on pût le guérir, & la passion pour la logique & la métaphysique étoit si

Le nombre des compilateurs ou bibliistes (176) fut diminué.

(a) Voyez Du Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. II. p. 129. 180. Ant. Wood, *Antiq. Oxon.* tom. I. p. 91. 92. 94.

S I E C L E

XIII.

II. P A R T.

forte, qu'aucune représentation, ni aucun raisonnement, ne purent la diminuer. Rendons cependant justice aux scholastiques, & remarquons qu'ils ne mirent pas entièrement de côté l'écriture & la tradition; mais ce qu'ils en emprunterent, fait bien voir qu'ils avoient peu étudié & l'une & l'autre^(a). D'ailleurs, il est certain que dans la suite ils abandonnerent à d'autres le soin de consulter ces sources, & réservèrent pour eux les chicanes de la dialectique & de la métaphysique; mais indépendamment de leur goût pour la philosophie, qui flattoit leur vanité, nous pouvons trouver dans la nature de leur profession & des circonstances dans lesquelles ils se trouvoient, d'autres raisons du choix de leur méthode: pour la plupart, ces docteurs subtils étoient des dominicains ou des franciscains, qui ne possédoient rien, n'avoient pas même des bibliothèques, & menaient une vie errante, en sorte que ceux qui vouloient se faire quelque réputation littéraire, étoient obligés de tirer tout d'eux-mêmes, n'ayant aucun autre secours.

Les scholastiques rencontrent de fortes oppositions.

VIII. Les opinions de ces théologiens prétendus philosophes, que l'on inspiroit à la jeunesse, parurent fort dangereuses aux partisans des anciens peres: de-là vint qu'ils firent tous leurs efforts pour en arrêter les progrès & décrier leurs auteurs, & en cela, ils n'é-

(a) Faydit, *Altération du dogme théologique par la philosophie d'Aristote*, p. 289. Richard Simon, *Critique de la Bibliothèque des auteurs ecclésiast.* par M. Dupin, tom. 1. p. 170. 187.

toient pas tout-à-fait mal fondés; car les docteurs subtils de l'école non-seulement expliquoient tous les dogmes de la religion, conformément à leurs principes, & soumettoient tout à la raison, mais encore, foudroyoient & répandoient les sentimens les plus impies sur l'Être suprême, le monde matériel, l'origine de l'univers & la nature de l'ame, & lorsqu'on leur objectoit que ces sentimens étoient contraires à l'esprit du christianisme & aux termes exprès de l'écriture, ils se tiroient d'affaire en disant, qu'à la vérité ils étoient faux en théologie, mais vrais en philosophie; distinction absurde, que les déistes modernes ont adoptée, & au moyen de laquelle ils se croient en droit de tout dire contre la religion. Cette guerre ouverte entre les biblistes & les scholastiques fut extrêmement animée pendant tout ce siècle, sur-tout dans les universités d'Oxford & de Paris, où nous voyons les premiers faire les imputations les plus odieuses aux derniers & les accuser de corrompre la doctrine de l'Evangile dans leurs leçons & dans leurs discours particuliers (a): S. Thomas lui-même fut accusé d'avoir des opinions erronnées, du moins plusieurs docteurs de Paris doutèrent très-fort de son orthodoxie (b); aussi

S I È C L E
XIII.
II. PART.

(a) Voyez Matth Paris, *Histor. major.* p. 541. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom.III.p.397,430,433, 472, &c.

(b) Voyez Jo.Launoï, *Histor. gymnas. Navarreni*, part.III. lib.III. cap.cxvj. tom.IV. opp.part.I. p. 485. Boulay, *Hist.acad.Paris.* tom.IV. p.204. Petri

S I È C L E
XIII.
II. PART.

Les mysti-
ques s'op-
posent aux
scholasti-
ques.

vit-il de grandes ligue se former contre lui; mais il trouva le moyen de conjurer l'orage & d'échapper au danger qui le menaçoit. D'autres qui avoient moins de réputation & de crédit, furent traités avec plus de sévérité. Les auteurs vivans furent obligés de reconnoître leurs erreurs, & on flétrit la mémoire de ceux qui avoient persévéré jusqu'à leur dernier moment dans leurs opinions.

IX. Mais les ennemis les plus redoutables des scholastiques furent les mystiques qui rejetant tout ce qui avoit l'apparence de raisonnement & de dispute en matière de religion, se bornoient à perfectionner la piété intérieure & à remplir le cœur d'une tendre dévotion, ce qui leur donnoit beaucoup de crédit sur le peuple, toujours plus flatté de ce qui remue les passions que de ce qui s'adresse uniquement à l'esprit. Aussi les scholastiques redoutant l'opposition de ces favoris de la multitude, trouverent-ils plus à propos de les désarmer par des égards que de les irriter par un retour d'invectives: ils prirent donc le parti de les flatter, & non-seulement ils exalterent leur système sur le sentiment intérieur, mais ils l'expliquèrent & le défendirent; ils l'associerent même à leur philosophie, quoique ces deux doctrines fussent aussi incompatibles qu'il étoit possible. Personne n'ignore que Bonaventure, Albert le Grand, Robert Capito & Thomas

Zornii, *Opuscula sacra*, tom. I. p. 445. R. Simon, *Lettres choisies*, tom. II. p. 266. Echardi, *Scriptur. ordin. prædic. mor.* tom. I. p. 435.

d'Aquin, contribuèrent par leurs savans ouvrages à reconcilier ainsi les mystiques avec les scholastiques, & même ils allèrent jusqu'à composer des commentaires sur Denys l'Aréopagite, le chef des mystiques, que selon toute apparence, ils regardoient dans le fond avec mépris.

SIECLE
XIII.
II. PART.

Etat de
la morale
chrétien-
ne.

X. Les scholastiques & les mystiques de ce siècle travaillèrent à l'envi sur la morale ; mais leur méthode, comme il est aisé de le comprendre, étoit très-différente : nous pouvons nous former une idée de celle des mystiques par les *Observations* de George Pachymere sur les écrits de Denys, & par les *Instituts spirituels* ou *Abrégé de la Théologie mystique*, composé par Humbert de Romanis. Le premier de ces ouvrages est écrit en grec, & le second en latin. Pour ce qui est des scholastiques, ils s'occupoient sur-tout à définir la vertu & le vice en général, & à donner les caractères de chaque vice & de chaque vertu en particulier : de-là ce nombre prodigieux de *sommes* ou de traités systématiques que l'on vit paroître dans ce siècle, sur les vertus & sur les vices. Ces docteurs de l'école divisoient les vertus en deux classes ; celle des vertus morales, qui ne différoient point des devoirs qu'Aristote recommandoit à ses disciples, & celle des vertus théologiques, qu'ils faisoient consister, selon les paroles de S. Paul, *I Cor. XIII. 13.* dans la foi, l'espérance & la charité. Dans le développement des vertus comprises dans ces deux classes, ils sembloient avoir plus en vue le plaisir de disputer que celui d'instruire, &

SIECLE
XIII.
II. PART.

ils employoient toute leur subtilité à combattre des phantomes de difficultés qu'ils avoient eux-mêmes créées. Thomas d'Aquin brilla dans ce genre comme une étoile de la première grandeur, quoique souvent enveloppé, ainsi que tous les autres scholastiques, de nuages impénétrables; il employa toute la seconde partie de sa fameuse somme à établir les principes de la morale & à éclaircir & déduire tous les devoirs qui en résultent. Cette partie de son ouvrage a eu l'honneur dangereux de passer par les mains d'un nombre prodigieux de commentateurs.

Remarque
 importante
 sur la ma-
 nière de
 traiter la
 morale
 dans ce sie-
 cle.

XI. Il est absolument nécessaire d'avertir ici, qu'il faut lire avec beaucoup de précaution les écrivains de morale de ce siècle & des suivans, par cette raison que, quoiqu'ils se servent des mêmes termes que les auteurs sacrés, ils les prennent dans un sens entièrement différent; ils parlent de justice, de charité, de foi & de sainteté, mais par leur subtilité & leurs jeux de mots éternels, ils en font des devoirs qui n'ont aucun rapport avec les aimables & sublimes vertus que J. C. a prescrites sous ces noms: un seul exemple suffira pour mettre cette observation dans un plein jour. Quand J. C. parle d'un homme qui a de la piété, d'un homme de bien, il entend par-là un homme qui consacre son corps & son esprit au service de Dieu & qui fait consister sa gloire, son bonheur & tout son devoir à obéir à ses loix; mais dans le langage des moralistes de ce siècle, un homme pieux ou un homme

de bien étoit celui qui se dépouilloit de ses biens pour enrichir le clergé, bâtir des églises, fonder des monasteres, & dont la foi & la conduite étoient aveuglément soumises aux décisions & aux volontés du pape, qui ne voyoit que par ses yeux & n'agissoit que par ses directions. Les idées de ces écrivains sur la justice n'étoient pas plus exactes, puisque, selon eux, il étoit permis de persécuter & même de faire mourir les hérétiques, c'est-à-dire, ceux qui n'obéissoient pas aveuglément aux decrets des papes, ou n'admettoient pas toutes les absurdités qu'ils débitent en matiere de foi.

SIECLE
XIII.
II. PART.

XII. Les controversistes de ce siecle furent plus nombreux que respectables: Nicetas Acominate, qui brilla parmi les Grecs, attaqua toutes les sectes dans son ouvrage intitulé, *le Trésor de la foi orthodoxe*: mais il combattit à la maniere de ses compatriotes, en se servant des decrets des conciles, des décisions des peres, plutôt que du raisonnement & de l'autorité de l'écriture-sainte. Raimond de Pennafort fut le premier entre les Latins, qui renonçant à la méthode antichrétienne d'employer le fer & le feu pour convertir les infideles, entreprit de vaincre les Juifs & les Sarasins par le raisonnement (a). Son exemple engagea dans la même controverse un grand nombre d'écrivains qui entendoient l'hébreu & l'arabe, entre lesquels on doit, sans difficulté, le

Etat de la
théologie
polémique.

(a) Echarid & Quetif, *in scriptoribus ordinis predicator. tom. I. §. xiiij. p. 106.*

S I È C L E

XIII.

II. PART.

La contro-
verse entre
les Grecs &
les Latins
continue.

premier rang à Raymond Martin, le célèbre auteur de l'*Épée de la Foi* (a). Thomas d'Aquin se distingua aussi beaucoup dans cette lice, & son livre contre les *Gentils* (b) n'est rien moins que méprisable. N'oublions pas le savant traité d'Alan de l'Isle, destiné à repousser les objections des Juifs & des payens (c). Les autres écrivains qui s'attachèrent à quelque branche particulière de controverse, furent de beaucoup inférieurs à ceux dont nous venons de parler, & leurs ouvrages semblent avoir moins en vue de faire connoître la vérité que de rendre odieux leurs adversaires.

XIII. La grande controverse entre l'église grecque & l'église latine continuoit toujours, & tout ce que l'on put faire pendant ce siècle pour la terminer, fut inutile. Gregoire IX. employa à cette reconciliation le ministère des franciscains, & ne cessa de s'occuper avec zèle de cet objet intéressant, depuis l'an 1231 jusqu'à la fin de son pontificat, mais sans la moindre apparence de succès (d). Innocent IV. entra dans les mêmes vues, n l'an 1247, & envoya dans ce but à Nicée

(a) Bayle, *Dictionn. art. Martini*. Pauli Colomesii, *Hispania orient.* p. 209.

(b) Jo. Alb. Fabricius, *Delect. argumentorum & scriptor. pro veritate relig. christian.* p. 270.

(c) *Liber contra judæos & paganos.*

(d) Voyez Wadding, *Annal. minor.* tom. II. pag. 279. 296. & Echard, *Scriptor. ordin. predicator.* tom. I. p. 103. 911. Ajoutez-y Matth. Paris, *Histor. major.* p. 386.

Jean de Parme, avec quelques autres franciscains, tandis que le pontife grec vint en personne à Rome & fut déclaré légat du siège apostolique (a). Mais tous ces égards réciproques qui donnoient de grandes espérances à ceux qui soupiroient après une réconciliation, ne produisirent nullement l'effet qu'on en attendoit : de nouveaux incidens rompirent toutes les mesures qu'on avoit prises, & le feu de la discorde éclata plus que jamais. Sous le pontificat d'Urbain IV. les choses semblerent prendre une meilleure tournure, on renouvela les propositions de paix, de manière à faire espérer une heureuse & prompte conclusion ; car Michel Paléologue n'eut pas plutôt chassé les Latins de Constantinople, qu'il envoya des ambassadeurs à Rome pour faire connoître ses dessein pacifiques, comptant par là d'établir d'une manière solide l'empire qu'on lui disputoit, & de gagner à son parti l'évêque de Rome (b) : mais au milieu de ces négociations, Urbain mourut & l'ouvrage de la réconciliation fut encore une fois suspendu. Sous le pontificat de Grégoire X. on le reprit de nouveau ; le même empereur fit encore des propositions de paix, & malgré les oppositions de son clergé, il envoya des ambassadeurs au concile de Lyon, en l'an 1274.

S I È C L E
XIII.
II. PART.

(a) Voyez Baluzii, *Miscellan.* tom. VII. pag. 370. 388. 393. 397. 497. 498. Wadding, *Annal. minor.* tom. III. & IV. p. 37.

(b) Wadding, *Annal. minor.* tom. IV. p. 181. 201. 223. 259.

SIECLE
XIII.
II. PART.

(a); là, avec le consentement de Jean Vécus, patriarche de Constantinople, & de plusieurs évêques grecs, il accepta les conditions de paix proposées par le pape (178): mais cette réunion ne fut pas durable; quelques années après, les affaires ayant entièrement changé en Grece & en Italie, de maniere que les Grecs n'avoient plus d'invasion à craindre de la part des Latins, Andronique, fils de Michel, assambla à Constantinople, en l'an 1284, dans le palais de Blacherne, un concile qui, par un decret solennel, cassa le traité de paix, regardé comme ignominieux, & envoya en exil Veccus, son auteur (b). Cet acte de vigueur, comme on peut aisément le comprendre, ranima la dispute plus que jamais, & fut suivi d'un schisme complet, & des plus affreuses divisions parmi le clergé grec.

Les disputes sur la présence réelle continuent.

XIV. Nous passons sous silence plusieurs controverses particulieres moins importantes, & qui en elles-mêmes & dans leurs circonstances, n'ont rien d'intéressant; mais n'oublions pas de remarquer que la grande dispute sur l'eucharistie, continua pendant tout ce siecle, non-seulement en France, mais encore dans plusieurs autres endroits:

(a) Voyez Wadding, *Annal. minor.* tom. IV. p. 343. 371. tom. V. p. 9. 29. 62. Colonia, *Hist. litt. de la ville de Lyon*, tom. II. p. 284.

(b) Leon Allatius, *de perpetua consens. eccles. orient. & occident.* lib. II. cap. xv. pag. 727. Fred. Spanheim, *de perpetua diffensione, grecor. & latin.* tom. II. opp. p. 488.

car quoique dans le concile de Latran, célébré en l'an 1215, Innocent III. eût pris sur lui de mettre la transubstantiation au nombre des dogmes avoués de l'église latine, cependant l'autorité de ce décret fut contestée par bien des personnes, & plusieurs théologiens eurent le courage de soutenir la probabilité de l'opinion contraire à celle qu'il établissoit. Ceux qui, suivant Berenger, ne regardoient le pain & le vin que comme les symboles du corps & du sang de J. C. n'osoient, il est vrai, ni déclarer, ni défendre publiquement leur opinion; mais quelques-uns croyant que c'étoit assez de retenir le terme de *présence réelle*, se permettoient aussi de l'expliquer d'une manière très-différente de celle d'Innocent (a). Entre ceux-ci, Jean de Paris, surnommé *Asinus Pungens*, docteur subtil de l'université de cette ville, se fit un grand nom, & sans encourir la disgrâce de ses supérieurs, il substitua vers la fin de ce siècle, le mot de *consubstantiation* à celui de *transubstantiation* (179).

(a) Pet. Allix, *Præf. ad F. Johannis determinat. de sacramento altaris*, publiée à Londres, in-8vo. en 1686.



CHAPITRE IV.

Des rites & des cérémonies en usage dans l'église pendant ce siècle.

SIECLE

XIII.

II. PART.

Multipli-
cation des
rites.

I. ON ne feroit pas, si on vouloit rapporter tout ce qu'on ajouta dans ce siècle au culte extérieur, pour en augmenter la pompe : les innovations furent en partie l'ouvrage des papes & en partie celui des prêtres & des moines qui partageoient la vénération qu'inspiroit la beauté du spectacle. Sans entrer à cet égard dans le détail, nous remarquerons seulement en général que la religion n'étoit plus entre les mains des conducteurs de l'église, qu'une sorte de représentation théatrale, destinée à frapper les sens & accompagnée de tout ce qui pouvoit faire une plus forte impression sur la multitude ; on exposoit à ses yeux, dans certains tems & sur-tout dans les grandes fêtes, tout ce que la Providence a fait d'extraordinaire en faveur de l'église, & les principaux événemens de l'histoire chrétienne, sous des figures & des actions allégoriques, ou plutôt dans des espèces de farces (180) ; mais ces scènes tragico-comiques, mélange singulier des objets les plus augustes & les plus ridicules, quoiqu'elles excitassent une sorte de dévotion dans le peuple, en l'amusant, étoient assurément plus nuisibles qu'utiles à la religion ; elles avilissoient sa dignité naturelle & l'exposoit aux railleries de ses ennemis.

II. Il n'est pas surprenant que le pain consacré dans l'eucharistie soit devenu un objet de culte, c'est une conséquence naturelle du dogme de la transubstantiation : mais on ne s'en tint pas-là ; de ce dogme absurde sortit cette foule de cérémonies & de décorations brillantes, encore en usage dans l'église romaine, pour honorer ce pain déifié comme on l'appella. De-là ces superbes ciboires, dans lesquels repose la Divinité, sous cette nouvelle forme (181), ces lampes magnifiques & autres ornemens qui devoient embellir le séjour du nouveau Dieu : de-là la coutume qui subsiste encore, de porter ce pain sacré en procession dans les rues, lorsqu'on va le donner aux malades ou aux mourans, & autres cérémonies de cette nature, si honteuses pour la religion & l'humanité ; mais ce qui mit le comble à la superstition fut l'institution de la fête du S. sacrement, ou, comme quelques-uns l'appellent, du *corps de J. C.* Voici quelle en fut l'origine : une dévote, nommée *Juliane*, qui demouroit à Liege, dit qu'elle avoit eu du ciel une révélation, qui lui avoit appris que Dieu vouloit qu'on célébrât une fête annuelle du S. sacrement, c'est-à-dire, de la présence réelle du corps de J. C. dans la sainte cene. Peu de personnes ajoûterent foi à cette vision, dont toutes les circonstances étoient absurdes (182), & elle seroit tombée d'elle-même, si elle n'eût été soutenue par Robert, évêque de Liege, qui en l'an 1246, publia dans toute la province un ordre pour que l'on célébrât cette fête, malgré

S I È C L E

XIII.

II. PART.

Rites institués dans l'eucharistie.

SIECLE
XIII.
II. PART.

les oppositions que l'on savoit bien qu'elle rencontreroit, n'étant fondée que sur un rêve aussi incroyable. Après la mort de Julianne, une de ses amies, appelée *Eve*, entreprit de soutenir ce qu'elle avoit avancé; & en l'an 1264, eut assez de crédit pour engager le pape à publier une bulle pour l'institution de la fête en question dans toute la chrétienté, sans aucune exception. Mais cette bulle ne produisit pas tout son effet, parce que le pontife mourut peu de tems après qu'elle eut été publiée, de sorte que la fête dont il s'agit, ne fut pas généralement célébrée dans les églises latines, avant le pontificat de Clément V. (a), qui dans un concile assemblé à Vienne en Dauphiné, en l'an 1311, confirma la bulle d'Urbain, & ainsi en dépit de toutes les oppositions, institua une solennité qui contribua plus que le decret de Latran, sous Innocent III. ou que toutes les exhortations de ses successeurs, à affermir le dogme de la transsubstantiation.

Année
 jubilaire
 ajoutée
 aux rites
 de la religion.

III. Vers la fin de ce siècle, Boniface VIII. ajouta aux fêtes de l'église le fameux jubilé qu'on célèbre encore à Rome dans un tems fixe avec beaucoup de magnificence. En l'an

* (a) Voyez Barthol. Fisen, *de origine prima festi corporis Christi ex viso sanctæ virginis Julianæ oblatione*, publié in-8vo. à Liege, en 1619. Dallæus, *de cultus religiosi objecto*, pag. 287. *Acta sanctorum*. April. tom. I. p. 437. 903. & sur-tout Benedict. Pont. Max. *de festis Christi & Mariæ*, lib. I. cap. xiiij. pag. 360. tom. X. opp.

1299, il se répandit un bruit dans cette ville que tous ceux qui, dans le courant de l'année suivante, visiteroient l'église de S. Pierre, obtiendroient le pardon de leurs péchés, ce qui auroit lieu une fois tous les siècles, pour ceux qui s'acquitteroient de ce devoir. Boniface n'en eut pas plutôt entendu parler, qu'il fit faire toutes les perquisitions possibles pour découvrir l'auteur & le fondement de ce bruit. Le fruit de ses recherches fut bien conforme à ses vues ; car il fut convaincu par les preuves les plus certaines (183), à ce que disent les historiens catholiques romains, que de tout tems le pardon des péchés avoit été effectivement attaché à cet acte de dévotion. Aussi-tôt que le pape en fut instruit, il adressa à tous les chrétiens une lettre, par laquelle il promit au nom de l'église, une indulgence plénierie à ceux qui, pendant la dernière année du siècle confesseroient leurs péchés & visiteroient, dans des sentimens de contrition & de repentance, les églises de S. Pierre & de S. Paul à Rome (184). Les successeurs de Boniface ne se sont pas contentés de charger cette institution superstitieuse de tous les ornemens dont ils ont pu s'aviser ; mais voyant par l'expérience qu'elle contribuoit beaucoup à augmenter le lustre & les revenus de l'église de Rome, ils ont rendu les jubilés plus fréquens, en les faisant célébrer tous les vingt-cinq ans (185).

S I È C L E
XIII.
II. PART.

CHAPITRE V.

*Des divisions & des hérésies qui troublèrent
l'église dans ce siècle.*

S I È C L E

XIII.

II. PART.

Les nesto-
riens & les
jacobites,

I. **O**N ne nous parle d'aucune secte qui se soit élevée parmi les Grecs dans ce siècle. Les nestoriens & les jacobites établis aux extrémités de l'orient, & qui n'avoient pas moins d'aversion que les Grecs pour les rites & la domination de l'église de Rome, furent sollicités par les franciscains & les dominicains, que les papes envoyoient parmi eux en qualité de missionnaires, à se soumettre au joug de Rome. En l'an 1246, Innocent IV. fit tous ses efforts pour les réduire sous son obéissance, & en l'an 1278, Nicolas IV. proposa un accommodement aux nestoriens, sur-tout à ceux qui demeuroient dans le nord de l'Asie (a). Les chefs des nestoriens & des jacobites sembloient prêter l'oreille aux propositions qu'on leur faisoit; mais bientôt toute espérance de paix s'évanouit & plusieurs causes concoururent à prolonger le schisme.

Disputes
des papes
avec diffé-
rentes sec-
tes, qu'ils
appelloient
indistincte-
ment du
nom d'hé-
rétiques.

II. Pendant tout ce siècle, les papes persécutèrent de la manière la plus cruelle toutes les sectes qu'il leur plaisoit d'appeller hé-

(a) Odor. Raynaldus, *Annal. eccles.* tom. XIII. ad ann. 1247. §. xxxij. & tom. XV. ad ann. 1303. §. xxij. & ad ann. 1304. §. xxij. Matth. Paris, *Hist. major*, p. 372.

rétiqnes, c'est-à-dire, celles qui refusoient de reconnoître leur autorité ou qui adoptoient des sentimens différens de ceux de l'église de Rome. Les cathares, les Vaudois, les petrobrusiens, &c. se fortifioient tous les jours plus, se répandoient dans toute l'Europe, faisoient de nombreuses adëmlées en Italie, en France, en Espagne & en Allemagne, & formoient ainsi, par degrés, un parti assez puissant pour donner de l'inquiétude aux papes & leur faire craindre quelque révolution fatale à leur autorité. Aux anciennes sectes il s'en joignit de nouvelles qui, quoique différentes entr'elles, à plusieurs égards, s'accordoient cependant à dire que
 „ la religion dominante étoit un assemblage
 „ bizarre d'erreurs & de superstitions, & que
 „ l'empire que les papes s'étoient arrogé sur
 „ les chrétiens, ainsi que celui qu'ils exer-
 „ çoient en matière de religion, étoient il-
 „ légitimes & tyranniques. ” Telles étoient les idées que répandoient ces sectaires : ils attaquoient la superstition & les erreurs dominantes par des argumens tirés de l'écriture-sainte, & par leurs véhémentes déclamations contre le despotisme, les richesses & les vices des papes & du clergé, ils se rendoient agréables à plusieurs princes & magistrats qui gémissaient sous le poids de la tyrannie ecclésiastique : aussi les papes se crurent-ils obligés d'avoir recours à quelque moyen violent & nouveau, pour abattre des ennemis qui, par leur nombre & leur rang, leur paroissoient tous les jours plus dangereux.

S I E C L E
XIII.
II. PART.

SIECLE

XIII.

II. PART.

Origine de
l'inquisition dans
la Gaule
Narbon-
noise,

III. Ils n'étoient nulle part en plus grand nombre que dans la Gaule narbonnoise (186), & dans les environs, où ils jouissoient de la protection particulière de Raimond, comte de Toulouse, & de quelques autres personnes du premier rang, & où, soit par humanité, soit par indolence, les évêques étoient si tolérans, que les hérétiques, à l'abri de toute crainte, s'y multiplioient chaque jour. Innocent III. en fut d'abord informé, & vers le commencement de ce siècle, il envoya des légats extraordinaires dans les provinces méridionales de France, pour suppléer au défaut du zèle des évêques & extirper l'hérésie dans toutes ses branches, sans aucun scrupule sur le choix des moyens. Ces légats furent Rainier (187), moine de Cîteaux; Pierre de Castelnau (188), archidiacre de Maguelonne, & qui ensuite devint aussi moine du même ordre: ils furent bientôt suivis d'autres missionnaires, entre lesquels fut le fameux Dominique, Espagnol, fondateur de l'ordre des prêcheurs, qui revenant de Rome, en l'an 1206, rencontra ces ministres du pape, entra dans leurs vues & travailla avec eux, par ses discours & ses actions, à déraciner l'hérésie. Ces champions du saint siège qui, autorisés par le pape seul sans le concours des évêques, attaquèrent l'hérésie par le raisonnement & les supplices, furent appelés vulgairement *inquisiteurs*: & telle fut la première origine de l'odieux & redoutable tribunal de l'inquisition.

La forme
de l'inqui-
sition fixé.

IV. Dès que ces ministres de sang eurent achevé la chasse dont ils étoient chargés con-

tre les hérétiques (189), & nettoyé ces provinces de la plupart des ennemis de la religion de Rome, les papes furent si touchés des avantages qui leur en revenoient, qu'ils presquè dans toutes les villes tant-soit-peu suspectes d'hérésie, ils établirent de ces inquisiteurs, malgré la répugnance extrême du peuple, qui souvent les chassoit & quelquefois les massacroit. Le concile célébré à Toulouse en l'an 1229, par Romain, cardinal de S. Ange & légat du pape, alla encore plus loin; il exigea dans toutes les villes, un conseil d'inquisition, composé d'un prêtre & de trois laïques (a). Mais cet établissement fut suspendu en l'an 1233, par Grégoire IX. qui chargea les dominicains ou les frères prêcheurs de la commission de rechercher & de juger les hérétiques qui étoient cachés en France, & par une lettre expresse déchargea les évêques (b) de ce soin pénible. Bientôt après, l'évêque de Tournay, qui étoit légat du pape en France, commença à se conformer à ce nouvel arrangement, en établissant à Toulouse Pierre Cellan & Guillaume Arnaud, inquisiteurs de la détestable hérésie; & ensuite dans chaque ville où les dominicains avoient un couvent, il nomma

(a) Voyez Harduini, *Concilia*, tom. VII. p. 175.

(b) Bernh. Guidonis, in *Chronico pontif. manuscript.* apud Jac. Echardum, *Scriptor. prædicator.* tom. I. p. 88. Percini, *Historia inquisit. Tolosana*, jointe à son *Historia conventus FF. prædicat. Tolosa*, 1693, in-8vo. *Histoire générale de Languedoc*, tom. III. p. 394, 395.

S I È C L E
XIII.
II. PART.

des officiers de la même espèce, pris dans leur ordre (a). Nous datons de ce tems-là l'origine de l'inquisition, qui dans ce siècle & dans les suivans, a subjugué un nombre si prodigieux d'hérétiques, soit en les convertissant par la terreur, soit en livrant impitoyablement aux flammes ceux qu'ils ne pouvoient gagner; car les dominicains érigèrent d'abord à Toulouse, ensuite à Carcassonne & dans d'autres endroits, une cour effrayante, devant laquelle on citoit non-seulement les hérétiques & ceux qui s'étoient rendus suspects d'hérésie, mais aussi ceux qu'on accusoit de judaïsme, de magie, de sorcellerie & d'autres crimes de cette nature. On vit ensuite le même tribunal érigé dans les autres pays de l'Europe, mais non par-tout avec le même succès (190).

V. La manière de procéder dans ces inquisitions, fut d'abord simple & à peu près semblable en tout point à celle qui est en usage dans les cours ordinaires de justice (191). Mais cette simplicité disparut peu-à-peu, l'expérience apprit aux dominicains à inventer de nouvelles méthodes pour rendre leur tribunal plus respectable, & l'on ne suivit plus dans la poursuite de l'hérésie les mêmes formes que dans les affaires civiles: à dire vrai, ces moines n'avoient aucune idée de la jurisprudence, & ne connoissoient d'autre méthode que celle qui étoit en usage devant le tribunal, appelé dans l'église de Rome le *tribunal de la pénitence*, & ce fut sur ce mo-

(a) Echard & Peregrinus, *loc. cit.*

dele qu'ils formerent, autant qu'il fut possible, celui de l'inquisition; il en résulta ce corps étrange de *droit inquisitorial*, qui, à divers égards, est contraire aux sentimens de l'humanité & aux premiers principes de la justice. On peut expliquer par-là ces absurdes & injustes procédures qui ont lieu contre les personnes accusées d'hérésie.

VI. Pour que ce tribunal ne manquât point de tout ce qui pouvoit le rendre plus redoutable, les papes engagèrent les princes de l'Europe, & sur-tout l'empereur Frederic II. & Louis IX. roi de France, non-seulement à faire des loix barbares contre les hérétiques & à livrer au bras séculier pour être brûlés, ceux que l'inquisition déclaroit tels, mais encore à promettre de maintenir ces juges ecclésiastiques dans leurs emplois & de les protéger d'une manière particulière. On connoit les édits que publia à cette occasion Frederic II. édits qui font frémir d'horreur, puisqu'ils soumettent à la certitude du supplice le plus cruel, la vertu la plus intacte, dès qu'elle aura eu le malheur d'encourir la disgrâce de ce tribunal ombrageux: aussi ces loix détestables ne furent pas (192) capables de contenir la juste indignation du peuple contre des juges qui joignoient à l'inhumanité, l'orgueil & la perfidie, & qui, aveuglés par leur superstition, se permettoient souvent les démarches les plus imprudentes & les plus téméraires; ils furent insultés en plusieurs endroits, en d'autres chassés honteusement ou même mis à mort. Conrad de Marbourg, le premier inquisiteur Allemand

SIECLE
XIII.
II. PART.

Privileges
qu'on lui
accorde.

SIECLE
XIII.
II. PART.

Moyens
plus rigou-
reux em-
ployés con-
tre les hé-
rétiques.

(193), établi par Grégoire IX. fut une des victimes que le peuple poussé à bout par ses horribles cruautés (194), immola à la vengeance publique.

VII. En 1207, Innocent III. remarquant que les travaux des inquisiteurs n'avoient pas encore tout le succès qu'il en attendoit, s'adressa à Philippe Auguste, roi de France, & aux principales têtes du royaume, pour les engager, en leur promettant toutes sortes d'indulgences, à détruire par le fer & par le feu, tous ceux qu'il trouvoit à propos d'appeler hérétiques (a). Il réitéra avec un nouveau zèle son exhortation l'année suivante, lorsque Pierre de Castelnau, le légat du pape & son inquisiteur en France, fut mis à mort par le peuple, qui prenoit le parti de ceux qu'on appelloit *hérétiques* (b). Peu de tems après, les moines de Cîteaux, publièrent dans toute la France, au nom du pape, une croisade contre les hérétiques, & l'orage sembloit se préparer de toutes parts. Raimond VI. comte de Toulouse, dans le territoire duquel Castelnau avoit été massacré, fut solennellement excommunié, & pour se dérober à tout ce qui pouvoit en résulter de fâcheux pour lui, il changea de parti & entra dans la croisade dont on vient de parler. En l'an 1209, une armée formidable de croisés, commença à agir contre les hérétiques, connus généralement sous le nom

(a) Innocent III. *Epistola*, lib. X. epist. 49.

(b) Id. ibid. lib. XI. epist. 26. 27. 28. 29. *Acta sanctior. Mart.* tom. I. p. 411.

d'Albigéois (195), & pendant plusieurs années, poussa la guerre contre eux avec toute la cruauté possible, mais avec des succès différens. Le principal moteur de cette guerre fut Arnold, abbé de Cîteaux, légat du pape, & Simon de Montford commandoit en chef les troupes employées dans cette expédition : Raimond VI. comte de Toulouse, qui pour se mettre en sûreté, plutôt que par un principe de conscience, avoit pris part à la croisade contre les hérétiques, fut obligé de changer encore de parti, & d'attaquer leurs persécuteurs; car Simon ne s'étant pas tant engagé dans cette guerre par un motif de religion, que par le desir extrême d'augmenter sa fortune, jetta un coup-d'œil d'envie sur les terres de Raimond, & ses vues furent secondées & remplies par la cour de Rome. Après bien des batailles, des sièges & un grand nombre d'exploits, où la valeur & la cruauté se signalèrent également, il reçut d'Innocent III. dans le concile de Latran, en l'an 1215, le comté de Toulouse & les autres terres de Raimond, comme une récompense de son zèle à défendre la cause de Dieu & de l'église. Environ trois ans après, il perdit la vie au siège de Toulouse. Raimond, son vaillant adversaire, mourut en l'an 1222.

VIII. C'est ainsi que disparurent de dessus la scène les deux chefs de cette malheureuse guerre; mais leur mort n'éteignit ni l'esprit de persécution chez les papes, ni celui de faction chez les prétendus hérétiques. Raimond VII. comte de Toulouse, & Amauric,

S I È C L E
XIII.
II. PART.

Le comte de Toulouse s'oppose en vain au pape.

S I È C L E

XIII.

II. PART.

comte de Montford, succederent à leurs pères, à la tête des deux partis, & continuerent la guerre avec plus de vigueur que jamais, & des succès si variés, qu'on douta pendant quelque tems qui resteroit à la fin vainqueur. Le premier sembla d'abord l'emporter, & le pape Honorius III. allarmé de ses avantages contre l'armée orthodoxe, s'adressa à Louis VIII. roi de France, pour l'engager par les promesses les plus flatteuses, à marcher en personne avec une armée formidable contre les ennemis du S. siege. Le monarque se prêta volontiers à sa demande, & avec des forces considérables, entreprit la défense de l'église; mais il ne vécut pas assez long-tems pour recueillir les fruits de son zele. S. Louis, son fils & son successeur, remplit ses engagements avec tout l'empressement possible, de façon que Raimond, pressé de tous côtés, fut obligé, en l'an 1229, de faire la paix à des conditions bien défavorables, en cédant même au monarque François la plus grande partie de ses terres, dont il avoit déjà abandonné une bonne partie à l'église de Rome, pour faire la paix avec elle (196). Le traité de paix fut un coup mortel pour l'hérésie & pour tous ses défenseurs, qui furent totalement dissipés. L'inquisition fut établie à Toulouse, & les hérétiques furent exposés non-seulement aux saintes cruautés de Louis, mais, ce qu'il y a de plus révoltant, à celles de Raimond lui-même, qui avoit été leur protecteur & qui depuis, dans toute occasion, les traita avec toute la dureté possible. Il est vrai que ce prin-

ce rompit le traité de paix dont nous venons de parler & qu'il renouvella la guerre contre Louis & les inquisiteurs, qui abusoient de la maniere la plus odieuse de leur victoire & du pouvoir qu'ils avoient acquis : mais ce dernier effort en faveur des hérétiques fut inutile, & le malheureux comte de Toulouse, le dernier de son illustre maison, épuisé par ses pertes & dévoré de chagrin, mourut en l'an 1249, sans laisser d'enfans mâles. Ainsi finit la guerre civile, dont la religion fut en partie la cause & en partie le prétexte, & qui dans ses suites fut très-avantageuse aux rois de France & aux papes (197).

IX. La sévérité de la cour de Rome contre les hérétiques, le fer & le feu, les roues & les gibets, substitués aux voies du raisonnement & de l'instruction, ne purent empêcher que de nouvelles sectes ne s'élevassent en plusieurs endroits : quelques-unes furent peu considérables & ne durèrent qu'un moment, mais d'autres firent du bruit & ne purent être supprimées qu'avec peine. Entre celles-ci, nous pouvons compter la secte des freres & des sœurs du franc-esprit, qui environ ce tems-là gagna secrètement du terrain en Italie, en France & en Allemagne, & séduisit par une singuliere apparence de piété, un grand nombre de personnes de l'un & de l'autre sexe. Nous ne saurions dire comment, ni jusqu'où les conciles de ce siècle sévirent contre elle, parce que nous n'avons là-dessus que peu de decrets existans. Peut-être que le secret avec lequel elle se formoit & s'étendoit,

S I E C L E
XIII.
II. PART.

Les freres
& les sœurs
du franc-
esprit.

SIECLE
XIII.
II. PART.

la déroboit à l'inspection publique : mais il n'en fut pas ainsi dans le siècle suivant, cette secte sortit de son obscurité ; à mesure que les frères & les sœurs du franc-esprit se multiplièrent, ils attirèrent sur eux l'attention du public & sur-tout celle des inquisiteurs, qui condamnerent au feu ceux de ces fanatiques qu'ils purent saisir, pendant que les conciles assemblés en Allemagne & ailleurs, les accabloient d'excommunications & d'anathèmes.

Cette nouvelle secte des frères & des sœurs du franc-esprit, a tiré son nom des paroles de S. Paul, *Rom. VIII. 2. 14.* elle soutenoit que les enfans de Dieu ne sont soumis à aucune loi (198). Les Allemands & les Flamands appelloient ceux qui en étoient membres *begghards* & *begutttes*, nom, comme nous l'avons dit, que l'on donnoit à ceux qui se piquoient d'une piété extraordinaire ; d'autres, par mépris, les nommoient *bicorni*, c'est-à-dire, idiots : en France, on les appelloit *beguins* & *beguines*, & le peuple leur donnoit le nom de *turlupins*, dont je n'ai pu savoir ni la raison ; ni l'origine (199). Rien ne ressembloit plus à l'égarement d'esprit que leur extérieur & toutes leurs manières : ils couroient de lieu en lieu, vêtus singulièrement & demandoient l'aumône avec des cris affreux ; ils regardoient avec horreur toute espèce de travail, le croyant contraire à la contemplation & à l'élévation de l'ame vers le Père des esprits. Dans toutes leurs courses, des

(a) *Rom. VIII. 2. 14.*

Femmes les accompagnoient, & ils vivoient avec elles dans la plus grande familiarité (200); ils répandoient parmi le peuple des livres qui renfermoient en substance leur doctrine; ils tenoient des assemblées nocturnes dans des lieux écartés & engageoient plusieurs personnes à abandonner le culte public ordinaire.

S I E C L E
XIII.
II. PART.

X. Ces freres du franc-esprit, qui se van-
toient d'être affranchis de toute loi par le
moyen du S. Esprit, adopterent une certain
théologie mystique, fondée sur des prin-
cipes prétendus philosophiques, & qui avoit
beaucoup de rapport avec la doctrine des
panthéistes. Ils soutenoient : „ Que tout
„ vient de Dieu par émanation & que tout
„ en fin doit y retourner; que les ames sont
„ tout autant de portions de la Divinité, &
„ que l'univers considéré comme un tout,
„ est Dieu; que par le moyen de la contem-
„ plation & en détachant l'ame des objets
„ sensibles, on peut s'unir à l'Etre suprême
„ d'une maniere ineffable & former un
„ tout avec la source de toutes choses, &
„ que ceux qui, par une longue méditation,
„ se plongent, en quelque façon, dans l'aby-
„ me de la Divinité, acquierent par ce
„ moyen une parfaite & glorieuse liberté, &
„ ne sont pas seulement affranchis des appe-
„ tits charnels, mais même de l'instinct de
„ la nature.” De ces principes & d'autres
semblables, ils tiroient cette conséquence
affreuse : „ Que quiconque s'élève à Dieu
„ de cette maniere, devient une portion
„ de cet Etre suprême, devient Dieu lui-

Leur my-
sticisme.

Tome III.

Q

S I È C L E

XIII.

II. PART.

» même, & est le fils de Dieu dans le même
 » sens que J. C. & par-là même, acquiert une
 » indépendance absolue & glorieuse de toutes
 » les loix divines & humaines." C'est en
 » conséquence de tout cela, qu'ils traitoient
 » avec mépris toutes les institutions de l'Evan-
 » gile & tout culte extérieur, regardant la prie-
 » re, le jeûne, le baptême & la sainte cene,
 » comme les élémens de la piété, adaptés seu-
 » lement à la foible capacité des enfans & non
 » à celle des parfaits, qui par une longue mé-
 » ditation, se font élevés au-dessus des objets
 » terrestres, jusques dans le sein & à l'essence
 » de la Divinité (201).

Quelques-
 uns d'eux
 se distin-
 guent par
 leurs gran-
 des vertus,
 & d'autres
 par leurs
 vices, por-
 tés au plus
 haut point.

XI. Parmi ces fanatiques, on voyoit des
 personnes d'une grande vertu, qui étoient
 entrées dans cette secte avec les meilleures
 intentions, & qui ne se croyoient affranchies
 par cet esprit de liberté, privilege des vrais
 fideles, que du culte extérieur & des loix
 positives de l'église. Elles faisoient consister
 toute la religion dans une dévotion inté-
 rieure, & méprisoient souverainement toute
 discipline monastique & toute cérémonie
 de religion, comme étant infiniment au-
 dessous d'un parfait. Leurs leçons & leur
 exemple ne furent pas sans effet vers le mi-
 lieu de ce siècle; ils engagerent dans la
 Souabe un grand nombre de moines & de
 dévôts à s'affranchir de leur règle & à ser-
 vir Dieu dans cette liberté d'esprit, qui est le
 culte le plus agréable qu'on puisse lui offrir
 (a); mais les inquisiteurs les arrêterent au

(a) Voyez Mart. Crusius, *Annal. Suevicorum*,

milieu de leur carrière & en condamnerent au feu un grand nombre, qui expirerent non-seulement avec la plus grande tranquillité, mais même en faisant éclater la plus vive allégresse.

En même tems on voyoit parmi les frères du franc esprit des fanatiques d'un tout autre genre, dont la religion étoit aussi dangereuse qu'absurde, en ce qu'elle ouvroit la porte à la licence & au dérèglement des mœurs. Ces malheureux soutenoient que par le moyen d'une contemplation continuelle, il est possible de détruire tous les penchans de la nature dans une ame formée pour le ciel, & d'y faire naître une sorte d'indifférence divine & de sainte apathie; ce qu'ils regardoient comme le grand caractère de la perfection chrétienne. Ceux qui adoptoient ces sentimens, se donnoient beaucoup de liberté, en conséquence de leur prétendue sainteté, & montroient en effet par leur conduite, qu'ils faisoient peu de cas des règles de la décence; ils avoient des assemblées secrètes où ils assistoient nus, & couchoient dans les mêmes lits avec leurs sœurs spirituelles ou avec d'autres femmes indifféremment, sans le moindre scrupule, le tout par une suite de leur dangereux système. Ils prétendoient que la décence & la modestie étoient des indices de la corruption de l'ame, qui est toujours sous l'empire de l'esprit ani-

S I E C L E
XIII.
II. PART.

part. III. lib. II. cap. xiv. ad ann. 1261. p. 99. édit. Vet.; cet auteur a pris ses matériaux dans Felix Faber, écrivain impartial.

SIECLE
XIII.
II. PART.

mal & terrestre, & qui n'est pas encore réunie avec la nature divine, comme dans son centre & dans sa source, & ils regardoient comme étant encore fort éloignés de Dieu, tous ceux qui sentoient quelque appetit charnel, ou qui éprouvoient quelque émotion des sens, en s'approchant des personnes d'un autre sexe, ou qui enfin n'étoient pas en état d'étouffer ou de surmonter les desirs de la volupté (202).

Parmi ces fanatiques, il y en avoit d'autres qui surpasseient en impiété ceux que nous venons de nommer, & qui abusoient de leur système au point de vouloir justifier toute espece de crime, en disant que l'homme divin ou le fidele qui est intimement uni à Dieu, ne peut pécher, quelque criminelle que soit d'ailleurs sa conduite. A la vérité, ils n'expliquoient pas tous de la même manière cette affreuse doctrine; quelques-uns prétendoient que les actions du corps n'ont aucune relation avec l'ame, qui par son union avec Dieu, est participante de la nature divine. D'autres soutenoient une opinion infiniment injurieuse à la divinité; c'est que les penchans qui naissent dans l'homme divin, après son union avec Dieu, sont ceux de Dieu lui-même, & par conséquent saints & innocens, quelque condamnables qu'ils paroissent, puisque Dieu est au-dessus de toute loi (203). Avant que de quitter cette matière, il est bon de remarquer qu'il se mêla parmi ces freres du franc-esprit, beaucoup d'imposteurs qui prirent le nom de *beghards*, pour en imposer au peuple & le

séduire (204) sous le masque de la piété.

XII. Le fameux Amalric, natif de Bene, professeur en logique & en théologie à Paris, dont on déterra les os qui furent brûlés publiquement en l'an 1209, quoique avant sa mort il eût abjuré ses erreurs, & dont on condamna les disciples au feu, à cause de leur doctrine; cet homme, dis-je, étoit sans contredit de la secte dont nous parlons (205); car quoique les écrivains de ce siècle barbare aient parlé différemment de la doctrine, & lui aient même attribué des opinions qu'il n'eut jamais, il est cependant certain qu'il enseigna que tout ce qui existe, fait partie d'une seule substance, ou pour parler en d'autres termes, que l'univers est Dieu, & que non-seulement les formes de toutes choses, mais encore leur matière ou leur substance procèdent de la Divinité, & doivent y retourner comme à leur première source (206). De ces principes absurdes & injurieux à la Divinité, il en déduisit ce système fanatique de dévotion que nous avons exposé; il prétendoit démontrer par là la probabilité d'incorporer ou de transporter la nature humaine dans la nature divine, & rejettoit toute espèce de culte extérieur comme étant parfaitement inutile. Les disciples de cet enthousiaste furent des hommes d'une piété exemplaire, d'une extrême austérité dans leurs mœurs, & souffrirent la mort la plus cruelle avec une fermeté héroïque. Un des plus célèbres d'entr'eux fut David de Dinant, docteur de Paris, qui avoit accoutumé d'exprimer le principe fondamen-

S I È C L E

XIII.

II. PART.

Amalric.

S I È C L E
XIII.
II, PART.

Joachim,
Guillelmi-
ne.

tal de la doctrine de son maître dans cette proposition : *Dieu est la matière première ou la substance de toutes choses.* Il composa un ouvrage intitulé *Quaternarii*, & plusieurs autres destinés principalement à gagner le peuple; mais ensuite il fut obligé de prendre la fuite (a). Les évêques assemblés dans un concile à Paris, regardant la philosophie d'Aristote, comme la source de toutes ces doctrines impies, défendirent de l'expliquer, soit en public, soit en particulier (b).

XIII. Si nous ajoutons foi à quelques auteurs, Amalric & ses disciples reçurent avec empressement les prédictions attribuées à Joachim, abbé de Flora, concernant la réformation que l'épée devoit bientôt opérer dans l'église; le regne du Saint-Esprit qui devoit succéder à celui du Père & du Fils, & plusieurs autres choses de cette nature, qui flattoient les espérances des franciscains spirituels & les occupoient continuellement. Nous ne déciderons pas de la justice de ces imputations; cependant nous croyons qu'on

(a) Voyez Martene, *Thesaur. anecdot.* tom. IV. p. 163. où il est parlé des hérésies, pour lesquelles on brûla plusieurs prêtres à Paris, en 1209. Natal. Alexand. *Hist. eccles. sæc. XIII.* cap. III. act. 1j. pag. 76. Du Bois, *Hist. eccles. Paris.* tom. II. pag. 244. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. III. pag. 24. 48. 53. Jac. Thomasius, *de exustione mundi Noica*, p. 199.

(b) Launoï, *de varia Aristot. fortuna*, in *acad. Paris.* p. 127.

peut en douter : mais il est certain que quelques personnes ajoutèrent foi à ces prophéties, au point de former de nouvelles sectes, pour concourir à leur accomplissement & déclarer la guerre à l'église, à sa doctrine & à son culte. Entre ces personnes, on vit sur-tout une femme singulière, bohémienne de naissance, nommée *Guillelmine*, & qui demeuroit dans le territoire de Milan. Cette femme extraordinaire & fanatique, ayant étudié avec soin les prédictions sur le regne du Saint-Esprit, fut assez insensée pour se persuader, & ce qui est plus étonnant, eut assez de crédit pour persuader à d'autres que le Saint-Esprit s'étoit incarné dans sa personne, pour le salut de la plus grande partie du genre humain. Suivant elle, „ personne „ ne pouvoit être sauvé par le sang de J. C. „ que les vrais chrétiens ; mais les Juifs, les „ Sarasins & les mauvais chrétiens, le seroient par le S. Esprit qui demeuroit en „ elle, & par-là même tout ce qui étoit arrivé à J. C. pendant qu'il étoit sur la terre, „ devoit lui arriver à elle ou plutôt au „ S. Esprit, uni à sa personne ” Cette folle mourut à Milan en 1281, en odeur de sainteté, & sa mémoire fut non-seulement honorée par ses nombreux partisans, & par un peuple ignorant, mais même on la jugea digne d'un culte religieux, tant public que particulier. Cependant en l'an 1300, la secte n'échappa pas aux regards avides de la persécution ; elle tomba entre les mains des inquisiteurs, qui firent détruire tous les momens érigés à la gloire de cette femme,

S I E C L E
XIII.
II. PART.

S I È C L E

XIII.

II. PART.

La secte ap-
pellée des
apôtres.

déterrer ses os & les brûler dans le même feu qui consuma les principaux chefs du parti, entre lesquels étoient des personnes de l'un & de l'autre sexe (207).

XIV. Ce fut sur des prédictions pareilles à celles dont nous avons parlé, dans le paragraphe précédent, que se forma la secte appelée des *apôtres*. Ceux qui en étoient, ne faisoient aucun changement à la doctrine reçue; leur principal but étoit de ramener la simplicité primitive, & particulièrement la manière de vivre des apôtres. Gerhard Sagarelli, leur fondateur, exigea de ses disciples, qu'ils allassent de lieu en lieu, comme les premiers ministres de l'évangile, qu'ils menassent une vie errante, habillés de blanc avec de longues barbes, les cheveux épars, la tête nue & accompagnés de femmes, qu'ils appelloient *sœurs*. Ils devoient aussi renoncer à toute espèce de bien & de propriété; prêcher en public la nécessité de la repentance, tandis qu'en particulier ils annonceroient la destruction prochaine de l'église de Rome, & l'établissement d'un culte plus pur, d'une église plus parfaite qui, selon les prédictions de Joachim, devoit s'élever sur les ruines de celles de Rome. Leur chef n'eut pas plutôt été condamné au feu (208), qu'il en parut un autre nommé *Dulcin*, natif de Novarre, homme entreprenant & fanatique, qui répandit ses prophéties avec plus de hardiesse, & les soutint avec plus de force que son prédécesseur: il ne se fit aucune peine de déclarer que dans peu le pape Boniface VIII. les prêtres & les moines cor-

rompus périroient par les mains de Frédéric III. fils de Pierre, roi d'Arragon, & qu'il paroîtroit à la tête de l'église, un autre pape beaucoup plus saint. Toutes ces visions étoient sans doute tirées de celles de l'abbé Joachim qui, entr'autres prédictions, avoit, dit-on, annoncé qu'un empereur appelé *Frédéric III.* acheveroit ce que Frédéric II. avoit commencé. Quoiqu'il en soit, Dulcin parut avec la plus grande assurance à la tête des nouveaux apôtres, & ne jouant pas seulement le rôle d'un prophète, mais encore celui d'un général, il assembla une armée pour se soutenir, & peut-être pour accomplir du moins une partie de ses prédictions. Rainier, évêque de Verceil, s'opposa à lui, & pendant deux ans & plus, lui fit la guerre la plus cruelle, pour défendre les intérêts de Rome. L'issue en fut fatale à Dulcin qui, après plusieurs combats où il montra le plus grand courage, fut fait prisonnier & cruellement mis à mort à Verceil, en l'an 1207, avec Marguerite qu'il avoit prise pour sa fleur spirituelle, conformément à l'usage de la secte. La fin tragique de Dulcin n'éteignit pas entièrement son parti, il subsista encore en France, en Allemagne & dans d'autres pays, & tint bon contre les efforts réitérés de ses ennemis, jusqu'au commencement du quinzième siècle, qu'il fut totalement détruit, sous le pontificat de Boniface IX. (209).

XV. Ce fameux Joachim, abbé de Flore, dont les prophéties avoient fait tourner la tête à tant de personnes, d'ailleurs de mérite, &

S I È C L E

XIII.

II. PART.

leur avoient fait prendre les armes contre le pape, dans le dessein de réformer l'église, ne fut point accusé d'hérésie, à raison de ses prophéties, mais seulement pour avoir essayé de donner dans un ouvrage fort travaillé, une nouvelle explication du dogme de la Trinité. Il attaqua vivement Pierre Lombard, le maître des Sentences, sur sa distinction, *entre l'essence Divine & les trois personnes*; car Joachim regardoit cette distinction comme une doctrine qui ajoutoit un quatrième objet, & même une nouvelle essence à la Trinité; mais il étoit trop peu versé dans la métaphysique, pour pouvoir entrer dans une controverse aussi subtile, & son ignorance le conduisit, sans qu'il s'en aperçût, aux conclusions les plus hérétiques. Il nia qu'il y eût quelque chose ou quelque essence, qui appartint en commun aux trois personnes de la Trinité; ce qui renversoit totalement l'unité du Père, du Fils & du S. Esprit, & au lieu d'une unité simple, naturelle & numérique, il la réduisoit à une unité morale, telle que celle qu'on voit regner entre des personnes différentes, qui pensent & agissent parfaitement de concert. Plusieurs personnes ne trouverent que peu ou point de différence entre cette opinion & l'arianisme. Aussi en l'an 1215, dans le concile de Latran, Innocent III. la condamna hautement, mais sans sévir, ni contre la personne, ni contre la réputation de son auteur. Au reste, malgré cette sentence du pape, Joachim a encore aujourd'hui beaucoup de partisans, sur-tout parmi les

franciscains , qu'on appelle *observantins* ou *fiers mineurs de l'observance*. Quelques-uns soutiennent que le livre de cet abbé a été interpolé, & d'autres, que sa doctrine n'a nullement été comprise par ses ennemis (a).

SIECLE
XIII.
II. PART.

(a) Voyez Daniel Papebroch , *Disquis. histor. de Florens. ordine , prophetis doctrina*, B. Joachimi, *in actis sanctorum*, Maii, tom. VI. pag. 486 ; elle renferme la *Vie de Joachim* , & plusieurs autres piéces importantes. Voyez aussi Natalis Alexand. *Histor. eccles. sæc. XIII. diss. II. p. 331*. Wadding, *Annal. minor.* tom. IV. p. 6.





QUATORZIEME SIECLE.

I. PARTIE.

Histoire extérieure de l'église.

CHAPITRE I.

Des événemens heureux pour l'église dans ce siècle.

SIEC. XIV.
I. PART.

I. **L**ES rois & les princes de l'Europe, poussés par les papes, firent plusieurs tentatives pour renouveler la guerre dans la Palestine, contre les Turcs & les Sarasins, & délivrer toute la Syrie du joug des infideles. Les papes qui siegerent à Avignon, signalerent sur-tout leur zele à cet égard; ils employèrent les sollicitations les plus pressantes, & toutes sortes d'artifices pour engager les rois d'Angleterre & de France dans une nouvelle croisade; mais ils n'y réussirent pas, & leurs desseins rencontrèrent toujours quelque obstacle. Dans les années 1307, 1308, Clément V. réitéra ses instances, & mit en réserve une grande somme d'argent,

pour pousser la guerre avec vigueur (a). En l'an 1219, Jean XXII. ordonna l'équipement d'une flotte de dix vaisseaux, pour transporter les croisés dans la Palestine (b), & mit en usage toutes les ressources de la superstition, c'est-à-dire, force indulgences, pour trouver les fonds nécessaires à cette entreprise. Les indulgences étoient offertes à quiconque prendroit part à cette expédition, & dans tous les pays de l'Europe soumis au pape, il y eut des légats qui les distribuerent de sa part. Mais sous cette apparence de piété, on croit que Jean cachoit les plus noirs desseins, & nous voyons Louis de Bavière, alors empereur, & divers autres princes, se plaindre amèrement que la guerre sainte n'étoit qu'un prétexte pour couvrir son ambition & son avarice (c), & pour dire la vérité, le caractère du pape étoit propre à faire naître ces soupçons. En l'an 1230, sous le pontificat de Benoît XII. Philippe de Valois, roi de France, mit sur pied une armée formidable, dans la vue, à ce qu'on disoit, de délivrer les chrétiens de la Palestine (d); mais lorsqu'il étoit prêt à faire embarquer ses troupes, la crainte d'une invasion de la part de l'Angleterre, l'obligea à tout abandon-

(a) Baluzii, *vita pontif. Avenion.* tom. I. p. 15. 594. tom. II. p. 55. 57. 374. 391. &c. Ant. Matth. *Analecta veter. avi*, tom. II. p. 577.

(b) Id. *ibid.* tom. I. p. 125. tom. II. p. 515.

(c) Id. tom. I. p. 175. 786. Matth. *Analecta*, &c. tom. II. p. 595. 598.

(d) Baluz. *loc. cit.* tom. I. p. 200.

SIEC. XIV.
I. PART.

ner. En l'an 1345, Clément VI à la requête des Vénitiens, engagea par l'appas des indulgences, un nombre prodigieux d'aventuriers à s'embarquer pour Smyrne, où ils formerent une armée commandée par Guido ou Guy, Dauphin de Vienne; mais le défaut de provisions les obligea bientôt à repasser en Europe (a). Cet échec n'abattit point le courage des papes; en l'an 1363, & par un effet du zèle d'Urbain V. on leva encore une armée redoutable qui devoit marcher contre les infidèles, sous la conduite de Jean, roi de France; mais la mort inopinée de ce prince détruisit toutes les espérances qu'on avoit conçues de ce grand projet, & tout ce corps de troupes qui s'étoit rangé sous ses étendards, fut bientôt dispersé (b).

Etat du
christianisme
dans la
Chine, &
dans la
Tartarie.

II. Les missionnaires que dans le siècle précédent, les papes avoient envoyés dans la Chine, dans la Tartarie & dans les pays voisins, virent leurs travaux couronnés des plus heureux succès; ils fondèrent un grand nombre d'églises dans ces pays barbares. En l'an 1307, Clément V. érigea en archevêché, Combalu, la grande métropole du Cathay, & selon toute apparence la même que Pekin, aujourd'hui capitale de l'empire de la Chine, & nomma pour archevêque Jean de Monté Corvino, moine Italien qui, pendant plusieurs années, avoit travaillé à la

(a) *Fragmenta Histor. Romanae*, in Muratorii, *Antiq. ital. medii ævi*, tom. III. p. 368.

(b) Baluz., *loc. cit.* tom. I. p. 366. 386. 371. 401.

propagation de l'évangile dans cette contrée. Bientôt après, le même pape envoya sept autres évêques, de l'ordre des franciscains (a), pour assister le nouvel archevêque dans ses fonctions. Jean XXII. montra à cet égard, le même zèle que ses prédécesseurs. En l'an 1330, après la mort de Jean de Monté Corvino, il fit partir Nicolas de Benra, pour occuper sa place, & le chargea de lettres pour l'empereur des Tartares, qui alors étoit en possession de la Chine. En l'an 1338, Benoît XII. expédia de nouveaux légats & de nouveaux missionnaires dans la Tartarie & dans la Chine, ensuite de l'ambassade solennelle qu'il avoit reçue à Avignon, de la part du kan des Tartares (b). Pendant que ces derniers furent maîtres de la Chine, la religion chrétienne y fleurit, & tant les Latins que les nestoriens, non-seulement y firent profession de leur religion, mais encore la propagèrent librement & sans aucune crainte dans le nord de l'Asie.

III. Il restoit à peine dans ce siècle, en Europe, quelque prince qui ne fût pas chrétien, à l'exception de Jagellon, duc de Lithuanie, encore payen ; mais en l'an 1386, il embrassa le christianisme, & à son baptême

SIEC. XIV.
I. PART.

Conversion
des Lithua-
niens.

(a) Wadding. *Annal. min.* tom. VI. ad an. 1305. §. xij. p. 69. ad an. 1307. p. 91. 1368. tom. VII. p. 53. 221. tom. VIII. p. 235. J. S. Affeman. *Bibliot. orient. Vatican.* tom. III. §. ij. p. 521. J. Echard. *Scriptor. prædicator.* tom. I. pag. 537. *Acta sanctor.* tom. I. Januarii, p. 984. Mosheim, *Hist. eccles. Tartar.*

(b) Baluz. *vita pontif. Avenion.* tom. I. p. 242.

SIEC. XIV.
I. PART.

me prit le nom d'Uladislas. Il engagea ensuite ses sujets à imiter son exemple. Nous n'entreprendrons pas de justifier la pureté des motifs qui le portèrent à quitter la religion de ses ancêtres ; il n'est pas douteux qu'il n'y entrât du moins beaucoup de politique & d'ambition. A la mort de Louis, roi de Pologne, arrivée en l'an 1382, Jagellon fut un des prétendans au trône, & comme il étoit riche & puissant, les Polonois penchoient pour lui : sa religion étoit le seul obstacle à ses vues ; Hedwige, fille cadette du monarque défunt & que le sénat avoit déclarée héritière du royaume, étoit peu disposée à épouser un payen, & les Polonois ne se faisoient pas moins de peine d'obéir à un prince idolâtre. Cela engagea Jagellon à sacrifier sa religion au trône (a). D'un autre côté, les chevaliers teutoniques & les croisés extirperent par le fer & par le feu, les restes du paganisme, qu'ils trouverent dans la Prusse & dans la Livonie, & exécuterent par la force, ce que le raisonnement seul auroit dû produire.

Plusieurs
Juifs convertis par
force.

Nous trouvons aussi dans l'histoire de ce siècle, un grand nombre de Juifs convertis à la foi chrétienne. Les persécutions qu'on leur fit éprouver en divers endroits de l'Europe, particulièrement en France & en Allemagne, les forcèrent & les amenèrent à la

(a) Odor. Raynaldus, *Annal. eccles. ad ann.* 1386. §. IV. Wadding, *Annal. minor.* tom. IX. p. 71. Solignac, *Histoire de Pologne*, tom. III. p. 241.

profession

profession de l'évangile. Les bruits vrais ou faux (ce que je ne déciderai pas), qu'on avoit adroitement semés contr'eux, & par lesquels on les accusoit d'empoisonner les fontaines, de tuer les enfans, d'en boire le sang, de profaner de la maniere la plus impie les hosties consacrées, & d'autres crimes de cette nature également odieux, excitèrent contr'eux les magistrats & le peuple, qui leur firent souffrir tout ce que peut inventer la cruauté la plus barbare.

IV. Les Sarasins étoient encore sur un bon pied en Espagne; les royaumes de Grenade & de Murcie, avec l'Andalousie, leur appartenoient toujours, & ils étoient constamment en guerre avec les rois de Castille, d'Arragon & de Navarre: mais l'avantage n'étoit pas toujours de leur côté. Les princes Africains & sur-tout les empereurs de Maroc, les secoururent contre les chrétiens; mais d'un autre côté les papes négligeoient rien pour engager ceux-ci à unir leurs forces contre les Mahométans, & à les chasser d'Espagne; présens, promesses, exhortations, en un mot, toutes les amorces de la religion, de la superstition & de l'avarice, furent présentées aux enfans de l'Eglise, pour les déterminer à faire la guerre à ses ennemis. Ils se laisserent persuader, on les vit unir leurs forces, & quoiqu'ils rencontraient pendant quelque tems bien des difficultés qui retarderent leurs progrès, cependant ils avancerent déjà beaucoup dans ce siècle, & conqurent les plus belles espérances de triompher un jour de leurs ennemis,

SIEC. XIV.
I. PART.

Projet pour
chasser les
Sarasins
d'Espagne.

SIEC. XIV. & de devenir les seuls maîtres de l'Espagne (a).
I. PART.

CHAPITRE II.

Des événemens malheureux pour l'église dans ce siècle.

La religion chrétienne perd du terrain en Asie.

I. **L**ES Turcs & les Tartares, qui avec une rapidité étonnante, étendirent leur puissance en Asie, & tournèrent leurs armes autant contre les Grecs que contre les Sarasins, détruisirent par-tout où ils parurent, les fruits déjà abondans des missionnaires chrétiens, & substituèrent dans plusieurs provinces, les impostures de Mahomet à la religion de J. C. Plusieurs Tartares avoient autrefois fait profession du christianisme, & l'avoient du moins toléré; mais dès le commencement de ce siècle, ils changèrent entièrement de manière de penser, & cette nation féroce ne voulut plus entendre parler d'aucune autre doctrine que de celle de l'alcóran. Timurbeg, appelé communément *Tamerlan*, leur grand empereur, embrassa le mahométisme; mais sous une forme différente de celle qui est reçue par les Tartares en général (210).

(a) Voyez J. de Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tom. IV. V. VII. *Fragmenta hist. Romana*, in Muratorii *Antiq. Ital. medii ævi*, tom. III. p. 119. dans lequel cependant le faux se trouve beaucoup mêlé avec le vrai. Baluze, *Miscellani*, tom. II. p. 267.

Ce redoutable conquérant, après avoir subjugué la plus grande partie de l'Asie, triomphé de Bajazet, empereur des Turcs, & même alarmé l'Europe, en s'approchant d'elle, se servit de son pouvoir, pour forcer un grand nombre de chrétiens à renoncer à leur foi. Aux ordres les plus exprès, il ajouta la violence & traita les disciples de J. C. avec la plus grande cruauté : persuadé, comme nous l'apprenons des écrivains les plus dignes de foi, qu'il étoit du devoir des vrais sectateurs de Mahomet, de persécuter les chrétiens, & que les plus glorieuses récompenses étoient réservées à ceux qui les convertiroient au mahométisme (a), il employa pour cela les moyens les plus inhumains, enforte que plusieurs souffrirent la mort la plus cruelle, & d'autres furent condamnés à un esclavage perpétuel (211).

SIEC. XIV.
I. PART.

II. Dans les pays de l'Asie habités par les Chinois, les Tartares, les Mogols & autres peuples jusqu'à présent moins connus, la religion chrétienne non-seulement s'affoiblit, mais même parut totalement détruite. Il est du moins certain qu'il n'est fait mention d'aucun chrétien latin dans ces contrées, plus tard que l'an 1370; & nous n'avons même jamais su quel avoit été le sort des missionnaires qui y avoient été envoyés de Rome. Nous avons à la vérité quelques relations, par lesquelles il paroît que jus-

Elle décline de la Chine & de la Tartarie.

(a) Petit Croix, *Hist. de Timur-Bec*, tom. II. p. 329. tom. III. p. 137. 243. &c.

SIEC. XIV.
I. PART.

qu'au seizième siècle (a), il y eut des nestoriens à la Chine; mais ces relations ne sont pas assez sûres pour qu'on puisse parfaitement compter sur elles. Quoiqu'il en soit, il est incontestable que l'abolition du christianisme dans ces pays éloignés, fut l'effet des guerres des Tartares contre les Chinois, & les autres peuples d'Asie; car en l'an 1269, le dernier empereur de la race de Gengiskhan fut chassé de la Chine, & son trône occupé par la famille Mim, qui défendit par une loi expresse à tous les étrangers l'entrée de son royaume.

(a) Nicol. Trigautius, *de christiana expeditione apud Sinar*, lib. I. cap. xj. p. 116. Jos. Sim. Assemani, *Biblioth. orient. Vatican.* tom. III. part. j. pag. 592. part. ij. p. 445. 536. Halde, *Description de la Chine*, tom. I. p. 175.





II. PARTIE.

Histoire intérieure de l'église.

CHAPITRE I.

De l'état des lettres & de la philosophie dans ce siècle.

I. Quoique les Grecs fussent abattus par leurs calamités, tant au - dedans qu'au-dehors, ils n'abandonnerent point la culture des lettres; c'est ce qui paroît par le grand nombre de savans qui fleurirent parmi eux dans ce siècle. Dans cette classe, nous devons mettre Nicéphore Grégoras, Manuel Chrysolorus, Maxime, Planude, & quelques autres qui, par leur application à l'étude des belles lettres, des antiquités, de la critique & de la grammaire, se sont acquis une grande réputation, sans parler de quelques écrivains moins célèbres. Théodore Métochite, Jean Cantacuzene & Nicéphore Grégoras, se sont attachés à l'histoire, mais avec différens succès. N'oublions pas Nicephore Calliste, auteur d'une histoire ecclésiastique qui, quoique défigurée par des contes ridicules & superstitieux, sert à répandre un grand jour sur beaucoup de faits importants.

R 3

SIEC. XIV.

II. PART.

Etat des lettres parmi les Grecs.

SIEC. XIV.

II. PART.

Etat de la
philoso-
phie parmi
les Grecs.

II. Comme aucun des savans de ce siècle n'osa se donner pour chef ou pour maître en philosophie, ceux d'entre les Grecs qui avoient du goût pour cette science, s'attachoient à Aristote & le prenoient pour guide; mais nous voyons par les traités de Théodore Météochite, de quelle maniere ils expliquoient les opinions de ce philosophe. Platon avoit aussi ses disciples, sur-tout parmi les mystiques qui, dans tous les siècles, avoient été considérés parmi les Grecs. Nicolas Cabasilas surpassa tous ses contemporains dans les mathématiques & dans l'astronomie. Barlaam adopta les sentimens des stoïciens sur la morale, & en fit un traité connu sous le titre d'*Ethica ex stoicis* (a).

Etat des
lettres par-
mi les La-
tins.

III. Dans toutes les provinces latines on avoit fait & exécuté des projets, pour hâter les progrès des lettres & du goût, & bannir cet esprit de pédanterie alors si commun. Ces heureuses dispositions donnerent naissance à plusieurs académies, à celles de Cologne, d'Orléans, de Cahors, de Perouse, de Florence & de Pise, où l'on enseignoit avec soin les arts libéraux & les sciences, partagées dans les mêmes classes qu'elles le font encore aujourd'hui dans les mêmes villes. Des personnes riches y dotterent largement certains colleges particuliers, dans lesquels outre des moines, on élevoit gratis des jeunes gens qui n'étoient pas en état de fournir à leurs dépenses. On fonda aussi

(a) Henrici Canisii, *Lectiones antiquæ*, tom. IV.

des bibliothèques, & on encouragea les savans, par l'espérance des récompenses honorables, à acquiescer de la célébrité. Nous convenons volontiers que les avantages que l'Etat & l'église retirèrent de ces établissemens d'ailleurs utiles, ne furent pas proportionnés aux sommes immenses qu'on leur prodigua; mais d'un autre côté, on auroit bien tort de conclure avec quelques personnes, que tous les docteurs de ce siècle, qui s'éleverent de l'état le plus bas aux postes les plus brillans, ne furent distingués que par leur ignorance & leur stupidité.

SIEC. XIV.
II. PART.

IV. Clément V. nouvellement parvenu au pontificat, ordonna que dans les universités on enseignât l'hébreu & les autres langues orientales, afin que l'église pût toujours avoir un nombre suffisant de missionnaires capables de disputer avec les Juifs & les Mahométans, & de porter la lumière de l'évangile dans l'orient (a). Cela fit que pendant ce siècle, on vit quelques personnes savantes dans les langues, & sur-tout dans l'hébreu. Le grec qui jusqu'alors avoit été fort négligé, cessa de l'être, & il fut enseigné avec un applaudissement général, d'abord par Léonce Pilate, Calabrois de naissance, qui écrivit un commentaire sur Homère, & par un petit nombre de savans (b); mais ensui-

Celui des
langues.

(a) Voyez Ant. Wood, *Antiq. Oxon.* tom. I. pag. 156. 159.

(b) Voyez Humph. Hody, *de Græcis illustribus, linguae Græcæ, litterarumque humaniorum instauratoribus*, lib. I. pag. 5. Londini, 1742.

SIEC. XIV.
II. PART.

te & avec beaucoup plus de succès & de réputation, par Manuel Chrysoloras (a), natif de Constantinople: on vit même des hommes de génie qui, par leur zèle & par leur application, contribuèrent à faire renaitre l'éloquence latine. Entre ces personnes, nous devons assigner le premier rang à Pétrarque (212), & le second à Dante Aligeri: l'un & l'autre tout occupés de leur projet, agirent comme s'ils eussent reçu une commission extraordinaire, pour avancer le regne du goût & des lettres; & leurs succès répondirent à leurs généreux efforts; ils eurent des admirateurs & des disciples non-seulement parmi leurs compatriotes, mais encore parmi les François & les Allemands.

Et des autres sciences.

V. Les historiens de ce siècle nous fournissent un long catalogue de grammairiens, d'historiens, de juriconsultes & de médecins, sur lesquels il seroit aisé d'entrer dans de grands détails; mais comme ces recherches sont étrangères à notre plan, il suffira de remarquer que dans ce grand nombre d'habiles gens, il y en eut peu qui fussent fort utiles à la société; plusieurs s'appliquèrent à l'étude du droit civil & canonique, parce qu'elle conduisoit plus facilement aux emplois de l'église & de l'Etat. Quiconque

in-8°. Calogera, *Opusculi scientifici*, tom. XXV. pag. 258.

(a) Hody, *loc. cit.* lib. I. p. 10. Calogera, *loc. cit.* p. 248. & sur tout Christ. Fred. Borneri, *Lib. de Græcis, litterarum Græcorum, in Italia instauratoribus.*

à quelque connoissance de l'histoire, ne peut ignorer les noms de Barthole, de Balde, d'André & de quelques autres jurisconsultes célèbres, qui dans ce siècle honorèrent les universités d'Italie. Mais, après tout, il est certain que l'étude de la jurisprudence de ce tems là étoit aussi désagréable que pénible; on ne la rendoit intéressante, ni par l'histoire ni par le style, & elle ne pouvoit que rebuter tout homme de génie & de goût.

VI. Le grand nombre de philosophes qui déshonoroient ce siècle, plutôt qu'ils ne l'honoroient, regardoient Aristote comme leur oracle, quoiqu'ils le dépouillassent de ce qu'il a de bon, & qu'ils fussent bien éloignés de saisir l'esprit de ses ouvrages. On avoit tant de respect pour la philosophie péripatéticienne, que dans le dessein de la répandre autant que possible, les rois & les empereurs ordonnerent qu'on traduisit dans leurs Etats en langue vulgaire, les écrits de son auteur. Parmi les princes qui s'intéresserent ainsi à la gloire de ce philosophe, nous devons sur-tout compter Charles V. roi de France, qui fit traduire en françois, par Nicolas Oresme (a), tous les ouvrages des anciens, & en particulier ceux d'Aristote. Mais ces gens qui se disoient philosophes, n'étoient rien moins qu'animés par l'amour de la vérité; celui de la dispute étoit

SIEC. XIV.
II. PART.

De la philosophie.

(a) Jo. Launoïus, *Hist. gymnas. Navarr.* tom. IV. opp. part. j. p. 504. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. IV. p. 379. Le Beuf, *Dissert. sur l'hist. ecclési. & civile*, Par. tom. III. p. 456-463.

SIEC. XIV.
II. PART.

le seul qui les excitât ; ils défiguroient les dogmes les plus simples & les plus clairs de la raison & de la religion , par des subtilités, des distinctions inutiles , & les questions les plus frivoles. Il n'est pas nécessaire de s'étendre sur la barbarie de leur langage, dans lequel ils faisoient consister toute la force de leur art, ni sur l'aversion dont ils se faisoient gloire pour toute espece de littérature polie ; cela est assez connu. Ceux qui voudront s'instruire plus à fond sur la maniere d'argumenter de ces fameux disputeurs, n'auront qu'à consulter Jean Scot & Walter Bulcæus ; mais quoique ces auteurs suivissent une méthode commune, ils différoient cependant sur plusieurs points.

Les réaux
& les nominaux.

VII. Les anciennes disputes pendant longtemps assoupies entre les réaux & les nominaux, furent alors réveillées avec une ardeur inconcevable par Guillaume Occam, disciple du grand Scot, & docteur en théologie à Paris. Les Grecs & les Perses ne combattirent jamais avec autant de fureur les uns contre les autres, que ces deux sectes, jusqu'au tems de Luther qui les força de se réconcilier. Les réaux méprisoient leurs adversaires, comme étant d'une date plus récente, & par cette raison ils les appelloient *nouveaux*, tandis qu'ils s'attribuoient à eux-mêmes la plus haute antiquité, ce qui étoit une grande erreur. D'un autre côté, les nominaux les traitoient de visionnaires qui méprisant la réalité, couroient après des chimères. Ceux-ci avoient à leur tête les docteurs les plus éloquens & les plus subtils de Paris, entre

lesquels, outre Occam, nous devons placer sur-tout le fameux Jean Buridan (213). Néanmoins les papes s'étant rangés du côté des réaux, ils l'emportèrent; car dès que Occam se fut joint aux franciscains, qui s'opposoient fortement à Jean XXII. ce pape & ses successeurs ne négligèrent rien, pour renverser la doctrine des nominaux, qu'ils jugèrent fort contraire aux intérêts de l'église (a). Cela fit qu'en l'an 1339, l'université de Paris condamna par un decret solennel la philosophie d'Occam, qui étoit alors celle des nominaux (b); mais comme il arrive souvent que plus une chose est défendue, plus on s'y attache, la doctrine des nominaux eut plus de partisans qu'auparavant.

SIEC. XIV.
II. PART.

VIII. Parmi les philosophes de ce tems-là, plusieurs mêlèrent à la philosophie l'astrologie, c'est-à-dire, l'art de prédire l'avenir, & de dire ce qu'on appelle la *bonne fortune*, par l'aspect des astres. Malgré l'absurdité de cette prétendue science, plusieurs personnes de tout rang & de tout état, en étoient infatuées jusqu'à la fureur: mais ces astrologues, pour n'être pas accusés de sorcellerie, & éviter de tomber entre les mains des inquisiteurs, étoient obligés, en dépit des préventions du peuple en leur faveur, d'user de beaucoup de circonspection. Le défaut

L'astrologie se mêle à la philosophie de ces tems-là, & on la traite de magie.

(a) Steph. Baluzii, *Miscellan.* tom. IV. p. 532.

(b) Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. IV. pag. 257. tom. V. pag. 708. Car. Pleß. d'Argentré, *Collectio judiciorum de novis erroribus.* Voyez Mosheim.

SIEC. XIV.
II. PART.

de cette précaution fût fatal à Ceccus Asculanus, fameux philosophe péripatéticien, astrologue, mathématicien, d'abord premier médecin de Jean XXII. & ensuite de Charles Sineterre, duc de Calabre. Quelques expériences de mécanique qui parurent sur-naturelles au vulgaire, & certaines prédictions qui, dit-on, furent accomplies & par lesquelles il blessa son maître & d'autres personnes, le firent accuser d'être en commerce avec les démons, & condamner au feu par l'inquisition de Florence, l'an 1337 (214). On a de lui un *Commentaire* sur la sphere de Jean de Sacrobusco, autrement appelé *Holiwood*, qui prouve l'extrême superstition de son auteur (a).

La philo-
sophie de
Lulle.

IX. Raimond Lulle fut l'auteur d'une philosophie nouvelle & singulière, qu'il tâcha d'illustrer & de défendre par de nombreux écrits. Il étoit de Majorque; son génie étoit vaste & abondant, mais on remarquoit chez lui un mélange singulier de raison & de folie : plein de zèle pour la propagation de l'évangile, il entreprit plusieurs voyages pénibles & dangereux, & à la fin en l'an 1315, il fut tué à Bugie, en Afrique, par les Mahométans qu'il vouloit convertir. Les franciscains, au tiers ordre desquels on dit qu'il appartenoit, l'éleverent jusqu'aux nues, & se font donnés beaucoup de peine pour engager divers papes à le canoniser; mais plusieurs autres personnes, & en particulier

(a) Gab. Naudé, *Apologie pour les grands hommes qui ont été soupçonnés de magie*, p. 270. f.

les dominicains, se déchaînerent vivement contre lui; ils l'appellent un *chymiste* sans cervelle, un fanatique enragé, un hérétique, un magicien, & un simple compilateur des plus savans ouvrages des mahométans. Les papes ont varié dans leur manière de penser sur son compte; les uns l'ont regardé comme un homme simple & pieux, & d'autres comme un misérable hérétique. Mais quiconque lira ses ouvrages avec attention & sans partialité, trouvera qu'il auroit été un grand homme, s'il eût su régler par le jugement le feu & l'abondance de son imagination (a).

SIEC. XIV.
II. PART.

(a) Voyez Jean Salzinger, *Préface aux ouvrages de Raymond Lulle*, que Jean Guillaume, électeur Palatin, fit rassembler à grands fraix, & publier en 1720, en cinq vol. in-fol. Wadding, *Anal. minor.* tom. IV. p. 421. tom. V. p. 157. 316. tom. VI. p. 229. Pour ce qui regarde la fameuse invention de Lulle, voyez Dan. Georg. Morhofius, *Polybistor*, lib. II, cap. v. p. 352. f.



CHAPITRE II.

Des docteurs & des ministres de l'église : de la forme de son gouvernement dans ce siècle.

SIEC. XIV.
II. PART.
Corruption
du clergé.

I. **D**ANS cette période, les chefs de l'église depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, deshonoreroient leur état par un grand nombre de vices. Nous ne parlerons pas ici du clergé grec, qui vivoit sous un gouvernement dur & tyrannique, quoiqu'il mérite aussi les mêmes reproches; mais nous ne pouvons nous dispenser de dire quelque chose du clergé latin, puisque les abus énormes qu'il se permettoit, furent aussi funestes à la religion qu'à l'Etat. Il est cependant à propos de remarquer que, même dans ces tems malheureux, plusieurs personnes pieuses desiroient avec ardeur la réforme de l'église, tant dans le chef que dans les membres, comme on avoit coutume de s'exprimer (a) : mais quelque louable que fût ce desir, plusieurs circonstances en empêchèrent l'effet, telles que l'autorité des papes, si solidement affermie par le tems qu'elle paroissoit inébranlable, l'excessive superstition du

(a) Matt. Flacius, *Catologo pessimum veritatis*, lib. XIII. p. 1697. J. Launoi, *de varia fortuna Aristot.* p. 217. J. Henr. Hottingeri, *Hist. eccles. sæc. XIV.* p. 754.

siècle qui enchainoit tous les esprits, & surtout l'ignorance des peuples, capable d'étouffer au premier instant le plus léger rayon de lumière qu'on auroit pu faire briller à leurs yeux. L'empire papal, malgré tous ces supports, ne laissa pas que de s'affoiblir insensiblement, en partie par l'orgueil & l'imprudence des papes eux-mêmes, & en partie par divers événemens inattendus.

II. On peut dater ce changement dans la puissance du pape, de la querelle qui s'éleva entre Boniface VIII. qui occupa le trône pontifical vers la fin de ce siècle, & Philippe le Bel, roi de France. Ce prince qui avoit beaucoup de courage & d'élévation dans l'esprit, convainquit d'abord l'Europe de la possibilité de mettre des bornes à l'ambition excessive des papes, quoique plusieurs têtes couronnées l'eussent tenté en vain. Boniface écrivit à Philippe des lettres pleines de hauteur, dans lesquelles il osoit lui dire que le roi de France & tous les princes de la terre étoient soumis à son autorité, tant dans le spirituel que dans le temporel. Le roi lui répondit avec beaucoup de fermeté, & lui montra tout le mépris possible pour ses hautes prétentions. Le pape repliqua avec beaucoup plus d'insolence qu'il n'avoit d'abord écrit, & dans la fameuse bulle *unam sanctam*, qu'il publia environ ce tems-là, il soutint que J. C. avoit accordé les deux pouvoirs à l'église, le temporel & le spirituel; qu'il avoit soumis tous les hommes au pape, & que quiconque le nieroit, devoit être regardé comme un hérétique, indigne du salut

SIEC. XIV.
II. PART.

Philippe,
roi de France, s'opposoit à la tyrannie du pape.

SIEC. XIV.
II. PART.

(215). D'un autre côté, le roi dans une assemblée des pairs du royaume, convoquée en l'an 1203, ordonna à Guillaume de Nogaret, célèbre jurisconsulte (216), de dresser une accusation dans les formes contre le pape, auquel il imputoit d'être un hérétique, un simoniaque & divers autres vices, demandant qu'on tint un concile général, pour déposer un pape aussi peu digne de sa place. Boniface à son tour excommunia solennellement la même année, le roi & tous ses adhérens.

Suites de
cette vive
dispute.

III. Peu de tems après avoir reçu sa sentence, Philippe assembla les Etats du royaume, dans lesquels il nomma quelques personnes d'une grande réputation & de la première qualité, pour demander justice contre le pape & en appeler à un concile universel; ensuite, il envoya Guillaume de Nogaret, avec quelques autres personnes en Italie, pour y exciter une sédition, se saisir de la personne du pape, & le lui envoyer à Lyon, où il étoit résolu de faire tenir le concile général en question. Nogaret, homme actif & plein de courage, gagna d'abord au parti du roi, la puissante famille des Colannes, alors brouillée avec le pape, leva une petite armée, s'empara de Boniface dans le tems qu'il étoit dans la plus grande sécurité à Anagni, & aussi-tôt qu'il l'eût en son pouvoir, le traita avec le plus grand mépris, au point de le blesser à la tête, en le frappant avec son gantelet de fer. Les habitans d'Anagni l'arracherent de ses mains, & le conduisirent à Rome, où il mourut bientôt.

bientôt après de rage d'avoir été ainsi mal-traité (a).

IV. Benoît XI. qui lui succéda , & qui avant que d'occuper le trône pontifical , s'appelloit *Bocconi*, profita de son exemple, pour se conduire avec plus de prudence & de modération. Il révoqua de son propre mouvement la sentence d'excommunication fulminée par son prédécesseur, contre le roi de France & son royaume; mais on ne put jamais l'engager à absoudre Nogaret du crime d'avoir attenté à la personne sacrée du pape. D'un autre côté, Nogaret se mit peu en peine de se procurer son absolution; il continua avec la fermeté ordinaire, ses accusations à la cour de Rome, contre Boniface, & au nom du roi son maître, il demanda que la mémoire de ce pape fût flétrie. Dans ces entrefaites, Benoît mourut en l'an 1304, & Philippe obtint par ses intrigues la chaire papale, pour un prélat François, nommé *Bertrand de Got*, archevêque de Bourdeaux, qui en conséquence fut élu le cinquième Juin de l'an 1305. Ce choix étoit d'autant plus nécessaire, que la querelle en-

SIEC. XIV.

II. PART.

Le pape
va résider à
Avignon.

(a) Voyez *Acta inter Bonifacium VIII. Bened. XI. Clement V. & Philippum Pulchrum*, publiés en 1614. par Pierre Puteanus. Andr. Baillet, *Hist. des démêlés de Boniface VIII. avec Philippe le Bel*, imprimée à Paris, in-4°. en 1718. J. Rubens, in *Bonifacio*, cap. xvj. p. 137. Les autres auteurs qui ont écrit là-dessus, sont indiqués par Baillet, dans sa préface, p. 9. Voyez aussi Boulay, *Hist. acad. Paris* tom. IV. p. 4.

STEC. XIV.
II. PART.

tre le roi de France & la cour de Rome, n'étoit pas entièrement terminée, & que même elle pouvoit facilement se réveiller, puisqu'il n'étoit pas encore absois. Outre cela, le monarque François, animé du desir de la vengeance, insistoit sur une condamnation formelle de Boniface, par la cour de Rome, sur l'abolition des templiers, & sur plusieurs autres articles très-importans, qu'il ne pouvoit pas attendre d'un pontife Italien. Bertrand qu'il fit élire, prit le nom de Clément V. & à la requête du roi, il resta en France, & s'établit à Avignon, où les papes ont fait leur résidence pendant soixante & dix ans. C'est cette période que les Italiens appellent ironiquement le tems de la *captivité de Babylone* (217).

L'autorité
du pape di-
minue.

V. Il n'est pas douteux que le séjour des papes en France, n'ait beaucoup diminué leur autorité. La faction des Gibelins, leurs ennemis déclarés, se fortifia plus que jamais, de façon que non-seulement elle envahit le patrimoine de S. Pierre, mais même ébranla beaucoup par ses écrits, la puissance pontificale. Cela fit que plusieurs villes se soustraient à l'obéissance des papes; Rome elle-même devint la source & le centre des cabales, des troubles & des guerres civiles; de façon que, tant le peuple que la noblesse, recevoient avec mépris tous les decretis qu'on leur envoyoit de France (a). L'in-

(a) Voyez Baluz. *Pontif. Avenion.* tom. II. p. 290. 291. 301. 309. 323. & plusieurs autres. Muratori, *Ansiq. ital.* tom. III. p. 397. 401. 409. & Giannone, *Hist. de Naples*, tom. III. p. 280.

fluence de leur exemple passa de l'Italie dans les autres parties de l'Europe, puisqu'il est certain par un grand nombre de faits, qu'en général les Européens n'avoient pas à beaucoup près autant de crainte des foudres des papes François, que de ceux qui résidoient à Rome. Tout cela exerça beaucoup le zèle furieux des inquisiteurs; mais le secours qu'ils prêterent à l'église, ne fut pas toujours suffisant.

SIEC. XIV.
II. PART.

VI. Les papes François, trouvant qu'ils ne retiroient que peu de revenus de leurs Etats d'Italie, ruinés par les factions & les séditions, chercherent de nouveaux moyens pour y suppléer. Dans ce dessein, non-seulement ils vendirent plus souvent des indulgences, par où ils se rendirent odieux à plusieurs princes, mais ils accordèrent toutes sortes de permissions scandaleuses, à un prix excessif. Jean XXII. se signala sur-tout dans cet honteux trafic; car quoique ce ne fut pas lui qui eût inventé les taxes de la chancellerie romaine, cependant les écrivains de Rome conviennent qu'il les étendit & qu'il fut le mieux en tirer parti, pour augmenter son trésor (a). Il est certain que le tribut qu'on paye au pape, sous le nom d'annates, dont on le croit généralement l'auteur, est d'une beaucoup plus ancienne date (b). Outre les abus dont nous venons de

Nouveaux
projets des
papes pour
s'enrichir.

(a) Jo. Clampusius, de vicecancellario eccl'es. roman. pag. 39. Chais, Lettres sur les jubilé, tom. II. p. 673. & autres.

(b) Bernh. Van Espen. Jus eccl'es. universale, II.

SIEC. XIV.
II. PART.

parler, les papes François ayant aboli le droit d'élection, s'arrogèrent celui de conférer à leur gré les charges de l'église, tant grandes que petites, ce qui leur procura d'immenses richesses. Ce fut sous leur administration, qu'on entendit parler pour la première fois, de *reserves*, de *provisions*, d'*expectatives*, & d'autres semblables impôts, qui excitèrent les plaintes de toute l'Europe (a); plaintes qui furent portées au plus haut point, lorsque Jean XXII. Clément VI. & Grégoire X. déclarèrent ouvertement qu'ils s'étoient réservés toutes les églises & les paroisses soumises à leur juridiction & que, par une suite de leur souveraineté ou de la plénitude du pouvoir qu'ils avoient reçu de J. C. en qualité de ses vicaires, ils étoient résolus d'y pourvoir & d'en disposer sans aucune exception (b). Ce fut par des inventions de cette nature, qui n'avoient pour but que d'acquérir des richesses, que ces pon-

tom. II. p. 876. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. IV. pag. 911. Ant. Wood, *Antiq. Oxon.* tom. I. p. 213. Guill. Franc. Berthier, *Diff. sur les annates*, tom. XII. *Hist. de l'église Gallic.* p. 1.

(a) Baluz. *Miscellan.* tom. III. p. 479. 518. *ejus vit. Pontif. Aven.* tom. II. p. 60. 63. 65. 74. 154. 156. *Gallia christiana Benedictinor.* tom. I. append. p. 13. Wood, *Antiquit. Oxon.* tom. I. p. 148. 201. 202. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. IV. p. 911.

(b) Baluze, *Pontif. Avenion.* tom. II. p. 873. tom. I. p. 285. 311. 681. &c. Ant. Matthæi, *Analect. vet. avi.* tom. V. p. 349. &c. *Gallia christiana*, tom. I. p. 69. 1208. *Hist. du droit ecclésiastique françois*, tom. II. p. 129. &c.

tives bassement intéressées & imprudens, excitèrent une haine générale pour le siege de Rome, & par-là en affoiblirent considérablement l'autorité, qui depuis Boniface commença manifestement à décliner.

SIEC. XIV.
II. PART.

VII. Clément V. fut une créature de Philippe le Bel, qui en disposa aussi long-tems qu'il vécut. Quoique Guillaume de Nogaret, l'implacable ennemi de Boniface VIII. fût toujours excommunié, il ne laissa pas que de poursuivre hardiment la cause de son maître & la sienne, contre ce pape, à la cour même du pontife régnant; exemple de fermeté, dont on trouveroit difficilement le pareil dans l'histoire. Philippe vouloit absolument qu'on déterrât le corps de Boniface, & qu'on le brûlât publiquement; mais Clément prévint cette ignominie, par ses conseils & ses prieres, & en promettant au roi une obéissance aveugle à tout autre égard. Pour tenir sa parole, il fut obligé de révoquer les édits de Boniface, de laisser pendant cinq ans les dixmes au roi, d'accorder une entière absolution à Nogaret, moyennant une légère pénitence, à laquelle au reste celui-ci ne satisfit jamais; de rétablir dans leur honneur les habitans d'Anagni, & de convoquer à Vienne en l'an 1311, un concile pour prononcer la condamnation des templiers, dont Philippe avoit absolument résolu la perte. Clément allarmé par la fin malheureuse de Boniface, n'osa pas faire la moindre résistance (a) aux volontés de l'impérieux monarque.

Egards de
Clément V.
pour Phi-
lippe.

(a) Outre les auteurs ordinaires déjà cités, voy.

SIEC. XIV.
II. PART.
Jean XXII.
Nicolas V.

VIII. Après Clément qui mourut en l'an 1314, il s'éleva dans le conclave de grandes difficultés, au sujet de la nouvelle élection qui devoit se faire. Les cardinaux François vouloient un pape de leur nation, & les Italiens en vouloient un de la leur: ces disputes durèrent deux ans; mais à la fin, le parti françois prévalut, & en l'an 1316, il élut Jacques de Euse, natif de Cahors, & cardinal, évêque de Porto. Ce nouveau pape prit le nom de Jean XXII. il étoit savant jusqu'à un certain point; mais en même tems il étoit rusé, orgueilleux, foible, imprudent & avare, comme en conviennent ceux même d'entre les historiens, qui d'ailleurs lui sont favorables. C'est avec raison qu'on l'accuse de témérité, & qu'on lui impute le mauvais succès de plusieurs de ses projets, qui n'échouèrent que par sa faute; mais on le blâme sur-tout à juste titre, d'avoir entrepris cette guerre si malheureuse contre Louis de Bavière. Ce puissant prince disputoit à Frédéric, duc d'Autriche, le trône d'Allemagne, & en l'an 1314, l'un & l'autre furent élus par leurs amis respectifs. Entre les électeurs & les princes de l'empire, Jean se mit dans la tête que la décision de cette grande affaire étoit de son ressort; mais en l'an 1322, le duc de Bavière ayant vaincu son rival par la force des armes, s'em-

Guill. Franc. Berthier, *Discours sur le pontificat de Clément V.* tom. III. *Historia eccles. Gallie.* Colonia, *Hist. littér. de Lyon*, tom. I. pag. 340. *Gallia christiana. benedict.* tom. I. p. 1189. & tom. II. p. 829.

para de l'empire, sans même demander le consentement du pape, & ne voulut pas que ce qui avoit été décidé par l'épée, le fût encore par l'église. Jean regarda ce refus comme un affront fait à son autorité, & par un édit émané de sa part en l'an 1324, il prétendit priver l'empereur de la couronne; mais son ressentiment impuissant fut traité avec mépris par le prince, qui à son tour, l'accusa d'hérésie & en appella à un concile général. Irrité de cette offense, ainsi que de plusieurs autres, le pape osa en l'an 1327, déclarer le trône impérial vacant pour la seconde fois, & excommunier publiquement le chef de l'empire. Louis fut vivement blessé de ce nouveau trait d'arrogance de Jean, & en l'an 1328, publia à Rome un édit par lequel il le déclara indigne du pontificat, le déposa & nomma pour son successeur un de ses plus mortels ennemis, Pierre de Corbieri, franciscain, qui prit le nom de Nicolas V. & couronna solennellement l'empereur à Rome; mais en l'an 1330, ce pape de la création de l'empereur, abdiqua volontairement le trône pontifical, & se remit entre les mains de Jean, qui le retint étroitement enfermé à Avignon le reste de ses jours. Ainsi finit la querelle entre le duc de Bavière & Jean XXII. qui, malgré tous leurs efforts pour se déposer mutuellement, restèrent l'un & l'autre à leur place (218).

IX. Les nombreux esains des petits frères, des begghards & des franciscains spirituels, prirent le parti de Louis : appuyés de sa protection & dispersés dans la plus gran-

—————
SIEC. XIV.
II. PART.

Jean XXII.
accusé
d'hérésie.

SIEC. XIV.
II. PART.

de partie de l'Europe, ils attaquoient partout le pape, comme un ennemi de la véritable religion, & tant dans leurs écrits, que dans leurs conversations, l'accusoient des crimes les plus graves. Ces attaques particulières ne venant que des personnes privées, de moines obscurs, qui pour la plupart, ne méritoient pas une grande attention, affectèrent peu le pontife. Mais vers la fin de sa vie, il encourut le blâme de presque toute l'église catholique; car en l'an 1331, ayant assuré dans quelques discours publics, que les âmes des fidèles dans leur état intermédiaire, avoient bien la liberté de voir J. C. comme homme, mais non point celle de contempler la face de Dieu, ou la nature divine, ce qui, selon lui, ne devoit leur être permis qu'au dernier jour, après leur réunion avec le corps, cette doctrine blessa vivement Philippe VI. roi de France, fut combattue par les amis & les ennemis du pape, & unanimement condamnée par les théologiens de Paris en l'an 1333: on ne s'éleva si ouvertement contre ce prince favori du pape, que parce qu'il parut déroger trop à la félicité des âmes reçues dans le ciel avant la résurrection. Cependant on auroit pu le passer à un homme d'un caractère aussi absolu que le pontife, sans qu'il en résultât aucune conséquence fort importante. Allarmé de tant de condamnations, Jean publia aussi-tôt l'apologie de son opinion, & en l'an 1334, comme il étoit près de sa fin, sans renoncer entièrement à la proposition censurée, il l'adoucit un peu, en disant, *que les âmes*

des justes privées de leur corps, contemplent l'essence divine, autant que leur état de séparation d'avec le corps, peut le permettre (a). Cette déclaration ne fatigait pas les ennemis; ce qui fit qu'après bien des disputes là-dessus, Benoît XI. son successeur mit fin à cette controverse, par une décision unanime des docteurs de Paris, & ordonna de croire comme article de foi, que dans leur état intermédiaire, les âmes des bienheureux jouissent pleinement de la contemplation de la nature divine (b). Par ce jugement, Benoît ne faisoit aucun tort à la mémoire de Jean qui, dans son lit de mort, avoit soumis son opinion à celle de l'église, afin qu'on ne pût pas après sa mort le traiter d'hérétique (219).

SIEC. XIV.
II. PART.

X. Jean étant mort en l'an 1334, il survint dans le conclave de nouvelles disputes entre les cardinaux François & Italiens, au sujet de l'élection d'un successeur. Mais vers la fin de cette année, ils élurent Jacques Fournier, François de nation, cardinal de saint Prisce, qui prit le nom de Benoît XII. Les écrivains de ce tems-là le repré-

Benoît XII.

(a) Voyez Baluz. *vita pontif. Avenion.* tom. I. p. 175. 177. 182. 197. 221. 786. &c. Luc. Dacherii, *Spicil. scriptor. veter.* tom. I. p. 760. édit. Vet. Lannoï, *Hist. gymnaf. Navarr.* part. I. cap. vij. pag. 319. tom. IV. part. j. opp. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. IV. p. 235. 250. Wadding, *Annal. min.* tom. VI. pag. 371. tom. VII. pag. 145. Echard, *Scriptor. prædic.* tom. I. p. 599. 608.

(b) Baluz. *vita pontif. Avenion.* tom. I. p. 197. 216. 221. 224. 236.

SIEC. XIV.
II. PART.

senteat comme un homme d'une parfaite probité, & auquel on ne pouvoit imputer ni cette avarice ni cette ambition qui avoient déshonoré ses prédécesseurs (a) : il finit la dispute entre le saint siege & l'empereur Louis, & quoiqu'il ne rétablit pas ce prince dans la communion de l'église, le roi de France, à ce qu'on dit, l'en ayant empêché, il n'entreprit cependant rien contre lui. Il fut toujours fort attentif aux maux de l'église, auxquels il remédia autant qu'il lui fut possible; il tâcha de réformer les loix fondamentales des ordres monastiques, tant des mendiens que des autres, de ceux mêmes qui étoient les plus riches; & il mourut en l'an 1342, laissant après lui les plus beaux plans pour une réforme beaucoup plus étendue. En un mot, si nous lui passons sa superstition, la honte de son siècle, nous conviendrons que c'étoit un homme de mérite.

Clément
VI.

XI. Il eut pour successeur un homme d'un caractère entièrement différent, Clément VI. natif de France, appelé *Pierre Roger*, qui avant que de parvenir au pontificat, étoit cardinal de S. Nérée & de S. Achille. Sans relever ici précisément ce qu'il y eut de plus blâmable dans sa conduite, nous remarquons seulement, qu'il suivit exactement les traces de Jean XXII. en nommant aux

(a) Voyez *Fragmenta histor. roman. in* Muratorii, *Antiq. ital.* tom. III. pag. 275. Baluz. *vit. pontif. Avenion.* tom. I. pag. 205. 218. 240. &c. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. IV. p. 253.

églises & aux évêchés vacans, & en se réservant d'en disposer, preuve de son insatiable avarice; qu'il conféroit aux étrangers & aux Italiens, les dignités ecclésiastiques & les bénéfices les plus considérables, ce qui lui attira le mécontentement des rois d'Angleterre & de France, & enfin qu'en renouvelant les anciennes disputes entre Louis de Bavière & le siège de Rome, il fit connoître l'excès de sa vanité & de son ambition. En l'an 1343, il lança contre l'empereur, ses édits fulminans, & quand il apprit que ce prince les recevoit avec mépris, sa rage ne fit qu'augmenter, & non-seulement il prononça contre lui de nouvelles excommunications, mais encore il engagea les princes Allemands à élire pour empereur à sa place, Henri VII. fils de Charles IV. Cet acte de violence auroit inmanquablement occasionné une guerre civile en Allemagne, si la mort de Louis, arrivée en l'an 1347, ne l'eût prévenue. Clément ne vécut pas long-tems après, car il mourut en l'an 1352. Il ne se rendit célèbre que par son envie extrême d'étendre l'autorité papale, & pour avoir ajouté au patrimoine de saint Pierre Avignon, qu'il acheta de Jeanne, reine de Naples.

SIEC. XIV.
II. PART.

XII. Son successeur Innocent VI. dont le nom étoit Etienne Albert, avoit beaucoup de modération & de probité; il étoit François, & avant son élection, évêque d'Ostie; il mourut en l'an 1362, après avoir gouverné l'église pendant douze ans. Ce qu'il y eut de plus à blâmer en lui, ce fut son extrême

Innocent VI. Urbain V.

SIEC. XIV.
II. PART.

partialité pour ses parens, qu'il avança à tort & à travers dans l'église ; d'ailleurs il étoit homme de mérite, grand protecteur des savans & des gens de bien. Il obligea les moines à se tenir étroitement attachés à leur règle ; il ne mit point en usage les réserves pour les bénéfices ecclésiastiques, & par plusieurs bonnes actions, il s'acquit une grande réputation. Il fut succédé par Guillaume Grimoard, abbé de S. Victor à Marseilles, qui prit le nom d'Urbain V. Celui-ci fut exempt des vices les plus grossiers, & on ne lui reproche que ceux qui sont à-peu-près inséparables de la dignité pontificale. A la priere des Romains, il retourna à Rome en l'an 1367 ; mais en l'an 1370, il revint à Avignon pour terminer les différends entre les rois d'Angleterre & de France, & y mourut la même année.

Grégoire
XI.

XIII. Il eut pour successeur Pierre Roger, ecclésiastique François, d'une illustre origine, & qui prit le nom de Grégoire XI. intérieur à ses prédécesseurs en vertu, il les surpassa en courage. De son tems, l'Italie en général, & Rome en particulier, étoient pleines de troubles. Les Florentins ne cessoient de faire la guerre à l'Etat ecclésiastique (a). Là-dessus Grégoire espérant de rétablir la paix en Italie, & recouvrer ce qu'on avoit

(a) Voyez sur-tout Colucii Salutati, *Epistola*, écrites au nom des Florentins, part. I. pag. 47-100. 148. 162. Voyez aussi *Præfat. ad part. II.* p. xviii. de la nouvelle édition de Florence, par Laur. Mehus.

pris du patrimoine de S. Pierre, transféra le siége papal d'Avignon à Rome, en l'an 1376. Ce qui le détermina à cela, ce fut sur-tout le conseil d'une certaine fille de Sens, nommée *Catherine*, qui, dans ce siècle crédule, passoit pour une prophétesse inspirée du ciel, & qui vint à Avignon pour l'engager à prendre ce parti (a). Grégoire ne fut pas long-tems sans s'en repentir; l'absence des papes hors de l'Italie, avoit tellement affoibli leur autorité, que les Romains & les Florentins ne se faisoient aucune peine de l'insulter hardiment, ce qui lui fit prendre la résolution de revenir à Avignon; mais il mourut en l'an 1378, avant que d'avoir pu exécuter son projet.

SIEC. XIV.
II. PART.

XIV. Après la mort de Grégoire XI. les cardinaux s'assemblerent pour décider sur le choix d'un successeur. Mais le peuple de Rome craignant qu'on n'élût un François, vint tumultueusement au conclave, & à grands cris demanda qu'on choisit un Italien. Les cardinaux effrayés proclamèrent incessamment Bartholomé de Pregnano, Napolitain de naissance, archevêque de Bari, qui prit le nom d'Urbain VI. Par ses façons grossières, une sévérité à contre-tems & un orgueil insupportable, il se fit haïr de tous les ordres, & particulièrement des cardinaux. Aussi ces derniers lassés de ses hauteurs, se retirèrent de Rome à Anagni, & delà à Fondi, ville du royaume de Naples, où ils élu-

Il se forme
un grand
schisme
dans l'église
de Ro-
me.

(a) Voyez Longueval, *Hist. de l'église gallicane*, tom. XIV. p. 159. 192.

SIEC. XIV.
II. PART.

rent pour pape, Robert, comte de Geneve, qui prit le nom de Clément VII. & en même-tems, déclarerent que l'élection d'Urbain n'avoit été qu'une simple formalité pour appaïser dans le moment la fureur du peuple. Quel des deux fut le vrai pape ? c'est ce qui n'est pas encore décidé, & toutes les autorités citées par les deux partis, ne suffisent pas pour éclaircir parfaitement la question (220). Urbain resta à Rome, Clément à Avignon. La France, l'Espagne, l'Ecosse, la Sicile & l'île de Chypre, reconnurent celui-ci pour pape, & le reste de l'Europe, prit le parti de celui-là.

Ses fuites
fâcheuses.

XV. C'est ainsi qu'après la mort de Grégoire XI. l'église latine, jusques-là unie sous un seul chef, fut malheureusement divisée, & vit naître ce schisme affreux qu'on appelle communément le *grand schisme d'occident* (221). Il fut porté si loin que pendant 50 ans, l'église eut toujours en même-tems deux ou trois différens chefs, qui avoient chacun leur parti, & s'anathématisoient réciproquement. On ne fauroit se former une idée complete des calamités de ces tems-là, elles sont au-dessus de toute expression ; car, sans parler des disputes & des guerres continuelles entre les différentes factions attachées aux différens papes, & qui causèrent la perte des biens & de la vie d'un grand nombre de personnes, tout sentiment de religion étoit éteint, & la licence la plus affreuse régnoit par-tout. Les ecclésiastiques, tout en disputant pour savoir qui étoit le vrai pape, étoient si corrompus, qu'ils ne

gardoient même aucune apparence de religion & de vertu. En conséquence de tout cela, plusieurs personnes bien intentionnées, mais assez simples pour croire qu'on ne pouvoit avoir part au salut, qu'en étant uni au vicaire de J. C. ne savoient de quel côté se tourner, & étoient dans les plus grandes inquiétudes, sur leur sort à venir (222). Néanmoins, ces maux furent favorables par leurs suites, aux intérêts de la religion & de la société : toutes ces dissensions porterent un coup mortel à l'autorité des papes ; les rois & les princes auparavant leurs esclaves, devinrent leurs juges & leurs maîtres, & la classe la moins stupide du peuple eut le courage de mépriser des pontifes qui se prostituoient par leurs disputes odieuses sur la primauté : elle prit le parti de remettre son salut entre les mains de Dieu seul, & admit comme un principe, que les intérêts de l'église & de la religion peuvent être maintenus sans un chef visible, revêtu d'une autorité spirituelle & suprême.

SIEC. XIV.
II. PART.

XVI. Après Urbain VI. qui mourut en l'an 1389, les cardinaux de son parti élurent pour lui succéder à Rome, Pierre Thomacelli, Napolitain, qui prit le nom de Boniface IX. & Clément VII. étant décédé en l'an 1394, les cardinaux François éleverent au pontificat, Pierre de Luna, Espagnol, sous le nom de Benoît XIII. Pendant tout ce tems-là, on proposa divers moyens pour remédier aux maux pressans de l'église. Rois, princes, évêques, théologiens, tous s'empresèrent à concourir à ce projet : on croyoit

Propositions pour
abolir le
schisme.

SIEC. XIV.
II. PART.

généralement que le meilleur moyen pour cela, étoit que l'un des papes cédât; mais aucun ne le vouloit & on ne pouvoit les y engager, ni par promesses ni par menaces. L'église gallicane vivement offensée de cette résistance, renonça solennellement dans un concile tenu à Paris en l'an 1397, à toute obéissance à l'un & à l'autre pape, & après la publication de ce decret en l'an 1398, Benoît XIII. fut détenu prisonnier dans son palais à Avignon, par ordre exprès de Charles VI. (a).

Déréglements des moines & sur-tout des ordres mendiants.

XVII. Quelques papes & sur-tout Benoît XII. furent bien informés de la conduite scandaleuse de la plupart des moines; ils tâchèrent de les réformer; mais le mal étoit trop enraciné. Les mendiants & principalement les dominicains & les franciscains, étoient à la tête des moines, & on peut dire à celle de l'église; ils avoient une si grande influence dans les affaires, qu'il ne se passoit rien d'important à Rome, ni dans les cabinets des princes, que par leur direction. Le peuple avoit une si haute idée de leur sainteté & de leur crédit auprès de l'Être suprême, qu'un grand nombre de personnes, de l'un & de l'autre sexe, les unes en santé & les autres malades ou près de leur fin, desiroient avec ardeur d'être admises dans l'ordre des mendiants, ce qu'elles regardoient comme

(a) Outre les histoires ordinaires & celle de Longueval, *Hist. de l'église Gallicane*, tom. XIV. voyez les actes de ce concile dans Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. IV. p. 829.

un moyen assuré de se rendre le ciel propice. Plusieurs exigeoient par leur testament, qu'on enveloppât leur cadavre de haillons de dominicains ou de franciscains, & qu'on les enterrât parmi les moines mendiants. C'étoit une opinion générale dans ces tems d'ignorance & de superstition, que l'on obtiendrait plutôt grace devant le tribunal de J. C. au dernier jour, en s'y présentant avec ces gens-là.

SIEC. XIV.
II. PART.

XVIII. Mais ce haut degré de considération dont jouirent les moines mendiants, & la grande autorité qui en fut une suite pour eux, ne servirent qu'à les rendre plus odieux à ceux qui jusques-là avoient été leurs ennemis, & à leur en susciter de nouveaux, tant dans le haut que dans le bas clergé. Dans les communautés religieuses & dans les universités, cette haine étoit si générale, qu'il y avoit à peine en Europe une province ou une université où les évêques, les autres ecclésiastiques & les docteurs, ne s'opposassent vivement aux dominicains & aux franciscains, qui abusoient du pouvoir qu'ils avoient reçu du pape, pour renverser l'ancienne discipline de l'église, & prendre une supériorité décidée dans les affaires de religion. En Angleterre, l'université d'Oxford tint ferme contre les prétentions excessives des dominicains (a), & Richard, archevêque d'Armagh, Henri Crump, Noris & plusieurs autres attaquèrent avec beaucoup de force

Ils deviennent l'objet général de la haine & du mépris.

(a) Voyez Wood, *Antiq. Oxon.* tom. I. p. 150. 154. 196. &c.

SIEC. XIV.
II. PART.

tous les ordres mendiants (a) ; mais Richard le plus animé de tous contr'eux , vint en l'an 1356 à la cour d'Innocent VI. où , soit par ses discours , soit par ses écrits , il soutint vivement la cause de l'église , jusqu'en l'an 1360 , qu'il mourut (b). Ces ordres avoient aussi en France beaucoup d'ennemis qui , joints à l'université de Paris , cherchèrent secrètement les moyens de détruire leur pouvoir exorbitant ; mais Jean de Polliac leur fit ouvertement la guerre ; il nia hautement la validité de l'absolution , qu'ils donnoient à ceux qui venoient se confesser auprès d'eux , soutenant que par le canon qui a pour titre , *Omnis utriusque sexus* , le pape ne pouvoit pas leur accorder ce droit , & que quiconque vouloit s'assurer de son salut , devoit se confesser au prêtre de sa paroisse , quand même il auroit reçu l'absolution des moines. Mais les efforts réunis de tant d'ennemis leur firent peu de mal , parce que les papes qui les regardoient comme leur appui le plus sûr , les soutinrent constamment. Aussi par un decret particulier , Jean XXII.

(a) Id. ibid. tom. I. p. 181. 182. tom. II. p. 61. 62. Baluze , *Vie. Pontif. Avenion.* tom. I. p. 338. 950. Boulay , *Hist. acad. Paris.* tom. IV. p. 336. Wadding , *Annal. min.* tom. VIII. p. 126.

(b) Voyez Simon , *Lettres choisies* , tom. I. p. 164. J'ai un traité manuscrit de Bartholomé de Brisac , intitulé , *Solutiones opposita Ricardi , Armachani episcopi , propositionibus contra Mendicantes , in Curia Romana , coram Pontifice & Cardinalibus , factis , anno 1360.*

condamna en l'an 1321, les sentimens de Jean de Polliac (a).

XIX. Mais de tous les ennemis des ordres mendiens, celui dont on a fait d'un côté les plus grands éloges, & dont on a dit le plus de mal de l'autre, c'est Jean Wiclef, docteur Anglois, professeur en théologie à Oxford & ensuite recteur de Lutterworth. Selon le témoignage des écrivains de ce tems-là, Wiclef étoit un homme d'un génie hardi & d'un grand savoir. En l'an 1360, animé par l'exemple de Richard, archevêque d'Armagh, il commença par défendre les statuts & les privilèges de l'université d'Oxford, contre tous les ordres mendiens, & eut assez de courage pour faire aux papes, leurs grands protecteurs, quelques légers reproches : aucun vrai Anglois ne lui en fit un crime. Ensuite en l'an 1367, il fut privé de la principalité du college de Cantorbery, dans l'université d'Oxford, par Simon Langham, archevêque de Cantorbery, qui donna sa place à un moine. Là-dessus Wiclef en appella à Urbain V. qui confirma la sentence de l'archevêque, à cause de la liberté avec laquelle il avoit parlé contre les moines. Irrité au dernier point de ce jugement, il leva entièrement le maf-

SIEC. XIV.

II. PART.

Jean Wiclef.

(a) Voyez Jo. Launojus, *de canone, omnis utriusque sexus*, tom. I. part. j. opp. p. 271. 274. 287. Baluz. *Vit. pontif. Avenion.* tom. II. p. 10. & *Miscellanor.* tom. I. pag. 153. Dacherius, *Spicil. scriptor. veter.* tom. I. p. 112. &c. il a été publié par Martene, *Thef. anecdot.* tom. I. p. 1368. Voyez aussi Baluze, *Vita Pont. Aven.* tom. I. p. 132. 182. &c.

SIEC. XIV.
II. PART.

que , & tant par ses sermons que par ses écrits, non-seulement il attaqua tous les moines, cria contre leur vie scandaleuse, mais encore ils s'éleva contre le pouvoir papal lui-même, & contre les autres abus du clergé. Il alla encore plus loin : détestant la superstition de son tems, il refusa avec beaucoup de courage & d'habileté, les opinions ridicules généralement reçues en matière de religion, & non-seulement il exhorta les laïques à lire l'écriture sainte, mais aussi il la traduisit en anglais, afin d'en faciliter la lecture à tout le monde. Quoique la doctrine de Wiclef ne fût pas exempte d'erreur, cependant il faut convenir qu'à divers égards plusieurs des changemens qu'il vouloit introduire dans l'église, soit dans la foi soit dans la discipline, étoient très-salutaires (223).

Ses ennemis.

XX. Les moines que Wiclef avoit surtout vivement offensés, commencerent à susciter contre lui une violente persécution, à la cour de Grégoire XI. qui, en l'an 1377, ordonna à Simon de Sudbury, archevêque de Cantorbery, de prendre connoissance de ce qui le regardoit, dans un concile tenu à Londres, en l'an 1377. Quelque grand que fût pour Wiclef, le danger auquel il se trouva ainsi exposé, il s'en tira heureusement par le crédit du duc de Lancastre & de quelques autres pairs du royaume, qui avoient beaucoup d'estime pour lui; & bientôt après la mort de Grégoire XI. le schisme de l'église latine, pendant lequel il y eut un pape à Rome & un autre à Avignon, ayant commencé, cette controverse resta suspendue

pendant long-tems. Mais on n'eut pas plutôt pris quelque arrangement pour pacifier les troubles de l'église, qu'en l'an 1385, Guillaume de Courtenay, archevêque de Cantorbery, renouvela la persécution & la poussa avec vivacité dans deux conciles célèbres, l'un à Londres & l'autre à Oxford: il en résulta que de vingt-trois opinions pour lesquelles Wiclef avoit été accusé par les moines, dix furent condamnées comme hérétiques, & treize comme erronnées. (224) Wiclef retourna cependant tranquillement à Lotterworth, où il mourut en paix en l'an 1387. Cette dernière attaque étoit plus dangereuse que la première; mais comment s'en tira-t-il? fut-ce par le crédit de la cour, ou en se retractant? c'est ce que l'on ignore (a). Il laissa en Angleterre & dans d'autres pays plusieurs disciples qu'on appella *wiclefites* & *lollards*: cette dernière dénomination étoit un terme populaire de mépris, qui de la lan-

SIEC. XIV.
II. PART.

(a) Voyez une histoire complete de la vie & des souffrances de Jean Wiclef, publiée in-8vo. à Londres, en 1720, par M. Jean Lewis, qui donna aussi en 1731 la traduction angloise de Wiclef du N. T. sur la version latine appelée *la vulgate*: l'éditeur a enrichi cette traduction d'une savante préface, dans laquelle il s'étend sur la vie & les souffrances de ce grand réformateur. Les pièces relatives à la controverse, occasionnée par les opinions de Wiclef, se trouvent dans le savant ouvrage de Wilkins, intitulé, *Concilia magna Britanniae & Hibern. tom. III. p. 116. 156.* Voyez aussi Boulay, *Hist. acad. Paris. tom. IV. p. 450.* Wood. *Ant. Oxon. tom. I. p. 185. 186. & passim.*

SIEC. XIV.
II. PART.

Impiété
des franciscains.

gue flammande , avoit passé dans la langue angloise. Par-tout où l'on trouvoit de ces disciples de Wiclef , les inquisiteurs & les autres agens du pape les persécutoient à toute outrance , & en l'an 1415 dans le concile de Constance , la mémoire & les opinions de leur maître furent flétries par un decret solennel , & treize ans après ses os déterrés & brûlés publiquement.

XXI. Quoique les ordres mendiants fussent ainsi attaqués de tous côtés par un grand nombre d'ennemis sçavans & redoutables , rien ne put les engager à rabattre de leur orgueil , à mettre des bornes à leur superstition , ou à cesser d'en imposer au peuple ; bien loin de-là , ils furent plus empressés que jamais à répandre des opinions dangereuses pour la religion en général , & sur-tout injurieuses à la majesté de l'Etre suprême. Dans leur emportement fanatique les franciscains , oubliant le respect qu'ils devoient au Fils de Dieu , & uniquement occupés du soin d'avancer la gloire de leur fondateur , osèrent soutenir que S. François étoit un second Jesus-Christ , semblable en tout au premier , & que sa discipline étoit le véritable évangile de Jesus. Quelque révoltantes & impies que fussent ces prétentions , les papes n'eurent pas honte de les protéger par leurs bulles , dans lesquelles ils ne se firent aucun scrupule de soutenir que le contre-ridicule des stigmates ou des cinq playes , faites sur la personne de S. François par Jesus-Christ lui-même , sur le mont Alverne , un des plus hauts de l'Apennin , étoit un fait digne d'une

entière foi (225) : ce ne fut pas le tout, non-seulement ils permirent la publication, mais ils approuverent & recommanderent la lecture d'un ouvrage impie, rempli d'histoires encore plus incroyables & plus absurdes que toutes celles que nous venons de rapporter. Cet ouvrage étoit intitulé *Livre des conformités de la vie de S. François, avec celle de Jesus-Christ*, & fut composé, en l'an 1283, par Barthelemi Albizi, franciscain de Pise, avec l'approbation de son ordre (226).

SIEC. XIV.
II. PART.

XXII. Ceux des franciscains qui s'en tenoient exactement à la règle de leur fondateur, & s'opposoient aux papes qui vouloient l'adoucir, n'étoient en rien plus sages que les autres qui paroissoient moins rigoureux, & adhéroient en tout au pontife de Rome. Par les premiers nous entendons les fraticelli, ou les frères mineurs, & ceux du tiers ordre, autrement appelés *begghards*, ainsi que les spirituels qui demeuroient particulièrement en France, & avoient embrassé les opinions de Pierre d'Olive. Ces différentes factions étoient extrêmement portées à la sédition; elles donnoient beaucoup d'inquiétude aux papes, & pendant long-tems, par tout où elles parurent, elles troublèrent la tranquillité de l'Etat & de l'église. Vers le commencement de ce siècle, en 1306 & 1307, les franciscains les moins austères persécutèrent avec fureur les fraticelli qui avoient abandonné leur communion (a), de ma-

Défordres
des fratri-
celli.

(a) Wadding, *Annal. minor.* tom. VI. ad ann. 1307. p. 91.

SIEC. XIV.
II. PART.

niere que ceux qui eurent le bonheur d'échapper à leur ressentiment, se retirèrent en France en l'an 1307, & se joignirent en Provence à Pierred'Olive, qui auparavant avoit aussi abandonné l'ordre. Bien-tôt après, en France & en Italie, tout l'ordre des franciscains fut divisé en deux partis, celui des *spirituels*, comme on les appelloit, qui faisoient profession de la pauvreté & de la discipline austere de S. François, & celui des *freres de la communauté*, qui vouloient qu'on apportât quelque adoucissement à la regle de leur fondateur. Ceux-ci étant incomparablement plus nombreux & plus puissans, firent tout ce qu'ils purent pour opprimer ceux-là encore foibles & en quelque façon dans leur enfance; néanmoins les spirituels aimerent mieux être exposés à tous ces maux que de rentrer dans une communion qui avoit abandonné les préceptes de son instituteur. Clément V. ayant fait venir auprès de lui les chefs des deux partis, mit tout en usage pour les reconcilier; mais il avança peu à cause de l'opiniâtreté inflexible des deux factions, & du grand nombre de plaintes mutuelles. Dans cet intervalle les spirituels de Toscane, au lieu d'attendre la décision du pape, se choisirent un chef & des ministres subalternes; mais ceux de France, étant dans le voisinage d'Avignon, attendirent patiemment cette décision (a).

(a) Id. *ibid.* tom. IV. a. 1310. pag. 172. Eccardi, *Corpus histor. medii ævi*, tom. I. pag. 1480. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. IV. p. 129. Echardi, *Scriptor. predicator.* tom. I. p. 508. 509.

XXIII. Après bien des délibérations dans un concile général, tenu à Vienne en Dauphiné, d'où fortit la fameuse bulle, *exivi de Paradiso* (227), Clément V. proposa un expédient pour réconcilier les deux partis, en faisant céder quelque chose à l'un & à l'autre. Il abandonna plusieurs articles aux spirituels ou franciscains rigides, ordonnant à tout l'ordre une pauvreté absolue, conformément à sa première règle, & le renoncement solennel à toute propriété, soit commune, soit personnelle, & bornant chaque particulier au plus étroit nécessaire; mais en même tems il permit à ceux qui demouroient dans des endroits où il étoit fort difficile de se procurer de quoi vivre en quêtant, d'avoir des greniers & des magasins, dans lesquels, pour les cas de nécessité, ils déposeroient une partie des aumônes qu'ils recevroient; & il ordonna que ces greniers & ces magasins fussent sous l'inspection de surveillans particuliers, qui décideroient de la quantité de provisions qu'on pourroit y recevoir; & enfin pour donner quelque satisfaction aux *freres de la communauté*, il condamna certaines opinions de Pierre d'Olive (a). Cet arrangement apaisa les spirituels de France; mais ceux d'Italie & de Toscane furent si obstinés que rien ne put les gagner. A la fin, en l'an 1313, plusieurs ne se croyant plus en sûreté en Italie, passèrent en Sicile, où ils furent très-bien reçus par le roi Fre-

STEC. XIV.
II. PART.
Expédiens
pour ac-
commoder
les diffé-
rends des
franciscains.

f (a) Wadding, *Annal. minor.* tom. VI. pag. 194.
197. 199.

SIEC. XIV.
II. PART.

deric, la noblesse & les évêques (a).

XXIV. Après la mort de Clément V. les troubles qu'il avoit calmés, éclatèrent de rechef en France, avec plus de force que jamais. En l'an 1314, cent vingt spirituels attaquèrent vivement les *freres de la communauté*, les chassèrent par force des couvens de Narbonne & de Beziers, & animerent toujours plus la querelle en quittant leurs anciens habits, pour en prendre de courts, d'étroits & de grossiers. Ils furent bientôt joints par un grand nombre de personnes des autres provinces; & les habitans de Narbonne où Pierre d'Olive étoit enterré, se mirent dans leur parti. Jean XXII. élevé au pontificat en l'an 1317, fit tout son possible pour remédier à ce mal; il publia d'abord une bulle qui abolit les *frerets* ou *freres mineurs*, ceux du tiers ordre, soit *beguins* ou *beghards* qui étoient distincts des spirituels (228): ensuite il exhorta le roi de Sicile à chasser tous les spirituels qui s'étoient réfugiés chez lui (b); & enfin, il ordonna à tous les spirituels François de comparoitre devant lui à Avignon, où il les exhorta à rentrer dans leur devoir, & pour cela à commencer par renoncer à leurs habits courts, étroits & à leurs capuchons. La plupart obéi-

(a) Wadding, *Annal. min.* tom. VI. p. 213. 214. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. IV. p. 152-165. Argentré, *Collectio judicior. de novis error.* tom. I. p. 392. &c.

(b) Wadding, *Annal. minor.* tom. VI. pag. 165. &c.

rent; mais François Bernard Delitiosi, qui étoit à la tête de leur parti, & vingt-quatre freres, refuserent hardiment de s'y soumettre. Pour se justifier, ils dirent que les regles prescrites par St. François, étoient les mêmes que celle de l'Evangile, & par conséquent que les papes n'avoient pas le pouvoir de les changer; que ceux-ci avoient très-mal fait, en permettant aux franciscains d'avoir des magasins, & qu'ils avoient ajouté à cette faute celle de défendre de porter l'habillement que St. François avoit ordonné. Jean, irrité au dernier point de cette défobéissance, commanda qu'on traitât ces spirituels rebelles, comme des hérétiques, & certainement personne ne méritoit mieux au jugement du pape, d'être traité de cette manière, que des gens qui osoient contester son empire absolu. Pour ce qui est de François Delitiosi, le chef de la secte, & qu'on appella quelquefois *Delli Confi*, il fut mis en prison où il mourut. En l'an 1318, quatre de ses adhérens furent condamnés au feu à Marseille, ce qui fut exécuté avec toute la rigueur possible (a).

SIEC. XIV,
II. PART,

(a) Baluzii, *Vit. Pontif. Avenion.* tom. I. p. 116. tom. II. pag. 341. & *Miscellan.* tom. I. p. 195. 272. Wadding, *Annal. minor.* tom. VI. p. 267. f. 316. f. Martene, *Thesaur. anc. d.* tom. V. p. 175. Martinus Fuldenfis, in Eccardi, *Corpore histor. medii ævi*, tom. I. p. 1725. & Herm. Cœrnerus, *ibid.* tom. II. pag. 981. *Histoire générale de Languedoc*, tom. IV. p. 179. f. Argentré, *Collectio judiciorum de novis error.* tom. I. p. 294. f.

SIEC. XIV.

II. PART.

Disputes
ridicules
des franciscains.

XXV. C'est ainsi que ces malheureux moines, & plusieurs autres de leur ordre furent aussi les victimes de cette persécution, souffrirent uniquement pour n'avoir pas respecté les décisions du pape, & pour avoir soutenu que l'institut de St. François, leur fondateur, qu'ils croyoient avoir été divinement inspiré, étoit le même que la règle évangélique, observée par Jesus-Christ & ses apôtres, & par là même, que le pape ne pouvoit rien y changer du tout. Cette controverse étoit plus ridicule qu'importante, puisqu'elle n'intéressoit en rien la religion, & qu'elle rouloit uniquement sur deux points, la forme des habits que devoient porter les franciscains, & leurs greniers ou magasins. Les *freres de la communauté*, c'est-à-dire les franciscains les moins rigides, portoient de bons habits longs, larges, avec de grands capuchons, au lieu que les spirituels n'en portoient que de courts, d'étroits & de grossiers, avec de petits capuchons, prétendant que c'étoient ceux que St. François avoit prescrits, & qu'il n'étoit au pouvoir de personne sur la terre de changer. Et au lieu que, d'abord après la moisson & la vendange, les *freres de la communauté* avoient accoutumé de faire des provisions de grain & de vin dans leurs greniers & dans leurs celliers, les spirituels n'en faisoient aucune, dans l'idée que cela étoit entièrement contraire à la pauvreté absolue dont ils devoient faire profession. Dans la vue de terminer ces querelles, le pape Jean publia cette même année un long mandement, par lequel il or-

donna aux deux partis de soumettre leurs différends, sur les deux points en question, au jugement de leurs supérieurs (229).

XXVI. La sévérité condamnable & hors de saison de Jean XXII. que ses partisans même blâmerent extrêmement, empêcha les bons effets de cet ordre & de quelques autres; car les spirituels & leurs adhérens, extrêmement irrités de la mort qu'il avoit fait souffrir à leurs freres, soutinrent que par-là il s'étoit rendu absolument indigne de sa place, & qu'il étoit l'ante-christ. Outre cela, ils honorèrent comme martyrs leurs quatre freres brûlés à Marseilles, rendirent un culte religieux à leurs cendres, & se déchaînerent plus que jamais contre les longs habits, les grands capuchons, les greniers & les magasins. D'un autre côté, & par l'ordre du pape, les inquisiteurs se saisirent de ces moines autant qu'ils purent, les brûlerent & les sacrifierent ainsi sans miséricorde au ressentiment du pape, de façon que depuis ce tems-là, un grand nombre de ces zelés défenseurs de l'institut de St. François, savoir de freres mineurs, de beghards & de spirituels, furent cruellement mis à mort, non-seulement en France, mais aussi en Italie & en Allemagne. (230)

XXVII. Ce feu destructeur continua à se répandre, jusqu'à ce qu'enfin il s'étendit à l'ordre entier des franciscains qui, en l'an 1321, fit renaitre les anciennes disputes sur la pauvreté de Jesus-Christ & de ses apôtres. Un certain Beguin, ou moine du tiers ordre de St. François, qui fut pris cette année là,

SIEC. XIV.
II. PART.

Elles excitent de grands troubles.

Nouvelle dispute sur la pauvreté de J. C.

SIEC. XIV. enseignoit entr'autres, *que ni Jesus-Christ ni ses apôtres n'avoient aucune propriété ni commune, ni particulière.* Jean de Belna, inquisiteur de l'ordre des dominicains, condamna cette opinion comme erronée; mais Bereuger Taloni, de l'ordre des franciscains, soutint qu'elle étoit très-orthodoxe, & parfaitement conforme à la bulle, *exiit qui seminet*, de Nicolas III. Les dominicains approuverent le sentiment de Belna, & les franciscains celui de Taloni. A la fin la question fut portée devant le pape, qui prudemment tâcha de terminer la dispute : dans ce dessein, il consulta Uberinus de Casalis, le protecteur des spirituels, homme d'un grand poids & d'une grande réputation. Cet illustre moine ne donna aux questions qu'on lui fit, que des réponses subtiles, captieuses & équivoques : mais le pape & les cardinaux, persuadés que ces réponses toutes équivoques qu'elles étoient, pourroient contribuer à terminer la querelle, les soutinrent de leur autorité, & en même tems ordonnerent le silence & la modération aux deux partis (a).

XXVIII. Mais les dominicains & les franciscains étoient si irrités les uns contre les autres, qu'on ne put les engager en aucune façon à se conformer à cet ordre. Jean XXII. en étant instruit, leur permit en l'an 1322 de remettre sur le tapis la question, & même il proposa celle-ci aux plus grands théolo-

(a) Wadding, *Annal. minor.* tom. VI. pag. 361. Etienne Baluze, *Miscellau.* tom. I. pag. 307. Gerh. Du Bois, *Histor. eccles. Paris.* p. 611. f.

giens de ce siècle, & sur-tout à ceux de Paris : doit-on regarder comme hérétiques ceux qui soutiennent que ni Jésus-Christ, ni ses apôtres, n'ont rien possédé ni en commun, ni en particulier ? Les franciscains qui s'assemblerent cette année à Péugia, ayant été informés de cette démarche du pape, décidèrent unanimement que ceux qui soutenoient cette proposition, non-seulement n'étoient point hérétiques, mais au contraire que leur opinion étoit très-orthodoxe & conforme aux décisions des papes. Ils envoyèrent aussi un député à Avignon, pour soutenir leur sentiment contre tout venant. Ce député fut F. Bonagratia de Bergame, connu aussi sous le nom de *Boncorrese* (231), un de leur ordre, & célèbre par son savoir. Jean XXII. outré de cette démarche, publia dans le mois de Novembre un decret, dans lequel il embrassa une opinion entièrement contraire à celle des franciscains, qu'il déclara hérétiques, parce qu'ils soutenoient que ni Jésus-Christ, ni les apôtres, n'avoient rien possédé en propre, ni en commun, ni en particulier, & qu'ils n'avoient pas été les maîtres de vendre ou d'aliéner la plus petite partie de ce qu'ils avoient. Bientôt après il alla plus loin, & par un decret émané dans le mois de Décembre suivant, il s'attacha à faire voir le foible des argumens qu'on tiroit communément de la bulle de Nicolas III. concernant le droit de propriété des franciscains, transporté à l'église de Rome, ce qui supposoit que les moines n'avoient plus aucun droit, mais seulement l'usage des choses nécessaires à leur en-

SIEC. XIV.
II. PART.

S^{IEC.} XIV.
II. PART.

Disputes
entre les
franciscains &
Jean XXII.

tretien. Pour réfuter cet argument, il faisoit voir qu'il est absolument impossible de séparer le *droit de propriété* de l'*usage légitime* des choses indispensables pour la vie; en même tems, il renonça solennellement à tout droit de propriété, réservé à l'église de Rome, sur les biens des franciscains, par les papes précédens, à l'exception du droit sur les églises & de quelques autres pareils, & au lieu que jusqu'alors, les revenus des franciscains avoient été administrés par des gens qui en étoient chargés au nom de l'église de Rome, le pape changea tout cet ordre, cassa les décrets de ses prédécesseurs, relatifs à cela, & renvoya les officiers employés jusqu'alors dans cette administration (232).

XXIX. De cette manière l'habile pontife ôta à l'ordre des franciscains cette pauvreté absolue qui en étoit le principal soutien, & que son fondateur avoit regardée comme en étant la marque la plus glorieuse. Il devoit naturellement en résulter que les franciscains n'en seroient que plus opiniâtres: c'est aussi ce qui eut lieu; car en l'an 1323, ils envoyèrent à Rome, en qualité de député, le frere Bonagratia, qui s'opposa vigoureusement & ouvertement aux dernières décisions du pape Jean, disant hardiment qu'elles étoient contraires à toutes les loix divines & humaines (a). D'un autre côté,

(a) Wadding, *Ann. min.* tom. VII. p. 222. Avar. Pelagius, *de Planctu eccles.* lib. II. c. 167. Tritheme, *Annal. Hirsaug.* tom. II. p. 157. Theod. de Nien, in Eccardi, *Corporis histor. medii avi*, tom. VII. p. 1491.
Jean

Jean souverainement irrité contr'eux fit mettre leurs députés en prison, & par un nouvel édit qu'il publia vers la fin de l'année, déclara que quiconque soutiendrait, que ni Jesus-Christ, ni ses apôtres, n'avoient eu aucune propriété, ni commune, ni particuliere, devoit être regardé comme hérétique & ennemi de la véritable religion (a) : mais ayant remarqué que les franciscains n'étoient nullement allarmés de ce decret, il en publia encore un autre plus fulminant, vers la fin de l'année 1324, par lequel il confirma tous les précédens, & soutint que la proposition qui établissoit la non-propriété de Jesus-Christ & de ses apôtres, étoit une proposition dangereuse, fautive, damnable, blasphématoire, destructive de la foi catholique, & que tous ceux qui la recevoient, étoient des hérétiques & des rebelles à l'église (233). Il résulta de-là, que les dominicains inquisiteurs firent ceux qui continuèrent à soutenir que Jesus-Christ & ses apôtres étoient réellement des mendiants, tels précisément que St. François vouloit que ses disciples fussent, & les condamnèrent au feu. L'histoire de France, d'Italie, d'Espagne & d'Allemagne, de ce siècle & du suivant, est pleine d'exemples de pareilles cruautés.

XXX. Le pape continua pendant plusieurs années de suite à pousser cette affaire

Tentatives
des franciscains
contre le pape.

(a) Wadding, tom. VII. p. 36. Contin. de Nangis, in Dacherii *Spicilegio*, tom. III. p. 83. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. IV. p. 205. *Benedictor. Gallia christiana*, tom. II. p. 1315.

SIEC. XIV.
II. PART.

avec la même ardeur ; & comme cette querelle paroilloit avoir commencé par les livres de Pierre d'Olive, il flétrit, en l'an 1325, le *Posilla*, & les autres ouvrages de cet auteur, comme dangereux & hérétiques (a) ; ensuite il cita à paroître à Avignon quelques-uns des franciscains les plus savans & les plus distingués de l'ordre, dont il redoutoit le plus les lumieres & l'éloquence, & les retint à sa cour ; enfin, pour empêcher que toute la société poulée à bout, n'entreprit quelque chose contre lui, il la fit épier par-tout par ses bons amis les dominicains. Michel de Cæsenas qui demouroit en Italie, & qui étoit à la tête de l'ordre de S. François, ne pouvant dissimuler sa haine pour le pape, fut appelé à Avignon en l'an 1327, & destitué de son emploi (b). Quelque prudent que puisse paroître ce coup d'autorité au premier coup d'œil, il est certain qu'il ne fit qu'enflammer toujours plus les franciscains, & les attacher à leur système de pauvreté absolue ; car Jean XXII. & l'empereur Louis de Bavière ne furent pas plutôt brouillés, comme chacun fait, de la manière la plus terrible, que les principaux défenseurs des franciscains, tels que Marçilius de Padoue & Jean Janduno ou Genoa, se rendirent auprès de Louis, & sous sa protection, publièrent les satyres les plus ameres, dans lesquelles non-seulement ils attaquèrent per-

(a) Wadding, *Ann. min.* tom. VII. p. 47. Eccardi, *Corpus hist. med. ævi*, tom. I. p. 592 & 1491.

(b) Wadding. *Annual.* tom. VII. p. 69. 74.

sonnellement Jean, mais encore l'autorité des papes en général (a). Leur exemple fut bientôt suivi par d'autres personnes, en particulier par Michel Cæsenas & Guillaume Occam qui l'emportoient sur la plupart de leurs contemporains, par la finesse & la subtilité de leur esprit, & par François Bonagratia de Bergame. En 1327, ceux-ci se sauvèrent d'Avignon par mer, & vinrent d'abord auprès de l'empereur qui étoit alors en Italie, & delà ils passerent à Munich où ils furent bientôt joints par plusieurs autres de leurs amis, tels que Berenger, François de Esculo & Henri de Halem, tous extrêmement estimés pour leurs talens & leur savoir (b). Tous ces savans fugitifs défendirent l'institut de leur fondateur par de longs traités fort travaillés, dans lesquels ils réduisoient

SIEC. XIV.
II. PART.

(a) Dacherii, *Spicil.* tom. III. p. 85. f. *Enllar. Roman.* tom. VI. p. 167. Martene, *Thef. Anecd.* tom. II. p. 695. 704. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. IV. p. 216. Il y a là-dessus une piece remarquable, écrite par Marfillus de Padoue, qui étoit professeur à Vienne, & publiée in-8vo. à Francfort, par Franc. Gomarus, en 1592, sous ce titre, *Defensor pro Ludovico Bavaro, adversus usurpatam, Romani pontificis, jurisdictionem.*

(b) Wadding, *Annal.* tom. VII. p. 81. Martene, *Theaur.* tom. III. p. 749. 757. f. 781. Tritheme, *Annal. Hirsaug.* tom. II. p. 167. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. IV. p. 217. Eccardi, *Corpus histor. med. ævi*, tom. II. p. 1034. Baluze, *Miscellan.* tom. I. p. 293. 315. On peut aussi consulter les compilateurs d'index & d'histoires ecclésiastiques, dont ils ont fait des collections.

SIEC. XIV.
II. PART.

Louis de
Baviere les
protège.

à des bornes fort étroites l'autorité papale ; & inveſtivoient violemment contre ceux qui en étoient revêtus. Occam les ſurpaſſa tous par la force & la fineſſe de ſon eſprit ſatyrique ; auſſi ſes dialogues & ſes autres ouvrages qu'on liſoit avec avidité , & qui paſſèrent à la poſtérité , portèrent-ils un coup mortel à l'ambition des pontifes.

XXXI. De ſon côté , l'empereur Louis de Baviere , pour témoigner ſa reconnoiſſance à ſes défenſeurs , non ſeulement fit de la cauſe des franciſcains la ſienne propre , mais adopta leur ſentiment ſur la pauvreté abſolue de Jeſus-Chriſt & de ſes apôtres ; car , entre les diverſes héréſies dont il accuſa publiquement Jean XXII. & pour leſquelles il le dépoſa , la principale & la plus dangereuſe , ſelon le ſentiment de Louis , fut celle par laquelle il ſoutenoit que la pauvreté de Jeſus-Chriſt n'excluoit pas tout droit de propriété ſur ce qui ſervoit à ſa ſubſiſtance (a). Les fraticelli , les beghards , les béguines & les ſpirituels , alors en guerre avec le pape , furent efficacement protégés par l'empereur , & en Allemagne , contre les inquiſiteurs ; de manière que , pendant ſon regne , ſon pays fut plein de moines mendiants ; à peine y avoit-il une province ou une ville qui ne regorgeât de beghards & de béguines , c'eſt-à-dire , de ces moines qui compoſoient le tiers ordre de St. François , & fai-

(a) Voyez *Proceſſus Ludovici contra Johannem*, an. 1328. d. 12. *Dec. datus*, in Baluzii, *Miſcellan.* tom. II. p. 522. comme auſſi ſon *Appellatio*, p. 494.

soient profession d'une pauvreté volontaire & complete (234). Mais les dominicains, autant ennemis des franciscains qu'ils étoient amis du pape, furent traités avec une extrême sévérité par l'empereur, qui les chassa honteusement de diverses villes (a).

SIEC. XIV.
II. PART.

XXXII. Cependant le feu de la discorde se rallentit beaucoup depuis l'an 1329. Le pape fit tenir à Paris une assemblée de franciscains, dans laquelle, par le moyen de Bertrand qui en étoit le président, & des docteurs de Paris, attachés à ses intérêts, il fut si bien flatter les franciscains, qu'ils abandonnerent Casenas, & lui substituerent en qualité de chef Gerard Oddon; ils reconnurent aussi Jean pour légitime pape, & ils accommoderent la dispute concernant la pauvreté absolue de Jesus-Christ, de maniere que; quoique les édits de Nicolas III. & ceux de Jean fussent contradictoires, ils en ménagerent cependant l'autorité, en se servant pour cela de certains termes ambigus qui pouvoient être pris en divers sens (b.) Néanmoins, il y eut encore en Allemagne, en Espagne & en Italie, un grand nombre de franciscains qui ne voulurent pas souscrire à cet accommodement. Après la mort de Jean, Benoit XII. & Clément VI. se donnerent beaucoup

Ils font la
paix avec
le pape.

(a) Mart. Dissenbach, *de mortis genere, quo Henricus VII. obiit*, p. 145. & autres. Eccardi, *Corpus hist. med. ævi*, tom. I. p. 2103. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. IV. p. 220.

(b) Wadding, *Annual.* tom. VII. p. 94. Dacherii, *Spicil.* tom. III. p. 91.

SIEC. XIV.
II. PART.

de peine pour guérir entièrement cette plaie, & montrèrent beaucoup de douceur envers ceux même qui mettoient l'institut de leur fondateur, beaucoup au-dessus des décisions des papes. Cette douceur produisit de bons effets, elle engagea plusieurs franciscains qui avoient abandonné la société, à y rentrer, entre lesquels furent surtout François de Esculo, & quelques autres qui avoient été au nombre des plus mortels ennemis de Jean (a), & ceux même qui ne voulurent pas rentrer dans l'ordre, cessèrent d'insulter le pape, observèrent tranquillement & sans attaquer personne, les règles de leur fondateur, & rompirent toute communion avec les fraticelli & ceux du tiers ordre, qui en Italie, en Espagne & en Allemagne méprisoient l'autorité du pape (b).

Extrémités
où se trou-
vent ré-
duits en
Allemagne
les spiri-
tuels, les
begghards,
&c.

XXXIII. Les franciscains d'Allemagne, protégés par Louis, résistèrent plus long-tems; mais en l'an 1347 leur protecteur étant mort, leurs beaux jours finirent avec lui dans ce pays; car en l'an 1345, Charles IV. ayant succédé à Louis, par le crédit du pape, fut porté par reconnaissance à favoriser la cour de Rome, & en conséquence soutint tant par ses édits que par ses armes, les inquisiteurs envoyés par le pontife, & leur permit de faire mourir tous leurs ennemis

(a) Argentré, *Collect. judicior. de novis error.* tom. I. p. 343. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. IV. p. 281. Wadding, *Annal.* tom. VII. p. 311.

(b) Wadding, *Annal.* tom. VII. pag. 116. 126. Argentré, *L.c.* tom. I. p. 343. &c.

qui tomberoient entre leurs mains. Ces ministres de la vengeance du pape exercerent surtout leurs violences dans le district de Magdebourg, de Bremen, dans la Thuringe, la Saxe & la Hesse, où ils détruisirent tous les begghards & les béguines, ou ceux du tiers ordre, qui étoient liés avec ceux d'entre les franciscains, qui soutenoient que J. C., ni les apôtres, n'avoient eu aucune propriété. Ces actes de violence eurent l'approbation de Charles IV. qui résidoit alors à Lucques, en Italie, d'où émanerent les ordres les plus sévères à tous les princes d'Allemagne, d'extirper de leurs Etats les begghards & les béguines, ou, selon qu'il les appelloit lui-même, les *mendians volontaires*, en haut allemand, *die willigen Armen*, comme étant ennemis de l'église & de l'empire, & de prêter tous secours aux inquisiteurs contr'eux. Bientôt il publia un autre édit, par lequel il donna aux inquisiteurs les maisons des begghards, voulant qu'elles servissent de prisons pour les hérétiques, commandant en même tems qu'on vendit publiquement tous les effets des béguines au profit, par égale portion, des inquisiteurs, des magistrats & des pauvres des lieux où la vente se feroit (235). Par ces ordres de l'empereur & par ceux du pape, les begghards réduits à la dernière extrémité, chercherent un asyle dans cette partie de la Suisse qui borde le Rhin, & en Hollande, dans le Brabant & la Poméranie (a) : mais

SIEC XIV.
II. PART.

(a) Voyez Odor. Raynaldus, *Annal. eccles.* ad ann.

SIEC. XIV.
II. PART.

l'empereur par ses édits, le pape par ses bulles, & les inquisiteurs par leurs recherches, les poursuivirent par-tout, & les persécutèrent dans leurs retraites les plus éloignées, de manière que, pendant le regne de Charles IV. la plus grande partie de l'Allemagne, à l'exception de la Suisse & des provinces qui la touchent, fut entièrement purgée de begghards ou de franciscains rebelles, tant des *parfaits* que des *imparfaits*.

Bien loin d'être détruits par-là, les franciscains se divisent en deux branches considérables.

XXXIV. Mais ni édits, ni bulles, ni inquisiteurs, ne purent venir à bout de les abattre entièrement : par-tout il s'en trouvoit plusieurs qui, attachés à l'observation rigoureuse de l'institut de S. François, résistoient au chef de leur ordre, ou du moins ne lui obéissoient qu'avec peine, de sorte que pour satisfaire en même tems les plus rigides & les plus relâchés, on convint, après bien des moyens inutilement essayés, de partager la société. En l'an 1368, le supérieur consentit à ce que Paulutius Fulginas, le chef des franciscains rigides, avec ceux de son parti qui étoient en assez grand nombre, se séparassent des autres, & vécussent à leur façon, en suivant exactement & à la lettre la règle de S. François ; & comme ces derniers augmentèrent tous les jours en divers endroits, les papes trouverent à-propos d'approuver leur institut, & de lui donner solennellement leur sanction. En con-

1372. §. xxxiv. pag. 513 ; voyez aussi les livres de Felix Malleolus, écrits dans le siècle suivant, contre les begghards de Suisse.

séquence, l'ordre des franciscains fut divisé en deux grands corps, celui des *freres conventuels*, & celui des *freres de l'observance*. Les premiers étoient ceux qui admettoient l'adoucissement apporté par les papes à la regle de S. François, qu'ils ne suivoient pas à la rigueur, & les seconds, ceux qui s'en tenoient à la lettre plutôt qu'à l'esprit de la regle (a), & ce fut dans le concile de Constance qu'on les appella comme nous venons de le dire. Mais les *fratricelli* & les *begghards* dont nous avons eu souvent occasion de parler, se refuserent absolument à cet arrangement, & dans ce siecle & dans le suivant, ils continuerent à troubler la paix de l'église dans la Marche d'Ancone & dans d'autres endroits.

SIEC. XIV,
II. PART.

XXXV. Ce siecle vit naître d'autres sociétés religieuses dont quelques-unes durèrent peu, & d'autres devinrent célèbres. En l'an 1368, Jean Colombini, gentilhomme de Sienne, fonda l'ordre des *clercs apostoliques* qui, à cause qu'ils prononçoient souvent le nom de Jesus-Christ, furent ensuite appelés *jesuites*. Cette fondation fut confirmée l'année suivante par Urbain V. & elle a subsisté jusqu'au dernier siecle qu'elle a été abolie par Clément IX. en l'an 1668. Ceux qui étoient de cet ordre, faisoient profession de pauvreté & suivoient la regle de S. Augustin; cependant ils n'étoient pas admis aux ordres sacrés, mais ils assistoient les pauvres par leurs prie-

On fonde de nouveaux ordres religieux.

(a) Wadding, *Annal.* tom. VIII. pag. 209. 298. 326. 336. tom. IX. p. 59. 65. 78. &c.

SIEC. XIV.
II. PART.

La secte
des freres &
des sœurs
cellites.

res & par divers autres offices d'humanité, & leur préparoient des remedes qu'ils distribuoient gratis (a); mais ces statuts furent en quelque maniere abolis, lorsque Clément détruisit l'ordre.

XXXVI. Bientôt après le commencement de ce siècle, parut à Anvers la fameuse secte des *freres & des sœurs cellites*, aussi appelée la *secte des freres alexiens*, à cause que St. Alexis en étoit le patron. Le nom de *cellites* fut donné à ceux qui y entroient, à cause des cellules dans lesquelles ils avoient accoutumé de demeurer. Comme, dans ce siècle, le clergé prenoit peu de soin des malades & des mourans, & abandonnoit ceux qui étoient attaqués de la peste alors assez fréquente, quelques personnes pieuses d'Anvers formèrent une société, pour s'acquitter, à cet égard, des devoirs que les prêtres négligeoient si honteusement: en conséquence elles visitoient, consoloient les malades & les mourans, prioient pour eux, prenoient soin des funérailles de ceux qui mouroient de la peste, & qui étoient abandonnés des prêtres effrayés, & les accompagnoient au tombeau, en chantant un service funèbre & solennel. Ce fut relativement à ce dernier genre de devoir que le peuple les appella communément *Lollards* (236). L'exemple de ces honnêtes gens eut une si grande influence, que bien-

(a) Philip. Helyot, *Hist. des ordres*, tom. III. p. 411. &c. Franc. Pagi, *Breviar. Pontif.* tom. IV. p. 289. &c. Bonnani & autres qui ont donné des histoires complètes des ordres religieux.

tôt après on vit se former en Allemagne & en France diverses sociétés de cette espèce de lollards, composées d'hommes & de femmes, qui vivoient en partie du travail de leurs mains, & en partie de dons charitables & pieux. Les magistrats des villes où ils faisoient leur résidence, les protégeoient d'une manière particulière, à cause des grands services qu'ils rendoient aux malades : mais le clergé dont la réputation ne souffroit pas peu par-là, & les moines mendiants qui voyoient diminuer leurs profits, par le crédit de ces nouveaux venus, les persécutèrent & les accusèrent de plusieurs vices & de plusieurs erreurs : cela fit que le mot *lollard*, qui originairement étoit pris en bonne part, devint un nom de mépris, qui désignoit une personne qui, sous le masque d'une piété extraordinaire, cachoit les vices & les sentimens les plus dangereux. Mais les magistrats les appuyèrent de leur approbation, les défendirent contre leurs ennemis, & obtinrent des papes divers édits qui confirmoient leur institut, les exemptoient du tribunal de l'inquisition, & les soumettoient uniquement à celui des évêques. Mais comme toutes ces précautions ne suffisoient pas pour les mettre entierement à couvert d'oppression, Charles, duc de Bourgogne, obtint, en l'an 1472, du pape Sixte IV. une bulle expresse qui rangeoit les cellites ou lollards dans la classe des ordres religieux, & les affranchissoit de la juridiction des évêques ; & en l'an 1506 le pape Jules II. leur accorda encore de plus grands privilèges.

SIEC. XIV. On voit toujours à Cologne & en Flandres
II. PART. plusieurs sociétés de cette espee, quoiqu'elles
soient bien écartées de leur ancienne
regle (237).

Ecrivains XXXVII. Parmi les écrivains Grecs de ce
Grecs. siecle, voici les plus considérables.

Nicephore Calliste; nous avons déjà parlé
de son histoire ecclésiastique.

Matthieu Blastares; il expliqua & illustra
le droit canon des Grecs.

Barlaam; il fut un des grands tenans dans
la controverse des Grecs avec les Latins.

Grégoire Acindynus, grand ennemi des
Palamites, dont nous ferons connoître dans
la suite la secte.

Jean Cantacufene, célèbre par l'histoire de
son tems qu'il composa.

Nicéphore Grégoras; il compila l'histoire
de Byzance, & a laissé à la postérité quelques
autres monumens de son génie.

Théophane, évêque de Nicée, grand dé-
fenseur de la vérité du christianisme contre
les Juifs & les autres ennemis de la religion
chrétienne.

Nilus Cabasilas, Nilus de Rhodes & Ni-
lus Damyla; ils défendirent leurs compa-
triotés contre les écrivains Latins.

Philotée; nous avons encore de lui plu-
sieurs traités qui paroissent propres à inspi-
rer de la dévotion.

Grégoire Palamas; nous en parlerons plus
au long dans la suite.

Ecrivains XXXVIII. Entre les écrivains Latins de
Latins. ce siecle, nous ne parlerons que des plus cé-
lebres. Parmi les docteurs scholastiques, qui

unissoient la philosophie à la théologie, Jean Duns, dit Scot, moine franciscain, & le grand antagoniste de Thomas d'Aquin, tient le premier rang ; & quoiqu'il ne mérite aucun éloge par sa bonne foi, il ne le cède du moins à aucun de ses contemporains, en finesse & en subtilité (238).

SIÈC. XIV.
II. PART.

Après lui, les auteurs de cette classe les plus célèbres sont, Durand de S. Pourçain, qui combattit la doctrine reçue de la grace coopérante avec la volonté de l'homme (a); Thomas Bradwardin, homme d'un esprit pénétrant (b); Pierre Auréole ou Oriol, Jean Bacon, Guillaume Occam, Gautier Burley, Pierre Dailly, Thomas de Strasbourg, & Grégoire de Rimini (c).

Parmi les mystiques, Jean Taulere & Jean Ruysbrok, sans être exempts d'erreur, se distinguèrent par leur sagesse & leur bonne foi.

Nicolas de Lyre ; il s'acquit une grande réputation par son exposition abrégée de toute la bible.

(a) Voyez J. Launoi, dans un petit traité intitulé, *Syllabus rationum, quibus Durandi causa defenditur*, tom. I. opp. *Gallia christ.* tom. II. p. 723.

(b) Rich. Simon, *Lettres choisies*, tom. IV. p. 212. & *Critique de la biblioth. des auteurs ecclésiast.* par M. Dupin, tom. I. p. 360. Steph. Soucietus, *in observationibus ad b. l.* pag. 703. *Nouv. dictionn. histor. crit.* tom. I. p. 500. &c. Il étoit archevêque de Cantorbery.

(c) Pour des détails complets sur ces auteurs, voyez l'*Histoire de l'église Gallicane*, tom. XIV. p. 11. 12. &c.

SIEC. XIV.
II. PART.

Raynier de Pise, célèbre par sa *somme de théologie*, & Altesan, par la *lienne*, des cas de conscience.

CHAPITRE III.

De la doctrine de l'église chrétienne dans ce siècle.

Corruption
de la reli-
gion.

I. Quiconque sera bien instruit de l'histoire de ce siècle, conviendra que la religion, soit celle qu'on enseignoit dans les écoles, soit celle qu'on prêchoit au peuple, étoit si corrompue qu'elle ne conservoit plus rien, dans aucune de ses parties, de son ancienne beauté. Il est aisé après cela de comprendre que les Vaudois & autres ennemis du pape, qui depuis long-tems soupiroient après une réforme dans l'église, quoique exposés partout à la fureur des inquisiteurs & des moines, se multiplioient tous les jours, & déconcertoient tous les projets faits pour les détruire. Plusieurs de ces pauvres gens, ayant vu un grand nombre de personnes de leur parti périr dans les flammes, ou par d'autres supplices, quitterent l'Italie, la France & l'Allemagne, & se sauverent en Bohême & dans les environs, où ensuite ils se joignirent aux hussites & à d'autres séparatistes.

Etat de la
théologie
exégétique.

II. Nicolas de Lyre mérite, à juste titre, le premier rang parmi les commentateurs de l'Écriture; il expliqua les livres du Vieux & du Nouveau Testament, d'une manière bien

supérieure à celle de ce tems-là; il possédoit parfaitement l'hébreu, mais peu le grec, & par-là même il réussit mieux dans l'interprétation du Vieux Testament que dans celle du Nouveau (a). Tous les théologiens qui travailloient dans ce genre, n'étoient que des imitateurs serviles de ceux qui les avoient précédés; toute leur occupation consistoit à compiler des sentences des anciens docteurs, ou à forcer l'Écriture pour y trouver les sens mystérieux & cachés qu'ils y cherchoient. Quiconque voudra connoître parfaitement cette méthode, n'a qu'à consulter le *miroir de morale* de l'Écriture (b) de Vital du Four, le *Psalterion spirituel* (c) de Ludolph de Saxe. Les philosophes qui commentoient l'écriture, proposoient quelquefois des questions subtiles, tirées de ce qu'on appelloit dans ce siècle, la *science intérieure*, & mettoient beaucoup d'art à les résoudre.

Théologie
didactique.

III. La plupart des docteurs de ce siècle, tant Grecs que Latins, suivoient les règles de la philosophie péripatéticienne, dans leur manière d'enseigner la religion, & c'étoit par leur commerce avec les Latins, que les Grecs sembloient avoir acquis quelque connoissance de cette méthode en usage en occident, & même encore aujourd'hui les Grecs lisent

(a) Rich. Simon, *Histoire des principaux commentateurs du N. T.* p. 447. & *Critique de la bibliot. des auteurs ecclésiast.* par M. Dupin, tom. I. p. 352. Wadding, *Annal. minor.* tom. V. p. 264. &c.

(b) *Speculum morale totius scripturae.*

(c) *Psalterium juxta spiritualem sensum.*

SIEC. XIV.
II. PART.

dans leur propre langue, les ouvrages de Thomas d'Aquin & des principaux scholastiques, qui furent traduits dans ce siècle, & introduits dans l'église grecque, par Démétrius Cydonius & autres (a). Parmi les Latins, le plus grand nombre des théologiens avoit la passion de cette méthode subtile, dans laquelle Jean Scot, Durand de St. Pourçain & Guillaume Occam, avoient excellé. Quelques-uns voulurent avoir recours à l'*Ecriture* & à la *tradition*, pour expliquer les vérités de la religion, mais ils furent bientôt accablés par la foule des scholastiques qui l'emportoient par-tout.

Les ennemis des théologiens de l'école.

Les théologiens biblistes.

IV. La grande supériorité de ces derniers n'empêcha pas quelques docteurs pieux, mystiques & autres, de censurer vivement l'abus de porter au tribunal de la philosophie des questions que la révélation seule devoit décider. On les vit s'opposer ouvertement au goût dominant, & tâcher de rappeler à l'étude de l'*Ecriture* Sainte & des anciens peres, la jeunesse destinée au ministère: leur opposition alluma par-tout le feu de la discorde, qui éclata sur-tout dans quelques-unes des plus fameuses universités, comme dans celles de Paris & d'Oxford. On y vit continuellement les biblistes aux mains avec les scholastiques, & quoique inférieurs en nombre, remporter quelquefois la victoire; car les scholastiques étoient souvent fort imprudens, ils expliquoient les principaux dogmes

(a) Rich. Simon, *Créance de l'église orientale sur la transsubstantiation*, p. 166.

de la révélation d'une manière qui les renversoit manifestement, & par-là même mettoit au grand jour l'absurdité & l'impiété de leurs opinions. Il en résulta que quelques-uns furent obligés d'abjurer leurs erreurs, d'autres de se sauver, que quelques-uns virent leurs écrits condamnés au feu, & que d'autres furent trainés en prison (239): mais dès que l'orage étoit un peu passé, la plupart reprenoient, mais avec plus de précaution, leur ancien système, inquiétoient à leur tour leurs ennemis, leur enlevoient leurs disciples, leurs profits & leur réputation.

V. Il est bien remarquable que les théologiens scholastiques ou philosophes, au lieu de s'accorder entr'eux, se disputoient vivement sur divers points. Dans ce siècle, Jean Duns, dit Scot, Anglois, de l'ordre des franciscains, homme d'un esprit subtil, jaloux, & grand ennemi des dominicains, anima beaucoup la querelle: il attaqua & essaya de renverser plusieurs articles de la doctrine de Thomas d'Aquin. Là-dessus les dominicains ayant pris l'alarme, s'unirent de toutes parts pour défendre leur maître chéri, qu'ils regardoient avec raison comme le chef des scholastiques. D'un autre côté, les franciscains épousèrent avec chaleur la cause de Duns, qu'ils considéroient comme un sage envoyé du ciel, pour ouvrir les yeux des pauvres mortels. Ainsi ces deux ordres furent encore une fois divisés, & formèrent deux grandes sectes, celle des scotistes & celle des thomistes, qui, dans les écoles d'occident,

SIEC. XIV.
II. PART.

Dispute
entre les
scholasti-
ques.
Les scotis-
tes & les
thomistes,

SIEC. XIV.
II. PART.

se disputent encore aujourd'hui le terrain. Les principales questions sur lesquelles ils ne sont pas d'accord, sont celles qui regardent la nature de la grace coopérante, avec la volonté de l'homme; la mesure de cette grace divine nécessaire pour le salut; l'unité de forme dans l'homme, ou l'identité personnelle, & autres sujets abstrus & minutieux de cette espèce, qu'il n'est pas de notre plan de rapporter. Nous remarquerons seulement, que rien ne contribua plus à illustrer Scot que sa démonstration & sa défense de ce qu'on appelloit la conception immaculée de la vierge, contre les dominicains qui ne l'admettoient pas (a).

Les mystiques.

VI. On vit en Europe un grand nombre de ceux qu'on appelloit *mystiques*, y répandre par-tout leurs opinions. Il y avoit sans doute parmi eux beaucoup de gens d'une grande piété, qui, en tâchant de diminuer le respect outré & superstitieux pour l'extérieur de la religion, cherchoient réellement à former les hommes à l'amour de Dieu & à la pratique de la vertu; tels furent entre'autres Jean Taulere, Ruysbrockius, Suso & Gerard de Zutphen (b), qui sans con-

(a) Voyez Wadding, *Annal. minor.* tom. VI. pag. 52.

(b) Sur ces auteurs, voyez Pierre Poiret, *Bibliot. mysticor.* & Godefr. Arnold. *Hist. & descriptio theol. mystica.* Echard parle expressément de Taulere & de Suso, dans ses *Scriptor. predicat.* tom. I. pag. 653. 677; voyez aussi *Acta sanctor.* Januar. tom. II. p. 652.

credit ont laissé divers ouvrages propres à exciter la piété, quoiqu'ils péchent tous par le jugement & une teinte d'enthousiasme : mais on voyoit aussi parmi eux des fanatiques insensés, qui couroient çà & là, ne cessant d'insulter sur l'ancantissement total des facultés naturelles de l'homme, afin que par ce moyen l'ame pût en quelque manière se confondre avec l'essence divine; ils inspiroient ainsi à leurs disciples une piété absurde, & qui tenoit souvent de la licence. Cette pieuse frénésie fut poussée si loin que les mystiques modérés les condamnerent hautement, & défendirent à leurs disciples d'avoir aucune liaison avec eux (240).

SIEC. XIV.
II. PART.

VII. Il est inutile de s'étendre beaucoup sur le compte de ceux qui s'attachoient à la morale, puisque leur mérite est à-peu-près le même que celui des auteurs dont nous venons de parler. Cependant, il est à-propos de remarquer deux choses, par lesquelles il sera facile de se former une idée juste de l'état de cette science : la première, qu'environ ce tems là, on vit plus d'écrivains que dans aucun autre siècle, qui s'étudierent à rassembler & à résoudre ce qu'ils appelloient *les cas de conscience*; ce qui acquit à Alfesani, Italien, à Monaldi & à Barthélemi de Pise, une réputation bien supérieure à celle de tous leurs contemporains. Ce genre d'ouvrage étoit analogue à l'éducation que ces auteurs avoient reçue dans les écoles, où on enseignoit à jouer sur les mots & à chicaner plutôt qu'à acquérir une véritable foi, & à se conduire en conséquence. La seconde chose

Les écrivains de morale.

SYN. XIV.
II. PART.

qui mérite d'être relevée, c'est que l'on expliquoit les devoirs de la morale, & on tâchoit d'en fortifier la pratique, par des comparaisons nouvelles & singulières, tirées de la nature des propriétés & des actions même des animaux. Ainsi, par exemple, un auteur de morale vouloit-il caractériser les vertus & les vices, il commençoit par décrire la nature & les qualités de quelque animal, & ensuite il en faisoit l'application à la vie humaine & aux mœurs qu'il désignoit par là. Les ouvrages les plus considérables dans ce goût sont, le *Formicarius* de Nieder, un traité sur les abeilles par Thomas Brabantin, une dissertation d'Hugues de St. Victor, sur les bêtes, & un traité de Thomas Walley, intitulé, *la nature des animaux moralisée*.

Les contro-
verses.

VIII. A parler généralement, dans ce siècle les défenseurs du christianisme étoient au-dessous de leur tâche, & leurs ouvrages ne montrent ni beaucoup de talens, ni beaucoup de candeur. De tems en tems seulement, il en parut quelques-uns qui n'étoient pas absolument sans mérite. Le savant Thomas Bradwardin, théologien Anglois, dit beaucoup d'excellentes choses, pour prouver la vérité de la religion chrétienne, dans un livre sur *la providence*. L'ouvrage intitulé *Collatium fidei contra hereticos*, c'est-à-dire, *le baume de la foi*, prouve que son auteur, Pélagie Alvarès, étoit un homme judicieux & bien intentionné, quoiqu'il n'ait pas, ni près de là, épuisé son sujet. Nicolas de Lyre écrivit contre les juifs, de même que Porchet Sauvage dont le traité intitulé *le Triomphe de*

la foi, est sur-tout tiré des écrits de Raimond Martin. Ces deux auteurs sont bien inférieurs à Théophane, dont le livre contre les Juifs & l'harmonie entre le Vieux & le Nouveau Testament, ne sont rien moins que méprisables.

SIEC. XIY.
II. PART.

IX. Pendant ce siècle, on eut quelque espérance de réconciliation entre les Grecs & les Latins. Ceux-là craignant d'avoir besoin de ceux-ci, pour mettre des bornes à la puissance des Turcs, qui environ ce tems-là augmentoit continuellement, parurent souvent vouloir se soumettre aux canons des Latins. Suivant cela, en l'an 1339, Andronic le jeune, envoya Barlaam, en qualité d'ambassadeur, en occident, pour proposer en son nom une réconciliation. En l'an 1349, une autre ambassade fut envoyée de la part des Grecs à Clément VI. dans le même dessein, & en l'an 1356, une troisième se rendit dans les mêmes vues auprès d'Innocent VI. qui résidoit à Avignon. Mais ce ne fut pas tout; en 1367, le patriarche Grec vint à Rome, dans le dessein de traiter cette importante affaire, & en 1369, il fut suivi de l'empereur Grec lui-même, Jean Paléologue, qui fit un voyage en Italie & qui, pour se concilier les Latins, publia une confession de foi très-conforme à celle du pape. Malgré toutes ces précautions dictées par la prudence & l'amour de la paix, on ne put engager la plus grande partie des Grecs à mettre bas les armes de la controverse, & à se réconcilier avec l'église de Rome, quoique par des vues d'intérêt ou d'ambition.

Etat de la
controver-
se entre les
Grecs & les
Latins.

X. 2

SIEC. XIV.
II. PART.

Disputes
entre l'uni-
versité de
Paris & les
domini-
cains.

plusieurs d'entr'eux parussent disposés à prendre ce parti; de sorte que ce siècle se passa en partie en disputes fort vives, & en partie en négociations inutiles (a).

X. En l'an 1384, il s'éleva à Paris une furieuse dispute entre l'université de cette ville & les dominicains. Le promoteur de cette querelle fut Jean de Montefono, natif d'Arragon, dominicain & professeur en théologie, lequel, selon la doctrine de son ordre, nia que la vierge Marie fût exempte du péché originel, ajoutant à cela que quiconque admettoit la *conception immaculée*, étoit ennemi de la foi. La dispute qui en résulta, auroit sans doute été bientôt apaisée, si, dans un discours public, prononcé en l'an 1387, Jean n'avoit pas prêché ses opinions avec de nouveaux argumens, & plus de feu que jamais. Le collège des théologiens, & ensuite toute l'université, se virent contraints par-là de condamner son sentiment sur la *conception immaculée*, & quelques autres de ses idées; car il est bon d'avertir le lecteur, qu'à-peu-près depuis le commencement de ce siècle, à la persuasion sur-tout de Jean Duns Scot, l'université de Paris avoit publiquement adopté la doctri-

(a) Voyez Henr. Canisii, *Lection. antiqua*, tom. IV. p. 369. Leon Allatius, *de perpetua consensione eccles. orient & occident*, lib. II. cap. xvj. xvij. pag. 782. Wadding, *Annal. minor*. tom. VIII. pag. 29. 40. 107. 201. 289. 303. 312. Etienne Baluze, *vita pontif. Avenion*. tom. I. pag. 348. 380. 388. 403. 407. 410.

ne de la conception immaculée (a). Là-dessus les dominicains & leur champion, Jean de Montéseno, appellerent du jugement de l'université à celui de Clément VII. qui étoit à Avignon, & ne cessèrent de crier que St. Thomas lui-même se trouvoit condamné par la sentence portée contre Montéseno, & dont ils étoient appellans. Mais avant que le pape pût rien décider, le moine condamné quitta Avignon, alla se jeter dans le parti d'Urbain VI. qui étoit à Rome, & ainsi se fit excommunier pendant son absence. Nous ne décidons point, si le pape approuva ou n'approuva pas la sentence de l'université de Paris: les dominicains soutiennent le dernier sentiment, & prétendent que Montéseno ne fut condamné qu'à cause de sa fuite (b); mais d'autres assurent qu'il le fut aussi à cause de son opinion; & comme les dominicains ne voulurent pas reconnoître le jugement de Paris, ni s'y soumettre, ils furent chassés en l'an 1389, & ne furent rétablis qu'en l'an 1404 (c).

SIEC. XIV.
II. PART.

(a) Wadding, *Annal. min.* tom. VI. p. 52. &c.

(b) Voyez Echard, *Scriptor. pradicator.* tom. I. p. 691.

(c) Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. IV. p. 599. 618. 638. Baluze, *vita pontif. Avenion.* tom. I. p. 521. tom. II. p. 992. Argentré, *Collectio judiciorum de novis error.* tom. I. pag. 61. Jac. de Longueval, *Hist. de l'église Gallicane*, tom. XIV. p. 347.

CHAPITRE IV.

Des rites & des cérémonies en usage dans l'église pendant ce siècle.

SIEC. XIV.

II. PART.

Change-
mens dans
le tems de
la célébra-
tion du ju-
bilé.

I. ON ne doit pas attendre que dans un ouvrage aussi abrégé que celui-ci, nous entrons dans le détail des changemens introduits pendant ce siècle, dans les cérémonies de l'église, cela nous conduiroit trop loin; nous nous bornerons à quelques généralités. Le premier changement qui nous frappe, c'est celui du tems de la célébration du jubilé. En 1350, Clément VI. à la réquête du peuple de Rome, décida qu'à l'avenir on célébreroit deux fois dans un siècle (a) cette solennité que Boniface VIII. avoit fixée à chaque centième année. Il pouvoit alléguer une raison plausible en faveur de cette innovation, puisqu'on fait que les Juifs dont le culte pompeux a toujours servi de modele aux papes, célébroient cette fête tous les cinquante ans: mais Urbain VI. Sixte VI. & d'autres papes qui ont rapproché les tems de ces jubilé, dont la cour de Rome fait si bien son profit, doivent avoir eu plus de peine à trouver des raisons pour justifier tant de changemens.

Fêtes.

II. Innocent V. institua des fêtes à l'hon-

(a) Baluze, *Vit. Pontif. Avinion.* tom. I. p. 247.
287. 312. 887. Muratori, *Antiq. Ital.* tom. III. pag.
344. 481.

neur de la lance qui avoit percé le côté du Sauveur, des cloux qui l'avoient attaché à la croix, & de la couronne d'épines mise sur sa tête à sa mort (a). Quoiqu'il y eût bien de l'absurdité en tout cela, cependant on peut le pardonner à l'ignorance grossière de ce tems-là : mais rien ne sauroit excuser le fanatisme impie & superstitieux de Benoît XII. qui institua une fête à l'honneur des playes de Jesus-Christ, miraculeusement imprimées, à ce que disent les franciscains, sur le corps de leur fondateur ; & par-là accrédita cette fable ridicule & impie. Le pape Jean XXII. outre qu'il donna sa sanction à toutes les rêveries qu'on avoit jusques là imaginées, ordonna aux chrétiens d'ajouter à leurs prières, la salutation de l'ange Gabriel à la vierge Marie, *Ave Maria*.

SIEC. XIV.
II. PART.

Prières.

(a) Voyez Jo. Henr. A Seelen, *Diff. de festo Lanceæ & Clavorum Christi*. Baluzii, *Vit. Pontif. Avinion.* tom. I. p. 328. *Miscellan.* tom. I. p. 417.



CHAPITRE V.

Des divisions & des hérésies qui troublèrent l'église dans ce siècle.

SIEC. XIV.

II. PART.

Controver-
ses susci-
tées par les
quiétistes.

I. **P**endant une partie de ce siècle, les *hésychastes*, ou comme les Romains les appellent, les *quiétistes*, donnerent beaucoup d'embarras à l'église grecque. Pour remonter à la source de ces troubles, il faut remarquer que Barlaam, natif de Calabre, moine de S. Basile, & ensuite évêque de Gieraci, dans la Calabre, fit un voyage en Grece, pour prendre connoissance de la conduite des moines, parmi lesquels il trouva plusieurs choses très-repréhensibles: il fut surtout fort scandalisé des quiétistes dans la Thessalie, qui étoient les mêmes que les mystiques ou les moines plus parfaits, & qui, par une longue & profonde contemplation, tâchoient d'arriver à cette tranquillité de l'ame, qui est exempte de toute espee d'agitation. Ces quiétistes, conformément à l'ancienne doctrine de leurs principaux docteurs, qui croyoient qu'il y a une lumière céleste cachée dans les replis les plus profonds de l'ame, avoient accoutumé de se retirer chaque jour pendant un certain tems à l'écart, & là dans une situation immobile, ils fixoient leurs regards sur la moyenne région du ventre, ou le nombril, & se vantoient que dans cette posture, ils sentoient en effet les rayons de cette divine lumière, sortir de l'ame, &

répandre dans leur cœur des joyes ineffables (241). Quand on leur demandoit de quelle nature étoit cette lumière, ils répondoient pour en donner une idée, que c'étoit la gloire de Dieu, la même clarté radieuse qui environna Jésus-Christ dans sa transfiguration sur la montagne. Barlaam ignorant les usages & la façon de parler des mystiques, regarda tout cela comme quelque chose de fort absurde & qui tenoit du fanatisme, & en conséquence appella ces moines qui donnoient dans ces idées, *mes-saliens*, *euchites* (242) & *umbilicains*, *μεσσηναιοι*. D'un autre côté, Grégoire de Palamas, archevêque de Thessalonique, les défendit contre les attaques de Barlaam (a).

SIÈC. XIV.
II. PART.

II. Pour terminer cette querelle, on tint en l'an 1341, à Constantinople, un concile auquel l'empereur lui-même, Andronic le jeune, & le patriarche présiderent. Palamas & les moines triomphèrent de Barlaam qui y fut condamné, & qui là-dessus quitta la Grece & se retira en Italie. Bientôt après un autre moine, nommé *Grégoire Acindynus*, renouvella la dispute, & par opposition à Palamas, nia que Dieu demeurât dans une lumière éternelle, distincte de son essence, & qu'une semblable lumière eût été vue par les disciples sur le mont Thabor. La question ne regarda plus proprement les moi-

Etat de la
controver-
se entre les
quiétistes
& les bar-
laamites.

(a) Pour ce qui regarde ces deux hommes célèbres, Barlaam & Grégoire de Palamas, voyez surtout Fabricius, *Biblioth. græc.* tom. X. pag. 427. & 454.

SIEC XIV.
II. PART.

nes, mais en général elle roula sur la lumière vûe sur le Thabor, ainsi que sur la nature & le lieu de la résidence de la Divinité. Néanmoins, dans un autre concile célébré à Constantinople, Acindynus fut condamné comme disciple de Barlaam. Il se tint là-dessus plusieurs assemblées; mais la plus remarquable fut celle de l'an 1351, dans laquelle les barlaamites & leurs adhérens furent frappés si violemment par les decrets émanés contr'eux, qu'ils furent forcés de quitter la partie, & de céder la victoire à Palamas. Ce prélat soutenoit que Dieu est environné comme d'un cercle d'une lumière éternelle, qu'on peut appeller son *énergie* ou *opération*, qu'elle est absolument distincte de sa nature & de son essence, & que les disciples eurent le bonheur de la contempler sur le Thabor; d'où il concluait que cette divine énergie est entièrement différente de la substance même de Dieu; ajoutant à cela qu'aucun être borné ne peut avoir part à la *substance* ou à l'*essence* divine, mais seulement à la *lumière* ou à l'*énergie divine* dont nous avons parlé. Au contraire, les barlaamites nioient ces idées, & soutenoient que les propriétés & les opérations de la Divinité ne sont pas différentes de son essence, & qu'il n'y a aucune distinction entre les attributs & l'essence de Dieu, considérés en eux-mêmes, mais seulement dans notre manière de les envisager & de raisonner à leur égard (243).

Rigueur
de l'inqui.

III. En occident les inquisiteurs, ces ministres actifs de la vengeance du pape, por-

terent par-tout un œuil attentif, & tâchèrent de déterrer les restes des sectaires ennemis de Rome, des Vaudois, des cathares, des apostoliques, & d'autres de cette espece ; de maniere que l'histoire de ces tems-là nous offre de toutes parts des malheureux condamnés au feu ou à d'autres supplices, par une superstition barbare & vindicative. Mais aucun des ennemis de l'église n'exerça plus le zele sanguinaire des inquisiteurs & des évêques que les *freres & les sœurs du franc-esprit*, appelés communément en Flandres & en Allemagne *beggards* & *béguines*, & connus ailleurs sous d'autres noms. Comme ces gens se piquoient d'une dévotion extraordinaire & sublime, entièrement détachée de l'extérieur du culte, & uniquement tournée vers l'intérieur, ils se concilierent l'estime de beaucoup de personnes simples, bien intentionnées, & faciles par-là même à s'en laisser imposer par des apparences de piété, & firent ainsi beaucoup de profélytes. C'est aussi pour cette raison que dans ce siecle nous voyons en Italie, en France & en Allemagne, un si grand nombre de ces sectaires périr par le fer & le feu de la persécution.

IV. Cette secte étoit sur-tout nombreuse dans les villes d'Allemagne qui sont sur le Rhin, principalement à Cologne ; ce qui engagea Henri I. archevêque de cette ville, à publier contr'elle, en l'an 1306, un édit très-sévère (a) ; exemple qui fut suivi par

SIEC. XIV.
II. PART.
sition en
occident.

Divers
édits contre les cathares, les *begghards* & les *béguines*.

(a) Voyez *Statuta Coloniae*, publiés in-4to. à Cologne, en 1554, p. 58.

SIEC. XIV.
II. PART.

les évêques de Mayence, de Treves, de Worms & de Strasbourg (a). Et comme il y avoit dans ce parti des gens fort déliés, Jean Duns Scot, ce logicien si subtil (b), fut envoyé à Cologne en l'an 1308, pour disputer contr'eux, & les vaincre à force de syllogismes. En l'an 1310, la fameuse Marguerite Porette, qui avoit fait tant de bruit dans la même secte, fut brûlée à Paris avec un de ses confreres. Elle s'étoit donnée beaucoup de peine pour prouver dans un traité, que l'ame, lorsqu'elle est absorbée dans l'amour de Dieu, est affranchie de toute contrainte & de toute loi, & peut librement & sans commettre de péché, s'abandonner à ses appétits naturels (c). Le pape Clément V. irrité de cette doctrine & de quelques autres traits du fanatisme dangereux de cette secte, publia en l'an 1311, dans un concile général tenu à Vienne, un édit particulier contre les beggards & les béguines d'Allemagne, & quoique cet édit n'en rapporte que fort imparfaitement les opinions, cependant par celles qui y sont énoncées, il est aisé de voir que les *fieres* & les *sœurs mystiques du franc-esprit* sont ceux qu'on y a sur-tout en vue (244). Dans le même concile, Clément

(a) *Johannis, Scriptor. rerum Moguntinar.* tom. III. pag. 298. Martene, *Thesaur. anecdot.* tom. IV. p. 250.

(b) Wadding, *Annal. min.* tom. VI. p. 108.

(c) Dacherii, *Spicil. veter. scriptor.* tom. III. p. 63. J. Baleus, *de scriptor. Britann. centur. IV.* n. 88. p. 367. publié in-fol. à Bâle, en 1557.

donna encore un décret, par lequel il supprima une autre espèce bien différente de béguines (a), qui avoient toujours été regardées comme formant une société régulière & légitime, & qui habitoient par-tout dans des maisons fixes de leur ordre, mais qui avoient été corrompues par les fanatiques dont nous venons de parler; car les frères & les sœurs du franc-esprit s'étoient glissés dans la plupart de leurs couvens, & avoient prêché leur mysticisme avec succès à ces femmes simples & crédules, qui n'en eurent pas plutôt connoissance, qu'enchantées de ces brillantes chimères, elles se mirent à débiter sur le culte les plus impies extravagances (245).

V. Les frères & les sœurs du franc-esprit, opprimés par tant d'édits, formoient le dessein de quitter la haute-Allemagne pour se retirer dans la basse; ce qu'ils exécuterent, au point que la Westphalie fut la seule province qui, n'ayant point voulu les recevoir, fut exempté des troubles qu'ils entraînoient après eux. Elle en fut redevable aux sages précautions de Henri, archevêque de Cologne, qui, en l'an 1222, convoqua un concile, & y exhorta sérieusement les évêques de Westphalie, d'empêcher de tout leur pouvoir que ces gens n'entraissent dans leur pays. Environ ce tems-là, les beggards (246) qui étoient sur le Rhin, perdirent Gautier

SIEC. XIV.
II. PART.

Néanmoins on ne peut détruire les frères & les sœurs du franc-esprit.

(a) *In jure canonico inter Clementinas*, lib. III. tit. XI. *De religiosis domibus*, cap. j. p. 1075. édit. de Bohmer.

SIEC. XIV.
II. PART.

leur chef, Hollandois, célèbre par son éloquence & ses écrits, & qui vint de Mayence à Cologne, où il fut pris & brûlé (247). Sa mort fut extrêmement funeste aux freres du franc-esprit; mais elle n'anéantit pas leur parti; car il paroît par un très-grand nombre de relations, que long-tems après, non-seulement ils tenoient des assemblées particulières à Cologne & dans plusieurs autres provinces de l'Allemagne, mais encore qu'ils avoient parmi eux des personnes du premier rang & d'un grand savoir, entre lesquelles Henri Aycardus ou Eccard, Saxon de naissance, fut le plus célèbre; c'étoit un dominicain, supérieur de son ordre en Saxe, homme d'un esprit délié, & qui avoit rempli avec distinction une place de professeur en théologie à Paris (a). En l'an 1330, le pape Jean tâcha d'extirper cette secte par une nouvelle ordonnance, dans laquelle les erreurs des freres du franc-esprit sont indiquées plus clairement que dans les clémentines (248). Mais ce fut inutilement; l'hérésie continua, & jusqu'à la fin de ce siècle, fut persécutée dans presque toute l'Europe, par les inquisiteurs & par les évêques.

Persécution contre les beguines & leur fin tragique.

VI. Les clémentines ou statuts du concile de Vienne contre les béguines, c'est-à-dire, ces femmes qui habitoient dans des maisons fixes, sous une règle commune, qui les

(a) Voyez Echard, *Scriptor. prædic.* tom. I. pag. 507. Odor. Raynald. *Annal.* tom. XV. ad an. 1329. §. LXX. p. 389.

portoit

portoit à la piété* & à une vertu industrieuse, donnerent lieu entr'elles à la persécution qui dura jusqu'au tems de Luther, & qui dans plusieurs endroits les détruisit, ainsi que les beggards. Car quoique par son dernier statut, le pape eût permis à des femmes pieuses de vivre comme des religieuses dans le célibat, sans en faire le vœu, ou en le faisant, & qu'il ne refusât de tolérer que celles qui étoient infectées des sentimens des *friars du franc-esprit*, cependant le grand nombre d'ennemis qu'elles avoient, de même que les beggards, soit parmi les artisans, & sur-tout les misérables, soit parmi les prêtres & les moines, se prévalurent des clémentines pour les molester & les insulter dans leurs maisons, pour s'emparer de leurs effets & les gâter, & envelopper les beggards dans la même persécution. En l'an 1324, Jean XXII. procura cependant quelque soulagement à cette espèce de religieuses, par un règlement particulier, dans lequel il expliqua favorablement pour elles les clémentines, & ordonna que les sociétés des innocentes béguines, leurs maisons, leurs meubles & leurs effets, fussent à l'abri de toute insulte; exemple de douceur, qui fut ensuite suivi par d'autres papes. D'un autre côté, les béguines, dans l'espérance de mieux déconcerter les mesures de leurs ennemis, & d'éviter les pièges qu'ils leur tendoient, embrassèrent dans plusieurs endroits la règle du tiers ordre de S. François & des augustines. Cependant tout ce que l'on put faire pour elles, ne fut pas ca-

STEC. XIV.
II. PART.

1

Tome III.

Y

SIEC. XIV.
II. PART.

pable d'empêcher qu'elles ne fussent décriées, & qu'elles ne manquaient de moyens de subsister. Dès cette époque, elles furent persécutées dans diverses provinces par les magistrats, les ecclésiastiques & les moines, qui regardoient d'un œil d'envie leurs trésors, & étoient fort impatiens de partager leurs dépouilles (249).

La secte
des flagel-
lans repa-
roit.

VII. Quelques années avant le milieu de ce siècle, pendant que l'Allemagne & plusieurs autres parties de l'Europe étoient plongées dans diverses calamités, les flagellans dont la secte étoit oubliée presque partout, & principalement en Allemagne, reparurent, & courant de province en province, occasionnerent de grands troubles. Ces nouveaux flagellans dont l'enthousiasme avoit gagné des personnes de tout rang, de tout âge & de tout sexe, étoient pires que les anciens. Non-seulement ils supposoient qu'on pouvoit obtenir le pardon de ses péchés par des châtimens volontaires qu'on s'infligeoit, mais encore ils débitoient d'autres erreurs très-injurieuses à la religion. Entr'autres ils disoient, „ que la flagellation avoit autant d'efficace que le „ baptême & les autres sacrements, qu'el- „ le pouvoit procurer le pardon des péchés, „ indépendamment du mérite de Jésus- „ Christ; que la loi donnée par Jésus-Christ „ devoit être bientôt abolie & remplacée „ par une nouvelle qui ordonneroit le *bap- „ tême de sang*, opéré par la flagellation „, & plusieurs autres choses plus ou moins absurdes & impies. Là-dessus Clément VII. lan-

sa ses anathèmes contre les flagellans qui, dans plusieurs endroits furent brûlés par les inquisiteurs. Il fut, au reste, aussi difficile d'en détruire la secte que celle des autres fanatiques errans (a).

SIEC. XIV.
II. PART.

VIII. L'opposée de cette secte sombre & mélancholique, fut celle des *danseurs*, qui, en l'an 1373, parut à Aix la-Chapelle, d'où elle se répandit dans le pays de Liege, dans le Hainault, & dans d'autres endroits de la Flandres. C'étoit l'usage parmi les personnes de l'un & de l'autre sexe qui composoient cette secte, de se mettre tout d'un coup à danser de toutes leurs forces, tant en public qu'en particulier, en se tenant par la main, jusqu'à ce qu'épuisées par la lassitude & prêtes à suffoquer, elles tombaient ensemble par terre. Elles disoient que pendant qu'elles étoient ainsi agitées par la danse, elles avoient les visions les plus ravissantes. A l'exemple des flagellans, elles couroient de lieu en lieu, demandant leur pain pour subsister, traitoient avec le plus grand mépris le clergé, le culte public, & tenoient des assemblées secrètes. Telle étoit la nature de cette secte & sa maniere de vivre. Les ecclésiastiques ignorans crurent y voir l'ouvrage du démon, qui inspiroit ces danseurs forcenés. Dans cette idée, les prêtres de Liege tâcherent, en chantant

Celle des
danseurs.

(a) Voyez Baluze, *Vit. Pontif. Avenion.* tom. I. p. 160. 316. 319. & *Miscellan.* tom. I. p. 50. Matthæi, *Analecta veter. avi.* tom. I. p. 50. tom. III. p. 241. tom. IV. p. 145. Herm. Cygis, *Flores tempor.* p. 139.

SIEC. XIV.
II. PART.

Les tem-
pliers dé-
truits.

des hymnes & en faisant brûler de l'encens, d'exorciser les mauvais esprits qui les agitoient; ce qui, comme ils nous le disent gravement, les chassa tous (250).

IX. Dans ce siècle, la société d'hérétiques la plus abominable, si du moins les crimes dont on les accusa sont fondés, fut celle des templiers, qui s'étoient établis dans la Palestine environ deux siècles auparavant, & qu'on nous représente comme gens qui se moquoient de toute religion. Leur accusateur, il est vrai, est un peu suspect; ce fut Philippe le Bel, qui fit des plaintes contr'eux à Clément V. & qui lui-même étoit un prince avare, vindicatif & turbulent. Le pape ne voulut pas d'abord se prêter à sa demande; mais à la fin il fut obligé de céder, & en l'an 1307, dans un jour fixé pour cela, & dans quelques suivans, tous les templiers dispersés de côté & d'autre en Europe, & sans avoir le plus léger soupçon des maux qu'on leur préparoit, furent saisis & mis en prison. Ceux qui ne voulurent pas avouer les crimes horribles dont on les accusoit, furent mis à mort, & ceux au contraire, à qui des tourmens affreux ou des promesses flatteuses arrachèrent cet aveu, obtinrent leur liberté. En l'an 1311, l'ordre entier des templiers fut anéanti dans le concile de Vienne. On répartit une partie de leurs biens entre différens ordres; on en donna sur-tout aux chevaliers de S. Jean, aujourd'hui chevaliers de Malthe, & le reste fut confisqué au profit des princes, dans la souveraine-



té desquels ces biens se trouverent.

X. Les templiers, si on s'en rapporte à leurs juges, étoient des gens qui se moquoient de Dieu, de l'Evangile & de toutes les loix divines & humaines; car on dit que lorsqu'ils entrèrent dans l'ordre, on leur commandoit de cracher par mépris contre un crucifix, & qu'après être admis, ils étoient tenus d'adorer un chat ou une tête de bois dorée. On ajoûte qu'ils s'obligeoient aux péchés contre nature, qu'ils jettoient au feu les fruits de leurs amours illégitimes, & qu'ils se rendoient coupables d'un grand nombre d'autres crimes trop affreux pour être rapportés ici, & même pour qu'on puisse les imaginer. On ne sauroit douter que dans cet ordre, tout comme dans les autres sociétés religieuses, il n'y ait eu de grands exemples d'impiété & de licence; mais que tout l'ordre ait été corrompu au point qu'on le dit, c'est ce qui est si loin d'être prouvé, que le contraire peut être établi par les pieces même du procès que nous avons encore, & qui ont paru devant les tribunaux. Si nous joignons à cela que plusieurs de ces accusations se contredisoient manifestement, & que plusieurs templiers ne cessèrent de réclamer en faveur de leur innocence, au milieu des maux qu'on leur faisoit souffrir, & jusqu'au dernier moment; on sera porté à croire que Philippe n'excita cette horrible persécution que pour satisfaire son envie & sa vengeance contre eux (251), & principalement contre le grand-maître, qui l'avoit vivement offensé.

SIEC. XIV.

II. PART.

On en donne pour raison leur extrême impiété.



QUINZIEME SIECLE.

I. PARTIE.

Histoire extérieure de l'église.

CHAPITRE I.

Des événemens heureux pour l'église dans ce siècle.

SIEC. XV.
I. PART.
Les Maures
& les Juifs
d'Espagne
convertis
par force.

I. LES nouveaux sujets que la religion chrétienne acquit dans ce siècle, ne méritent pas le nom de *chrétiens*, à moins qu'on ne veuille prostituer ce nom, en le donnant à des personnes qui ne faisoient qu'une profession extérieure & hypocrite du christianisme. En l'an 1492, Ferdinand, surnommé *le Catholique*, ayant conquis le royaume de Grenade, renversa entièrement la domination des Maures & des Sarasins en Espagne. Quelque tems après cette heureuse révolution, il prononça une sentence de bannissement contre un nombre prodigieux de Juifs qui, pour se garantir des effets de cette sentence, firent semblant d'être chrétiens

(a), & personne n'ignore qu'encore aujourd'hui, tant en Espagne, qu'en Portugal, il y a quantité de ces malheureux qui, pour se mettre à couvert de la persécution, & gagner de l'argent, prennent le masque de la religion chrétienne. Le grand nombre des Sarasins qui, après la destruction de leur royaume, restèrent en Espagne, furent d'abord sollicités par des voies de douceur à se faire chrétiens; mais lorsqu'on vit que cette méthode étoit inefficace, Ximenes, archevêque de Toledé & premier ministre d'Espagne, jugea à-propos d'employer la force pour parvenir à son but, ce qui n'eut pas non plus un grand succès; car la plupart des mahométans persisterent opiniâtement dans leur attachement à leur faux prophète (b).

SIEC. XV.
I. PART.

II. On porta aussi dans ce siècle la lumière de l'Evangile chez les Samogètes & les nations voisines; mais elle ne produisit pas les effets qu'on en attendoit (c). Vers la fin du siècle, les Portugais qui cultivoient avec ardeur l'art de la navigation, avoient pénétré jusqu'en Ethiopie & dans les Indes. En l'an 1492, Christophe Colomb, en découvrant les isles de S. Domingue, de Cuba

Conversion
des Samo-
getes & des
Indiens.

(a) De Ferreras, *Hist. générale d'Espagne*, tom. VIII. p. 123. 132. &c.

(b) Esprit Flechier, *Hist. du cardinal Ximenes*, pag. 89. Geddes, *History of the expulsion of the Mo-
riscoes*, dans les *Mélanges*, tom. I. p. 8.

(c) Jo. Henr. Hottinger, *Hist. eccles. sæc. xv.*
pag. 856.

SIEC. XV.
I. PART.

& de la Jamaïque, ouvrit un passage en Amérique (a), & après lui, Americ Vespuce, bourgeois de Florence, aborda dans ce vaste pays (b). Ces nouveaux Argonautes qui découvrirent des peuples jusqu'à-là inconnus à l'Europe, crurent qu'il étoit de leur devoir de leur faire connoître l'Evangile. La premiere tentative de cette espece fut celle des Portugais, parmi les Africains du royaume de Congo, qui furent convertis en l'an 1491 (c), en même tems que leur monarque. Mais quel jugement porter de la conversion d'un peuple qui, tout-à-coup & sans hésiter, abandonne son ancienne religion? N'a-t-elle pas un coup d'œil ridicule & même affligeant? Après cet événement en Afrique, Alexandre VI. donna une marque particuliere de son orgueil & de ses hautes prétentions, en faisant le partage de l'Amérique entre les Portugais & les Espagnols, & il prouva son zele pour la propagation de l'Evangile, en recommandant à ces deux peuples la conversion des Américains, tant dans les isles que dans le continent (d). En conséquence on envoya dans

(a) Voyez Charlevoix, *Histoire de l'isle de St. Domingue*, tom. I. p. 64.

(b) Voyez la *Vie* d'Americ Vespuce, écrite en italien par Angeli-Maria Bandini.

(c) Labat, *Rélation de l'Ethiopie occidentale*, tom. II. pag. 366. Lahtau, *Hist. des découvertes des Portugais dans le nouveau monde*, tom. I. p. 72.

(d) Voyez la bulle elle-même dans le *Bullarium Romanum*, tom. I. p. 466.

ces vastes régions un grand nombre de dominicains & de franciscains pour les éclairer, & on fait assez quel fut le succès de leur mission (a).

SIEC. XV.
I. PART.

CHAPITRE II.

Des événemens malheureux pour l'église dans ce siècle.

I. EN orient, le christianisme perdoit chaque jour du terrain, & les mahométans, soit Turcs, soit Tartares, s'unissoient pour le détruire. La Tartarie asiatique, le Mogol, l'angut & les pays voisins, où la religion chrétienne avoit été si florissante, n'étoient plus que le siege de la plus grossiere superstition, & dans ces vastes contrées on ne voyoit aucune trace du christianisme, si ce n'est à la Chine où les nestoriens avoient conservé quelques restes épars de leurs anciens établissemens, & jettoient une lumière foible & mourante au milieu des plus sombres nuages. Qu'il y eût alors dans ce pays des églises nestoriques, c'est ce qui est entièrement hors de doute; car dans ce siècle, le pontife nestorien de la Chaldée

Décadence
du christia-
nisme en
orient.

(a) Voyez Thom. Maria Mamachius, *Orig. Es antiq. christianar.* tom. II. p. 326; on y voit comment la religion chrétienne s'est introduite par degrés en Amérique. Voyez aussi Wadding, *Annal. minor.* tom. XV. p. 10.

SIEC. XV.
I. PART.

envoya au Catay & à la Chine des missionnaires, avec le pouvoir d'exercer les fonctions d'évêques dans les sociétés chrétiennes, cachées dans les provinces les plus éloignées de ces deux grands empires (252); il est aussi à-peu-près également certain que ces églises ne durèrent pas au-delà de ce siècle.

Constanti-
nople prise
par les
Turcs.

II. La ruine de l'empire grec fut une source de calamités pour l'église chrétienne dans la plus grande partie de l'Europe & de l'Asie. Dès que les Turcs commandés par Mahomet II. prince accompli & fameux guerrier, se furent emparés de Constantinople en l'an 1453, le christianisme reçut un coup mortel, dont il ne s'est encore jamais remis; il ne resta à ceux qui y étoient attachés dans ce pays-là, aucun moyen capable de les mettre à couvert des insultes des vainqueurs, ni d'arrêter ce torrent impétueux de barbarie & d'ignorance, qui, avec les armes victorieuses de Mahomet, se répandoit dans toute la Grece. Les Turcs prirent une partie de la ville de Constantinople par force, & l'autre par capitulation (253). Il en résulta que, dans la première de ces parties, toute profession de l'Evangile fut interdite, & tout vestige du christianisme détruit; au lieu que dans la seconde on permit pendant tout ce siècle aux chrétiens qui y habitoient, d'y avoir leurs églises & leurs couvens, & de servir Dieu selon les principes de leur conscience. Mais cette liberté fut fort resserrée sous le regne de Sé-

lim I. (a). Il est vrai que les Turcs ne changerent ni ne détruisirent proprement la forme extérieure de l'église ; mais sous leur empire tyrannique, elle perdit peu-à-peu son éclat & ses forces, & ne fut plus qu'une ombre de ce qu'elle avoit été. Le pape Pie II. écrivit à Mahomet II. une lettre pressante pour l'engager à embrasser l'Evangile ; mais on ne voit dans cette lettre ni prudence ni piété (b).

SIEC. XV.
I. PART.

(a) Demetr. Cantemir, *Hist. de l'empire Ottoman*, tom. I. p. 11. 46. 54. 55.

(b) Bayle, *Dictionn. art. Mahomet II.*





II. PARTIE.

Histoire intérieure de l'église.

CHAPITRE I.

De l'état des lettres & de la philosophie dans ce siècle.

SIEC. XV.
II. PART.

Les lettres
fleurissent
parmi les
Latins.

I. Chez les Grecs & les orientaux, les muses opprimées sous le joug mahométan, ne faisoient plus entendre leur voix. Il en étoit tout autrement chez les Latins, qui cultivoient les sciences avec zèle, & qui, animés par les plus beaux motifs, tâchoient de leur rendre leur ancien lustre. Plusieurs papes protégèrent les lettres & les savans; en particulier Nicolas V. qui se distingua à cet égard d'une manière particulière. Les rois & les princes en agirent de même; & par leur protection toujours efficace, encouragèrent les savans à déployer tous leurs talens. L'illustre maison de Médicis, en Italie (254), Alphonse IV. roi de Naples, & d'autres monarques de ce royaume, de la maison d'Arragon (a), s'immortalisèrent

(a) Voyez Giannone, *Hist. civile du royaume de Naples*, tom. III. p. 500. 628. Anton. Panormitani,

par-là. De-là, des académies fondées en Allemagne, en France & en Italie, des bibliothèques rassemblées de toutes parts à grands frais, des distinctions & des récompenses proposées à la jeunesse, pour l'engager à entrer dans la carrière des sciences & à s'y distinguer. A tous ces avantages en faveur des lettres, il faut ajouter la découverte importante de l'imprimerie, d'abord en bois, & ensuite en fonte, qui contribua plus que toute autre chose aux progrès des connoissances, dont on est redevable à Jean de Guttenberg, qui en fut l'inventeur, à Mayence, en l'an 1440. Par ce moyen les ouvrages les plus intéressans des Grecs & des Latins, qui jusques-là étoient restés ensevelis dans les bibliothèques des savans, se répandirent partout avec facilité, & furent lus par un grand nombre de personnes, qui sans cela n'auroient pu en avoir aucune connoissance (255). Cette lecture épura le goût, donna de l'émulation à des hommes de génie, & les excita à entrer dans la même carrière (a).

II. La chute de l'empire grec contribua beaucoup à l'avancement des lettres en occident. Après la prise de Constantinople, les savans Grecs les plus distingués passèrent en Italie, & de-là se répandirent dans les autres pays de l'Europe, où pour avoir de

SIEC. XV.
II. PART.

Les malheurs des Grecs contribuent aux progrès des lettres chez les Latins.

dicta & facta memorabilia Alphonsi I. denuo edita, à Jo. Gerh. Meuschenio, Vit. Erud. Viror. tom. II. pag. 1.

(a) Mich. Mattaire, *Annales typographici*, Prosp. Marchand, *Hist. de l'Imprimerie*, Haye, 1740.

SIEC. XV.
II. PART.

quoi vivre, ces illustres exilés enseignoient les lettres grecques à la jeunesse, & inspiroient par-tout une noble ardeur pour les sciences, avec le bon goût de la littérature. Cela fit que dans chaque ville & dans chaque université un peu considérable, il y eut toujours un ou plusieurs de ces savans Grecs, chargés d'instruire la jeunesse (a). Mais ils ne furent nulle part aussi bien accueillis qu'en Italie, où dans diverses villes on les honora d'une manière particulière, & où sur-tout les Médicis les protégèrent & les comblèrent de biens. Aussi nul autre pays ne posséda-t-il un plus grand nombre de ces illustres fugitifs; ce qui fit que l'Italie devint en quelque manière le centre des arts & des sciences, & le rendez-vous général de ceux qui ambitionnoient quelque gloire dans les lettres (256).

On cultive
la philoso-
phie, la
poésie, &
les lan-
gues.

III. La plupart des savans qui, dans ce tems, faisoient l'ornement de diverses provinces d'Italie, s'occupoient sur-tout à publier des éditions élégantes & correctes des principaux auteurs Grecs & Latins, à commenter ces auteurs, à les étudier comme leurs modèles, soit en prose, soit en vers, & à éclaircir les précieux monumens de l'antiquité que l'on découvroit chaque jour. Plusieurs excellèrent dans toutes ces branches de la littérature, au point qu'il est presqu'im-

(a) Jo. Henr. Maï, *Vita Reuchlini*, p. 11. 13. 19. 28. 152. 153. 165. Casp. Barthius, *ad Statium*, tom. II. p. 1008. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. V. p. 692.

possible aujourd'hui de les surpasser & très-difficile de les égaler. Dans l'université de Paris, il y avoit alors un professeur public pour le grec & un autre pour l'hébreu (a). En Espagne, on s'attacha aussi avec les plus grands succès à l'étude de cette dernière langue, & en général à celle de la littérature orientale & des antiquités (b). Jean Reuchlin, autrement appelé *Capnion*, & Trithème, qui avoient fait de grands progrès dans les langues & les sciences, furent les restaurateurs des lettres & du goût en Allemagne (c). Antoine de Palerme ou le Panormitain, fit revivre la poésie latine, & par son exemple, engagea plusieurs favoris des muses à la cultiver (d); tandis que Cyriaque d'Ancone s'occupa de médailles, d'inscriptions, de pierres antiques, & d'autres choses de cette nature, dont il fit une ample collection en Italie, & inspira du goût pour ce genre de recherches (257).

SIEC. XV.
II. PART.

IV. Il n'est pas nécessaire d'entrer ici dans tous les détails des diverses branches des sciences qui fleurissoient dans ce siècle. Cependant nous ne saurions nous dispenser de jeter un coup d'œil sur l'état de la philosophie aristotélicienne & platonicienne.

(a) R. Simon, *Critique de la biblioth. ecclésiast.* par Dupin, tom. I. p. 502. 512. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. V. p. 852.

(b) Pauli Colomescii, *Italia Orientalis*, pag. 4. & *Hispania Orientalis*, p. 212.

(c) R. Simon, *Lettres choisies*, tom. I. p. 262. tom. IV. p. 131. 140.

(d) Bayle, *Dictionn. art. Panormit.*

SIEC. XV.
II. PART.

sophie. Avant l'arrivée des Grecs en Italie, Aristote régnoit seul sans rivaux, & s'étoit emparé, comme par enchantement, de tous les esprits qui avoient quelque goût pour les sciences abstraites. Le respect qu'on avoit pour lui, tenoit de l'enthousiasme & de la folie; on le louoit avec une indécente exagération, jusques-là que quelques personnes osèrent le comparer au précurseur du Meffie (a). Mais cette extrême vénération diminua beaucoup ou plutôt devint moins universelle par le crédit des savans Grecs, & en particulier de Gemiste, dit Plethon, qui engagèrent plusieurs Latins à abandonner la doctrine litigieuse & subtile des péripatéticiens, pour la sagesse paisible & sublime de Platon. Ce fut en l'an 1430, environ le tems du fameux concile de Florence, que cette révolution arriva dans la philosophie. Plusieurs personnes illustres parmi les Latins, enchantées de l'élévation des idées de ce dernier philosophe, s'attachèrent à le faire connoître à la jeunesse, & sur-tout à celle d'un certain rang. Le plus grand protecteur de cette philosophie divine, comme ses partisans l'appelloient, fut Cosme de Médicis, qui n'eut pas plutôt entendu les leçons de Plethon, qu'il forma le dessein de fonder une académie platonicienne à Florence. Dans ce but, il fit instruire à fond Marfile Ficin, fils de son premier médecin, dans la philosophie du sage Athénien, & en général dans la langue & la philologie des

(a) Voyez Christ. Aug. Heumanni, *Acta Philosophorum*, tom. III. p. 345.

Grecs

Grecs, afin qu'il fût en état de traduire en latin les ouvrages les plus célèbres des disciples de Platon. Ficin répondit parfaitement aux vues de son protecteur, en traduisant successivement en latin les ouvrages d'Hermès trismégiste, de Plotin & de Platon. Le même Médicis encouragea aussi par ses bienfaits plusieurs autres savans distingués; tels qu'Ambroise de Camaldoli, Léonard Bruno, Pogge, à entreprendre des ouvrages de cette nature, & même à enrichir la littérature latine des traductions des meilleurs auteurs Grecs en tout genre. Il suivit de-là que l'on vit en Italie, deux sectes de philosophes très-animées l'une contre l'autre, qui pendant long-tems & dans un grand nombre de savantes productions, agiterent avec chaleur cette question: quel des deux étoit le plus grand philosophe, Aristote ou Platon (a) (258).

SIEC. XV.
II. PART.

V. Entre les deux sectes opposées, quelques personnes distinguées, tant parmi les Grecs que parmi les Latins, crurent devoir prendre un milieu. Dans ce rang nous plaçons Pic de la Mirandole, Bessarion, Hermolaüs Barbaro, & quelques autres moins célèbres, qui, à la vérité, regardoient Pla-

Les pla-
toniciens
syncrétis-
tes.

(a) Boivin, dans l'*Histoire de l'académie des inscriptions & des belles lettres*, tom. IV. p. 381. Launoï, de *varia fortuna Aristotelis*, p. 225. Leon Allatius, de *Georgiis*, p. 391. La Croze, *Entretiens sur divers sujets*, p. 384. Joseph Bianchini, dans l'ouvrage cité, not. 254. Brucker, *Historia critica philosophiæ*, tom. IV. p. 62.

SIEC. XV.
II. PART.

ton comme un grand modele en philosophie ; mais ne pouvoient absolument souffrir qu'on traitât Aristote avec mépris, & en conséquence proposerent de les réconcilier & de ne faire qu'un seul système de leur doctrine. Ces philosophes modérés dans leurs opinions & leur manière d'enseigner, imitoient les platoniciens modernes, qui avoient eu pour chef Ammonius (a). Pendant long-tems, leur secte fut en grande vénération, surtout parmi les mystiques ; au lieu que les scholastiques & tous ceux qui aimoient à disputer, favorisoient singulièrement le péripatétisme. Mais après tout, les philosophes conciliateurs étoient coupables de plusieurs erreurs ; ils donnoient dans une superstition ridicule, & sans aucune réflexion, suivoient tout ce qu'une imagination bisarre pouvoit leur dicter.

Les aristotéliciens conservent leur supériorité.

VI. Cependant leur système de philosophie étoit moins dangereux que celui des aristotéliciens, leurs ennemis, qui maintinrent toujours leur supériorité en Italie, & furent chargés de l'instruction de la jeunesse dans les écoles publiques. Car ces docteurs subtils, & en particulier les disciples d'Averroës, qui soutenoient qu'il n'y a qu'une ame pour tous les hommes, sapoient imperceptiblement les fondemens de la religion naturelle & révélée, & nourrissoient

(a) La Lettre de Bessarion, dans l'*Hist. de l'acad. des inscript. & belles-lettres*, tom. V. p. 456. Thomasius, de *Syncretismo Peripatetico, in orationibus ejus*, p. 340.

des sentimens peu ou point différens de ceux des panthéistes, qui confondent la divinité avec l'univers, & ne reconnoissent qu'un seul Etre existant par soi-même, composé d'une *matière* & d'une *intelligence infinies*. Le plus fameux de ces sophistes fut Pierre Pomponace, natif de Mantoue, homme rusé & hardi, qui, malgré le danger de ses écrits, dont plusieurs subsistent encore, & qui ne tenoient pas moins qu'à renverser les principes de la religion & à la corrompre (a), fut presque généralement suivi par les professeurs en philosophie, dans les académies d'Italie. Cependant ces docteurs subtils n'échappèrent pas à la vigilance des inquisiteurs qui, allarmés des progrès de leur dangereuse métaphysique, les citèrent pour en rendre compte. Effrayés du péril qui les menaçoit, les aristotéliens, pour se tirer d'embarras, eurent recours à un stratagème bien honteux : ils dirent qu'il falloit mettre une grande différence entre les *vérités théologiques* & les *vérités philosophiques*, & en soutenant que leurs sentimens étoient vrais en philosophie, ils accorderent qu'ils pouvoient être théologiquement faux. Ce misérable subterfuge fut condamné dans le siècle suivant par Léon X. au concile de Latran.

SIEC. XV.
II. PART.

VII. En France & en Allemagne les réaux & les nominaux continuèrent à se quereller plus vivement que jamais, & trouvant que

La dispute entre les réaux & les nominaux continue.

(a) Voyez Brucker, *Histor. crit. philosophia*, tom. IV. p. 158.

SIEC. XV.
II. PART.

de simples argumens étoient de foibles ressources, ils eurent recours aux invectives, aux loix pénales, & même aux armes; singulière maniere assurément de décider un point métaphysique. Non-seulement la querelle s'échauffa, mais elle devint générale; car presque toutes les académies françoises & allemandes y prirent part. Les réaux avoient cependant une grande supériorité sur les nominaux, qu'ils appelloient aussi *terminaux* (a). Pendant la vie du fameux Gerſon & de ses principaux disciples, les nominaux eurent l'avantage dans l'université de Paris; mais après eux les choses changerent bien de face. En l'an 1473, Louis XI. à l'instigation de son confesseur, l'évêque d'Avranches, donna un édit fort sévère contre la doctrine des nominaux, & ordonna de saisir tous leurs écrits, pour en empêcher la lecture (b). Mais l'année suivante, le même prince adoucit cet ordre, en rendant quelques-uns de ces écrits qu'il permit de lire (c). En 1481, il alla plus loin; non-seulement il accorda une entière liberté aux nominaux & à leurs écrits, mais encore il rétablit toute

(a) Id. tom. III. p. 904. Jo. Salaberti, *Philosophia Nominalium vindicata*, cap. j. Baluze, *Miscellan.* tom. IV. p. 531. Argentré, *Collectio documentor. de novis erroribus*, tom. I. p. 220.

(b) Naudé, *Additions à l'hist. de Louis XI.* pag. 203. Du Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. V. p. 678. 705. 708. Launoï, *Hist. gymnas. Navarr.* tom. IV. opp. part. j. p. 201. 378.

(c) Boulay, *loc. cit.* tom. V. p. 710.

la secte dans son ancien lustre, dans l'université (a).

SIEC. XV.
II. PART.

CHAPITRE II.

Des docteurs & des ministres de l'église; de la forme de son gouvernement dans ce siècle.

I. **L**ES plus grands écrivains de ce siècle s'accordent à déplorer le triste état où l'église se trouvoit réduite par la corruption du clergé, qui sembloit la menacer d'une ruine totale, si la Providence n'y intervenoit d'une manière extraordinaire; & en effet les vices des papes & en général de tous les ecclésiastiques, étoient si scandaleux, qu'on ne peut taxer ces plaintes d'exagération. Aussi le clergé ne trouva-t-il personne parmi ses plus zélés avocats, qui eut la hardiesse de démentir ces reproches & d'en demander raison à leurs auteurs. Les chefs de l'église eux-mêmes, plongés dans toutes sortes de vices & de désordres, étoient forcés d'entendre tranquillement & même de louer ces hardis censeurs, qui osoient dire que l'église étoit corrompue dans sa tête & dans ses membres, & qui invoquoient le bras séculier contre les funestes progrès de la contagion. En un mot, les choses en étoient venues au point qu'on regardoit comme les meilleurs

Vices du
clergé.

(a) Nous en trouvons la preuve dans Salabert. *Philosoph. nominal. vindicata*, cap. j. p. 104. voyez aussi Boulay, *loc. cit.* tom. V. p. 739. 747.

SIEC. XV.
II. PART.

Le grand
schisme
d'occident
continue &
s'affermir.

chrétiens & les citoyens les plus utiles à la patrie, ceux qui, bravant la persécution & tout ressentiment humain, déclamoient avec le plus de chaleur contre la cour de Rome, le pape & tous ses adhérens.

II. Au commencement de ce siècle, l'église latine étoit divisée en deux grands partis, & étoit gouvernée par deux papes, Boniface IX. qui demouroit à Rome, & Benoît XIII. qui faisoit sa résidence à Avignon. En l'an 1404, après la mort du premier, les cardinaux de son parti éleverent au pontificat Cosmat de Meliorati, qui prit le nom d'*Innocent VII.* (259), & n'occupa le siège que deux ans. Après lui, Ange Corratto, cardinal Vénétien, fut mis à sa place, & sous le nom de *Grégoire XII.* gouverna ceux de son obéissance. On forma cependant le plan de réconcilier les deux partis, & chacun des papes s'engagea par serment à résigner sa dignité, au cas que cela fût nécessaire, pour donner la paix à l'église; mais l'un & l'autre violèrent leur serment de la manière la plus scandaleuse. Benoît XIII. assiégué dans Avignon par le roi de France, en l'an 1408, prit la fuite & se retira d'abord dans la Catalogne, son pays natal, & ensuite à Perpignan. Huit ou neuf cardinaux de son parti, se voyant abandonnés par leur pape, passèrent alors dans le parti opposé, & s'étant joints aux cardinaux de Grégoire, convinrent d'assembler un concile à Pise, le 25 Mars de l'an 1409, pour mettre fin aux divisions qui depuis si long-tems déchiroient l'église. Mais, ce con-

cile, bien loin de guérir le mal, ne fit que l'aggraver davantage; on y prit, il est vrai, des mesures justes & vigoureuses; on prononça le 5 Juin une sentence de condamnation contre les deux papes rivaux que l'on déclara hérétiques, parjures, rebelles, infâmes, & par-là même exclus de la communion de l'église. Le 25 du même mois, on procéda à une nouvelle élection, & le choix tomba sur Pierre de Candie, connu dans le catalogue des papes, sous le nom d'*Alexandre V.* (a). Mais tous ces décrets ne firent que blanchir: les deux papes condamnés n'en tinrent aucun compte, ils continuèrent leurs fonctions, & jouirent comme auparavant des privilèges attachés à leur dignité. Benoît assembla un concile à Perpignan, & Grégoire un autre à Udine, près d'Aquilée, dans le Frioul. Celui-ci cependant, appréhendant le ressentiment des Vénitiens (260), s'échappa clandestinement du territoire d'Aquilée, & vint à Cajette, où il se mit sous la protection de Ladislas, roi de Naples, & en l'an 1412, il passa de-là à Rimini.

SIEC. XV.
II. PART.

III. Ainsi l'église chrétienne étoit divisée en trois grands partis, & violemment agitée par trois chefs qui se chargeoient réciproquement de malédictions, se calomnioient

Le concile de Constance assemblé par l'empereur Sigismond.

(a) Voyez Lenfant, *Hist. du concile de Pise*, publiée in-4to. à Amsterdam, en 1724. Franc. Pagi, *Breviar. Pontif. Romanor.* tom. IV. p. 350. Bossuet, *Defensio decreti Gallicani, de potestate ecclesiastica*, tom. II. p. 17. &c.

SIEC. XV.
II. PART.

& s'excommunioient tour-à-tour. Alexandre V. élu pape au concile de Pise, mourut à Bologne en 1410, & les seize cardinaux qui l'avoient accompagné dans cette ville, remplirent incessamment sa place, en choisissant pour son successeur Balthasar Cossa, Napolitain, homme sans mœurs & sans religion, & qui prit le nom de *Jean XXIII.* Ce schisme devenoit tous les jours plus fatal aux intérêts religieux & civils des Etats de l'Europe; c'est ce qui engagea l'empereur Sigismond, le roi de France & divers autres princes à n'épargner ni peines ni dépenses pour rétablir la tranquillité de l'église, & la réunir sous un seul chef. D'un autre côté, on ne pouvoit déterminer les papes par aucun moyen à sacrifier leur ambition à cette paix tant désirée; de manière qu'il ne restoit de ressource que dans la convocation d'un concile général, qui fit connoître le jugement de l'église universelle sur cette importante question. En conséquence, ce concile fut convoqué à Constance, en l'an 1414, par Jean XXIII. qui s'y prêta à la sollicitation de Sigismond, & dans l'espérance que cette assemblée seroit favorable à ses intérêts. Ce pape y parut en personne, accompagné d'un grand nombre de cardinaux & d'évêques. L'empereur & divers princes Allemands l'honorèrent aussi de leur présence, ainsi que les ambassadeurs de tous les Etats de l'Europe, dont les souverains ne purent pas y venir eux-mêmes (261).

Son but &
son issue.

IV. Le grand but de ce concile étoit de terminer le schisme qui, pendant si long-

tems, avoit désolé l'église, & il y réussit. Dans la quatrième & la cinquième session, on fit deux décrets, par lesquels on déclara les papes inférieurs & soumis aux conciles généraux, dont on soutint l'autorité avec toute la force possible (262). Ces démarches courageuses conduisirent à la déposition de Jean XXIII. qui, dans la douzième session, fut unanimement privé de la tiare, le 29 Mars 1415, à cause de divers crimes dont il étoit accusé, & entr'autres pour avoir violé le serment par lequel il s'étoit solennellement engagé, au commencement du concile, à résigner sa place, au cas que cela fût jugé nécessaire pour la paix de l'église; engagement qu'il remplit quelques semaines après, en s'évadant clandestinement de Constance. La même année, en 1415, Grégoire envoya au concile Charles de Malatesta, pour résigner en son nom le pontificat. Environ deux ans après, Benoît XIII. fut aussi déposé par ce concile le 26 Juillet 1417, & Othon Colonne fut mis par les suffrages unanimes des cardinaux, à la tête de l'église, qu'il gouverna sous le nom de *Martin V.* Benoît qui résidoit à Perpignan, ne fut rien moins que disposé à se soumettre aux décisions du concile qui l'avoit déposé, ni au choix des cardinaux qui lui avoient donné un successeur. Il continua jusqu'à sa mort arrivée en l'an 1423, à s'arroger le titre & l'autorité de pape, avec tous les privilèges qui y sont attachés. Après lui, un Espagnol, nommé *Gilles Munios*, fut élu pape à sa place par deux cardinaux, sous la protection d'Alphonse, roi de Sicile, & prit

SIEC. XV.
II. PART.

SIEC. XV.
II. PART.

Jean Hufs.

le titre de *Clément VIII*; mais en l'an 1429, on l'engagea à résigner, & à laisser le gouvernement de l'église à Martin V.

V. Si de la considération des mesures prises dans ce concile, pour réprimer l'orgueil des papes, nous passons à celle des moyens employés contre ceux qu'on appelloit *hérétiques*, nous n'y trouverons rien qui mérite nos éloges, au contraire, tout excitera, avec raison, notre indignation. Avant que ce concile s'assemblât, il y avoit de grands troubles en divers endroits de l'Europe, sur-tout en Bohême, au sujet de la religion. Un de ceux qui y donna principalement lieu, fut Jean Hufs, qui demeuroit à Prague, aussi considéré pour la sainteté de ses mœurs que pour la pureté de sa doctrine; célèbre par son savoir & son éloquence, & remplissant en même tems les fonctions de professeur en théologie, dans l'université de Prague & celles de pasteur ordinaire dans la même ville (263). Ce grand homme déclama avec beaucoup de feu contre les vices qui avoient infecté les différens ordres du clergé, & en cela il ne se singularisa pas; rien n'étoit plus ordinaire que ces déclamations généralement approuvées de toutes les honnêtes gens. Mais Jean Hufs alla plus loin, & depuis l'an 1408, il fit tous ses efforts pour soustraire l'université de Prague à la juridiction de Grégoire XII. que le royaume de Bohême avoit jusques-là reconnu pour le chef légitime de l'église. L'archevêque de Prague & en général tout le clergé qui étoient fort attachés à Grégoire, furent fort irrités de ce projet: il naquit de-

là entre le prélat & le zélé réformateur une vive dispute, que celui-ci animoit tous les jours par ses discours véhémens contre la cour de Rome & la corruption dominante du clergé.

SIEC. XV.
II. PART.

VI. Telles furent les raisons qui soulevèrent d'abord les ecclésiastiques contre lui : mais la paix se seroit bientôt faite, si d'autres causes ne fussent venues à la traverser. D'abord Jean Hufs avoit embrassé les sentimens des réaux, & selon l'usage de ce tems-là, il persécutoit à outrance les nominaux qui étoient en grand nombre dans l'université de Prague, & y avoient une grande influence (264). En l'an 1408, le même Jean Hufs se fit aussi beaucoup d'ennemis en obtenant, par son crédit, une sentence en faveur des Bohémiens, qui disputoient avec les Allemands sur le nombre de voix que les uns & les autres avoient droit de donner toutes les fois qu'il s'agissoit de faire quelqu'élection dans l'université de Prague. Mais pour bien comprendre la question, il est à propos de remarquer que cette fameuse université avoit été divisée par Charles IV. son fondateur, en quatre nations, savoir, celles des Bohémiens, des Bavares, des Polonois & des Saxons, & selon l'ancienne constitution, les Bohémiens avoient trois suffrages, & les trois autres nations, comprises sous la dénomination d'Allemands, n'en avoient qu'un. Mais cet arrangement ne subsista pas, & l'usage voulut que ces derniers, beaucoup plus nombreux, obtinssent des trois voix qui appartenoient aux

Raisons
qui soule-
vent le
clergé con-
tre lui.

SIEC. XV.
II. PART.

premiers. Jean Hufs, soit par un esprit de patriotisme, soit par haine pour les nominaux, que les Allemands sur-tout protégeoient, s'éleva contre cet abus, & employa avec succès le crédit que lui procuroit à la cour, son éloquence mâle & rapide, pour faire retrancher aux Allemands le privilège qu'ils avoient usurpé, & réduire leurs trois suffrages à un. Cette victoire long-tems disputée (265) du professeur Bohémien, piqua si fort ses parties, qu'un nombre prodigieux d'Allemands (266), ayant à leur tête Jean Hoffman, recteur de l'université, quittèrent Prague & se retirèrent à Leipfick, où Frederic, surnommé le *Sage*, électeur de Saxe, érigea en leur faveur, en l'an 1409, la fameuse académie qui y fleurit encore aujourd'hui. Hufs perdit plus qu'eux à cette révolution; car outre les ennemis qu'elle lui attira, elle l'entraîna dans des démarches qui lui devinrent fatales. Les Allemands n'eurent pas plutôt abandonné Prague, qu'il commença non-seulement à déclamer avec plus de force que jamais contre la corruption du clergé, mais même à louer publiquement les écrits & les opinions du fameux Wiclef, qui par leur nouveauté, avoient déjà fait tant de bruit en Angleterre. Cela fit qu'en l'an 1410, le professeur de Prague fut accusé devant le tribunal de Jean XXIII. qui l'excommunia solennellement. A la vérité, il reçut cette excommunication avec beaucoup de mépris, & tant de vive voix que par écrit, il mit au grand jour les playes mortelles de l'église & les vices qui en dé-

honorioient les ministres (a), & le courage avec lequel il s'exprima là-dessus, lui attira des éloges presque universels.

SIEC. XV.
II. PART.

VII. Cet excellent homme, dont la piété étoit sincère, quoique peut-être elle fût quelque fois imprudente, fut cité devant le concile de Constance. Plein de respect pour cette citation, & se croyant à l'abri de la vengeance de ses ennemis, par le moyen d'un sauf-conduit que l'empereur lui avoit accordé, soit pour son voyage, soit pour son séjour à Constance, soit pour son retour chez lui, il n'hésita pas de paroître devant le concile pour prouver son innocence, & faire voir que c'étoit sans fondement qu'on l'avoit accusé d'avoir abandonné l'église de Rome. Aussi, sans blesser la vérité, on peut hardiment assurer que dans ses sentimens, du moins les plus essentiels en matière de religion, il ne s'écartoit nullement de ceux de l'église dans ce siècle (267). Il est vrai qu'il déclamoit fort vivement contre les papes, les évêques & les moines; mais alors, on regardoit ces déclamations comme très-permises, & dans le concile même de Constance n'en entendit-on pas de très-vives contre la tyrannie de la cour de Rome, & la corruption des ecclésiastiques & des religieux? Ces plaintes se renouvelloient tous les jours; mais les ennemis de cet honnête homme, très-nombreux en Bohême & à Constance,

Il est brulé vif.

(a) Voyez Laur. Byzanti, *Diarium belli Hussitici*, dans Ludwig, *Reliquia manuscriptorum*, tom. VI. p. 127.

SIEC. XV.
II. PART.

furent si bien colorer leurs accusations contre lui, qu'au mépris de la foi publique, il fut mis en prison, déclaré hérétique, parce qu'il ne voulut pas contre sa conscience s'avouer coupable, comme l'exigeoit le concile, & brûlé vif le 6 Juillet de l'an 1415; supplice qu'il endura avec une constance héroïque, une résignation entière à la volonté de Dieu, & une confiance parfaite dans les promesses de l'Évangile, si propres à consoler le chrétien à l'approche de la mort. Jérôme de Prague, intimement lié avec Jean Hufs & qui étoit venu à Constance dans le dessein de défendre son ami persécuté, eut le même sort que lui, & il le soutint avec la même piété & la même force d'esprit. D'abord effrayé à la vue d'un supplice cruel, il se soumit au concile & se retraça; mais n'ayant pas obtenu par-là ce qu'il en attendoit, & n'ayant pas même été mis hors de l'étroite prison dans laquelle il étoit renfermé, il prit courage, fit de nouveau profession des opinions que la crainte lui avoit fait abandonner, & les soutint avec fermeté au milieu des flammes dans lesquelles il expira, le 30 Mai 1416.

Véritables
causes des
procédés
contre Jean
Hufs & Jérôme de
Prague.

Plusieurs savans ont recherché les raisons de cette cruelle sentence prononcée contre Jean Hufs; mais comme ils n'en ont pu trouver aucune ni dans la vie, ni dans les sentimens de ce digne homme, ils en ont conclu qu'il fut uniquement la victime de la rage de ses ennemis. Il faut convenir que cette conclusion est naturelle & bien fondée, & il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi les

perés du concile de Constance se laissèrent aller à faire brûler comme hérétique, un homme qui d'ailleurs ne méritoit ni ce titre, ni la fin tragique qui a terminé ses jours. En premier lieu, Jean Hufs avoit excité, tant par ses discours que par ses écrits, de grands troubles en Bohême, & avoit exposé à la haine du peuple, les ecclésiastiques de tous les ordres. Aussi les évêques, de même que les prêtres & les moines, se croyant à tous égards dans le plus grand danger, au cas que ce réformateur retournât dans son pays, & qu'il continuât à y déclamer contre eux avec la même liberté qu'auparavant, travaillèrent sans relâche à le perdre, formèrent des complots, corrompirent des gens en place, en un mot, ne négligèrent aucun moyen propre à parvenir à leur but & à les débarrasser d'un ennemi aussi redoutable (268). En second lieu, il faut remarquer que dans le concile de Constance, il y avoit des personnes d'un grand poids, qui croyoient avoir été personnellement offensées par Jean Hufs, & qui demanderent sa vie comme la seule victime capable d'appaîser leur ressentiment. Le docteur de Prague, comme on l'a déjà remarqué, non-seulement étoit attaché au parti des réaux, mais encore fort animé contre les nominaux: or, il eut le malheur d'être jugé par un tribunal principalement composé de ceux qui avoient à leur tête le fameux Jean Gerson, leur grand protecteur & ennemi mortel de Jean Hufs, & rien ne put égaler la joie que ressentirent les nominaux d'un événement qui mettoit entre

SIEC. XV.
II. PART.

leurs mains cet illustre infortuné & leur four-
nissoit l'occasion d'assouvir leur vengeance.
Aussi dans leur lettre à Louis, roi de Fran-
ce (269), ils ne dissimulent pas que Jean Huf-
s a été la victime de leur ressentiment, &
l'histoire du concile le prouve. Les animo-
sités entre les réaux & les nominaux étoient
alors à leur plus haut point; à chaque oc-
casion ils s'accusoient d'hérésie & d'impiété;
les plus forts avoient toujours recours à des
moyens violens, pour décider la question:
c'est ainsi que les nominaux procurèrent la
mort de Jean Hufs, parce qu'il soutenoit le
parti des réaux, & qu'à leur tour ceux-ci
obtinrent la condamnation de Jean Wesa-
lia, qui étoit du parti des nominaux (a).
Ces sectes ennemies poussèrent leur aveugle
fureur jusqu'à s'accuser réciproquement du
péché contre le S. Esprit (270), & donnèrent
au monde chrétien le spectacle scandaleux
d'un attachement persécuteur & cruel à leurs
opinions. En troisième lieu, la haine que
Jean Hufs & Jérôme de Prague montrèrent
pour les Allemands, fut une nouvelle cause
qui contribua à leur malheur. Dans toutes
les occasions, soit par leurs discours, soit
par leurs actions, ils laissèrent voir ouver-
tement cette haine à Prague, & ils ne se mi-
rent pas même en peine de la cacher à Con-
stance, où, dans les termes les plus forts, ils

(a) Voyez l'*Examen magistrale & theologicale*,
mag. Job. de Wesalia, in *Ortuni Gratii, fasciculis*
verum expetend. & fugiendar. Colon. 1535. fol.
CLXIII.

accuserent

accusèrent les Allemands d'orgueil & de tyrannie (271). De leur côté, ceux-ci se rappelant l'affront qu'ils avoient reçu dans l'université de Prague, par le crédit de Jean Hufs, brûlerent d'envie de se venger de lui & de son ami, & comme ils avoient une grande influence dans le concile, on ne sauroit douter qu'ils ne s'en soient prévalus pour perdre ces deux ennemis redoutables. Enfin, Jean Hoffmann, ce fameux recteur de l'université de Prague, dont Jean Hufs avoit occasionné la retraite avec les Allemands, & qui par-là même étoit son mortel ennemi, avoit été sacré évêque de Misnie, en l'an 1413, & en cette qualité, tenoit un rang distingué parmi les prélats d'Allemagne; ce qui ne contribua pas peu, sans doute, au malheureux sort de Jean Hufs & de son parti.

Toutes ces causes de la condamnation du théologien de Prague & de son ami Jérôme, qui soutenoit la même cause que lui & étoit à-peu-près dans les mêmes circonstances, sont prises, comme on le voit, dans le ressentiment & le préjugé, & n'ont pas la moindre ombre de justice: cependant il faut convenir que selon l'opinion dominante de ce siècle, la conduite de ces deux hommes pouvoit les faire paroître hérétiques & donner quelque couleur au jugement porté contre eux; je veux parler de leur inflexibilité à ne vouloir pas se reconnoître devant le concile coupables d'erreurs, à moins qu'on ne les en convainquit auparavant, ce que l'église de Rome a toujours regardé comme

SIEC. XV.
II. PART.

un péché très-grave, même lorsque les erreurs dont on étoit accusé, étoient légères. En effet, comme un concile général est censé représenter l'église universelle, résister à ses décisions clairement énoncées, ou en demander la raison, c'est, selon elle, révoquer en doute son infailibilité, & par-là même se rendre coupable d'une hérésie impardonnable; ce qui étoit aussi la manière générale de penser de ce tems-là, car on croyoit qu'il étoit du devoir d'un véritable enfant de l'église, de renoncer à ses propres idées, pour soumettre sans réserve & sans exception son jugement & sa volonté aux arrêts de l'église, dans la ferme persuasion qu'elle ne peut errer. Aussi cette sainte mère, toutes les fois qu'on a douté de son infailibilité, a suivi l'exemple de Plin à l'égard des chrétiens : „ s'ils s'obstinent, dit-il, dans sa lettre à Trajan (272), „ j'exécute mes „ menaces; car quelle que puisse être leur „ religion, je crois que leur opiniâtreté & „ leur désobéissance méritent un châtiment „ exemplaire.

Le concile fait un decret contre les écrits & les cendres de Wiclef.

VIII. Avant que Jean Hufs & Jérôme de Prague fussent condamnés, le concile prit connoissance des opinions attribuées à Wiclef, mort depuis long-tems, & par un decret particulier en flétrit la mémoire le 4 Mai, de l'an 1415. On extraisit malicieusement de ses écrits, une longue suite de propositions qui furent examinées & rejetées, & tant les ouvrages que les os de ce savant Anglois que l'on déterra ensuite, furent condamnés au feu. Le 14 Juin suivant, les

... ..

mêmes peres assemblés, passerent le fameux decret, qui retranche la coupe aux laïques & ne leur laisse que l'espece du pain. Ce decret fut occasionné par des plaintes contre Jacobel de Milé, curé de la paroisse de S. Michel, à Prague, que Pierre de Dresde avoit engagé environ un an auparavant, à administrer la sainte cene sous les deux especes, exemple qui fut suivi dans plusieurs églises. (a). Le concile en étant informé par un évêque de Bohême, crut devoir s'opposer avec force aux progrès de cette prétendue hérésie, & en conséquence défendit très-sévèrement aux laïques la communion sous les deux especes, ce qui fut reçu comme une loi dans l'église de Rome.

SIEC. XV.
II. PART.

IX. La même année, l'opinion de Jean Petit, docteur en théologie à Paris (273), qui vouloit que chaque individu fût en droit, de son autorité privée, de tuer un tyran, fut examinée par le concile & condamnée comme une hérésie abominable: mais on distingua l'auteur de son opinion, en faveur des puissans protecteurs qui l'avoient enhardi à débiter cette dangereuse doctrine. En l'an 1407, Jean, duc de Bourgogne, avoit employé une troupe d'assassins pour ôter la vie au duc d'Orléans, frere unique de Charles VI. roi de France, & comme tout Paris étoit en rumeur à cause de ce meurtre, Petit chercha à le justifier, dans un discours publié en présence du dauphin & des princes du sang, soutenant que l'action du duc

Son jugement contre Jean Petit.

(a) Byzini, *Diarium Hussiticum*, p. 124.

STEC. XV.
II. PART.

étoit louable & qu'il est permis de faire mourir un tyran, „ de quelque maniere que ce „ soit, par la violence ou par la ruse & sans „ aucune forme de justice, & même au mé- „ pris des engagemens & des sermens les „ plus solennels de foi & de fidélité.” Il faut cependant remarquer que par un tyran, le docteur n'entendoit pas un souverain, mais un de ces puissans sujets qui abusent quelquefois de leur crédit & de leurs richesses, pour déshonorer leurs princes & ruiner leur patrie (274). L'université de Paris condamna très-severement l'auteur d'une opinion aussi dangereuse; mais le concile de Constance, après une mure délibération, se contenta de condamner l'opinion sans parler de l'auteur. Ce jugement, quelque doux qu'il fût, ne fut point ratifié par le nouveau pape, Martin V. qui craignoit trop le duc de Bourgogne, pour oser confirmer une sentence qu'il faisoit bien ne pouvoir être du goût d'un prince aussi altier (a).

On perd
l'espérance
de reformer
l'église.

X. Après tout cela, il étoit tems de prendre en considération l'article le plus important qui avoit déjà été proposé; je veux dire celui de la réformation de l'église, tant dans le chef que dans les membres, en mettant des bornes à l'ambition des papes & à la licence du clergé. C'étoit dans cette attente que toute l'Europe avoit les yeux fixés sur

(a) Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. V. p. 115. & passim. Argentré, *Collectio judiciorum de novis erroribus*, tom. I. part. II. p. 184. Gersonis opera, à Dupinlo edita, tom. V. Bayle, *Dictionn.* tom. III. p. 2268.

le concile de Constance, persuadée de la nécessité de cette réforme & soupirant ardemment après elle. Les peres même du concile ne disvenoient pas que c'étoit le principal but pour lequel ils étoient assemblés : mais cet ouvrage salutaire rencontroit un si grand nombre d'obstacles dans les passions & les intérêts de ceux même qui devoient y travailler, qu'on ne devoit pas espérer qu'ils l'avancassent beaucoup, & ils firent encore moins qu'on n'espéroit. Les cardinaux & le haut clergé intéressés à ce que l'église restât dans cet état de corruption, employèrent tout leur savoir & toute leur éloquence pour en empêcher la réforme : entr'autres prétextes, ils disoient qu'un ouvrage de cette importance ne pouvoit être entrepris avec quelque espérance de succès, avant qu'on eût élu un autre pape ; & ce qu'il y eut de plus révoltant, c'est que Martin V. ne fut pas plutôt élevé au pontificat, qu'il employa son autorité à éluder & faire échouer toutes les démarches qu'on pût faire dans cet objet, & il prouva clairement par les decrets qu'il publia, que rien ne l'intéressoit moins que la réforme du clergé & le retour de l'église à sa pureté primitive. Ainsi ce fameux concile, après avoir duré trois ans & six mois, se sépara le 22 Avril de l'an 1418, sans avoir rempli son but principal ; il renvoya à une autre assemblée de cette nature, qui devoit être convoquée cinq ans après, cette importante affaire, qui depuis si long-tems étoit l'objet des vœux & des espérances de tout bon chrétien.

SIEC. XV.
II. PART.

SIEC. XV.
II. PART.

On assem-
ble un con-
cile à Bâle,
où on tente
encore inu-
tilement de
réformer
l'église.

XI. Cinq ans & davantage s'écoule-
rent avant qu'on assemblât un autre con-
cile. A la fin, les représentations des
gens de bien qui souhaitoient ardemment
la réforme de l'église, l'emportèrent sur
tous les prétextes & les vains subterfuges
qu'on employoit pour la renvoyer d'un
tems à un autre, & Martin V. convoqua à
Pavie un concile qui fut ensuite transféré à
Bâle. Ce pape ne vécut pas assez long-tems
pour être témoin de ce qui s'y passa; il mou-
rut subitement le 11 Février de l'an 1431,
précisément dans le tems que le concile al-
loit s'assembler. Il eut pour successeur Ga-
briel Condolmere, natif de Venise, évêque
de Sienne & connu dans le catalogue des
papes sous le nom d'*Eugene IV.* Ce pape
approuva tout ce que son prédécesseur avoit
fait pour assembler le concile à Bâle, qui
en effet s'ouvrit le 23 Juillet de l'an 1431,
sous la présidence du cardinal Julien Césa-
rini, à la place d'Eugene.

Les deux grands objets de ce concile fu-
rent la réunion des églises grecque & latine,
& la réforme de l'église, tant dans le chef
que dans les membres, selon le plan formé
dans le concile de Constance: car que les
papes qui étoient regardés comme les chefs
de l'église, & les évêques, les prêtres & les
moines qui en étoient regardés comme les
membres, fussent extrêmement corrompus,
pour me servir de l'expression d'un prophète
dans une occasion pareille, que la tête en-
tière fût malade & tout le cœur languissant,
c'est ce qui fautoit nécessairement aux yeux

de tout le monde. D'un autre côté, la forme (275) que prit ce concile, sa manière de procéder, & les decrets qui en sortirent, tout sembloit annoncer dans les peres, une ferme résolution de travailler au but pour lequel ils étoient assemblés. Eugene IV. alarmé de ce projet, dont il craignoit l'exécution au-delà de tout ce qu'on peut dire, tenta deux fois de dissoudre ce concile; mais il fut repoussé vigoureusement & avec succès par les peres qui le composoient, & qui prouvent par les decrets du concile de Constance, & par d'autres argumens également concluans, que l'autorité d'un concile est au-dessus de celle du pape. Cette controverse, la première qui s'éleva entre le concile & le pape, fut terminée dans le mois de Novembre de l'an 1433, par le consentement d'Eugene qui, le mois suivant, écrivit de Rome une lettre par laquelle il reconnoissoit l'autorité du concile (276).

XII. Après ces préliminaires, le concile s'occupa sérieusement des objets pour lesquels il étoit assemblé: les légats du pape furent admis comme membres du concile, & seulement après avoir déclaré par serment qu'ils se soumettroient à tous ses decrets, & particulièrement à ceux du concile de Constance, relativement à la supériorité du concile sur le pape, & ces mêmes decrets que les papes voyoient avec tant de peine, furent renouvelés dans le concile de Bâle, le 26 Juin de l'an 1434, & le 9. du même mois de l'année suivante, les *annates*, comme on les appelloit, furent entièrement abo-

SIEC. XV.
II. PART.

Actes du
concile de
Bâle.

SIEC. XV.
II. PART.

lies, malgré les oppositions des légats du pape. Le 25 Mars de l'an 1436, on lut une confession de foi que chaque pape seroit obligé de soucrire le jour de son élection: le nombre des cardinaux fut réduit à vingt-quatre, & tous ces impôts de la cour de Rome, connus sous le nom d'*expectatives*, de *reserves* & de *provisions*, furent annulés. Tous ces actes de vigueur & autres de cette nature déplurent souverainement à Eugene, & lui inspirèrent le dessein ou de rappeler en Italie ce concile entreprenant, ou d'en convoquer un autre qui lui seroit opposé, & mettroit des bornes à son zèle pour la réformation de l'église. En conséquence, le 7 Mai de l'an 1437, les peres ayant résolu au sujet des Grecs, de continuer le concile ou à Bâle ou à Avignon, ou dans quelque ville du duché de Savoye, le pontife s'y opposa fortement & prétendit qu'il devoit être transféré en Italie. Chaque parti resta ferme dans sa résolution, ce qui occasionna une vive dispute entre le pape & le concile: celui-ci cita Eugene à paroître devant lui à Bâle, le 26 Juillet de l'an 1437, pour rendre compte de sa conduite; mais au lieu de paroître, le pape donna un decret pour dissoudre le concile, & en assembler un autre à Ferrare. Ce decret fut traité avec beaucoup de mépris par le concile, qui avec le consentement de l'empereur, du roi de France & de divers autres princes, continua de sieger à Bâle, & le 28. Septembre de la même année, condamna par contumace le pape rebelle.

XIII. En l'an 1438, Eugene ouvrit en personne le concile qu'il avoit convoqué à Ferrare, & dans la seconde session, excommunia celui de Bâle. La principale chose dont il s'agit dans ce concile, fut la réconciliation proposée entre les églises grecque & latine, & pour en venir à bout, l'empereur Grec, Jean Paléologue & le patriarche Grec, Joseph, avec les évêques & les docteurs Grecs les plus distingués, arrivèrent en Italie & parurent en personne à Ferrare. Ce qui faisoit si fort désirer aux Grecs cette réconciliation, c'étoit l'extrémité à laquelle ils se voyoient réduits par les Turcs & l'espérance flatteuse qu'en se réconciliant avec les Latins, ceux-ci viendroient à leur secours. Quoiqu'il en soit, on avança peu à Ferrare, on y agit avec trop de lenteur pour pouvoir compter sur cette union tant désirée; mais les négociations furent plus actives à Florence, où, vers le commencement de l'an 1439, le pape jugea à propos de transférer le concile, à cause de la peste qui s'étoit fait sentir à Ferrare. D'un autre côté, le concile de Bâle, outré des procédés pleins de hauteur d'Eugene, le déposa le 25 Juin de l'an 1439; acte de vigueur qui n'eut pas l'approbation des rois & des princes de l'Europe. Il est aisé de comprendre l'impression que ce coup fit sur le pape; il perdit patience, & pour la seconde fois, il dévoua à la damnation éternelle tous les membres du concile, & de la manière la plus solennelle, en annulla tous les decrets: mais cette assemblée se mocqua encore de ses anathèmes

SIEC. XV.
II. PART.

Eugene
tient un
concile à
Ferrare.

SIEC. XV.
II. PART.

& élut un autre pape, en élévant à cette dignité Amédée, duc de Savoye, connu dans le catalogue des papes sous le nom de *Felix V.* & qui vivoit alors dans une retraite profonde, mais délicieuse, à Ripailles, sur le bord du lac Lemán.

L'église
souffre par
un schis-
me.

XIV. Cette élection servit à renouveler le déplorable schisme qui avoit autrefois déchiré l'église, & qu'après bien des efforts souvent inutiles, le concile de Constance avoit enfin terminé; & même ce nouveau schisme fut plus dangereux que le précédent, parce qu'il n'y avoit pas seulement deux papes, mais encore deux conciles opposés l'un à l'autre, celui de Bâle & celui de Florence. La plus grande partie de l'église se soumit à Eugene; mais Felix fut reconnu par le plus grand nombre des universités, en particulier par celle de Paris & par divers royaumes & Etats. Le concile de Bâle continua à siéger & ne cessa de publier des decrets jusqu'à l'an 1443, malgré les efforts d'Eugene & de ses adhérens; & quoique dans cette année les membres de ce concile se retirassent chacun chez eux, ils déclarèrent que pour tout cela le concile ne seroit point dissous, mais qu'à la première occasion, il reprendroit ses délibérations ou à Bâle, ou à Lyon, ou à Lausanne.

Cependant le concile de Florence ayant Eugene à sa tête, s'occupoit principalement de la réconciliation des Grecs & des Latins; ouvrage important, qui fut confié au zèle & à la prudence d'un certain nombre de personnes choisies de part & d'autre. Le plus

distingué parmi les Grecs employés pour cela, fut le savant Bessarion, qui ensuite fut cardinal à Rome. Cet homme célèbre, gagné par les présens & tous les avantages que lui promettoit le pape, employa tout son crédit, toute son éloquence & même les promesses & les menaces pour engager ses compatriotes à accepter les conditions de paix proposées par Eugene, c'est-à-dire, à consentir aux propositions suivantes : „ que
 „ le S. Esprit procede du Fils aussi bien que
 „ du Pere; que les ames séparées du corps
 „ sont purifiées dans les régions infernales
 „ par un certain feu, avant que de jouir de
 „ la présence de Dieu & de sa vision béatifi-
 „ que; que dans la sainte eene, on peut fai-
 „ re usage de pain sans levain”; & enfin,
 „ ce qui étoit le point essentiel sur lequel les
 „ Latins insistoient le plus, „ que l'évêque de
 „ Rome est le juge suprême & le vrai chef
 „ de l'église.” Telles furent les conditions de
 „ paix auxquelles se soumirent en effet tous
 „ les Grecs, à l'exception de Marc d'Ephe-
 „ se, que ni les promesses, ni les menaces ne
 „ purent engager à se réconcilier à ce prix, &
 „ pour dire la vérité, une réconciliation de
 „ cette nature procurée par tant de détours
 „ & de stratagèmes, ne pouvoit pas être bien
 „ réelle & ne promettoit guere une longue
 „ durée. Aussi voyons-nous que les Grecs ne
 „ furent pas plutôt de retour chez eux, qu'ils
 „ protestèrent ouvertement contre tout ce qui
 „ s'étoit passé à Florence, disant que tout y
 „ avoit été l'ouvrage de la fraude & de la ruse;
 „ & ainsi se r'ouvrit de nouveau la breche

SIEC. XV.
 II. PART.

SIEC. XV.
II. PART.

qu'on avoit plâtrée plutôt que réparée. Le concile de Florence mit fin à ses séances le 26 Avril de l'an 1442 (277), sans avoir rempli d'une manière satisfaisante aucun des buts pour lesquels il s'étoit assemblé; car outre les Grecs, il comptoit de ranger sous l'obéissance de l'église de Rome les Arméniens, les jacobites, & sur-tout les Abyssins; mais l'un de ces projets ne réussit pas mieux que l'autre.

Il est terminé sous le pontificat de Nicolas V.

XV. Eugene IV. auteur de ce nouveau schisme dans l'église, mourut au mois de Février de l'an 1447, & peu de semaines après, eut pour successeur Thomas de Sarzano, évêque de Bologne, qui occupa le siége pontifical sous le nom de *Nicolas V.* Le mérite de ce prélat le rendoit digne de cette place; il étoit savant & homme de génie, il protégeoit les gens de lettres, & ce qui vaut encore mieux, étoit d'un caractère doux & ami de la paix, comme toute sa conduite le démontra. Après son élection, les princes de l'Europe & sur-tout le roi de France, s'employèrent avec chaleur & avec succès à rétablir la paix de l'église. En l'an 1449, Felix V. résigna le pontificat & retourna à sa voluptueuse solitude de Ripailles, & les pères de Bâle assemblés à Lausanne, ayant approuvé sa résignation, ordonnèrent à toute l'église de reconnoître Nicolas pour son chef légitime. De son côté, le 18 Juin de la même année, Nicolas fit proclamer avec pompe cet arrangement pacifique, & mit le sceau de son approbation & de son autorité aux décrets du concile de Bâle. Ce pape se dis-

tingua d'une maniere particuliere par son grand amour pour les lettres & par son zele pour leur avancement en Italie, où il les fit fleurir par les encouragemens qu'il donna aux savans Grecs qui se retirerent de Constantinople dans ce pays-là (a). La principale cause de sa mort fut la fatale révolution qui soumit l'empire grec aux Turcs, & qui le jetta dans une si grande mélancholie qu'il finit ses jours le 24 Mars de l'an 1455.

SIEC. XV.
II. PART.

XVI. Son successeur Alphonse Borgia, natif d'Espagne & connu sous le nom de *Calixte III.* ne se distingua que par son zele à solliciter les princes chrétiens à faire la guerre aux Turcs. Son regne fut fort court; car il mourut en l'an 1458. *Æneas Sylvius Piccolomini*, qui lui succéda la même année, sous le nom de *Pie II.* s'illustra beaucoup plus non-seulement par l'étendue de son génie & les grandes affaires dont il fut quesi- zion sous son pontificat, mais encore par diverses productions utiles dont il enrichit la république des lettres. Il ternit cependant sa gloire par ce trait scandaleux de légéreté ou plutôt de mauvaise foi; car après avoir rigoureusement défendu contre les papes, la supériorité des conciles généraux & en particulier la cause du concile de Bâle contre *Eugene IV.* il abandonna ses principes en

Pie II.

(a) Voyez Dom. Georgii, *Vita Nicolai V. ad fidem veterum monumentorum*, à laquelle est joint un traité intitulé, *Disquisitio de Nicolai V. erga litteras, & litteratos viros, patrocinio*, publié in-4°. à Rome, en 1742.

SJEC. XV.
II. PART.

montant sur le trône pontifical, & pendant toute son administration, agit d'une manière entièrement opposée. C'est ainsi qu'en l'an 1460, il nia hautement que le pape fût subordonné aux conciles généraux, & défendit, sous les peines les plus sévères, d'en appeler à ces conciles. L'année suivante, il obtint de Louis XI. l'abolition de la pragmatique sanction, qui favorisoit les droits & la supériorité des conciles généraux dans l'église (278). Mais l'exemple le plus marqué de sa hauteur & de sa mauvaise foi, fut celui qu'il donna en l'an 1463, en publiant une rétractation solennelle de tout ce qu'il avoit écrit en faveur du concile de Bâle, & en déclarant sans aucune pudeur que *Éneas Sylvius* étoit un hérétique à brûler, mais que *Pie II.* étoit très-orthodoxe. Cette honteuse déclaration fut la dernière chose un peu remarquable qui se passa sous son pontificat, car il mourut au mois de juillet de l'an 1464 (a).

Paul II. XVII. *Paul II.* Vénitien de naissance, appelé *Pierre Barbo*, fut mis à la tête de l'église en l'an 1464, & mourut en 1471 : il se distingua par certaines démarches dignes d'éloges, vu l'esprit de ces tems-là ; mais en même tems il faut avouer qu'il fit bien des choses qu'on ne sauroit lui pardonner, sans parler même du jubilé qu'il ordonna de célébrer tous les 25 ans, accélérant par-

(a) Outre les auteurs d'histoire ecclésiastique, voyez le *Nouveau Dictionnaire historique & critique*, tom. II. article *Énéas Sylvius*.

là considérablement le retour périodique de cette fête superstitieuse; de façon que dans la suite, sa réputation a été fort douteuse & qu'on a porté de lui différens jugemens (279). Ses successeurs, François Albescola, connu sous le nom de *Sixte IV.* & Jean Baptiste Cibo, connu sous celui d'*Innocent VIII.* ne se rendirent célèbres ni par leurs vertus; ni par leurs vices: le premier mourut en l'an 1484, & le second en l'an 1492. L'un & l'autre allarmés du danger auquel l'Europe en général, & l'Italie en particulier, étoient exposées de la part des Turcs, dont la puissance augmentoit tous les jours, tâchèrent de se mettre en état de défense, & exhortèrent fortement les princes de l'Europe à faire leurs efforts pour arrêter les progrès de ce peuple belliqueux; mais divers obstacles s'opposèrent à leurs projets & rendirent leurs exhortations infructueuses. D'ailleurs, tout ce qu'ils firent pendant qu'ils furent à la tête de l'église, ne mérite pas d'être rapporté.

SIEC. XV.
II. PART.

XVIII. Le dernier des papes qui gouverna l'église dans ce siècle, fut Alexandre VI. Espagnol de naissance; appelé *Roderic Borja*. Toute sa vie prouve qu'il fut entre les papes ce que Néron fut entre les empereurs. Il paroît par les crimes énormes que l'histoire lui impute, qu'il étoit sans religion & sans vertu, & même qu'il avoit dépouillé toute pudeur & tout égard pour les bienséances, & quoiqu'il soit possible que ses ennemis aient un peu exagéré les faits, cependant ce que nous en savons par les témoignages les

Alexandre
VI.

SIEC. XV.
II. PART.

plus certains, suffit pour rendre sa mémoire odieuse à quiconque a quelque sentiment de vertu & de religion. Une ambition démesurée d'avancer ses enfans, fut la principale cause de tous les forfaits dont il se rendit coupable: il eut d'une concubine, avec laquelle il vécut plusieurs années, quatre fils, entre lesquels fut l'infâme César Borgia, & une fille nommée *Lucrece*. La passion du pontife pour eux étoit sans bornes; il ne pensoit qu'à les combler de biens & d'honneurs, & pour y réussir, il foula aux pieds, sans aucun scrupule, toutes les loix de la justice & de la religion (280). C'est au milieu de ces horreurs qu'il termina sa carrière, en l'an 1503, empoisonné par un breuvage que lui & son fils César avoient préparé pour d'autres personnes, qui croisoient les vues de leur ambition. Cette heureuse méprise délivra Rome & l'église d'un tyran exécrationnable (281).

Les moi-
Des.

XIX. Les moines, comme nous le savons sur les rapports les plus certains, étoient tout autant d'épicuriens effrénés, qui ne s'occupoient que de leurs plaisirs ou du soin d'amaïser des richesses, & vivoient dans la paresse & l'ignorance la plus honteuse. Ceux qui étoient opulens, en particulier les bénédictins & les augustins, n'employant leurs revenus qu'à satisfaire leur goût pour la volupté, & abandonnant entièrement leur règle & leur discipline, s'attiroient par-là tout le mépris des peuples (a). Plusieurs personnes,

(a) Voyez Martini Senging, *Truissones ordinis S. Benedicti*,

nes; sur-tout en France & en Allemagne, affligés de leur conduite, formèrent le pieux dessein de les réformer (a). Entre ces personnes en Allemagne, nous devons mettre au premier rang Nicolas de Mazen, abbé Autrichien, & Nicolas Dunkelspuhl, professeur à Vienne; ils tentèrent avec un zèle extraordinaire de réformer les bénédictins dans toute l'Allemagne, & ils y réussirent au point que dans les monastères de Souabe, de Franconie & de Bavière (b), on vit au moins une certaine décence ou une apparence de vertu. Plusieurs autres personnes, & entr'autres Guido ou Guy Juvenal, homme savant & dont les écrits sur ce sujet & sur d'autres, furent fort applaudis, entreprirent la réforme du même ordre en France (c); mais il est certain que tant dans ce royaume qu'ailleurs, la plupart des moines résistèrent opiniâtement à ces réformateurs, & récompensèrent souvent leur zèle par les traitemens les plus cruels.

SIEC. XV.
II. PART.

XX. Tandis que les moines opulens vivoient dans le luxe, la paresse & l'ignorance, Les ordres mendiants.

Benedicti, seu oratio in concilio Basileensi, an. 1433, contra vitia Benedict. recitata, in Bernh. Pezii, Biblioth. Ascetica, tom. VIII. p. 517.

(a) Voyez Leibnitii, *Præf. ad tom. II. Scriptor. Brunsvic.* p. 40.

(b) Pour ce qui regarde ces réformateurs, voyez Martinkropf, *Bibliotheca Mellicensis, seu de vitiis & scriptis Benedictor. Mellicensium*, p. 143. 163. 203. 206.

(c) Voyez Liron, *Singularités historiques & littéraires*, tom. III. p. 49.

Tome III.

B b

SIEC. XV.
II. PART.

& qu'ils montroient une répugnance barbare pour tout ce qui avoit un air de science, les mendiants, & sur-tout les dominicains & les franciscains, étoient entachés de divers autres vices; outre leur orgueil excelsif, un esprit de dispute, une envie démesurée d'empiéter sur les droits d'autrui, un zèle infatigable pour propager l'erreur & la superstition, une démangeaison continuelle d'élever sur la religion des questions singulieres & embarrassantes, formoient leur caractère, & leur attiroient à juste titre l'indignation de beaucoup de gens. C'étoit leur goût pour la controverse qui avoit fait durer pendant si long-tems, celles qui avoient eu lieu entr'eux & les évêques, & en général entr'eux & le clergé; c'étoit leur vaine curiosité & leur passion pour les nouveautés, qui dans la plupart des académies de l'Europe, avoient excité les plaintes des théologiens, qui se recroient vivement sur les erreurs dangereuses qu'ils avoient introduites dans la religion, & ces plaintes furent répétées sans interruption dans toutes les provinces où ces moines avoient quelque crédit. On les porta même souvent à Rome, où elles exerçoient beaucoup la patience & l'habileté des papes & de leurs ministres. Les divers pontifes qui regnerent dans ce siècle, n'agirent pas tous de la même manière à l'égard des mendiants; quelques-uns les protégèrent, d'autres les combattirent; ce qui fit que pendant long-tems la question resta indécise (a). La persécution contre les be-

(a) Voyez Launoï, *Lib. de canone, omnis utriusq.*

guins servit à augmenter la haine qu'on avoit déjà conçue contre les ordres mendiants & leur fut très-fatale; car les beguins ou lollards, pour échapper à la fureur de leurs mortels ennemis, les évêques & autres, se réfugièrent souvent dans le tiers-ordre des franciscains, des dominicains & des augustins, dans l'espérance de trouver dans leur protection, un moyen assuré de se mettre à couvert de l'oppression, & en cela, ils ne se tromperent pas. Mais l'orage qui, jusquelà les avoit menacés, tomba sur les mendiants, leurs protecteurs, qui, en leur accordant un asyle, s'attirèrent la haine de tout le clergé, & se plongèrent ainsi dans des embarras sans nombre (a).

SIEC. XV.
II. PART.

XXI. En se séparant de l'église de Rome, les franciscains austères avoient renoncé à toute obéissance au pape; on les appelloit *fratricelli* ou *freres mineurs*; ils continuerent avec ceux du tiers-ordre, les begghards, à faire ouvertement la guerre à la cour de Rome. Leurs principaux quartiers étoient en Italie, dans le marquisat d'Ancone & dans les environs; car c'étoit dans ce pays-là que résidoit leur chef. Vers le milieu de ce siècle, ils furent violemment persécutés par Nicolas V. qui n'épargna rien pour vaincre leur opiniâtreté, en leur opposant les franciscains,

Les fratri-
celli.

que *sexens*, opp. tom. I. part. j. p. 287. Boulay, *Hist. acad. Paris*, tom. V. p. 189. 196. 204. 523. 558. 601. 617. 752. Ant. Wood, *Antiq. Oxon.* tom. I. p. 210. 212. 224.

(a) Voyez le siècle précédent.

B b 2

SIEC. XV.
II. PART.

les magistrats civils & des armées, & en faisant mourir dans les flammes ceux qui résistoient à tous ces moyens de conversion (a). Cette affreuse persécution fut continuée par les papes qui suivirent, mais aucun d'eux ne la poussa avec autant de vivacité que Paul II. quoiqu'on dise qu'il préféreroit de condamner à l'emprisonnement & à l'exil, plutôt qu'à la mort (282). D'un autre côté, les fraticelli, soutenus par diverses personnes d'un grand poids, qui les avoient pris sous leur protection, à cause de cet air de sainteté dont ils se piquoient, opposèrent la force à la force, & en vinrent jusqu'à faire mourir quelques inquisiteurs, entre lesquels fut Ange Camaldoli, qu'ils sacrifièrent à leur vengeance (b), & les troubles qu'ils occasionnerent, ne se bornèrent pas là; ils firent sentir dans d'autres pays les effets de leur esprit remuant. La Bohême & la Silésie où ils prêchèrent avec zèle leur doctrine favorite, savoir, „ que la véritable imitation de J. C. consiste à mendier & à vivre dans une extrême pauvreté”, devinrent le théâtre de cette guerre de religion (c). Le roi de Bohême étoit fort atta-

(a) Mauritius Sarius, de antiqua Picentron civitate, Cuproniensi, in Angeli Calogera, *Raccolta di opuscoli scientifici*, tom. XXXIX. p. 39. 81. 97. Or l'on trouve plusieurs extraits du dialogue manuscrit de Jacob de Marchia contre les fraticelli.

(b) Voyez *Acta sanctorum*, tom. II. Maii, p. 356.

(c) Jo. Georgii Schellhornii, *Acta historica ecclæs.* part. I. p. 60. 283.

ché à ces fanatiques; il les protégea & en conséquence fut excommunié par Paul II. (a). En France, ils ne furent pas aussi heureux; tous ceux de leur ordre qui tomboient entre les mains des inquisiteurs, étoient inmanquablement brûlés (283), & on ne cessoit de les rechercher à Toulouse & dans les environs, où plusieurs d'entr'eux se tenoient cachés, pour se dérober à la vigilance de leurs ennemis; tandis que d'autres répandus dans divers endroits, passèrent en Angleterre & en Irlande (b). Toute cette fuite de maux & de persécutions, ne fut pas capable de les détruire entièrement: leur secte subsista jusqu'aux tems de la réformation en Allemagne, & elle se joignit alors au parti de Luther, dont elle embrassa les sentimens.

SIEC. XV.
II. PART.

XXII. De toutes les sociétés religieuses fondées dans ce siècle, aucune ne mérite plus d'être distinguée que celle des *freres & des clercs de la vie commune*, comme ils s'appelloient, qui étoit sous la règle de S. Augustin, & qui fut fort utile à la religion, aux sciences & aux mœurs. Cette société avoit déjà été formée dans le siècle précédent par Gerard, dit le Grand, vulgairement Groot, natif de Deventer (284), & distingué par sa piété & son savoir: mais ce ne fut proprement que dans ce siècle qu'elle prit une certaine consistance, & qu'ayant été approuvée par le concile de Constance, elle fleurit en Hol-

Nouveaux ordres; les freres & les clercs de la vie commune.

(a) Quirini, *Vita Pauli II.* p. 73.

(b) Wood, *Antiq. Oxon.* tom. I. p. 232.

SIEC. XV.
II: PART.

lande, dans la basse Allemagne & dans les environs. Elle fut partagée en deux classes; celle des *freres lettrés* & celle des *freres non-lettrés*. Les premiers s'appliquoient avec soin à l'étude des sciences & à l'éducation de la jeunesse; les seconds travailloient de leurs mains & s'occupoient des arts mécaniques. Ni les uns ni les autres n'étoient adtreints par aucun vœu; mais ils avoient tout en commun, & cette communauté de biens étoit le grand fondement de leur union. Les sœurs de cette vertueuse société vivoient à-peu-près de la même maniere; elles employoient les heures qui n'étoient pas consacrées à la priere ou à la lecture, à enseigner à de jeunes filles quelque art convenable à leur sexe. Les écoles érigées par les freres de la vie commune, eurent une grande réputation dans ce siècle: c'est de-là que sont sortis ces immortels restaurateurs du goût & des sciences, qui ont fait prendre une nouvelle face à la république des lettres, en Allemagne & en Hollande; comme furent Erasme de Rotterdam, Alexandre Hegius, Jean Murmel & divers autres (285). L'institution de l'ordre des jésuites sembla diminuer le crédit de ces excellentes écoles qui, dès cette époque, commencerent à décliner, & dont aujourd'hui il ne reste qu'un petit nombre. Ces freres & ces clercs de la vie commune furent souvent appelés *begghards* & *lollards*, ainsi que tant d'autres sectaires, & furent exposés aux insultes des ecclésiastiques & des moines, qui avoient une extrême aversion pour tout ce qui avoit la plus légère

apparence de goût & de savoir (286).

XXIII. Entre les Grecs qui s'acquirent quelque réputation par leurs ouvrages, voici les plus célèbres :

Joseph Briennius ; il écrivit un livre sur la Trinité, & un autre contre les Latins (a).

Macaire Macres, grand ennemi des Latins.

George Phranza ; il a montré ses talens pour l'histoire dans la compilation de l'histoire Byzantine.

Marc d'Ephèse, ennemi obstiné du concile de Florence (b).

Le cardinal Bessarion, l'illustre protecteur du platonisme, homme d'un génie & d'un savoir peu communs ; mais il fut fort haï des Grecs, parce qu'il sembloit pencher du côté des Latins, & qu'il proposa entr'eux & les Grecs une paix défavorable aux derniers qui étoient ses compatriotes (287).

George Scholarius, autrement dit Gennade ; il écrivit contre les Latins, & sur-tout contre le concile de Constance, avec plus de savoir, de candeur & de clarté que les autres Grecs (c).

George Gemiste, dit Plethon, homme d'un grand savoir ; il engagea plusieurs Italiens.

SIEC. XV.
II. PART.

(a) J. Alb. Fabricius, *Biblioth. Græc.* vol. XIV. p. 49. Rich. Simon, *Critique de la biblioth. des auteurs ecclésiast.* par M. Dupin, tom. I. p. 400.

(b) Rich. Simon, *l. c.* tom. I. p. 411.

(c) Rich. Simon, *Croyance de l'église orientale sur la transsubstantiation*, p. 87. & *Critique de M. Dupin*, tom. II. p. 438.

SIEC. XV.
II. PART.

à s'appliquer à l'étude non-seulement de la philosophie platonicienne en particulier , mais encore à celle de la littérature grecque en général.

George de Trébifonde; il traduisit en latin plusieurs des meilleurs auteurs Grecs, & défendit avec beaucoup d'adresse & d'éloquence, la cause des Latins contre les Grecs.

George Codinus; nous avons encore de lui plusieurs pièces concernant l'histoire Byzantine.

Ecrivains
Latins.

XXIV. Il seroit impossible de faire l'énumération des auteurs Latins, qui ont honoré ou deshonoré ce siècle; nous nous bornerons à ceux qui ont écrit sur la théologie, & encore à cet égard, nous ne parlerons que des plus célèbres. Nous mettons avec raison à leur tête Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, la gloire de son siècle, homme d'un grand crédit, regardé par le concile de Constance comme un oracle, & par les partisans de la liberté comme leur soutien. Ceux d'entre les François qui ont à cœur de défendre leurs privilèges contre la tyrannie des papes (288), reverent encore sa mémoire. Cet excellent homme a publié un grand nombre de traités propres à combattre la superstition religieuse, à exciter la piété & à éteindre les schismes de l'église; quoiqu'à quelques égards il semble n'être pas entré tout-à-fait dans l'esprit des préceptes de l'évangile. Après Gerson, les plus célèbres théologiens furent,

Nicolas de Clémangis, homme d'une parfaite intégrité; il déplorait avec beaucoup

d'éloquence & d'une manière bien touchante les maux de son tems, & le triste état de l'église (a).

Alphonse Tostat, évêque d'Avila ; il chargea l'écriture sainte d'un tas de commentaires lourds, & composa d'autres ouvrages où l'on trouve un mélange de bon & de mauvais.

Nicolas de Cusa, homme d'une vaste érudition, & qui avoit plus de génie que de jugement, comme il paroît par son ouvrage intitulé, *Conjectures sur le dernier jour* (b).

Ambroise de Camalduli ; il fut célèbre par la grande connoissance de la langue & de la littérature grecque ; & par le zèle industrieux avec lequel il tenta de réconcilier les Grecs & les Latins.

Jean Nieder, ses écrits sont propres à donner une idée des mœurs & du goût de son siècle ; il a été fameux par ses voyages & ses négociations.

Jean Capistran, il fut considéré à la cour de Rome, à cause du zèle extrême avec lequel il soutint les papes contre leurs ennemis (c).

SIEC. XV.
II. PART.

(a) Voyez Launcii, *Histor. gymnas. Navarr.* part III. lib. II. cap. iij. p. 555. Longueval, *Hist. de l'église Gallicane*, tom. XIV. p. 436. Les ouvrages de Clemangis ont été publiés, à quelques pièces près, en 1631. à Leyden, avec un glossaire, par Lydius.

(b) Bayle, *Réponse aux questions d'un provincial*, tom. II. p. CXVII. p. 517. Les ouvrages de Nicolas ont été publiés en un volume à Bâle, en 1565.

(c) Lenfant, *Hist. de la guerre des Hussites*, tom. II. p. 254. Wadding, *Annal. min.* tom. IX. p. 67.

SIEC. XV.
II. PART.

Jean Weffelus & Jérôme Savanarole ; on les regarde avec raison comme les hommes les plus sages de leur siècle. Le premier étoit de Groningue, & à cause de sa grande réputation, fut surnommé la *lumière du monde* ; il répandit plusieurs opinions dont Luther profita ensuite & qu'il mit dans un grand jour, & il déclama avec une extrême liberté contre la corruption de l'église de Rome (a). Le second étoit dominicain, natif de Ferrare, distingué par sa piété, son éloquence & son savoir ; il insista beaucoup sur les maux de l'église, & censura vivement les papes. Il paya chèrement cette liberté, il fut condamné à périr dans les flammes à Florence, en l'an 1498, & il supporta son sort avec beaucoup de fermeté (289).

Alphonse Spina ; il écrivit contre les Sarasins & les Juifs, un livre intitulé *Fortalium fidei*.

A tous ces auteurs, nous devons ajouter les scholastiques dont les principaux furent : Jean Capreole, Jean de Torquemada, Antoine de Florence, Denys à Ryckel, Henri de Gorkum, Gabriel Biel, Etienne Brulefer & autres. Les plus remarquables parmi les mystiques furent : Vincent Ferrier, Henri Harphius, Laurent Justiniani, Bernardin de Sienné & Thomas à Kempis, qui l'emporta sur tous, & à qui on attribue communément le livre de *L'imitation de Jésus-Christ* (290).

(a) Jo. Henr. Maii, *Vita Reuchlini*, p. 156.

CHAPITRE III.

De l'état de la religion & de la doctrine de l'église, dans ce siècle.

I. **P**armi les Latins, la religion étoit si corrompue qu'elle étoit méconnoissable & n'avoit plus rien de propre à s'attirer le respect des ames honnêtes & judicieuses ; c'est un fait dont les personnes même les plus intéressées à le nier, n'oseroient disconvenir. Parmi les Grecs, la religion n'étoit guere dans un meilleur état ; & si elle y avoit quelque avantage, il n'étoit pas du moins considérable ; le culte ne consistoit par-tout que dans un cercle de cérémonies frivoles : les discours des prédicateurs étoient non-seulement destitués de sens & de feu, mais encore tout-à-fait vuides d'onction & de piété, ne renfermant qu'un mélange grossier de fictions, toutes plus extravagantes les unes que les autres. Rien n'étoit plus facile que d'acquérir une certaine réputation de sainteté ; il suffisoit pour cela de montrer un grand respect pour le clergé & le pape, de tâcher de se rendre favorables les saints, c'est-à-dire, ceux qui en étoient les ministres, par de riches présens, d'observer exactement les cérémonies de l'église, & d'avoir assez de bien pour payer les taxes de la chancellerie romaine, pour tous les péchés qu'on pourroit commettre, ou pour parler en d'autres termes, pour acheter des indulgences, & ceux

SIEC. XV.
II. PART.

La religion est toute corrompue.

SIEC. XV.
II. PART.

La Providence s'élève dans divers endroits des défenseurs de la religion.

qui ajoutaient à cela certaines austérités & certaines macérations, passaient pour des saints du premier ordre. D'ailleurs, le nombre de ceux qui tâchoient de se former des idées justes de la religion, & de conformer leur conduite à ce qu'elle prescrit, étoit fort petit, & c'étoit avec bien de la peine que ceux qui pouvoient échapper au supplice dans un siècle où la vertu étoit méprisée.

II. Dans presque tout l'occident, il y avoit des gens de bien qui déploroient ce triste état des choses, & par différens moyens, tâchoient d'arrêter le torrent de la superstition & de réformer l'église. En Angleterre & en Ecosse, les disciples de Wiclef que par mépris le peuple appelloit *Lollards*, continuoient à déclamer contre la tyrannie des papes & la licence du clergé (a). Les Vaudois, quoique par-tout persécutés, éleverent leur voix du fond même des vallées & des retraites, où leurs ennemis les avoient obligés de se retirer, & demandoient à grands cris du secours en faveur de la religion & de la vertu, prêtes à expirer. En Italie même, plusieurs personnes entre lesquelles fut le fameux Savonarole, eurent le courage de dire publiquement que Rome étoit l'emblème de Babylone; & cette idée fut bien-tôt goûtée de beaucoup de gens de tout ordre. Mais la plupart des ecclésiastiques & des moines, persuadés que leur autorité & leurs ri-

(a) Voyez Wilkins, *Councils magna Britan. & Hibern.* tom. IV. Wood, *Antiquit. Oxon.* tom. I. p. 202. 204.

cheffes souffriroient beaucoup par la décadence de la superstition, s'opposoient de toutes leurs forces à ce qui avoit la moindre apparence de réforme, & tâchoient de fermer la bouche aux censeurs importuns, par la terreur des supplices.

- III. Les troubles excités en Bohême par Jean Hufs, & son disciple Jacobel de Misa, ne firent qu'augmenter par la fin déplorable de cet infortuné théologien, & de Jérôme de Prague, & dégénérèrent en une guerre ouverte, qui donna lieu aux plus grandes horreurs. Les disciples de Jean Hufs qui vouloient qu'on donnât la coupe aux laïques, étant persécutés en différentes manières, par les émissaires de la cour de Rome, se retirèrent sur une montagne haute & escarpée dans le district de Bekin, où ils tinrent leurs assemblées religieuses, & communierent sous les deux especes. Ils appellerent cette montagne *Tabor*, à cause des tentes qu'ils y dressèrent d'abord pour y demeurer; mais dans la suite, ils y construisirent une forteresse, avec une ville bien bâtie & régulière. Ils ne s'en tinrent pas là; formant de plus grands projets, ils élurent pour leurs chefs Nicolas de Hussinet, & le fameux Jean Ziska, chevalier Bohémien, homme d'un courage invincible, & ne se proposèrent pas moins sous ces deux vaillans hommes, que de venger la mort de Jean Hufs & de Jérôme de Prague, sur les courtisans des papes, & d'obtenir la liberté de servir Dieu d'une manière plus conforme à la raison, que celle qui étoit prescrite par l'église de Rome. Après la mort de

SIEC. XV.
II. PART.

Emeutes
en Bohême.

me.
1
2
3
4

SIEC. XV.
II. PART.

Ziska &
Procopé
Rafa pouf.
sent la
guerre des
hussites.

Nicolas arrivée en l'an 1420, Ziska commanda seul les gens de son parti, & eut la satisfaction de voir son armée augmenter tous les jours. En l'an 1419. lorsque cette scène d'horreurs commençoit à s'ouvrir, mourut Wenceslas, roi de Bohême (291).

IV. L'empereur Sigismond qui lui succéda dans le royaume de Bohême, employa non-seulement des édits & des remontrances, mais encore des peines & la force des armes, pour mettre fin à ces malheureuses divisions. Il fit périr cruellement un grand nombre de hussites. Les Bohémiens irrités contre lui, secouèrent son joug, en l'an 1420: & ayant Ziska à leur tête, firent la guerre à leur souverain. Ce fameux chef, quoiqu'aveugle, montra en tout tant de prudence & de courage, que son nom seul inspiroit la terreur à ses ennemis. Après sa mort arrivée en l'an 1424, les hussites choisirent à la pluralité des voix, pour leur général, Procopé Rafa, homme d'un courage également intrépide, qui continua la guerre pour leur défense avec beaucoup de fermeté & de succès. On ne sauroit exprimer toutes les cruautés qui se commirent de part & d'autre; car quoiqu'on pensât très-différemment des deux côtés sur la religion, on s'accordoit malheureusement sur cet horrible principe, qu'il est permis d'employer le fer & le feu pour détruire les ennemis de la foi, & c'est le titre qu'ils se donnoient réciproquement. Les Bohémiens soutenoient que c'étoit injustement qu'on avoit fait mourir Jean Hus à Constance, & en conséquence ils tâchoient

de venger la mort par toutes sortes de fureurs. Ils reconnoissoient bien comme une vérité incontestable, qu'il est permis de faire mourir les hérétiques; mais ils nioient que Jean Hufs en fût un. Ce fut cette affreuse maxime qui, dans les deux partis, fut la cause de tant de cruautés, & il seroit difficile de décider de quel côté on en commit le plus.

SIEC. XV.
II. PART.

V. Au commencement de la guerre, tous ceux qui entreprirent de venger la mort du martyr de Bohême, parurent avoir les mêmes principes en matière de religion, & exiger les mêmes choses de l'église & du gouvernement dont ils s'étoient séparés; mais comme leur nombre augmentoit chaque jour, leur union en souffroit, & leur armée grossie par une foule d'étrangers qui s'y rendirent de toutes parts, éprouva les effets de la discorde qui éclata en l'an 1420, & fit naître deux grandes factions fort animées l'une contre l'autre; celle des calixtins & celle des Taborites, comme on les appelloit. Les premiers ainsi nommés, parce qu'ils demandoient pour eux ou pour les laïques la coupe ou le calice dans la sainte cène, étoient moins violens, & ne paroissoient pas vouloir renverser l'ancien gouvernement de l'église, ni faire aucun changement considérable dans la religion reçue. On peut réduire leurs demandes à ces quatre; ils vouloient 1°. que l'on expliquât au peuple la pure parole de Dieu; d'une manière claire, simple & sans aucun mélange de superstitions & d'inventions humaines; 2°. qu'on com-

Les calixtins.

.7

SIEC. XV.
II. PART.

muniât sous les deux especes; 3°. que les ecclésiastiques, au lieu de ne chercher qu'à augmenter leurs richesses & leur pouvoir, s'occupassent de devoirs plus conformes à leur vocation, & que leur principal soin fût de marcher sur les traces des apôtres; 4°. enfin que les grandes fautes, les *péchés mortels* fussent punis d'une manière plus conforme à leur nature. L'administration de la sainte cene occasionna une dispute. Jacobel de Misa, qui le premier avoit demandé qu'on communîât sous les deux especes, étoit dans l'idée qu'on donnât aussi aux enfans la communion, & plusieurs furent de son avis; mais d'autres ne penserent pas de même, & crurent qu'il ne falloit donner la communion qu'à ceux qui étoient parvenus à l'âge de raison (a).

Taborites.

VI. Les Taborites qui tiroient leur nom de cette montagne si célèbre dans l'histoire sainte, demandoient beaucoup plus; ils vouloient non-seulement qu'on ramenât la religion chrétienne à sa simplicité primitive, mais encore qu'on changeât le gouvernement de l'église, que l'autorité du pape fût anéantie, & que le culte divin fût rétabli dans sa pureté: en un mot, ils vouloient une nouvelle église, une nouvelle hiérarchie dans laquelle Jesus-Christ seul régneroit, & où tout seroit conduit par une impulsion divine. En faisant ces propositions ridicules, les principaux docteurs parmi les Taborites, tels que Martin Loquis de Moravie &

(a) Byzinii, *Diavium Hussiticum*, p. 130...

ses disciples, pousèrent l'illusion au point de se flatter que Jesus-Christ descendroit en personne sur la terre, avec le fer & le feu en main, pour détruire l'hérésie & purifier l'église. Ils répandirent par-tout cette rêverie, & la publièrent avec une hardiesse & une confiance inconcevables. C'est à cette seule classe de hussites fanatiques que nous devons attribuer toutes les horreurs, les rapines, les meurtres & les violences que l'on impute trop légèrement à tous les hussites en général, & à leurs deux chefs Ziska & Procope en particulier (292). A la vérité, il faut convenir que la plupart des Hussites ne furent que trop imbus de l'obligation où ils croyoient être de se venger de leurs ennemis & d'en répandre le sang, sans la moindre compassion.

VII. En l'an 1433. le concile de Bâle tâcha de mettre fin à cette terrible guerre, & dans ce dessein invita les Bohémiens à y venir: ils acceptèrent l'invitation, & envoyèrent des ambassadeurs, entr'autres Procope leur chef, pour agir en leur nom; mais après bien des débats fort vifs, ils s'en retournèrent, sans avoir rien fait qui parût promettre une paix prochaine, quoique si désirée. Les calixtins étoient assez disposés à s'accommoder; mais rien ne put y engager les taborites. Cependant cette affaire fut traitée avec plus de succès, par le moyen d'Énéas Sylvius & de quelques autres personnes que le concile envoya en Bohême, pour entamer de nouvelles conférences. Ces députés, en accordant aux Calixtins l'usage

SIEC. XV.
II. PART.

Les troubles de Bohême terminés.

SIEC. XV.
II. PART.

de la coupe, les satisfirent dans ce qu'ils tenoient le plus à cœur, & par là, les reconcilièrent avec le pape: mais les taborites furent fixes, & ne voulurent du tout point se départir de leurs principes; enforte que ni l'adresse, ni l'éloquence de Sylvius, ni les persécutions auxquelles ils alloient s'exposer de nouveau, ne purent vaincre leur résistance. Il est vrai que dès cette époque, ils se mirent à examiner les différens points de leur doctrine & de leur discipline, pour les perfectionner, s'il étoit possible; & cet examen fait avec beaucoup de sagesse & d'impartialité, produisit un très-bon effet, & donna un air raisonnable à leur religion. Ils cessèrent de faire la guerre, abandonnerent les opinions en matière de religion, qui ne leur parurent pas conformes à l'esprit de l'évangile, & bannirent de leur communion tous les esprits brouillons, ou tous ceux dont les mœurs déréglées pouvoient les exposer à quelques reproches (a). Les taborites ainsi réformés, sont ceux qui furent connus ensuite sous le nom de *freres de Bohême*, ou sous l'épithète injurieuse de *Piccards*, c'est-à-dire, *Begghards*, & qui se joignirent à Luther & à ses successeurs dans la réformation. Il y en a encore aujourd'hui plusieurs descendans en Pologne & ailleurs.

(a) Voyez Adriani Regenvolschii, *Histor. eccles. provinciar. Slavonicar.* lib. II. cap. viij. pag. 165. Joach. Camerarii, *Historica narratio de fratribus ecclesiar. in Bobemia, Moravia & Polonia*, Heidelb. 1605. in-8°. Amsterdam, 1649.

VIII. Dans le grand nombre de commentateurs de l'écriture sainte, qui parurent dans ce siècle, nous n'en trouvons point qui ait d'autre mérite que celui du zèle & de la bonne intention. Ceux qui vouloient être quelque chose de plus que de simples compilateurs & puiser dans leur propre fonds, ne faisoient presque que donner des explications *mystiques & allégoriques*, qui étoient tout autant de chimères. A la tête des écrivains de cet ordre, nous plaçons Alphonse Tostat, évêque d'Avila, dont les commentaires ne sont remarquables que par le poids des volumes. Laurent Valla doit être jugé plus favorablement; sa petite collection des *remarques critiques & grammaticales sur le nouveau Testament*, n'est rien moins que méprisable; elle a montré aux auteurs suivans la véritable méthode de résoudre les difficultés qui se présentent quelquefois dans la lecture des livres sacrés. Il convient de remarquer ici que presque dans tous les royaumes & Etats de l'Europe, & en particulier en Allemagne, en Italie, en France & en Angleterre, l'écriture sainte étoit traduite en langue vulgaire; ce qui donnoit lieu de se flatter de grands changemens dans la religion, & faisoit espérer à un petit nombre de sages, que dans peu la lumière qu'on puiseroit dans cette source, mise à la portée de tout le monde, serviroit à réformer la doctrine reçue.

IX. Dans ce siècle, les écoles de théologie étoient dans un triste état; elles étoient remplies de docteurs qui ne faisoient que charger leur mémoire, & celle de leurs dis-

SIEC. XV.
II. PART.

Commen-
tateurs.

Les théolo-
giens scho-
lastiques
hais &
combattus.

SIEC. XV.
II. PART.

ciples, de distinctions inintelligibles & de grands mots vuides de sens, afin de pouvoir discourir avec un air de science & de méthode, sur des questions que ni les uns ni les autres n'entendoient. Il ne restoit presque plus aucun de ces théologiens qui prouvoient le dogme, par les déclarations expresses de l'écriture sainte ou par celles des pères, & qui, malgré leurs défauts, étoient fort au-dessus des pedans dont nous parlons. Le ridicule jargon de ceux-ci n'échappa pas à la critique de certaines personnes judicieuses & savantes, qui le regardoient comme très-préjudiciable aux progrès de la vraie religion & de la vraie piété. En conséquence, elles formèrent différens projets; quelques-unes vouloient qu'on abolit entierement cette méthode d'enseigner, & d'autres qu'on se contentât de la corriger. En attendant, les théologiens scholastiques avoient toujours plus d'ennemis. Les mystiques dont nous aurons encore occasion de parler plus amplement dans la suite, étoient du nombre de ceux qui vouloient qu'on bannit entierement de l'église la théologie scholastique; d'autres plus modérés demandoient seulement qu'on y apportât quelque changement, en supprimant toutes les questions inutiles, en mettant des bornes à la fureur de disputer, qui avoit infecté les séminaires de théologie, & en assaisonnant la subtilité trop sèche des scholastiques, par un heureux mélange de la simplicité & de l'onction du mysticisme. Tel fut l'avis du fameux Gerson, qui se donna beaucoup de peine pour corriger les abus

que les théologiens scholastiques avoient introduits dans leurs écoles (a); ce fut aussi l'idée de Savanarole, de d'Ailly, de Nicolas de Cusa dont on a encore le traité de *Pignorance savante*.

X. Les scholastiques trouverent un nouveau genre d'ennemis également redoutables dans les restaurateurs de l'éloquence & du goût, qui cependant n'étoient pas tous d'accord sur la manière de les traiter; les uns vouloient aussi qu'on anéantit entièrement la théologie scholastique, comme étant absolument contraire aux progrès de la raison humaine; d'autres plus indulgens pour cette méthode, vouloient seulement qu'on tâchât de l'embellir par les graces de l'éloquence, & de la rendre plus intelligible. Ce dernier sentiment étoit celui de Paul Cortez, qui, dans cette vue, composa sur les proverbes, un commentaire dans lequel, comme il nous l'apprend lui-même, il eut soin d'unir heureusement l'éloquence & la théologie, & de cacher les épines de l'école sous les fleurs de la rhétorique (293). Mais cette théologie scholastique soutenue par le crédit des dominicains & des franciscains, se maintint malgré ses ennemis. Ces deux ordres de moines ne pouvoient soutenir l'idée de per-

SIEC. XV.
II. PART.

Principalement par les restaurateurs du goût & de l'éloquence.

(a) Rich. Simon, *Lettres choisies*, tom. II. p. 269. & *Critique de la biblioth. ecclésiast.* de M. Dupin, tom. I. pag. 491. Thomassii, *Origines histor. philos.* pag. 46. & sur-tout Gersonis, *Methodus theologian studendi*, in Launoii, *Histor. gymnas. Navarr.* tom. IV. opp. part. I. p. 330.

SIEC. XV.
II. PART.

De même
que par les
mystiques.

dre toute la gloire qu'ils s'étoient acquise par l'art de la dispute, & le pompeux jargon des écoles.

XI. Cependant cette vaine théologie ou philosophie devenoit tous les jours plus l'objet du mépris des personnes sages & judicieuses, tandis que le mysticisme au contraire prenoit toujours plus faveur, & voyoit par-tout ses partisans se multiplier. Entre ces derniers étoient des personnes d'un mérite distingué, qui avoient peu de part aux erreurs & aux extravagances de leur secte : tel fut Thomas à Kempis, l'auteur de la théologie allemande, si recommandée par Luther; Laurent Justiniani, Savanarole & autres; outre cela, il y a quelques auteurs de ce parti, comme Vincent Ferrier, Henri Harphius, & Bernardin de Sienne, dans les ouvrages desquels on doit soigneusement distinguer certaines rêveries, effets d'une imagination vive & échauffée, des pensées d'ailleurs sages, & des préceptes excellens qu'on y trouve. Il faut suivre la même règle à l'égard de Denis que les mystiques regardent comme leur chef. Ceux-ci furent soutenus contre les dialecticiens leurs ennemis, en partie par les platoniciens qui étoient universellement estimés, & en partie par quelques-uns des scholastiques les plus distingués. Les premiers regardoient Denis comme un homme formé & nourri par l'étude de Platon; ils écrivirent des commentaires sur ses ouvrages. Nous en avons un exemple remarquable dans Marsile Ficin, dont le nom ajouta beaucoup de lustre à l'école platonicienne.

ne. Les derniers tâchoient de concilier la théologie scholaistique avec la mystique, & dans cette classe nous comptons Jean Gerson, Nicolas de Cusa, Denis le Chartreux & autres.

SIEC. XV.
II. PART.

XII. Dans ce siècle, plus que dans les précédens, on combattit avec vigueur les ennemis de la religion chrétienne, & plusieurs savans exercèrent utilement leur plume à prouver la vérité du christianisme, contre les objections de ses adversaires; c'est ce qui paroît par le savant ouvrage de Marsile Ficin, *de la vérité du christianisme, par le triomphe de la croix* de Savanarole, par la *théologie naturelle* de Raimond de Sabunde, & par d'autres productions de cette espece. Les Juifs furent refutés par Perezius, & Jérôme de St. Foi; les Sarasins par Jean de Torquemada, & les uns & les autres par Alphonse de Spina, dans son ouvrage intitulé, *la force de la foi*. Et ces défenses en faveur du christianisme, n'étoient point du tout hors de saison; au contraire, les circonstances les rendoient nécessaires; car d'un côté, les aristotéliens d'Italie sembloient dans leurs leçons publiques, attaquer les fondemens mêmes de la religion, & d'un autre, les subtilités & les disputes des scholastiques qui plioient la religion à leurs fantaisies, l'exposaient au mépris. Ajoutez à cela que dans plusieurs endroits, les Juifs & les Sarasins étoient mêlés avec les chrétiens, qui par là même ayant l'ennemi si près d'eux, étoient obligés de se défendre avec plus de zèle.

Etat de la
théologie
polémique.

XIII. Nous avons déjà parlé des tentati- Le schisme

SIEC. XV.
II. PART.
entre les
Grecs & les
Latins sub-
siste tou-
jours.

ves inutiles qu'on avoit faites pour réconcilier les Grecs & les Latins. Après le concile de Florence & la violation du traité de paix par les Grecs, Nicolas V. exhorta & pria encore ceux-ci, de penser aux moyens de procurer une heureuse union. Mais ces prières furent inutiles, & encore trois ans après leur avoir écrit sa dernière lettre, Constantinople fut attaquée par les Turcs, & depuis cette malheureuse époque, les papes ont toujours trouvé chez les patriarches Grecs, plus d'obstacles à la paix qu'auparavant. Il n'est pas difficile d'en rendre raison; cet éloignement prend sa source dans la haine implacable qu'ils ont conçue contre le pape & les Latins qu'ils accusent de les avoir abandonnés à la violence & à toutes les calamités du joug musulman. Aussi toutes les fois qu'ils parlent de leurs malheurs, ils y mêlent des plaintes amères contre les Latins, dont ils peignent l'insensibilité à leurs maux avec les couleurs les plus fortes.

Divisions
intestines
des Latins.

XIV. Nous passons sous silence un grand nombre de controverses peu importantes parmi les Latins, & qui ne méritent pas qu'on en parle ici; mais nous ne devons pas oublier de faire mention de la fameuse dispute qui se renouvella sur la nature du culte, qu'on devoit rendre au sang de Jésus-Christ; dispute qui s'éleva pour la première fois à Barcelone, en l'an 1351. entre les franciscains & les dominicains, & que Clément VI. (a)

(a) Wadding, *Annal. minor.* tom. VIII. p. 58.
Echardi, *Scriptor. prædicator.* tom. I. p. 650.

laissa indécise. En l'an 1462. Jacob de la Marche, célèbre franciscain, la remit sur le tapis; il soutint publiquement dans un de ses sermons, que le sang que Jesus-Christ avoit répandu sur la croix, n'appartenoit pas à la nature divine, & par là même qu'il ne peut pas être regardé comme l'objet légitime d'un culte immédiat & divin. Les dominicains ne furent pas de cet avis, & soutinrent avec tant de zèle le parti contraire, que Jacques de Brixen qui faisoit la fonction d'inquisiteur, cita le franciscain devant son tribunal, & l'accusa d'hérésie. Le pape Pie II. ayant fait inutilement divers efforts pour éteindre cette dispute, prit à la fin le parti de renvoyer la question au jugement d'un certain nombre de théologiens choisis. Mais divers obstacles empêchèrent leur décision; nous devons compter pour le principal le grand crédit des deux partis, qui soutenoient l'un & l'autre avec chaleur leur opinion. Ainsi, après bien des altercations, le pape trouva à propos, en l'an 1464. d'imposer silence aux disputans, en déclarant qu'on pouvoit être sans aucun danger dans l'un ou l'autre des sentimens, jusqu'à ce que le vicaire de Jesus-Christ sur la terre, eût le tems nécessaire pour examiner à fond la question & en décider: mais les papes n'ont point encore su trouver ce tems convenable (a).

SIEC. XV.
II. PART.

(a) Wadding, *Annal. minor.* tom. XIII. p. 206.
Natalis Alexand. *Hist. eccles.* SÆC. XV. p. 17.

CHAPITRE IV.

Des rites & des cérémonies en usage dans l'église pendant ce siècle.

SIEC. XV.
II. PART.

Rites de
l'église
grecque.

I. ON peut voir par le livre de Simeon de Thessalonique, intitulé *des Rites & des hérésies* (a), quelles étoient les cérémonies religieuses des Grecs. On y remarque que l'essence de la religion étoit absolument perdue parmi le peuple, que les chefs de l'église lui avoient substitué une ombre, la vaine pompe des cérémonies, & que toutes les parties du culte divin n'étoient destinées qu'à frapper les yeux de la multitude & à lui en imposer. A la vérité, on prétendoit rendre de bonnes raisons de la multiplication de ces cérémonies; mais dans ces raisons & dans toutes les explications qu'on donnoit de ce culte surchargé de rites, il y avoit autant de subtilité que de mauvaise foi & de fausseté palpable. L'origine de ces cérémonies qui dépassent si fort la religion, est souvent obscure & plus souvent peu honorable, & tous ceux qui en donnant la torture à leur esprit, ont voulu les justifier par l'occasion de leur institution, ont échoué dans leur entreprise : la tromperie est trop grossière pour qu'on ne s'en aperçoive pas aisément.

Ils augmentent dans l'église latine.

II. Quoique les papes les plus raisonna-

(a) J. A. Fabricius a donné un extrait de ce livre dans sa *Biblioth. grecque*, vol. XIV. p. 54.

bles & les plus judicieux, se plaignissent de l'extrême multiplication des cérémonies, des fêtes & des temples, cependant il n'y en eut aucun qui ne crût devoir distinguer son pontificat par quelque nouvelle institution pareille. C'est ainsi que Calixte III. pour perpétuer le souvenir de la délivrance de Belgrade, dont Mahomet fut obligé de lever le siège, ordonna en l'an 1456, que tout l'occident célébrât la fête de la transfiguration de Jésus-Christ, qui, dans quelques endroits, avoit déjà été observée avant cette période, par l'autorité privée de quelques évêques. En l'an 1476. Sixte IV. accorda par un édit particulier, des indulgences à tous ceux qui célébreroient annuellement la fête de la conception immaculée de la Vierge; sujet sur lequel aucun de ses prédécesseurs n'avoit encore trouvé à propos de rien statuer (a). Les autres additions faites au rituel romain, relativement au culte de la Vierge, aux prières publiques & particulières, au trafic des indulgences, & autres de cette nature, ne sont pas assez importantes pour qu'on en fasse une énumération détaillée. Nous n'en avons pas besoin pour nous convaincre que dans ce siècle la religion fut réduite à une pompe purement extérieure & inutile.

(a) Voyez Raph. Volaterrani, *Comment. Urbani*, lib. VIII. f. 289. Æneas Sylvius, *de statu Europæ sub Frederico III.* cap. X. in Freheri, *Scriptor. rerum Germanicar.* tom. II. p. 104.

CHAPITRE V.

Des hérésies, des sectes & des divisions qui troublèrent l'église dans ce siècle.

SIEC. XV.

II. PART.

Mani-
chéens &
Vaudois.

I. **N**I les édits sévères des papes & des empereurs, ni la cruelle vigilance des inquisiteurs, ne purent extirper les anciennes hérésies, ou en prévenir de nouvelles. Nous avons déjà vu l'ordre des franciscains, en guerre ouverte avec l'église de Rome. Dans la Bosnie & dans les environs, les manichéens ou pauliciens, qu'en Italie on appelloit *Cathares*, propageoient librement leur doctrine, & tenoient leurs assemblées en toute sûreté. Il est vrai que leur grand protecteur, Etienne Thomascus, roi de Bosnie, abjura leurs erreurs, reçut le baptême de Jean Carvaialus, cardinal Romain, & chassa ces hérétiques de ses États; mais il est aussi très-certain que dans la suite il changea d'opinion, & que vers la fin de ce siècle, les manichéens habiterent tranquillement la Bosnie, la Servie & les provinces voisines. Les Vaudois étoient répandus dans plusieurs endroits de l'Europe, principalement dans la Poméranie, dans le Brandebourg, dans le district de Magdebourg, & dans la Thuringe, où ils avoient beaucoup de partisans. Mais il paroît par les relations les plus authentiques qui n'ont pas encore été publiées, que la plupart furent découverts dans ces pays là par les inquisiteurs, qui les livrerent

au bras séculier, & les firent condamner à être brûlés.

II. *Les frères & les sœurs du franc esprit*, appelés en Allemagne *begghards* ou *schwestriens*, en France *turlupins*, dont la doctrine étoit une espece de mysticisme, qui approchoit beaucoup de la folie, erroient en secret & travestis dans plusieurs provinces de France, d'Allemagne & de Frandres, mais surtout dans la Suabe & la Suisse, où ils répandirent leur fanatisme, & firent tomber dans le piège ceux qui n'étoient pas sur leur garde. Mais les inquisiteurs les recherchèrent si exactement qu'ils prirent presque tous leurs chefs (294). Dès que la guerre entre les hussites & les partisans de Rome fut déclarée en Bohême, en l'an 1418, une troupe de ces fanatiques, ayant à leur tête un homme nommé *Jean*, se rendit dans ce pays-là, tint d'abord ses assemblées à Prague, ensuite dans différens endroits, & à la fin se retira dans une certaine île pour mieux se dérober à la connoissance de ses ennemis. Nous l'avons déjà remarqué, un des principes de ces fanatiques étoit que les tendres penchans de la nature avec la pudeur & la modestie qui les accompagnent ordinairement, sont des marques évidentes d'une corruption inhérente, & prouvent que l'ame n'est pas assez purifiée, ni rendue conforme à la nature divine, de qui elle tire son origine; en sorte qu'ils ne regardoient comme parfaitement unis à l'Etre Suprême, que ceux qui, sans aucune émotion, pouvoient contempler nues les personnes d'un sexe

SIEC. XV.

II. PART.

Begghards
schwestriens, Picards & adamites.

SIEC. XV.
II. PART.

différent, & qui à l'imitation de nos premiers parens avant la chute, ne couvrant point leur nudité, conversoient familièrement ensemble hommes & femmes, & n'éprouvoient aucune impulsion sensuelle; ce qui faisoit que lorsque les begghards, que par corruption les Bohémiens appelloient *Piccards*, alloient dans leurs assemblées religieuses & assistoient au culte, ils y paroissoient entièrement nus, sans aucune espece de voile; ils avoient toujours à la bouche cette maxime qui à la vérité étoit bien assortie à l'esprit de leur religion, savoir, *que ceux là ne sont pas libres, c'est-à-dire, assez dégagés des liens du corps, qui se servent d'habits & se couvrent sur-tout certaines parties du corps.* Ces opinions détestables ne pouvoient sans doute rendre ces gens là que fort méprissables, & quoique dans leurs assemblées religieuses, il ne se passât rien de contraire dans le fond aux regles de la vertu, cependant ils étoient fort suspects de libertinage & de commettre les actions les plus infames. Ziska, cet austere général des huslites, accredita ces soupçons & ces bruits qui couroient sur leur compte, & étant tombé sur eux à main armée, en l'an 1421, il en fit passer plusieurs au fil de l'épée, & fit mourir les autres dans les flammes; supplice qu'ils souffrirent avec une espece de joye & ce mépris de la mort qui leur étoit particulier, & qu'on remarquoit chez eux à un point qui paroît incroyable (295). Entre les différens noms qu'on leur donnoit, celui d'adamites en étoit un; ils furent ainsi appelés, parce qu'ils

faisoient profession d'imiter l'état d'innocence dans lequel Adam fut créé. Le nom injurieux de begghards ou de piccards, d'abord particulier à ceux qui formoient la petite secte dont nous parlons, fut ensuite donné aux Hussites & à tous les Bohémiens ennemis de Rome. En général le peuple les appelloit les *moines piccards*.

SIEC. XV.
II. PART.

III. Vers le commencement de ce siècle, Les frères blancs. parut une nouvelle secte qui fit beaucoup de bruit, & infecta le peuple de son enthousiasme. Un certain prêtre, dont le nom n'est pas connu, descendit des Alpes (296), vêtu de blanc & accompagné d'un grand nombre de personnes de l'un & de l'autre sexe, qui, à l'exemple de leur chef, s'habilloient aussi de blanc; ce qui fit qu'on les appella *fratres albi*, c'est-à-dire, *frères blancs*. Ces enthousiastes passoient en procession à travers beaucoup de provinces, en suivant une croix que leur chef portoit élevée comme un étendard, & par un grand air de sainteté, gagnèrent si fort le peuple, que des personnes de tout rang & de tout âge couroient en foule vers eux & en grossissoient le nombre. Leur chef exhortoit continuellement ses disciples à tâcher d'appaîser la divinité offensée; il mattoit son corps par des mortifications & des pénitences qu'il s'imposoit lui-même; il faisoit ses efforts pour engager les princes de l'Europe à renouveler dans la Palestine les croisades contre les Turcs, & se vantoit d'avoir des inspirations divines qui l'instruisoient des secrets du ciel. Boniface IX. craignant que cet imposteur

SIEC. XV.
II. PART.

n'eût dans le fond des vûes perfides & ambitieuses (297), le fit saisir & jeter dans les flammes; ce qui dispersa ses disciples & anéantit entièrement la secte. Ce sévère châtiment fut-il fondé ou non? c'est sur quoi on a beaucoup disputé & qui est encore fort incertain; plusieurs auteurs de poids soutiennent que cet homme étoit fort innocent, tandis que d'autres assurent qu'il fut convaincu des plus grands crimes (a).

Les enten-
dus.

IV. En l'an 1411. on vit en Flandres, & sur-tout à Bruxelles une nouvelle secte, qui devoit son origine à un homme sans lettres, nommé *Egide Cantor*, & à Guillaume de Hildenissen, de l'ordre des carmes. Ceux qui étoient de cette secte se nommoient les *entendus*: il y avoit plusieurs choses à reprendre dans leur doctrine, qui sembloit venir sur-tout de celle des mystiques; car ils prétendoient aussi avoir des visions: ils nioient qu'on pût parvenir à une entière connoissance de l'écriture sainte, sans un secours surnaturel & divin; ils disoient que le tems d'une nouvelle révélation plus complète que celle de Jésus-Christ étoit proche; que la résurrection étoit déjà arrivée dans la personne de Jésus-Christ; & qu'on ne devoit pas en attendre une autre; que l'homme intérieur ne sauroit être fouillé par les actions

(a) Voyez Lenfant, *Hist. du conc. de Pise*, tom. I. p. 102. Poggia, *Historia Florentina*, lib. III. p. 122. Marc. Anton. Sabellicus, in *Enneadibus Rhapsodia Historica*, Ennead. IX. lib. IX. tom. II. opp. p. 839. publié in-fol. à Bâle, en 1560.

extérieures,

extérieures, de quelque nature qu'elles soient; que ces peines de l'enfer finiroient, & que non - seulement tous les hommes, mais encore les démons eux-mêmes retourneront à Dieu, & auront part à la félicité à venir. Leur secte paroît avoir été une branche de celle des frères & des sœurs du franc esprit, puisqu'il prétendoient qu'il y auroit une nouvelle dispensation de grace & de liberté spirituelle, que le S. Esprit devoit annoncer aux hommes : D'un autre côté il faut convenir que leurs absurdités étoient mêlées de diverses opinions, qui prouvoient qu'ils n'étoient pas totalement dépourvus de sens; car entr'autres ils soutenoient 1°. que c'est le mérite seul de Jesus-Christ, qui a acquis aux hommes le droit au salut, & par conséquent qu'on ne doit pas l'attendre de ses propres œuvres. 2°. Que les prêtres à qui les chrétiens se confessent, n'ont pas le pouvoir d'absoudre, qui n'appartient qu'à Jesus-Christ. 3°. Enfin que les mortifications ou pénitences qu'on s'impose volontairement, ne sont pas nécessaires au salut. Cependant ces propositions & quelques autres furent condamnées comme hérétiques, par Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai, qui obligea Guillaume de Hildenesen de les abjurer (a), & s'opposa avec beaucoup de force à cette secte.

V. La secte des flagellans continuoit à exciter des troubles en Allemagne, & sur-
Nouvelle
secte des
flagellans.

(a) Voyez les *Actes* de ce qui s'est passé à cette occasion, dans les *Miscellan.* d'Etienne Baluze, tom. II. p. 277.

SIEC. XV.
II. PART.

tout dans la Thuringe, & dans la basse Saxe; mais ils étoient fort différens des premiers hérétiques du même nom, qui couroient par troupes en divers pays. Ces nouveaux flagellans rejettoient non-seulement les sacre-mens, & plaçoient leur unique confiance dans la foi & dans la flagellation, mais encore ajoutoient à cela quelques opinions singulieres sur le *mauvais esprit* & autres sujets. Mais les anciennes rélations ne nous donnent pas là dessus des éclaircissemens suffisans. Leur chef dans la Thuringe, fut Conrard Schmidt, qui avec plusieurs de ses disciples fut saisi & condamné au feu (298) en l'an 1414. par Henri Schonefeld, qui dans ce tems-là étoit inquisiteur en Allemagne; & fut fort célèbre par son habileté & par son zele à détruire l'hérésie. Nicolas Schaden, souffrit à Quedlimbourg, à cause de son attachement à sa secte. Berthold Schade, qui fut saisi à Halberstadt, en l'an 1481. évita vraisemblablement la mort, en abjurant sa doctrine (a), & nous trouvons dans les annales de ces tems-là, une longue liste de flagellans, que les inquisiteurs Allemands condamnèrent au feu.

(a) Voyez là-dessus le récit de Jo. Ernest Kappius, dans sa *Relat. de rebus theologicis antiquis & novis*, ann. 1747. p. 475.

NOTES.

1. **V**oyez Grammaticus, *Hist. Danic.* Hel-
moldus, *Chron. Slavonum*, lib. II. cap. xij. pag.
234. & Henr. Bangertus ad h. l. — Pontoppidan,
Annales ecclesiæ Danicæ, tom. I. p. 404. (☞ Ou-
tre les historiens dont M. Mosheim parle, nous
renvoyons le lecteur à l'histoire du Danemarck de
Mallet. Dans le premier volume de cette histoire,
le savant auteur décrit les progrès du christianis-
me dans le nord de l'Europe, & sur-tout les grands
exploits d'Abfalom, qui en même tems étoit arche-
vêque général, amiral & premier ministre, & con-
duisoit les Danois victorieux, soit sur terre, soit sur
mer, sans négliger les autres fonctions pastorales,
le soin des âmes, & la propagation de l'évangile.)

2. La plupart des auteurs placent avec Baro-
nius cet événement en l'an 1151. Mais la chrono-
logie de Vastovius le met à l'an 1150. & celle
d'Oernhielmus à l'an 1157.

3. *Equestris ordo militum ensiferorum.*

4. ☞ Ce que M. Mosheim dit ici est bien dif-
férent de ce que nous trouvons dans Fleury, qui as-
sure que ce fut Hartwick, archevêque de Brême, qui
rétablit ces trois évêchés ruinés, sacra Vicellin,
évêque d'Oldenbourg, & qui ne s'étant point adres-
sé pour cela à Henri, ce prince s'empara des dix-
mes de Vicellin, jusqu'à ce que la paix se fit entre
lui & ce digne évêque. Voyez Fleury, *Hist. ecclef.*
liv. LXIX. p. 665. 668. édit. de Bruxelles. Dans
cet endroit & dans quelques autres, Fleury fait
bien voir qu'il connoit peu l'histoire d'Allemagne,
& qu'il n'a pas puisé dans les meilleures sources.
Celles qui ont ici servi à M. Mosheim, sont les *Orig-*

mes *Guelphica*, tom. III. p. 16. 19. 34. 55. 61. 63. 72. 82. avec la célèbre préface de Scheidius, §. xiv. p. 41. Ladewig. *Reliquiæ manuscriptorum*, tom. VI. p. 230. J. Ern. de Westphalen, *Monumenta inedita rerum cimbricarum & megapoleus*, tom. II. pag. 1998.

5. C'est-à-dire depuis l'an 1124. jusqu'à l'an 1154. où il mourut.

6. On trouve une histoire particulière & détaillée de Vicellin, dans la *Cimbria litterata* de Molleus, tom. II. p. 910. & dans le *Hambourg*, de Lambecius, lib. II. p. 12. Voyez aussi là-dessus, *Origines neomonastræ & Bordesbolniens*, de J. Ern. de Westphalen, publiées dans le second tome des *Monumenta inedita cimbrica*, p. 2344. & la préface de ce tome, p. 33. On voit dans cet ouvrage le portrait gravé de Vicellin.

7. Ce que je viens de dire de ce fameux prêtre Jean, que pendant long-tems on a regardé comme le monarque le plus grand & le plus heureux de la terre, est tout ce qui m'a paru le plus vraisemblable, entre les différentes relations que nous avons sur son compte, je puis confirmer tout ce que j'ai avancé par des auteurs contemporains dignes de foi; tels sont Guillaume de Tripoli. Voyez du Fresne, *Adnot. ad vitam Ludovici Sti à Joinvillio scriptam*, pag. 89. Un certain évêque de Gabala, dont parle Otto, *Frising. Chronic.* lib. VII. cap. xxxij. Guillaume Rubruquis, *Voyage*, ch. xvij. p. 36. dans les *Antiqua in Asiam itinera*, rassemblés par Bergeron & Alberic, in *Chronico*, ad A. 1165. & 1170. in *Leibnitii accessionibus historicis*, tom. II. p. 345. 355. Il est bien étonnant que des relations aussi authentiques n'aient pas été connues des savans, & qu'il y ait eu tant d'opinions différentes sur ce prêtre Jean & le lieu de sa résidence : mais il n'arrive que trop souvent aux historiens, tout comme à d'autres auteurs, de quitter le sim-

ple pour courir après le merveilleux & le chimérique. Dans le quinzième siècle, Jean II. roi de Portugal, employa Pedro Covilliano, à chercher avec beaucoup de peine la véritable situation des États du prêtre Jean. Le voyageur parcourut avec un petit nombre d'associés l'Abyssinie, & ayant remarqué dans l'empereur de ce pays - là plusieurs choses qui avoient du rapport avec l'idée qu'on se formoit alors en Europe du prêtre Jean, il le prit pour le même, & cette opinion s'accrédita dans un tems où on n'étoit pas encore sorti de la barbarie. Mais les voyages du dix-septième siècle ont éclairé les Européens, & leur ont appris à fixer le royaume du prêtre Jean en Asie. Quoi qu'on dispute encore sur la véritable situation & sur quelques autres circonstances particulières, malgré cela, il y a encore aujourd'hui des savans distingués qui s'obstinent à soutenir que Jean étoit empereur des Abyssins; opinion dénuée de tout fondement, au lieu que celle qui est communément reçue, est appuyée sur les autorités les plus incontestables. Leftau, *Hist. des découvertes des Portugais*, tom. I. p. 58. & tom. III. p. 57. Henr. le Grand, *Diff. de Johanne Prefbytero*, dans le *Voyage d'Abyssinie* de Lobbo, tom. I. p. 295.

8. Atabek étoit un titre d'honneur donné par les sultans aux vicerois ou lieutenans, à qui ils confioient le gouvernement de leurs provinces. Les auteurs Latins qui ont écrit l'histoire des croisades, & dont Bongarsius a donné une liste complète, appellent Sanguinus cet Atabek Zengbi. Voyez Herbelot, *Biblioth. orient.* au mot Atabek. p. 142.

9. Outre les historiens indiqués par Bongarsius. Voyez Mabillon, *Annal. Bened.* tom. VI. p. 399. 404. 407. 417. 451. Jac. Gervasii, *Histoire de l'abbé Suger*, tom. III. p. 104. 128. 173. 190. 239. Co. Suger étoit le fameux abbé de St. Denis, qui appuyait les exhortations de Bernard en faveur des

croisades , & que Louis nomma régent de France pendant son absence ; Vertot, *Hist. des cheval. de Malthe*, tom. I. p. 86. Macovius , *de Rebus imperii*, Sub Conrado III.

10.  Saladin, ainsi appelé par les occidentaux, & Salah'Addin par les orientaux, n'étoit plus visir ou viceroy d'Egypte , quand il entreprit le siège de Jérusalem ; il avoit déjà usurpé la souveraineté, & par ses conquêtes il ajouta à ses Etats diverses provinces de Syrie.

11.  Maimbourg, dans son *Hist. des croisades*, & Marigny, dans la sienne du XII^e siècle, disent que Frédéric périt dans le Cydnus , rivière de la Cilicie ; mais il est aisé de les concilier avec notre auteur ; car selon les géographes , & en particulier Roger l'Analyste , il paroît que la rivière Saleph & le Cydnus sont les mêmes, mais sous différens noms ; les descriptions qu'ils nous en donnent le prouvent.

12.  Les auteurs de l'histoire universelle disent que Philippe arriva dans la Palestine seulement avec un renfort d'hommes & d'argent à bord de six vaisseaux, au lieu de cent dont parle Renaudot , qui, selon lui furent employés à cette expédition. La flotte de Richard étoit de 150 grands vaisseaux, sans compter les galères.

13. Les auteurs qui ont donné l'histoire de ces trois ordres, sont indiqués par Fabricius , *Bibliograph. antiquar.* p. 465. mais son catalogue est incomplet.

14. L'histoire la plus moderne & la meilleure de cet ordre, est celle de Vertot, composée à la prière des chevaliers de Malthe ; publiée d'abord à Paris, & ensuite à Amsterdam en cinq volumes 8°. en 1732. Voyez aussi Helyot, *Hist. des ordres*, tom. III. p. 72.

15. Cet habit étoit un manteau blanc avec une croix noire.

16. Les auteurs Grecs, Latins & orientaux sont bien éloignés de s'accorder sur l'année dans laquelle l'empereur des Tartares défit le prêtre Jean. La plupart des Latins placent cet événement dans le treizième siècle, en l'an 1202; mais M. Paulus Vénetus dans son livre, *de Regionibus oriental.* lib. I. cap. Ij. liij. & d'autres historiens que j'ai suivis comme me paroissant les mieux instruits, placent la défaite du second prêtre à l'an 1187. Le savant Démétrius Cantemir, dans sa *Præfat. ad. histor. imperii ottomanici*, p. 45. tom. I. de l'édition françoise, raconte la chose tout différemment, & sur la foi des écrivains Arabes, il assure que Genghizkan n'envahit ses voisins qu'après l'an 1214.

17. Les Bolonois prétendent que leur académie fut fondée dans le cinquième siècle par Théose II. & ils montrent le diplôme de cet empereur pour cette fondation : mais la plupart des auteurs très-versés dans l'antiquité, prétendent que ce diplôme est supposé; ils allèguent de très bons argumens, pour faire voir que l'académie de Bologne ne remonte pas plus haut que le onzième siècle, & que ce fut dans le treizième siècle en particulier, depuis Lothaire II. qu'elle devint si fameuse dans toute l'Europe. Voyez Sigonius, *Histor. Bononiensis*, telle qu'elle se trouve dans les ouvrages de cet auteur avec les savantes remarques qui l'accompagnent. Murator. *Antiq. ital. medii ævi*, tom. III. p. 23. 884. 898. Just. Henr. Boehmer, *Præf. ad corpus juris canon.* p. 9. comme aussi l'élégante histoire de l'académie de Bologne écrite en allemand, par Keufelius & publiée à Helmstadt, in-8°. en 1750.

18. Voyez Herm. Conringius, *de Origine juris Germanici*, cap. xxij. Guido Gragdu, *Epist. de Pandectis*, p. 21. 69. publiée à Florence in-4°. en 1737. Henri Brenemann, *Historia Pandectar.* pag. 41. Lud. Ant. Muratori, *Præf. ad leges Langobardicas, scriptor. rerum italicar.* tom. I.

part. II. p. 4. & *Antiquit. ital. medii ævi*, tom. II. p. 285. Il y a eu sur cette matière une controverse fort vive entre G. Callixtus & Barthol. Nibulsius : celui-ci a suivi l'opinion commune sur l'édit de Lothaire obtenu par les sollicitations d'Irnerius. On trouve un détail circonstancié de cette dispute dans la *Cimbria litterata* de Mollerus, tom. III. p. 142.

19. Voyez Gerhard de Mastricht, *Historia juris ecclesiast.* §. 293. p. 325. B. Just. Henn. Boehmer, *Jus. eccles. protestant.* tom. I. p. 100. en particulier la savante préface dont ce dernier auteur a enrichi la nouvelle édition du droit canon, publiée à Hall. in-4°. en 1747. Voyez aussi Alex. Machiavelli, *Observationes ad Ciconii histor. Bononiensem*, tom. III. oper. Sigonii. p. 128. Cet auteur a tiré d'un *Kalendarium archygymnasii Bononiensis*, diverses particularités sur Gratien & son ouvrage, qui n'étoient pas généralement connues, mais sur la vérité desquelles on dispute beaucoup : ce qui les fait sur-tout soupçonner de fausseté, c'est que ce fameux calendrier si vanté par les Bolonois, & qu'ils avoient si souvent promis de publier, pour dissiper tous les doutes, n'a encore point paru ; & les fragmens qu'on en a donnés renferment d'ailleurs des indices manifestes de tromperie.

20. J'emprunte ces anecdotes littéraires de divers auteurs, en particulier de Hugues de St. Victor, *Didascalis liber II.* cap. ij. p. 7. tom. I. opp. & du *Metalogicum* de Jean de Salisbury.

21. De Monte, *Append. ad Sigeberti. Gemblacens.* publié par Luc. Dacherius, parmi les ouvrages de Guibert, abbé de Nogent, ad A. 1128. pag. 753. *Jacobus Clericus de Venetiâ transtulit de graeco in latinum quosdam libros Aristotelis & commentatus est, scilicet Topica, Anal. priores & posteriores & elenchos. Quamvis antiquior translatio super eosdem libros haberetur.* Thom. Becket, epist. lib. II ep. xcij. p. 454. édit. de Bruxelles, 1682. in-4°.

Isero preces, quatenus libros Aristotelis, quos habetis, mihi faciatis exscribi... Precor etiam iterata supplicatione, quatenus in operibus Aristotelis, ubi difficultiora fuerint, notulas faciatis, eo quod interpretem aliquatenus suspectum habeo, quia licet eloquens fuerit alias, ut sæpe audiui, minus tamen fuit in grammatica institutus.

22. Jean de Salisbury, auteur élégant & ingénieux de ce siècle, critique avec beaucoup d'esprit les spéculations inintelligibles de ces sophistes, dans son livre intitulé *Polycraticon, seu de nugis curialium*, lib. VII. p. 451. Il dit qu'on a employé plus de tems à résoudre la question sur le genre & l'espece que les Césars n'en ont employé à conquérir le monde; que cette controverse a coûté plus d'argent que Crésus n'en avoit, & qu'après avoir passé toute leur vie à disputer là-dessus, les différens partis n'avoient pu rien décider là-dessus, ni faire des découvertes de quelque importance; voici ses paroles : *Veterem paratus est solvere questionem de generibus & speciebus; (il parle d'un certain philosophe) in qua laborans mundus jam senuit, in qua plus temporis consumptum est, quam in acquirendo & regendo orbis imperio consumserit Cæsarea domus: plus effusum pecuniâ quàm in omnibus rebus suis possederit Cræsus. Hæc enim tamdiu nos tenuit, ut cum hoc unum tota vita quærent, tandem nec istud, nec aliud invenirent.*

23. Voyez le *Polycrat.* de l'auteur cité ci-dessus, liv. VII. p. 451. où il décrit en peu de mots, les formalistes, les réaux & les nominaux dans les termes suivans; *Sunt qui more mathematicorum formas abstrahunt, & ad illas quicquid de universalibus dicitur referunt.* C'étoient les formalistes qui appliquoient la doctrine des idées universelles à ce que les mathématiciens appellent *formas abstractas*; alii discutunt intellectus & eos universalium nominibus censerî confirmant. Il s'agit ici des

réaux, qui sous le nom d'idées universelles, comprennent toutes les puissances, les qualités & les idées intellectuelles. *Fuerunt & qui voces ipsas genera dicerent & species : sed eorum jam explosa sententia est & facile cum autore suo evanuit. Sunt tamen aduc qui deprehenduntur in vestigiis eorum licet erubescant vel auctorem, vel scientiam profiteri solis nominibus inherentes, quod rebus & intellectibus subtrahunt, sermonibus adscribunt.* Ce sont les nominaux qui, selon cet auteur, ayant honte de faire profession de la doctrine méprisée de Roscellin, se contentoient de faire un léger changement dans la manière de s'exprimer ; ce qui ne distinguoit pas essentiellement leur système de celui des nominaux ordinaires. Il paroît par tout cela que la secte des formalistes étoit plus ancienne que Jean Duns Scot, à qui les savans en attribuent l'origine. Voyez J. Sarisber, *Metalogic.* lib. II. cap. xvij. p. 814. où cet auteur décrit fort au long les disputes entre ces trois sectes, dont il exprime la différence en peu de mots, en disant : *Alius consistit in vocibus licet hac opinio cum Roscellino suo fere jam evanuerit : alius sermones intuetur : alius versatur in intellectibus.*

24. Gerhard de Cremona, si célèbre en Italie, par son grand savoir en astronomie & en médecine, fit un voyage à Tolède, où il traduisit en latin plusieurs traités Arabes. Voyez Muratori, *Antiq. ital. medii ævi*, tom. III. p. 936. 937. Mirmet, moine François, alla en Espagne & en Italie pour apprendre la géographie chez les Sarasins. Voyez Dacherius, *Spicileg.* tom. IX. p. 443. *ed. Antiq.* Daniel Morlach Anglois, grand amateur des mathématiques, fit un voyage à Tolède, d'où il apporta dans son pays un grand nombre de livres Arabes. Ant. Wood, *Antiq. Oxon.* tom. I. p. 55. Pierre, abbé de Cluny, surnommé le Vénérable, après avoir demeuré quelque tems en Espagne pour apprendre

l'arabe, traduit en latin l'Alcoran, & la vie de Mahomet. Voyez Mabillon, *Annal Bened.* tom. VI. lib. lxxvij. p. 345. Cet illustre ecclésiastique trouva à son arrivée en Espagne, comme on le voit par la *Biblioth. Cluniacensi*, p. 1169. plusieurs personnes d'Angleterre & d'autres pays qui étudioient avec beaucoup d'ardeur l'astrologie; nous pourrions rapporter un grand nombre d'autres exemples de gens, qui dans ce siècle voyagerent dans le dessein de s'instruire; mais ceux que nous venons de rapporter suffisent à notre but.

25. Cet ouvrage a pour titre: *Considerationum, lib. V. ad Eugenium pontificem.*

26.  Il y a ici un petit changement à faire dans le récit de M. Mosheim, pour le rendre plus juste. Après la mort de Guibert, le parti de l'empereur élut bien à sa place un nommé *Albert*; mais il fut pris & mis en prison le jour même de son élection. Après lui, vinrent Théodoric & Magnulf qui furent successivement élus; mais ils ne purent pas se soutenir long-tems. Voyez Fleury, *Histoire ecclésiastique*, liv. LXV. vol. XIV. p. 10. édition de Bruxelles, in-8°.

27. Tout ce que je dis ici, est tiré des meilleures sources des auteurs les plus distingués que j'ai nommés dans la partie du siècle précédent, qui a rapport au sujet dont il est ici question.

28. A l'exemple de Grégoire VII. lorsqu'il fut question de Berenger, Pascal se soumit aussi dans cette occasion au jugement d'un concile, auquel par-là même il se reconnoissoit subordonné, & ce concile outre cela condamna sa conduite & la déclara scandaleuse.

29.  Braga étoit la métropole de l'ancienne Galice; mais aujourd'hui c'est un des trois évêchés de Portugal, dans la province d'Entre Duero & Minho. L'archevêque de Braga prétend au titre de primat d'Espagne; titre attaché au siège de Tolède.

30. Le paragraphe suivant est la note (f) de l'original placée dans le texte.

31. ☞ C'est-à-dire par les moines & les chanoines comme anciennement.

32. Dès cette époque le peuple fut exclus en Allemagne du droit de suffrage pour l'élection des évêques. Voyez de Marca, *Concordia & sacerdotii & imperii*, lib. VI. cap. ij. §. 9. pag. 783. édit. de Boehmer.

33. Entr'autres on disputoit pour favoir, si la consécration de l'évêque élu devoit suivre ou précéder la collation des *Regalia*, &c. Voyez J. Guillaume Hoffman, *ad Concordatum Henr. V. & Caliste II.* Wittemberg, 1739. in-4°.

34. ☞ Dans ce tems-là il se forma à Rome un parti dont le but étoit de rétablir le sénat romain dans son ancien lustre & ses anciens privilèges, & pour cela de réduire les revenus & les droits du pape à peu de chose, & même de les borner aux dixmes & aux offrandes, qui étoient tout ce que les premiers évêques possédoient, & de les renfermer dans le gouvernement spirituel de l'église, en leur ôtant toute juridiction civile sur la ville de Rome. Ce fut ce parti qui causa tous ces troubles auxquels M. Mosheim fait ici allusion.

35. Cette défense & d'autres loix de cette nature, furent les premières barrières qu'on opposa à la trop grande puissance du clergé. Voyez aussi Muratori, *Antiq. ital. medii ævi*, tom. VI. p. 239.

36. Toutes les circonstances de ces traités sont exactement rapportées par le comte de Bunau. Voyez son *Histoire de Frédéric I.* pag. 115. 242. Voyez aussi Fortunati Olmi, *Istoria della venuta a Venetia occultamente, nel A. 1177. di papa Alessandro III.* Venet. 1629, in-4°. Muratori, *Antiquit. ital. medii ævi*, tom. IV. pag. 249. *Origines Guelphica*, tom. II. pag. 379. *Acta sanctor.* tom. I. April. p. 46. *in vita Hugonis, abbatis bone vallis*,

& tom. II. April. *in vita Galdini mediolanensis*, p. 596. deux célèbres ecclésiastiques qui furent employés en qualité d'ambassadeurs & d'arbitres, pour le traité de paix dont il est ici parlé.

37. Cette décision me paroît trop hasardée, elle n'est fondée que sur quelques paroles indiscretes qui échapperent à Henri, dans un moment où il n'étoit pas assez sur ses gardes, & après avoir reçu de nouveaux affronts de la part de Becquet, avec qui il avoit voulu se reconcilier ; „ ne „ suis-je pas bien malheureux, dit-il, que parmi „ tous ceux qui sont à mon service, il n'y en ait „ pas un seul qui ait assez de courage pour me „ vanger des insultes que je reçois continuellement d'un misérable prêtre ?” Il est vrai que ces mots ne furent pas lâchés en vain ; quatre gentils-hommes de la cour d'Henri, savoir, Fitz-Urse, Tracy, Britton & Morville, massacrèrent Becquet dans sa chapelle, & commirent ainsi une action, que les loix auroient pu d'ailleurs légitimement commander. Mais c'est quelque chose de bien remarquable, qu'après ce meurtre, les assassins craignant d'être allés trop loin, n'osèrent pas reparoitre à la cour, qui étoit alors en Normandie ; ils se retirèrent d'abord dans le comté d'Yorck à Knaresborough, qui appartenoit à Morville, d'où ils se rendirent à Rome pour demander l'absolution. Alexandre III. les ayant admis à faire pénitence, leur ordonna d'aller à Jérusalem, & ils passèrent le reste de leurs jours sur la montagne noire dans les mortifications les plus austères. Tout cela fait bien voir que le roi n'eut aucune part directe à ce meurtre, & qu'il n'y donna pas expressément son consentement ; bien loin de-là, plusieurs circonstances tendent à cet égard à justifier parfaitement Henri ; M. Hume en rapporte une qui mérite qu'on y fasse attention ; „ le roi „ dit M. Hume, soupçonnant le „ dessein de ces quatre gentils-hommes, sur quel-

„ques menaces qui leur étoient aussi échappées,
 „envoya après eux un messager pour leur défendre tout attentat contre la personne du primate.”
 Mais cette défense vint trop tard, le coup étoit fait.
 Voyez *Hist. d'Angles.* de Hume, vol. I. Voici les ouvrages auxquels M. Mosheim renvoie sur ce sujet : Guiljel. Stephanidæ, *Historia Thoma Cantuariensis*, dans les *Scriptores rerum Anglicar.* de Spark, publiées in-folio à Londres en 1723. Christ. Lupi, *Epistola & vita Thoma Cantuar. epist. Alexand. III. Ludovici VII. Henrici II. in hac causa.* ex *MSS. Vaticano*, Bruxelles, 1682. 2. vol. 4°. Natalis Alexander, *Select. histor. eccles. capitib. sæc. xij. diss. x.* pag. 833. Thomas Stapleton; *Tres Thoma seu res gesta Thoma apostoli S. Thoma Cantuariensis, & Thoma Mori*, Colog. 1612. 8°.

38. Voyez Natalis Alexand. *Select. histor. eccles. capit. sæc. XII.* diss. IX. pag. 819. où il traite en particulier de ce concile. Voyez Harduin, *Concilia*, tom. VI. part. II. p. 1671. (Cf. M. Mosheim, ainsi que Spanheim & Fleury, appelle ce concile le troisième de Latran ; au lieu qu'd'autres historiens en comptent huit avant celui-là ; savoir ceux des années 649, 864, 1105, 1112, 1116, 1123, 1139, 1167. Notre auteur a aussi attribué à ce concile de l'an 1179. des décrets, qui selon toute apparence, sont d'une date plus récente.)

39. Baronius, *Annal. ad A. 1179.* Innocent II. *Epistola*, ep. xlix. pag. 54. tom. I. éd. de Baluze. (Cf. Ce fut au milieu des victoires qu'il venoit de remporter sur les Maures, qu'Alphonse fut déclaré roi de Portugal en 1136. par son armée triomphante ; de sorte qu'Alexandre III. ne fit que lui confirmer ce titre par une bulle, à la vérité fort insolente, & dans laquelle il ose traiter de vassal le grand prince qu'elle regarde.)

40. Avant que d'être pape, ce prélat étoit évêque de Benevent, & chancelier de l'église de Rome.

41. Son nom étoit Hyacinte; il étoit natif de Rome & cardinal-diacre.

42.  Ce furent ces actes de vigueur qui réunirent Philippe avec sa femme Ingelburg. Voyez l'*Histoire de France*, par l'abbé Velly, tom. III. p. 367, 368, 369.

43. Voyez Bernard, *Consideration. ad Eugenium*, lib. III. cap. iv. le *Speculum flulorum* ou le *Brunellus*, composé par Nigel. Wireker, Barde Anglois, d'une grande réputation, & qui vivoit vers le milieu du douzième siècle; ce poëme dont on a diverses éditions, attaque vivement tous les ordres monastiques, à l'exception des chartreux, qui seuls ont échappé à sa satire.

44.  Cette apologie, comme on l'appelle, est bien digne de la curiosité du lecteur; elle peint fort au naturel le luxe, & la manière de vivre des moines de ce siècle. L'auteur accuse les moines de Cluny d'être trop magnifiques dans leur treint, leurs meubles, leurs chambres à coucher, leurs bâtimens & leur table; il censure leurs abbés, qui selon lui, avoient plutôt l'air de gouverneurs de provinces, que de chefs d'ordres religieux: au lieu de se mortifier continuellement en renonçant au monde & à sa pompe, il assure, & il le dit avec douleur, qu'il connoit plusieurs abbés qui avoient plus de soixante chevaux dans leurs écuries, & une si grande quantité de vins de toute espèce dans leurs caves, qu'il seroit presque impossible d'en goûter la moitié dans un seul repas. Voyez Fleury, *Hist. eccles.* lib. LXXVII. tom. XIV. p. 351. édit. de Bruxelles.

45. Voyez les *Ouvrages* d'Abelard, p. 48. dont le témoignage là-dessus est confirmé par l'état & la constitution actuelle de ce fameux ordre, quoique par une partialité excessive en faveur des bénédictins, Mabillon ait tâché, dans ses *Annal. Benedict.* tom. V. p. 423. d'en affoiblir l'autorité. Pour ce qui regarde Robert & son ordre, voyez *Act. Sanctor.*

t. III. Februar. p. 593. Dion. Sammarthani, *Gal. christiana*, tom. II. p. 1311. Bayle, *Dictionn.* art. *Montevraud*. Helyot, *Hist. des ordres*, tom. VI. p. 83. Moleon a décrit l'état présent de ce monastere, dans ses *Voyages liturgiques*, p. 108. de même que Martene, dans son *Voyage littér. de deux bénédictins*, part. II. p. 1.

46. Voyez les *Lettres* de Geoffroy, abbé de Vendôme, & de Marbod, évêque de Rennes, dans lesquelles Robert est accusé de coucher dans le même lit avec les religieuses; on peut voir dans le *Clypeus nascentis ordinis Fontebraldensis* de Mainfermes, publié in-8°. à Paris, en 1684. comment le grave abbé fut défendu par les moines de son ordre; ce qu'on peut aussi apprendre dans un autre ouvrage du même auteur, intitulé, *Dissertationes in epistolam contra Robertum, de Arbriffello*, Salmurii, 1682. in-8°. L'article de Bayle sur ce fameux abbé, où l'on voit autant d'esprit & de sens que de malice, a aussi été contredit par divers auteurs; voyez entr'autres la *Dissertation apologetique pour le bienheureux Robert d'Arbriffelle, sur ce qu'en a dit Bayle*, Anvers, 1701. in-8°. Mabillon, *Annal. Bened.* tom.

V. & VI. p. 9. 10.*

47. Les religieux de cet ordre étoient d'abord si pauvres, qu'ils n'avoient proprement rien à eux, si ce n'est un animal, qui servoit à porter tous les jours à Laon le bois qu'ils coupoient, & qu'ils vendoient pour acheter du pain; mais ils s'agrandirent si fort, par les bienfaits qu'ils reçurent, que trente ans seulement après leur fondation, ils avoient, tant en France qu'en Allemagne, plus de cent abbayes: dans la suite ils s'accrurent encore si prodigieusement, qu'ils se répandirent dans toute l'Europe; ensorte qu'on leur comptoit mille abbayes, trois cents prévôtés, un grand nombre de prieurés, & cinq cents couvens de religieuses de leur ordre. Mais cela a beaucoup diminué: outre ce qu'ils ont perdu

perdu par la réformation dans les pays protestans : de soixante-cinq abbayes qu'ils avoient en Italie , il ne leur en reste pas une seule à présent.

48. J'ai suivi ici principalement Dan. Papebroch , écrivain exact, & qui a toujours soin de citer les autorités sur lesquelles il s'appuye. Voyez *Act. sanct. antverp. mens. April. tom. III. p. 774, 802.* Personne n'ignore que les carmelites accusèrent ce savant jésuite devant le pape , parce qu'il avoit révoqué en doute la grande antiquité de leur ordre. Nous trouvons dans l'*Histoire des ordres* d'Helyot, tom. I. p. 282. la relation de cette longue & ennuyeuse querelle qu'Innocent XII. termina en 1698. en imposant silence aux deux partis.

49. De tous les carmelites qui ont traité cette question, le plus exact & le plus précis , c'est Thomas d'Aquin, moine François, dans sa *Dissert. histor. theol. in qua patriarchus ordinis carmelitarum, propheta Elia vindicatur*, publiée in-8°. à Paris, en 1632. rien n'est plus long ni plus ennuyeux que les auteurs modernes, qui ont soutenu la cause des carmelites contre Papebroch.

50. Si on veut de grands détails sur toutes ces absurdités , on n'a qu'à consulter un ouvrage remarquable , intitulé : *Ordres monastiques* , ,, histoire extraite de tous les auteurs qui ont consacré à la postérité ce qu'il y a de plus curieux dans ,, chaque ordre, enrichie d'un très grand nombre de ,, passages des mêmes auteurs , pour servir de démonstration, que ce qu'on y avance est également véritable & curieux. Cet ouvrage imprimé d'abord à Paris en 1751. sous le nom de Berlin , & supprimé presque aussi-tôt qu'il parut , est écrit avec beaucoup d'esprit , de goût & de savoir ; & tout ce qu'on y avance est appuyé sur les autorités les plus sûres. Le but de l'auteur paroît avoir été de jeter du ridicule sur tous les ordres de moines de quelque espece qu'ils fussent ; & pour cela il n'a

rien inventé ; il a pris tout ce qu'il dit chez les auteurs les plus graves & les plus zelés défenseurs de la vie monachale, sans leur rien ajouter, ni prêter aux ordres religieux des choses qu'ils défavoient. Les auteurs de la bibliothèque des sciences & des beaux-arts ont donné plusieurs extraits intéressans de cet ouvrage dans les volumes 2, 3, 4, 5. de leur journal.

51. Mabillon a donné une magnifique édition des œuvres de St. Bernard, & non-seulement il a fait plusieurs excellentes remarques sur la vie de ce fameux abbé, mais encore il y a joint ce qu'en disent les anciens auteurs.

52. Les épîtres d'Innocent II. ont été publiées à Paris en deux grands volumes *in-folio*, par Baluze, en 1682.

53. Voyez le *Diction.* de Bayle, articles Abelard & Paraclet. Gervais, *Vie de Pierre Abelard, abbé de Ruys & d'Heloïse*, publiée à Paris en deux volumes *in-8°*. en 1728. Les ouvrages de ce moine infortuné ont été publiés à Paris en 1616. en un volume *in-4°*. par Franç. Amboise : on pourroit en donner une édition beaucoup plus complete, puisque divers ouvrages d'Abelard n'ont point encore vu le jour.

54. ☞ Entr'autres il soutenoit cette proposition singulière & puérile ; „ que l'essence & les attributs divins n'étoient pas Dieu ” ; proposition bien conforme au gout de ce siècle & bien digne d'exercer la subtilité des scholastiques.

55. Voyez Guibert de Novigento, *de Pignoribus sanctorum*, (c'est ainsi qu'on appelloit les reliques,) publiée par Dacherius, p. 327. L'auteur attaque avec beaucoup de jugement & d'habileté la superstition de ces tems-là.

56. Pour preuve de ce qu'on avance, nous transcrirons ici le passage suivant, de la vie de St. Altman, évêque de Padoue, telle qu'on la trouve dans

la *Collect. veter. monument.* de Seb. Tegnalo, p. 41. Ce passage est remarquable, le voici : *Vos licet, sancti Domini, somno vestro requiescat... band tamen crediderim, spiritus vestros de se locis, qua viuentes tanta deuotione construxistis & dilexistis. Credo vos adesse cunctis illic degentibus, astare videlicet orantibus, succurrere laborantibus, & vota singulorum in conspectu diuina maiestatis promouere.*

57. Nous trouvons dans ce siecle un grand nombre d'exemples de ces contributions ainsi extorquées du peuple. Voyez le *Chronicon Centuuiense*, in *Dacherii spicil. veter. scriptor.* tom. II. p. 354. *Vita Ste Romane*, ibid. p. 137. Mabillon, *Annal. Bened.* tom. VI. p. 342, 644. *Acta sanctor. mensis maii*, tom. VII. p. 533. où on fait le récit d'un long voyage fait par les reliques de St. Marcule—Mabillon, *Act. sanctor. ord. Bened.* tom. VI. pag. 519, 520. & tom. II. p. 732.

58. ☞ Le pénitentiel étoit un livre dans lequel on avoit marqué les différens degrés de peine attachés à chaque crime.

59. ☞ C'est ce qu'on appelle des *Oeuures de surcroqation*.

60. ☞ Si on veut s'instruire à fond de ce qui regarde la doctrine des indulgences, on n'a qu'à consulter l'ouvrage savant & judicieux, intitulé *Lettres sur les jubilé*, publié en 1751. en trois volumes in-8°. par M. Chais, ministre François à la Haye, publié à l'occasion du jubilé, célébré l'année précédente, dans le second volume de cet ouvrage. La doctrine dont il s'agit y est parfaitement exposée & réfutée; on y trouve aussi l'histoire des indulgences depuis leur origine jusqu'à présent.

61. Le *Prologus in Abdiam* a été publié par Mabillon, dans ses *Annal. Bened.* tom. VI. p. 637.

62. Ant. Possevin a donné dans sa *Biblioth. selecta* tom. I. lib. III. cap. xiv. p. 242. une liste des

commentateurs des *Sentences* de Pierre Lombard.

63. *¶* Ce livre des sentences qui acquit une si grande réputation à Pierre Lombard, n'étoit qu'une compilation des passages des peres, dont ce grand prélat tâcha de concilier les contradictions sans nombre. On peut regarder cet ouvrage comme un corps complet de théologie ; il est divisé en quatre livres, & chacun de ces livres est partagé en sections & en chapitres. Le premier traite de la *Trinité* & des *attributs divins* ; le second de la *Création* en général, de *l'origine des anges*, de la *Création de l'homme*, de sa *chûte*, de la *grace* & du *franc-arbitre*, du *péché originel*, & du *péché actuel* ; dans le troisieme, il s'agit de *l'incarnation* & des *perfections de J. C.* de la *foi*, de *l'espérance* & de la *charité*, des *don*s du *St. Esprit*, & des *Commandemens de Dieu* : les *Sacrements*, la *Résurrection*, le *Jugement dernier* & l'*Etat des gens de bien dans le ciel* font le sujet du quatrieme & dernier de ce fameux ouvrage, qui excita l'admiration du douzieme siecle, mais qui aujourd'hui est tombé dans l'oubli & dans le mépris.

64. Il paroît que dans ce tems-là, le livre des sentences étoit plus estimé que l'Ecriture Sainte ; c'est ce qui paroît clairement par le passage suivant de Roger Bacon, & qui est très remarquable ; le voici : *Baccalaureus qui legit textum (scripturæ) succumbit lectori sententiarum & ubique in omnibus honoratur & præfertur : nam ille, qui legit sententias, habet principalem horam, legendi secundum suam voluntatem, habet & socium & cameram apud religiosos : sed qui legit Bibliam, caret his, & mendicat horam legendi secundum quod placet lectori sententiarum : & qui legit summas, disputat ubique & pro magistro habetur, reliquis qui textum legit, non potest disputare, sicut fuit hoc anno Bononia, & in multis aliis locis, quod est absurdum : manifestum est igitur, quod textus illius facultatis (sc. theol.)*

logica) *subjicitur uni summae magistrali, oper. maj. ad Clementem IV. pontif. Roman.* publiés en 1733. à Londres, par Sam. Jebb, sur le manuscrit original. Tel étoit le grand crédit de la théologie scholastique, selon les termes mêmes de Bacon, qui vivoit dans le siècle suivant, & dont les ouvrages renferment diverses choses très curieuses.

65. Dans ses *Libr. IV. contra quatuor Francia labyrinthos & noxos haeticos*, il appelloit Abelard Gilbert de la Poirée, Lombard & Pierre Poitiers qui étoient les principaux théologiens de ce siècle, *les quatre labyrinthes de France*. Pour ce qui regarde ce livre lui-même, qui est encore manuscrit, voyez Boulay, *Hist. acad. Paris*, tom. II. p. 619, 659.

66. ☞ Entr'autres choses également absurdes & inintelligibles, ils disoit que les noms de pere, de fils & de St. Esprit étoient impropres, & ne servoient qu'à marquer la *plénitude du souverain bien*; que le pere étoit la *plénitude de la puissance*; le fils une *certaine puissance*, & le St. Esprit, non une *puissance*, mais *l'ame du monde* & autres reveries pareilles, mêlées cependant de quelques vérités hardies.

67. Voyez Gervais, *Vie d'Abelard*, tom. II. pag. 162. le Clerc, *Biblioth. anc. & moderne*, tom. IX. p. 352. Denis Petau, *Dogmata theolog.* tom. I. lib. V. cap. vi. p. 217. Comme aussi les ouvrages de St. Bernard, *Passim*. Malgré toutes ses idées singulières, Abelard étoit un homme d'un vrai génie, & qui méritoit un meilleur sort & d'avoir vécu dans un siècle plus éclairé. Après avoir passé par diverses épreuves; il se retira dans le monastere de Cluny, où il finit ses jours.

68. ☞ Les défenseurs de la *Conception immaculée* soutenoient que la Vierge avoit été conçue aussi pure dans le sein de sa mere, que J. C. dans le sien.

69. *Les Massaliens & Eucbites* sont des mots qui signifient la même chose : le premier est hébreu & le second grec; ils désignent une personne qui prie. Sous le regne de Constance, environ l'an 361. il s'éleva sous ce nom une secte, fondée par certains moines de Mésopotamie, qui se consacrerent entièrement à la priere, & eurent plusieurs opinions conformes à celles que M. Mosheim attribue aux massaliens du douzieme siecle. Voyez *August. de hares.* cap. lvij. & Théod. *Haret. Fab.* lib. IV. Epiphane parle d'une secte de massaliens encore plus anciens; c'étoient des gentils tout purs qui reconnoissoient plusieurs dieux, mais n'adoroient que celui qu'ils appelloient *Tout-puissant* : ils avoient des oratoires où ils s'assembloient pour prier & chanter des hymnes; cette ressemblance entre ces messaliens & les esseniens, a fait croire à Scaliger qu'Epiphane avoit confondu les premiers avec les derniers.

70. Rayneri Saschoni, *Summa de Catharis* & *Leonistis*, in Martene Thesaur. tom. V. p. 1761, 1768. Peregrinus Priscianus, in Muratorii, *Antiq. ital. medii ævi*, tom. V. p. 93. a fait une espece de tables de ces différentes sectes; mais par erreur il met les Albigeois qui étoient une branche des Bagnolois ou Bajalois, à la place des Albanois, mais c'est peut-être une faute d'impression. On peut voir dans le *Codex inquisit. Tolosan.* que Limborch a publié avec son *Histoire de l'inquisition*, quels étoient les sentimens des Bagnolois. Ce qu'il rapporte, liv. I. chap. viij. des opinions des Albigeois, n'est point du tout exact; plusieurs causes ont contribué à répandre de l'obscurité sur ces différentes sectes, nous ne saurions nous étendre à présent là-dessus.

71. Qu'Henri ait été disciple de Pierre, c'est ce qui n'est du tout point vraisemblable; car sans en alléguer d'autres raisons, il est certain que le der-

nier ne pouvoit supporter la vue d'une croix, & selon toute apparence il ne fut brulé que pour avoir condamné au feu un grand nombre de crucifix. Au lieu que quand Henri entroit dans une ville, il portoit toujours dans sa main droite une croix comme un étendard, qui attiroit le respect des peuples : deux manieres de penser bien différentes. Voyez Mabillon, *Analecta*, p. 316.

72. On les appelloit aussi *Léonistes*, de Léo, ancien nom de la ville de Lyon, où leur secte prit naissance. Les plus avancés dans la piété se distinguoient au dehors par leur extrême simplicité ; entr'autres ils portoient des sabots, sur lesquels étoit imprimé le signe de la croix ; ce qui les fit appeller *Sabbatati* & *Insabbatati*. Voyez du Fresne, *Gloss. latin. medii ævi* VI. au mot *Sabbatati*, p. 4. Nicol. Eumerici, *Directorium inquisitorum*, part. III. n. 112.

72. Ce prêtre s'appelloit *Etienne de Evisa*.

(a) Ce fut pour cela que les Vaudois furent appelés *Pauvres de Lyon*.

74. Quelques auteurs expliquent autrement l'origine des Vaudois, ils prétendent qu'ils furent ainsi appelés à cause des vallées qu'ils habitoient plusieurs siècles avant Pierre Valdis ; mais on n'a aucune preuve de ce sentiment ; d'ailleurs il a été amplement réfuté par les meilleurs historiens. Je ne nie pas que long-tems avant cette époque, il y ait eû dans les vallées de Piémont des gens dont les opinions étoient entièrement différentes de celles de l'église de Rome, & qui à plusieurs égards approchoient beaucoup de celles des Vaudois ; tout ce que je veux dire ici, c'est qu'il faut soigneusement distinguer ces habitans des vallées dont nous venons de parler, des Vaudois, qui selon tous les historiens étoient originaires de Lyon, & avoient reçu leur nom de Pierre Waldus leur fondateur.

(C) Nous ne craignons pas avec le savant Beze,

& d'autres auteurs distingués, d'être d'un avis contraire à celui de M. Mosheim, & d'affurer que Pierre Waldus fut ainsi nommé des Vaudois de Piémont, dont il adopta les sentimens & que l'on appelloit *Vautois* ou *Waldenses*, avant que lui ou ses premiers disciples existassent, ce qui paroît par les relations les plus authentiques. Si les Vaudois ou Wautois devoient avoir tire leur nom de quelque grand docteur, ce seroit de Waldo, célèbre dans le neuvieme siecle par la pureté de sa doctrine, contemporain de Berenger, & celui qui lui donnoit principalement ses conseils. Mais la vérité est qu'ils ont reçu ce nom des vallées de Piémont, que dans le langage de ce pays-là on appelle *Vaux*: de-là le mot *Vautois*, & de-là vint que Pierre ou comme d'autres l'appellent *Jean de Lyon*, fut appelé en latin *Waldus*; parce qu'ils avoit embrassé les opinions des Vaudois, que l'on nomme aussi dans la même langue *Waldenses*. Reinerius Sacco, ce cruel inquisiteur qui cherchoit avec tant de zèle à faire périr les Vaudois, ne vivoit qu'environ quatre vingt ans après Valdus de Lyon, & par là même il devoit bien savoir s'il étoit le vrai fondateur des Vaudois ou Léonistes dont M. Mosheim vient de parler. Mais ce qui doit être remarqué, c'est qu'il parle des Léonistes comme d'une secte qui subsistoit depuis plus de 300. ans; il cite même des auteurs très-distingués, qui en font remonter l'origine jusqu'au siecle des apôtres. Voyez ce que le jésuite Gretser a dit du livre de Sacco, dans la *Biblioth. patrion.* J'ignore par quelles raisons M. Mosheim veut qu'on doive distinguer des Vaudois, les habitans des vallées de Piémont. Si on lit avec attention les chapitres ij. xxv. & xxvi. du premier livre de l'histoire des Vaudois, par Leger, on trouvera cette distinction tout-à-fait mal fondée. Quand les catholiques romains nous demandent où étoit notre religion avant Luther; nous répondons or-

dinairement dans l'Ecriture Sainte: nous avons raison; mais si conformément à leur goût nous voulions nous parer de la tradition & de l'autorité humaine, nous pourrions ajouter qu'elle étoit dans les vallées de Piémont.

75. Voyez le *Codex inquisit. Tolosanae*, publié par Limborch; la *Summa Moneta contra Valdenses*, & autres ouvrages sur l'histoire des Vaudois. Quoique tous ces historiens ne s'accordent pas également à attribuer les mêmes dogmes aux Vaudois, cependant ils conviennent de leur piété & de leur vie exemplaire. Ils font voir assez clairement que leur intention n'étoit pas de renverser totalement la doctrine reçue, mais de réformer les abus dans le culte & de combattre les vices du clergé.

76. On appelloit aussi les évêques *Majorales* ou anciens.

77. La plupart des Vaudois gagnoient leur vie en faisant de la toile; de-là vint que dans quelques endroits, on appelloit leur secte, la *secte des tisseurs*.

78. Moneta, *Summa contra Catharos & Waldenses*, p. 406, 416. Les Vaudois paroissent avoir pensé différemment sur l'usage des biens de cette terre, comme on le voit par ce que nous rapporte Etienne de Borbonne, dans les *Scriptores dominicani* d'Echard, tom. I. p. 191. Cet auteur divise les Vaudois en deux classes: celle des *Pauvres de Lyon*, & celle des *Pauvres de Lombardie*. Ceux-là ne vouloient pas qu'on possédât aucune espèce de biens; ceux-ci au contraire ne trouvoient aucun mal à cela.

79. On ignore l'étymologie du nom de *Pasagini* ou *Pasagii*.

80. C'est ce que remarquent les auteurs du douzième siècle, qui apperçurent d'abord les vues ambitieuses des papes, dans les encouragemens qu'ils donnerent aux croisades. Voyez Matth. Paris, *Histor. major.* p. 174, 564. & *passim*.

81. ☞ Les auteurs de l'histoire universelle appellent par erreur ce chef, *Jean Ducas*.

82. Voyez pour de plus grands détails sur cet empire, du Fresne, *Histoire de l'Empire de Constantinople, sous les empereurs François*. On trouve dans la première partie de cet ouvrage, l'*Histoire de la conquête de la ville de Constantinople par les François*, écrite par Godefroy de Ville Harduin, un des commandans François dans cette expédition. Cette pièce fait partie de l'*Histoire Byzantin*. Voyez aussi Claude Fontenay, *Histoire de l'église Gallicane*, tom. X. pag. 216. Guntheri Monachi, *Histor. capta à latinis Constantinopoleos*, in Henr. Caniffii, *lectiones antiquæ*, tom. IV. p. I. Innocentii III. *Epistol. à Baluzio editæ*. passim.

83. ☞ Cette excommunication connue dans les termes les plus offensans pour Frédéric, bien loin de l'engager à hâter son départ, ne fit aucune impression sur lui, au contraire il la reçut avec mépris; il se défendit par ses ambassadeurs à Rome, & fit voir que ses raisons étoient réelles, & non de simples prétextes comme le pape l'avoit prétendu. En même tems il écrivit à Henri III. roi d'Angleterre, une lettre dans laquelle il se plaint de l'avarice & de l'ambition sans bornes du pontife, ainsi que de sa perfidie & de son hypocrisie. Voyez Fleury, *Histoire ecclésiastique*, liv. LXXIX. tom. XVI. p. 601. édit. de Bruxelles.

84. ☞ M. Mosheim l'avoit appelé par erreur *Theobald V.* mais peut-être que c'étoit une faute d'impression.

85. ☞ Frédéric II. qui avoit toujours un grand parti dans la Palestine, & n'agissoit pas de concert avec le clergé, & les créatures de Grégoire IX. son mortel ennemi; division qui fit beaucoup de tort à la cause des chrétiens.

86. Toutes ces circonstances ont été exactement rapportées par George Christ. Gebaverus,

dans son *Historia Richardi imperatoris*, lib. I. p. 34. Cependant il paroît par les *Epistola Petri de Vinetis*, que Frédéric II. créa Richard, son vice roi dans le royaume de Jérusalem; ce qui fournit une raison probable pour laquelle Grégoire fit tout son possible pour retarder le voyage de Richard.

87. ☞ Alphonse comte de Poitiers, & Charles comte d'Anjou.

88. ☞ La rançon que le roi fut obligé de payer en même tems qu'il rendit Damiette, étoit de huit cents mille pesants d'or, & non quatre vingt mille, comme Collier le dit. Voyez Collier, *Ecclesiast. history*. cent. XII. vol. I. p. 456. Cette somme qui valloit alors 500,000 livres monnoie de France, vaudroit aujourd'hui quatre millions de ces mêmes livres.

89. De 2800. chevaliers qui partirent de France avec Louis, il n'en restoit environ que cent quand il quitta la Palestine. Voyez Joinville, *Hist. de St. Louis IX.* p. 81.

90. Une certaine tribu composée de gens, appelés *Dernsi* ou *Drnsi*, qui habitent le Liban & l'Antiliban, se dit descendue des anciens Francs autrefois maîtres de la Palestine; ce qui à la vérité est douteux; cependant il est certain qu'il y a toujours dans ces pays-là, des descendans de ceux que la guerre sainte avoit engagés à aller d'Europe dans la Palestine, quoiqu'ils fassent peu d'honneur à leurs ancêtres, & qu'il ne leur reste rien de chrétiens que le nom.

91. Voyez St. Thomæ, *Summa contra Gentes*, & Bernhardi Monetæ, *Contra Catbaros & Waldenses*. Ce dernier auteur combat avec beaucoup de courage dans l'ouvrage que nous citons, les ennemis du christianisme qui paroissoient de son tems. Dans le quatrième chapitre de son premier livre, il dispute fort au long contre ceux qui disoient que *l'ame périt avec le corps*. Dans l'onzième chapitre, p.

477. il réfute les aristoteliciens qui soutenoient que le monde est éternel , & n'aura jamais de fin; & dans le quinzieme chapitre , p. 554. il attaque ceux qui , au mépris de l'Ecriture Sainte nient la *liberté de l'homme*, & prétendent que tout & même les mauvaises actions sont les suites d'une nécessité absolue. Ajoutez à ces auteurs, *Stephani tempierii episcopi Parisiensis, indiculus errorum, qui à nonnullis magistris Lutetia, publicè privatimque docebantur*, anno 1277. in *Bibliotheca patrum maxima*, tom. XXV. p. 233. comme aussi Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. II. p. 501. On sera sans doute surpris des sentimens de ces docteurs; ils soutenoient qu'il n'y a qu'une seule intelligence pour tous les hommes; que tout est soumis au destin ou à une absolue nécessité; que l'univers n'est pas gouverné par la providence; que le monde est éternel & l'ame mortelle, & ils appuyoient toutes ces erreurs monstrueuses, & d'autres pareilles, par des argumens tirés de la philosophie d'Aristote. Mais en même tems, pour ne pas s'exposer à la juste indignation du peuple, ils se servoient de cette distinction dangereuse entre les vérités de la philosophie & celles de la théologie, dont les aristoteliciens du quinzieme & du seizieme siecle, se sont servis avec autant d'adresse que de mauvaise foi. Ces propositions, disoient-ils, comme nous l'apprenons d'Etienne Tempier, sont vraies en philosophie, mais non selon la foi catholique. *Vera sunt hæc secundum philosophum, non secundum fidem catholicam.*

92. Le livre intitulé, *Liber de III. impostoribus, sive tractatus de vanitate religionum*, n'existoit réellement point dans le tems qu'on en parloit le plus, & on en raisonna beaucoup avant que qui que ce soit l'eut vu. Il y a apparence qu'on le supposa sur quelques mots impies de Simon de Tournay, docteur de l'université de Paris, dans le treizieme

siècle qui revenoient à ceci, „ que les Juifs avoient „ été trompés par Moyse, les chrétiens par J. C. „ & les payens par Mahomet." On imputa ces mêmes mots ou quelques autres pareils à l'empereur Frédéric & à d'autres personnes, & peut-être sans aucun fondement, & le livre imaginaire auquel ils ont donné lieu, a été attribué par différens auteurs à Frédéric, à son chancelier Pierre des Vignes, à Alphonse, roi de Castille, à Boccace, à Pogge, à l'Aretin, à Pomponace, à Machiavel, à Erasme, à Ochyn, à Servet, à Rabelais, à Jordan Bruno, à Campanella & à plusieurs autres auteurs. En un mot, on parla beaucoup de cet ouvrage long-tems avant qu'il en parût un pareil; mais le bruit même qui en courut, engagea quelques libertins à composer, ou plutôt à compiler leur misérable rapsodie, sous le titre *Des trois imposteurs*. Le *Spaccio della Bestia trionfante* de Jordan Bruno, & une pièce impie appelée *l'Esprit de Spinoza*, servirent de base à cet ouvrage, dont j'ai vu deux copies manuscrites, mais aucune imprimée. Voyez la Monnoie, *Dissertation sur le livre des trois imposteurs*, publiée à Amsterdam en 1715. à la fin du quatrième volume du *Menagiana*. Voyez aussi la réponse à cette dissertation qu'on a osé imprimer en 1716. chez Scheulcer, à la Haye, & qui renferme une histoire fabuleuse sur l'origine du livre en question. Si on veut en savoir davantage là-dessus, on peut avoir recours au *Dictionnaire historique*, de Prosper Marchand, vol. II. à l'article *Impostoribus*.

93. Voyez Bayle, *Dictionnaire*, article Abulpharage, & Jos. Sim. Asseman, *Biblioth. orient. Vatican.* tom. II. cap. xiiij. p. 244.

(C) Abulpharage ou Abul-Farai étoit natif de Malatia, ville d'Arménie, près de la source de l'Euphrate; il s'acquit une grande réputation par sa vaste érudition. Il composa un *Abregé d'histoire universelle*, depuis le commencement du monde

jusqu'au tems où il vivoit; il la divisa en dix parties ou dynasties. La premiere comprend l'histoire des anciens patriarches depuis Adam jusqu'à Moyse. La seconde celle de Josué & des autres juges d'Israël; la troisieme, la quatrieme, la cinquieme & la sixieme, celle des rois d'Israël, des princes Chaldéens, des mages de Perse, & des monarques Grecs; la septieme l'histoire romaine; la huitieme celle des empereurs Grecs de Constantinople; la neuvieme celle des chefs Arabes, la dixieme celle du Mogol. On peut mieux s'en rapporter à lui pour l'histoire des Sarasins & des Tartares que pour celle des autres peuples. Le Dr. Edouard Pocock a traduit son ouvrage en latin, & a publié sa traduction en 1663. avec un supplément, qui continue l'histoire des princes orientaux, depuis le tems où celle d'Abul-Farai finit: le même traducteur avoit fait présent au public en 1650. d'un abrégé de la neuvieme dynastie, sous ce titre; *Historia Arabum, sive Georgii Abulfaragii Malatienfis, de origine & moribus arabum succincta narratio.*

94. Ces reglemens se firent environ l'an 1260. Voyez du Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. III. pag. 537, 564.

95. Voyez Herm. Conringii, *Antiquitates academicae*, ouvrage qui peut être encore beaucoup perfectionné. Il faut sur-tout consulter sur ce point, & sur tous ceux qui regardent l'histoire & la maniere de se gouverner de l'université de Paris, l'excellent livre cité dans la note précédente. Ajoutez-y Claud. Hemeræi, *Liber de academia Parisiensi, quali primo fuit in insula, & episcoporum Scholis.* Lutet. 1637. in-4°.

96.  Gervais de Tilbury étoit neveu d'Henri II. roi d'Angleterre, & avoit beaucoup de crédit auprès de l'empereur Othon IV. à qui il dédia une description du monde, & une chronique qu'il avoit composées. Il écrivit aussi une histoire d'Angleter-

te & une de la terre sainte, avec plusieurs traités sur différens sujets.

97.  Cet illustre franciscain étoit par son génie & son savoir universel, un des plus grands ornemens de l'Angleterre & des lettres. Ses grandes découvertes en astronomie, en chymie, en optique & en mathématiques, le firent passer pour un magicien dans l'esprit des ignorans & des superstitieux de son tems. Tandis que ses profondes connoissances en théologie, en philosophie, & dans les langues grecque & orientale, lui méritèrent le titre de *Docteur admirable*; entre les découvertes qu'on lui attribue, on dit qu'il inventa sur-tout la poudre à canon, qu'il décrit clairement dans une de ses lettres, & il proposa de faire au calendrier les mêmes changemens que Grégoire XIII. y a faits trois cents ans après. Il composa un nombre prodigieux de livres, dont on peut voir la liste dans le *General dictionary*, article Bacon.

98. Franc. Patricii, *Disquisitiones Peripateticae*, tom. V. lib. XI. p. 145. J. Launoï, *de varia Arist. fortuna in acad. Paris.* cap. j. p. 127. ed. Elfwich. On dit communément que les livres d'Aristote, dont il est ici parlé, furent traduits d'arabe en latin; mais nous sommes assurés qu'on les a apportés de Constantinople, & qu'ils ont été traduits de grec en latin: voyez Rigordus, *de gestis Philippi regis Francorum*, ad ann. 1209. in *Andr. Chesnii scriptor. histor. Franc.* p. 119.

99.  Almeric ou Amauri ne paroît pas avoir été dans aucune erreur bien considérable. Il croyoit que tout chrétien doit se regarder comme membre de J. C. & peut-être attachoit-il à cela quelque idée ridicule. Mais pour ses disciples, ils eurent des opinions beaucoup plus condamnables; ils soutenoient que l'empire de Dieu le Pere n'avoit duré que pendant la dispensation mosaïque; que celui du Fils ne s'étoit étendu que jusqu'au treizieme siècle, &

que, depuis cette époque, celui du S. Esprit avoit commencé, de manière que tous les sacremens & tout le culte extérieur doivent être abolis, pour faire place aux actes intérieurs de la grace qui peut seule sauver. La conduite de ces gens-là étoit aussi déréglée que leur doctrine étoit absurde; & sous le nom de *charité*, ils se rendoient coupables des plus grandes impuretés.

100. *CS* M. Mosheim est tombé ici dans deux légères erreurs; ce fut à Paris & non à Sens, & en l'an 1210. & non en 1209. qd^e les livres métaphysiques d'Aristote furent condamnés au feu. Les écrivains ici cités par notre auteur, sont Launoï, de *Varia Aristotelis fortuna in acad. Paris.* cap. iv. p. 195. & le même dans son *Syllabus rationum quibus Durandi causa defenditur*, tom. I. opp. part. I. p. 8.

101. Petr. de Vincis, *Epistolar.* lib. III. ep. lxxvij. p. 503. cette épître est adressée, *ad magistros & scholares Bononienses*, c'est-à-dire, aux maîtres & aux écoliers de l'académie de Bologne: mais il est plus que probable qu'à cette occasion l'empereur écrivit aux autres académies de l'Europe. On croit communément que ce savant prince fit traduire en latin, environ l'an 1220, tous les ouvrages d'Aristote que l'on avoit alors; mais c'est ce qui ne paroît ni par la lettre qu'on vient de citer, ni par aucun autre témoignage suffisant que je connoisse.

102. Voyez ce que Wood dit des interprètes d'Aristote, dans ses *Antiq. Oxon.* tom. I. p. 119. & la préface de Jebb, à la tête de l'*Opus majus* du fameux Roger Bacon, publié à Londres, *in-folio*, en 1733. Nous rapporterons ici l'opinion de Bacon, sur les traducteurs d'Aristote, & nous employerons ses propres paroles, qui expriment tout son mépris pour eux: *Si haberem, dit-il, potestatem supra libros Aristotelis latinè conversos, ego facerem omnes cremari, quia non est nisi temporis amissio studere in illis,*

illis, & causa erroris, & multiplicatio ignorantia, ultra id quod valeat explicari.

103. Les dominicains soutiennent que ce *Docteur angelique* étoit disciple d'Albert le Grand, & ils paroissent fondés. Voyez Ant. Touron, *Vie de St. Thomas*, pag. 99. Mais les Franciscains prétendent constamment que Alexandre Hales fut le maître de Thomas. Voyez Wadding, *Annal min.* tom. III. p. 133.

104. Plusieurs personnes ont cru que Guillaume de Moerbeka, natif de Flandre, religieux dominicain & archevêque de Corinthe, étoit l'auteur de la nouvelle traduction des ouvrages d'Aristote, qui fut continuée & finie par les soins & sous les auspices de Thomas d'Aquin. Voyez J. Echard, *Scriptores dominican.* tom. I. p. 338. Casim. Oudin, *Comm. de Scriptor. eccles.* tom. III. p. 468. J. Franç. Foppens, *Bibliotheca Belgica*, tom. I. p. 416. Mais d'autres personnes supposent, avec moins de vraisemblance, que l'auteur de cette traduction fut Henri Kosbein qui étoit aussi dominicain. Voyez Echard, *Script. dominic.* tom. I. pag. 469.

105. On peut voir dans le passage suivant cité par Jebb, dans sa préface qui est à la tête de *l'Opus majus* de Bacon, combien ce grand homme faisoit peu de cas de la science à la mode de son tems : *Nunquam, dit-il, fuit tanta apparentia sapientiæ, nec tantum exercitium studii in tot facultatibus, in tot regionibus sicut jam à quadraginta annis, ubique enim doctores sunt dispersi.... in omni civitate, & in omni Castro, & in omni Burgo, præcipue per duos ordines studentes, (il veut parler des franciscains & des dominicains, qui étoient les seuls qui se distinguoient par leur application à l'étude.) Quod non accidit, nisi à quadraginta annis, antè circiter eum tamen nunquam fuit tanta ignorantia tantus error... Vulgus studentium languet, &*

asuinat circa male translata ; (par ces traductions il entend celles des ouvrages d'Aristote qui avoient pour auteurs de grands ignorans) *Et tempus Et studium amittit in omnibus Et expensas. Apparentia quidem sola tenet eos Et non curant quid sciant, sed quid videantur scire coram multitudine insensata.* Ainsi, selon Bacon, on cachoit sous la plus grande apparence de savoir , l'ignorance la plus grossière & les plus grandes erreurs.

106. Que Bacon ait mérité cet éloge distingué , c'est ce qui paroît clairement par son ouvrage, intitulé *Opus majus*, dédié à Clément IV. & que Jebb à publié à Londres en 1733. sur un manuscrit qui est toujours dans l'université de Dublin , en même tems qu'il l'a enrichi d'une savante préface, & d'un grand nombre de judicieuses notes. Les autres ouvrages de Bacon qui sont aussi en grand nombre , sont pour la plupart ensevelis dans les bibliothèques des curieux. Voyez pour de plus grands détails sur ce grand homme , Wood, *Antiq. oxon.* tom. I. p. 136. Wadding, *Ann. min.* tom. IV. pag. 264. tom. V. pag. 51. Thom. Gale, *ad Jamblicum de mysteriis Egyptior.* pag. 235. *General. hist. aud. erit. Dictionary.* article, Bacon.

107. Ce livre avoit pour titre, *Conciliator differentiarum philosophorum Et medicorum.*

108. On a une histoire fort exacte de ce philosophe, par Joh. Maria Mazzuchelli, *Notizie storiche e critiche intorno alla vita di Pietro d'Abdano*, in Angeli Calogeræ, *Opusculi scientifici Et philologici*, tom. XXIII. p. 1. liv.

109. Voyez la lettre bien remarquable de Grégoire IX. à l'archevêque de Bourges, écrite en 1227. pour réformer les vices qui avoient gagné tous les ordres du clergé, & qui a été publiée par Dion Sammarthanus, dans sa *Gallia Christiana*, tom. II. in Append. p. 21. Voyez aussi du Fresne, *Adnot. in vitam Ludovici sancti*, p. 99.

110. Si on en veut une preuve, on n'a qu'à lire les lettres d'Innocent III. & de l'empereur Othon IV. qui ont été recueillies par Gebauer, dans son *Histoire de l'empereur Richard*, écrite en allemand, pag. 611, 614. D'autres princes & sur-tout les rois d'Angleterre & de France, montrèrent le même zèle que Othon pour soutenir leurs droits.

111. Cette loi a été publiée par Lami, dans ses *Delicia eruditorum*, tom. II. p. 300.

112. Le frere de ce pape s'appelloit *Richard*. Voyez sur ce qui se passa alors, Muratori, *Antiquitat. Italica*, tom. V. p. 652.

113.  D'autres historiens prétendent que ce fut l'empereur Philippe, qui conféra la royauté à Primislaus pour fortifier son parti contre Othon.

114.  M. Mosheim avoit passé légèrement sur cette rupture, entre le roi Jean & Innocent III. Mais le traducteur Anglois a cru ce morceau d'histoire assez important, pour entrer à cet égard dans de plus grands détails, que le traducteur François a aussi inserés dans sa traduction.

115.  *Cadet à jure Regni*, ce sont les termes de l'acte de résignation qu'on peut voir au long dans l'*Hist. major.* de Matth. Paris.

116.  Sous le regne du foible Henri III le pape tira d'Angleterre des sommes immenses pour soutenir cette injuste guerre, & eut l'audace de demander la cinquieme partie des revenus ecclesiastiques de tout le royaume.

117. Outre les auteurs authentiques & originaux, recueillis par Muratori, dans ses *Scriptores rerum italicarum*, & les historiens Allemands & Italiens, dont il y en a peu qui soient absolument exempts de partialité, dans ce qu'ils disent des divisions entre les papes & les empereurs, voyez Pétrus de Vineis, epist. lib. I. & Matth. Paris, *Hist. major.* ajoutez-y Raynaldi, *Annal.* Muratori, *Ann.*

nal Italica, tom. IV. p. 325, 517. Remarquons ces pendant que cette partie de l'histoire a encore besoin d'éclaircissemens.

118. ☞ Les conditions préliminaires étoient, 1°. que l'empereur abandonnât à l'église ce que la princesse Mathilde lui avoit donné ; 2°. qu'il se soumit à tout ce que le pape exigeroit d'ailleurs de lui pour faire la paix.

119. On met ce concile au nombre des conciles généraux ; mais l'église Gallicane ne le reconnoît pas pour tel.

120. ☞ Alphonse, roi de Castille, avoit été élu empereur en 1256. par l'archevêque de Treves, le duc de Saxe, le margrave de Brandebourg, & le roi de Bohême, contre Richard, duc de Cornouailles, frere d'Henri III. roi d'Angleterre, & qui en même tems fut aussi élu empereur par les archevêques de Mayence & de Cologne, par le comte Palatin du Rhin, & par le duc de Baviere.

121. ☞ L'original latin porte Adrien VI. mais il y a apparence que c'est une faute d'impression, plutôt que de l'auteur.

122. ☞ Dans l'original, M. Mosheim observe que ces trois successeurs de Grégoire furent élus, & moururent en 1276 ; mais c'est une légère erreur, car Jean XXI. mourut le 16. Mai de l'an 1277.

123. Ce concile s'étoit tenu sous le pontificat de Grégoire X.

124. ☞ La raison que les Colonnes alléguoient pour disputer à Boniface le pontificat, étoit que la résignation de Célestin n'étoit pas canonique, & qu'on avoit employé des moyens illicites pour l'engager à renoncer à sa dignité.

125. On a une histoire de ce pape, écrite par J. Rubeus, moine bénédictin, intitulée *Bonifacius VIII. e familia Cajetanorum principum Romanus pontifex*, & publiée à Rome en 1651. in-4°.

126. Dans ce que je viens de dire des papes, j'ai sur-tout suivi Daniel Papebroch, François Pagi & Muratori, dans ses *Annales Italiae*, en même tems que j'ai consulté les sources rassemblées par ce dernier auteur, dans ses *Scriptores rerum italicar.*

127. Matth. Paris, *Histor. major.* p. 815. édit. Watts, où parlant du nombre prodigieux de couvens fondés en Angleterre pendant ce siècle, il s'exprime ainsi, *Tot jam appaeruerunt ordines in Anglia, ut ordinum confusio videretur inordinata.*

128. Broughton & quelques autres écrivains, font une distinction entre l'ordre de la *Rédemption des captifs* & celui des *Freres de la Trinité*. Ils disent que celui-ci fut institué à Rome par St. Philippe de Neri, en 1548. environ trois ans après l'établissement de celui là, & que tous les moines qui y entroient s'obligeoient par leur vœu d'avoir soin des pèlerins qui venoient de toutes part à Rome, pour visiter les tombeaux de St. Pierre & de St. Paul.

129. Outre Helyot & les autres auteurs qui ont écrit l'histoire des moines, voyez Toussaint de Pleffis, *Hist. de l'église de Meaux*, tom. I. p. 172, 566. Boulay, *Hist. acad. Paris*, tom. II. pag. 523. Ant. Wood, *Antiquit. Oxoni.* tom. I. p. 131. Dans les anciens actes cet ordre est souvent appelé *l'ordre des ânes*, parce que la défense de monter sur des chevaux, faisoit partie de la règle des moines mepdians, ce qui les obligeoit de se servir d'ânes. Voyez Car. du Frefne, *Notes sur la vie de St. Louis*, par Joinville, p. 81. mais aujourd'hui le pape leur permet de se servir de chevaux. Paul Nolasco, institua en Espagne en 1228. un ordre du même genre, sous le titre d'*Ordre de Ste. Marie pour la redemption des esclaves*. Voyez *Acta sanctorum. Januar.* tom. II. p. 980.

130. Concil. Lugd. II. A. 1274. Can. XXIII. in J. Harduini Conciliis, tom. VII. p. 715. *Importu-*

*na potentium in biatio, religionum, (c'est ainsi qu'on appelloit les ordres religieux) multiplicationem extorsit, verum etiam aliquorum presump-
tiosa teneritas diversorum ordinum, precipue mendicantium.... effrauentam multitudinem adinve-
nit.... hinc ordines mendicantes, post dictum concilium (c'est-à-dire, le concile de Latran, tenu en 1215.) adiuvantos... perpetua prohibitioni subji-
cimus.*

131. Cet édit du pape Alexandre IV. se trouve dans la nouvelle édition du *Bullarium romanum*, tom. I. pag. 110. Voyez aussi *Acta sanctor. mens. Februar.* tom. II. p. 472.

132. Dans plusieurs actes les dominicains sont appelés *Fratres majores*. Voyez Ant. Matthæi, *Analecta veter. ævi*, tom. II. p. 172. Mais ce nom qu'on donnoit aux dominicains par opposition aux franciscains, qui s'appelloient *Fratres minores*, étoit plutôt un sobriquet qu'un nom réel. En France on appelle les dominicains, *jacobins*, du nom de la rue, où leur premier couvent fut bâti en 1218. qui étoit dédiée à St. Jacques, qu'on appelle de ce nom.

133. Les Italiens les appellent *Fratricelli*, les François *Freres mineurs*, & les écrivains Latins *Fratres minores*.

134. Bonaventure a écrit la vie de St. François dont on a donné plusieurs éditions. Mais les plus grands détails que nous ayons sur cet homme extraordinaire, se trouvent dans le premier volume des *Annal. min.* de Wadding, qui renferment une histoire complete de l'ordre des franciscains, appuyée par un grand nombre d'actes authentiques, & dont la meilleure édition est celle qui a été publiée à Rome en 1731. & les années suivantes en 18. volumes *in-folio*, par Joseph Maria Fonseca, Ab. Ebora. C'est au même Wadding que nous sommes redevables des *Opuscula sancti Francis*, &

de la *Bibliotheca ordinis minorum*. Le premier de ces ouvrages a été publié in-4°. à Anvers en 1623. & le second à Rome, aussi in-4°. en 1650. Les autres auteurs qui ont écrit sur l'ordre des franciscains, sont indiqués par Jo. Alb. Fabricius dans sa *Bibliotheca lat. medii ævi*, tom. II. p. 573.

135. Les papes étoient si attachés aux franciscains, que ceux à qui ils ne pouvoient pas donner les premières places, ils les employoient à tout. Voyez pour preuve de cela le passage suivant, dans l'*Histor. major.* de Matthieu Paris. *Fratres minores & predicatorum*, dit-il, *invitos, ut credimus, jam suos fecit Dominus papa, non sine ordinis eorum latione & scandalo telonarios & bedellos*, p. 634. *non cessavit papa pecuniam aggregare, faciens de fratribus predicatoribus & minoribus, etiam invitatis non jam piscatoribus hominum, sed nummorum*, p. 639. *Conf. p. 662. 664. erant minores & predicatorum magnatum consiliatores & nuntii, etiam Domini papæ secretarii: nimis in hoc gratiam sibi secularem comparantes* ad. ann. 1236. p. 354. *Facti sunt co tempore predicatorum & minores regum consiliarii & nuntii speciales, ut sicut quondam mollibus induti in domibus regum erant, ita tunc qui vilibus vestiebantur in domibus cameris, & palacii essent principum*, ad. an. 1239. p. 465.

136. Voyez Baluzii, *Miscell.* tom. IV. pag. 490. tom. VII. p. 392. On fait qu'aucun ordre religieux ne fut chargé de distribuer autant d'indulgences que celui des franciscains; il en avoit besoin pour se soutenir & se multiplier, puisque par son institution il ne devoit rien posséder. Ce fut donc à la place de revenus fixes qu'ils eurent les indulgences.

137. Les docteurs de l'université de Paris ont toujours beaucoup de respect pour la mémoire de St. Amour; ils font cas de son livre & nient qu'il ait jamais été mis au nombre des hérétiques. Au con-

traire les dominicains le regardent comme un hérétique du premier ordre; tous ses ouvrages, autant qu'on put en trouver, furent publiés en 1632. à Paris, quoique le titre porte *Constance* par Cordesius, qui y mit une longue & savante préface, dans laquelle il défend victorieusement la réputation & l'orthodoxie de St. Amour. L'éditeur, pour se dérober au ressentiment des moines mendiants, cacha son nom sous celui de Jo. Aliophilus: mais son livre ne fut pas moins l'objet de leur vengeance; en 1633. ils obtinrent de Louis XIII. un édit pour le supprimer, que Touron, dominicain a publié dans sa vie de S. Thomas, p. 164. Pour de plus grands détails sur la vie de ce fameux docteur, voy. Wadding, *Annal. minor.* tom. III. p. 366. Boulay, *Hist. acad. Paris*, tom. III. pag. 266. Nat. Alex. *Hist. eccles. fœc. XIII.* cap. iij. art. vij. p. 95. Rich. Simon, *Critiq. de la Biblioth. ecclésiast.* de M. Dupin, tom. I. p. 345.

138. Le dernier pape, Benoît XIV. quoiqu'il ait paru dégagé de superstition, & ne pas aimer les fraudes des prêtres, n'a pas dédaigné cependant d'être du nombre de ceux qui ont défendu cette fable: à la vérité, il la soutient avec sa prudence & sa timidité ordinaires, dans son livre *de Festis B. Mariæ Virgin.* lib. II. cap. vj. p. 472. tom. X. opp. édit. Rom.

139. Voici là-dessus les paroles mêmes de la règle, c. vj. *Fratres sibi nihil approprient, nec domum, nec locum, nec aliquam rem: sed sicut peregrini & advena in hoc sæculo, in paupertate & humilitate famulantes Domino, vadant pro Eleemosyna confiderent. Hac est illa celsitudo altissima paupertatis, qua vos carissimos meos fratres heredes & reges regni celorum instituit.*

140. Cette bulle a été publiée par Emanuel Roderic, dans sa *Collectio privilegiorum regnarum mendicantium, & non mendicantium*, tom. I. p. 8.

141. Cet édit d'Alexandre IV. a été publié par

Wadding, *Annal. minor.* tom. IV. p. 446. parmi les piéces justificatives.

142. L'interprétation de Grégoire ne fit que adoucir la regle de St. François. Mais celle d'Innocent parut la détruire entierement. Voyez Wadding, *Annal. minor.* tom. IV. p. 128. Bonaventure lui-même décrit d'une maniere bien vive dans une lettre qui se trouve dans les *Annales* que nous venons de citer, tom. IV. p. 58. les malheureuses divisions qui regnoient parmi les moines de cet ordre célèbre.

143. ☞ La ressemblance entre les noms Sora & Flora, a vraisemblablement jetté ici M. Mosheim dans une petite erreur. Soran'est pas dans la Calabre, mais dans la province de Capoue ; c'est donc *Flora* qu'il a voulu écrire, à l'exemple de Spanheim, de Fleury & des autres auteurs d'histoire ecclésiastique.

144. Le Merlin des Anglois, le Malachie des Irlandois, & le Nostradamus des François ; tous ces prétendus prophètes qui se disant inspirés, prédisoient en de mauvais vers ce qui devoit arriver à l'église & à l'Etat, ressembloient sans doute au Joachim des Italiens. Il se répandit autrefois plusieurs prédictions de ce dernier, elles subsistent encore, & on en a fait diverses éditions accompagnées de commentaires. Il n'est pas douteux que Joachim n'ait débité plusieurs prophéties, & qu'en particulier il n'ait annoncé la réformation de l'église dont il peut avoir aisément senti l'absolue nécessité. Mais il est sûr que la plupart des prophéties & des ouvrages qu'on lui attribue, ont été composés par d'autres, ce que nous pouvons même dire de l'évangile éternel, qui certainement a eu pour auteur quelque écrivain obscur & visionnaire, qui a cru donner du crédit à son livre, en le publiant sous le nom de *Joachim*. Le titre de cet ouvrage ridicule est tiré de l'Apocalypse XIV. §. 6. & contient trois livres: le premier est intitulé, *Liber concordia veri-*

tatis, le second *Apocalypsis Nova*, & le troisieme *Psalterium decem chordarum*. Ces détails ont été tirés d'un manuscrit de ce livre qui est dans la bibliothèque de la Sorbonne, par Jac. Echard qui les a publiés dans ses *Scriptores dominic.* tom. I. p. 202.

145. C'est ce que Wading lui-même reconnoit, malgré sa prévention en faveur des franciscains spirituels ou rigides. Voyez ses *Annal. minor.* tom. IV. p. 3, 6.

146. Comme ce que les auteurs anciens & modernes ont dit de ce livre n'est pas assez exact, il ne sera pas inutile d'y suppléer. 1°. Ils confondent presque tous l'*Evangile éternel* ou l'*Evangile du St. Esprit*, (car on l'appelloit aussi de cette manière, comme nous l'apprend Guillaume de St. Amour dans son livre de *Periculis noviss. tempor.* p. 38.) avec l'introduction à cet évangile qu'il faut bien distinguer. Car pour ce qui est de l'évangile même, on l'attribuoit à Joachim, & il comprenoit trois livres comme on l'a déjà dit; mais pour l'*introduction*, elle avoit pour auteur un franciscain, qui expliqua ce qu'il y avoit d'obscur dans les prédictions, & les appliqua à son ordre. L'université de Paris ne se plaignit point de l'évangile, & il ne fut point condamné par le pape Alexandre IV. mais il n'en fut pas de même de l'introduction, elle fut condamnée & brûlée comme il paroît clairement par les lettres du pape que nous venons de nommer, qui se trouvent dans Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. III. p. 292. L'évangile renfermoit, comme on le voit ordinairement dans des ouvrages de cette nature, des prédictions vagues & énigmatiques; mais l'introduction étoit dangereuse à divers égards. 2°. Remarquons encore que les anciens écrivains ne s'accordent pas sur l'auteur de cette introduction; ils l'attribuent tous à quelque moine mendiant; mais les franciscains disent que ce fut un dominicain, & les dominicains, un franciscain, qui la composa. Il est

cependant certain que la plupart des favans l'attribuent à Jean de Parme, général des franciscains, que l'on fait avoir été fort attaché au parti des spirituels, & aux sentimens de Joachim qu'il défendit avec beaucoup de chaleur. Voyez Wadding, *Annal. min.* tom. IV. p. 9. qui tâche de le défendre contre cette dernière imputation, mais inutilement. Voyez aussi *Acta sanctor.* tom. III. Martii, pag. 157. car quoique Jean de Parme préférât l'évangile de St. François à celui de J. C. on l'a également mis au rang des saints. Echard est d'un sentiment différent, & il a prouvé dans ses *Scriptores dominic.* tom. I. p. 202, 203. par un manuscrit fort curieux qu'on conserve dans la bibliothèque de la Sorbonne relatif à l'*Evangile éternel*, que Gerhard, moine franciscain, est l'auteur de l'*Introduction* à cet évangile. Il est vrai que ce Gerhard étoit ami intime & compagnon de Jean de Parme, & qu'il soutint non-seulement la cause des spirituels, mais encore les sentimens qu'on attribuoit à Joachim avec tant de zèle, qu'il aima mieux rester dix-huit ans en prison que d'y renoncer. Voyez Wadding, *Annal. minor.* Les franciscains qu'on appella *observantes*, c'est-à-dire *vigilans*, parce qu'ils se piquoient d'observer plus exactement que les autres la règle de leur fondateur, placèrent Gerhard au rang des plus grands saints, & oferent dire qu'il avoit le don de prophétie, & même celui de faire des miracles. Voyez Wadding. *Annal. minor.* tom. III. p. 213, 214. 3°. Ajoutons enfin, que quel qu'ait été l'auteur de ce mauvais livre, la plupart des historiens de ce siècle en rendent responsable tout l'ordre des mendiens, qui doit y avoir eu part, & sur-tout les dominicains & les franciscains que l'on accuse d'avoir ainsi cherché à en imposer, & à donner une grande idée de leur sainteté, afin d'augmenter leur crédit au dessus de toute expression. Mais cette opinion n'est pas fondée, malgré le nombre de ceux qui l'appuyent

Les franciscains seuls sont coupables d'avoir mis au jour ce livre, comme il paroît évidemment par les fragmens mêmes qui nous restent de cet ouvrage ; mais la justice veut aussi que nous n'en accusions pas tous les franciscains, mais seulement les spirituels. Nous pourrions peut-être dire encore que ces derniers ne sont pas non plus tous coupables, mais seulement ceux qui étoient superstitieusement attachés à l'abbé Joachim, & à ses prophéties. Ces remarques sont nécessaires pour bien entendre ce qui a été dit sur l'*Evangile éternel*, par les auteurs suivans : Schmidius, *Singular. dissert.* Helmitadt, 1700. in-4°. Usserius, *de successione ecclesiar. occid.* c. ix. §. 20. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. III. pag. 292. Natalis Alexandre, *Hist. eccles. sæc. XIII.* art. IV. Wadding, *Annal. minor.* tom. IV. p. 9. En gros, on peut dire que le livre en question n'est pas, comme la plupart des savans l'ont cru, un monument de l'orgueil des moines mendiants, mais plutôt du fanatisme d'un petit nombre de franciscains.

147. Voyez Guill. de St. Amour, *de periculis noviss. temp.* p. 38. 39. Il remarque que le livre dont il s'agit ne fut pas à la vérité publié avant l'an 1254, mais que les opinions qu'il contenoit étoient plus anciennes, & s'étoient même répandues en 1200. Plusieurs anciens auteurs ont donné des extraits fort étendus de cet indigne ouvrage. Voyez Herm. Corneri, *Chronicon in Eccardi, Corpore hist. medii ævi*, tom. II. pag. 850. *Chronicon Egmoudanum, in Ant. Matthæi, Analectis veteris ævi*, tom. II. p. 517. Ricobaldus, *apud Eccardum, loc. cit.* tom. I. p. 1215 ; mais il y a entre ces extraits une grande différence, qui paroît venir de ce que quelques-uns ont tiré leurs citations de l'*Evangile* lui-même, & les autres de l'*Introduction*, sans distinguer assez ces deux ouvrages.

148. Quelques personnes attribuent cette fameuse constitution à Nicolas IV. mais Wadding a ré-

fût leur sentiment, dans ses *Annal. minor.* tom. V. pag. 73.

149. Cette constitution se trouve encore dans le *Jus Canon.* lib. VI. *Decretal.* tit. XII. c. iij. p. 1028. edit. Bœhmerianæ, & on l'appelle vulgairement la *constitution* exiit, parce qu'elle commence par ces mots.

150. Dans quelques anciens actes, ce chef est appelé *Petrus Bittervensis*, c'est-à-dire Pierre de Beziers, parce qu'il demeura long-tems dans le couvent de Beziers, où il enseigna publiquement. D'autres l'appellent *Petrus de Serignano*, à cause du lieu de sa naissance. Cette remarque est d'autant plus nécessaire, que quelques auteurs ont cru que ces trois noms désignoient trois personnes différentes.

151. On ne peut mieux voir les sentimens de Pierre d'Olive, que dans le dernier discours qu'il prononça, & que nous avons encore dans Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. III. p. 535. & dans Wadding, *Annal. min.* tom. V. p. 51.

152. Pour ce qui regarde ce fameux moine, voyez non-seulement les auteurs ordinaires qui ont écrit l'histoire des ordres religieux, tels que Raynald, Alexandre & Oudin, mais aussi les suivans; Baluze, *Miscellan.* tom. I. p. 213. & *in vitis pontif. Avenion.* tom. II. Car. Plessis d'Argentré, *Collectio judiciorum de novis ecclesie erroribus*, tom. I. p. 226. Wadding, *Annal. min.* tom. V. p. 52. 108. 121. 140. 236. & surtout p. 378. où il tâche inutilement de justifier cet enthousiaste. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. III. p. 535. Schelhornii, *Amanitates litterariae*, tom. IX. p. 678. *Histoire générale de Languedoc*, par les moines bénédictins, tom. IV. pag. 91. 179. 182. Le pape Jean XXII. fit déterrer les os de Pierre d'Olive, & les fit brûler publiquement avec ses ouvrages. Voy. Raynald, ad an. 1325. §. 20.

153. ☞ Ce pape qui s'appelloit *Pierre Meuron*, s'étoit retiré fort jeune dans une solitude sur une

montagne, pour se livrer entièrement à la prière & se mortifier. Le bruit de sa piété engagea diverses personnes à l'aller voir par curiosité: plusieurs d'entre elles renoncèrent aussi au monde, & s'associèrent à ce solitaire, qui forma avec elles, en l'an 1254, un ordre séparé, qui fut approuvé par Urbain IV. en 1264, & porta le titre d'ordre des *hermites de S. Damien*. Dès que Meuron fut parvenu au pontificat, & qu'il eut pris le nom de *Célestin V.* son ordre qu'il ne faut pas confondre avec celui des nouveaux hermites célestins franciscains, prit aussi le nom de *Célestin*.

154. Les auteurs que l'on suit ordinairement dans cette partie de l'histoire de l'église, & que j'ai été obligé de consulter sur les divisions des franciscains, qu'il importe fort de connoître, comme on le verra bientôt, ne sont rien moins que clairs & exacts. L'histoire ecclésiastique du moyen âge n'a pas encore été éclaircie comme elle devoit l'être. Sa principale utilité consiste en ce qu'elle nous met devant les yeux des exemples frappans des personnes pieuses & savantes qui ont lutté contre la superstition & l'ignorance, & cette tyrannie spirituelle qui en est une suite. Ces mêmes franciscains rebelles, quoique superstitieux & fanatiques à divers égards, méritent cependant une place distinguée parmi ceux qui ont préparé en Europe la voie à la réformation, & ont inspiré au peuple un juste dégoût pour l'église de Rome. Raynald, Bzovius, Spondanus, dans leurs *Annales*; Eymericus, dans son *Directorium inquisitorum*; & Natalis Alexandre, dans son *Histoire ecclésiastique*, rapportent bien les changemens arrivés dans l'ordre des franciscains & dans l'église en général pendant cette période; mais ils ne sont ni aussi exacts ni aussi étendus que l'importance des événemens le demanderoit; & comme c'est dans ces auteurs que les historiens protestans ont pris leurs matériaux, il n'est pas surprenant si

on y voit tant de défauts. Wadding qui mérite les plus grands éloges en qualité d'auteur savant & laborieux, est cependant fort peu sûr, quand il parle des faits dont il s'agit. Son attachement à un parti, & la crainte qu'il a de l'autre, l'empêchent de dire librement la vérité. Il déguise tout avec adresse ; il paroît avoir été dans le parti des franciscains rigides, & cependant il n'ose jamais dire ouvertement qu'ils ont été mal-traités par les papes. D'un côté il voit les troubles dans lesquels ces franciscains rigides avoient plongé l'église de Rome, & les coups qu'ils avoient portés avec beaucoup de succès à l'autorité des papes ; & de l'autre, il fait tout ce qu'il peut pour jeter à cet égard un voile sur leur conduite & cacher leur violence. Malgré tous les défauts de ces écrivains sur cette partie de l'histoire de l'église, je n'ai pas laissé que de trouver un fil pour sortir de ce labyrinthe : les témoignages des anciens auteurs, joints à divers manuscrits qui n'ont pas encore été publiés, comme sont les diplomes des papes & des empereurs, les actes de l'inquisition, & autres documens de cette espece, m'ont été d'un grand secours pour sortir de cet embarras ; j'y ai puisé, comme dans des sources authentiques, tout ce qui étoit nécessaire pour suppléer aux défauts des autres historiens.

155. Voyez Tritheme, *Annal. Hirsaug.* tom. II. p. 74. Quoique cet auteur soit défectueux à divers égards, sur-tout dans ce qui regarde l'origine & les sentimens des fraticelli, il faut aussi remarquer que dans toute son histoire, il confond avec beaucoup d'ignorance les sectes & les ordres de ce siècle. Voyez plutôt Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. III. p. 541 ; on y trouve l'édit publié en 1297, par Boniface VIII. contre les birouches & les béguards ; & Jordani, *Chronicon, in Muratorii Antiq. Ital.* tom. IV. p. 1020.

156. Les fraticelli ressembloient aux spirituels

en plusieurs choses ; cependant ils formoient un corps à part, qui à divers égards avoit des maximes & des regles différentes : par exemple les spirituels continuoient à vivre en communion avec les autres franciscains, quoiqu'ils ne penfassent pas de la même maniere sur quelques points importants , & ne prétendirent jamais former un corps à part ; au lieu que les fraticelli s'en séparèrent & se soumirent à un nouveau chef , sous lequel ils érigerent un nouvel ordre. Les spirituels consentoient à posséder en commun certains biens, en s'en tenant au seul usage, & en renonçant à la propriété ; mais les fraticelli n'admettoient aucune espece de possession, ni commune , ni particuliere , & vouloient qu'on se vouât à cette pauvreté absolue , que S. François a prescrite dans sa regle & par sa dernière volonté : nous passons sous silence quelques autres différences moins importantes.

157. Ce que les auteurs anciens & modernes, même ceux qui ont le plus d'exaétitude, nous ont dit des fraticelli, est fort confus & incertain. Tritheme, dans ses *Annal. Hirsaug.* tom. II. p. 74. assure qu'ils tiroient leur origine de Tanchelin, & les confond ainsi mal-à-propos avec les cathares & les autres sectaires de ces tems-là. Les franciscains ont fait tout leur possible pour prouver qu'ils n'avoient rien de commun avec eux, & qu'ils ne sortoient pas de leur ordre ; ils nient par-là même qu'ils aient jamais fait profession de la regle de S. François ; mais ils prétendent qu'ils n'étoient qu'un amas de gens de rien, rassemblés de toutes les religions , vers la fin de ce siecle à Ferrare en Italie, par Herman Pongilup, qui en fit un ordre particulier. Voyez Wadling, *Annal. minor.* tom. VI. p. 279 : cet auteur déploye toute son éloquence pour prouver que son ordre n'a point donné naissance à celui des fraticelli ; mais inutilement , car il reconnoit & même il fait voir par des autorités incontestables , que ces sectaires

sectaires si haïs, faisoient profession de la regle de S. François, & l'observoient à la rigueur ; en même tems qu'il nie qu'ils fussent franciscains, par où il entend & ne peut entendre autre chose, si ce n'est qu'ils n'étoient pas tels que ceux qui étoient soumis au général de l'ordre, & qui avoient adopté les interprétations que les papes avoient données de la regle de leur fondateur. Ainsi tout ce que Wadding prouve, c'est qu'ils étoient des franciscains, mais séparés de l'ordre de S. François, & non soumis ni au général de l'ordre, ni à l'interprétation des papes, ni à leur juridiction ; ce que personne n'a jamais pensé à nier. Hermannus, ou comme plusieurs personnes l'appellent *Armannus Pongilup* que Wadding & d'autres auteurs regardent comme le fondateur des Fratricelli, vivoit dans ce siècle à Ferrare, dans la plus grande réputation de sainteté, & après sa mort arrivée en l'an 1269. on l'enterra avec une pompe extraordinaire dans la principale église de cette ville ; & on dit que Dieu fit éclater sa sainteté par divers miracles. Sa mémoire fut pendant long-tems honorée comme celle des plus grands saints. Mais comme les inquisiteurs le suspec-toient d'hérésie, à cause de son extrême autorité, qui avoit du rapport avec celle des cathares, ils examinerent sa morale après sa mort, & mirent au jour son impiété, ce qui fit qu'en l'an 1300. on détruisit son tombeau & on déterra ses os, qui furent brûlés par ordre de Boniface VIII. en sorte qu'on ota au peuple l'extrême vénération qu'il avoit eue pour lui auparavant. On trouve dans Muratori, *Antiq. ital. medii ævi*, tom. V. p. 93, 147. les actes juridiques de cette procédure qui prouvent évidemment que ceux qui regardent Pongilup comme le fondateur des Fratricelli, se trompent grossièrement ; car bien loin qu'il en ait été le fondateur, c'est que les fratricelli n'ont existé qu'après sa mort. La vérité est, que ce fameux enthousiaste étoit

un cathare infecté des erreurs des pauliciens ou des manichéens, & qu'il étoit de la secte de ceux qu'on appelloit *bagnolets*, d'une ville en Provence où ils demeuroient. Quelques écrivains modernes ont bien apperçu le vrai, au point de reconnoître que les fratricelli étoient une branche séparée des franciscains rigides; mais ils sont dans l'erreur, en ce qu'ils les regardent comme n'ayant formé qu'une seule secte, quoique sous un nom différent avec les beguards ou beguins. C'est le sentiment de Limborch dans son *Hist. inq.* lib. I. cap. xix. pag. 69. Mais il paroît avoir été peu instruit du sujet en question; c'est aussi celui de Baluze dans ses *Miscel. lan.* tom. I. p. 195. & dans sa *Vit. pontif. avénienf.* tom. I. p. 509. de Beausobre, dans sa dissertation sur les Adamites, jointe à l'histoire de la guerre des huslites, p. 380. & de Wadding, dans ses *Anal. minor.* tom. V. p. 376. Mais malgré l'autorité des savans, il y a une différence réelle entre les fratricelli & les beguards, non dans leur doctrine mais dans leur discipline & leur manière de vivre.

La principale cause des erreurs qui se sont glissées dans l'histoire des fratricelli, vient de l'ambiguïté de leurs noms. *Fratricellus*, *Fraterculus* ou *Petit frere*, étoient des sobriquets qu'on donnoit dans ce siècle en Italie, à ceux qui, sans être d'aucun ordre religieux, affectoient cependant un air monacal dans leurs habits & leur manière de vivre, & se piquoient d'une certaine dévotion. Voyez Villani, *Istorie Fiorentine*, lib. VIII. c. 84. pag. 423. Imola *in dantem*, pag. 1121. in Muratorii, *Antiq. ital.* tom. I. & comme il y eut dans ce siècle plusieurs personnes de cette espèce qui couroient de lieu en lieu, on leur donna à toutes le nom de *Fratricelli*, quoi qu'elles eussent des opinions & une discipline bien différentes; c'est ainsi que le peuple appella les Cathares, les Vaudois, les Apôtres & autres gens qui avoient inventé de nouvelles opi-

nions de religion ; tandis que les écrivains étrangers ignorant l'application de ce sobriquet, se tourmentent pour savoir qui étoient ces *fratricelli*, qui avoient donné tant de peine aux papes, & se trompoient grossièrement, en croyant, tantôt qu'il s'agissoit des cathares, & tantôt des Vaudois, &c. Mais pour se former une idée juste là-dessus, il faut faire attention que le mot *fraterculus* ou *petit frere*, avoit un sens tout différent, quand il servoit à désigner cette partie aultere des franciscains qui soutenoit la nécessité d'observer rigoureusement la regle de St. François. Ce n'étoit plus alors un sobriquet, mais un nom honorable, que ceux à qui on le donnoit préféroient à tout autre. Le mot *fratricelli* ou *petits freres*, est le même que celui de *freres mineurs*, & chacun sait que les franciscains prirent ce nom par humilité : ils ne s'en donnerent donc pas proprement un nouveau, ils ne firent que traduire en italien l'ancien nom de leur ordre ; car ceux que les Latins appellent *fratres minores*, c'est-à-dire freres mineurs, les Italiens les nomment *fratricelli*. Entre plusieurs preuves de la vérité de cela, nous alléguerons seulement le témoignage de Guillaume de Thoco, in *Actis Sanctor. Martii*, tom. I. cap. ij. §. xvi. *Destruxit*, dit ce biographe, *& tertium pestiferum pravitatis errorem St. Thomas.... cuius sectatores simul & inventores se nominant fraterculos de vita paupere, ut etiam sub hoc humilitatis sophistico nomine simplicium corda seducant...* *Contra quem errorem pestiferum Johannes Papa XXII. mirandam edidit Decretalem.*

Or cette décrétale de Jean XXII. contre les *fratricelli*. à laquelle Thoco donne le nom d'*admirable*, est, sans alléguer d'autres autorités, une preuve suffisante de ce que nous avons dit des *fratricelli*. Dans cette décrétale qui se trouve dans l'*Extravagantia* de Jean XXII. *Corpor. Juris Canonici*, tom. II. part. 1112. édit. de Boehmer, le pape s'exprime

de cette manière : *Nonnulli profana multitudinis viri, qui vulgariter Fratricelli seu Fratres de paupere vita, Bizochi sive Beguini nuncupantur in partibus Italia, in insula Sicilia.... publice mendicare solent.* Le pontife divise ensuite les fratricelli en moines & en tertiaires, ou ce qui est la même chose en fratricelli & en beguins. A l'égard des fratricelli proprement ainsi nommés, voici comment il s'exprime : *Plurimi regulam seu ordinem Fratrum Minorum.... se profiteri ad litteram conservare constringunt, prætendentes se a sancta memoria Cælestino Papa Quinto, prædecessore nostro, hujus status, seu vitæ privilegium habuisse. Quod tamen, etsi ostenderent, non valeret, cum Bonifacius Papa Octavus ex certis causis rationnabilibus omnia ab ipso Cælestino concessa.... viribus penitus evacuaverit.* Le pape décrit ici clairement ces fratricelli, dont Célestin V. fit un ordre particulier, après qu'ils se furent séparés des franciscains, pour observer plus régulièrement la règle de St. François, & dans le passage suivant, il peint avec la même clarté, les Bizochi ou Beguins, qui appelloient leur ordre, le Tiers ordre des pénitens de St. François : *Nonnulli ex ipsis differentes se esse de tertio ordine beati Francisci pœnitentium vocato, prædictum statum & ritum eorum sub velamine talis nominis satagunt palliare.*

158. Outre les deux règles austères dressées par St. François, une pour les frères mineurs, & l'autre pour les pauvres sœurs de Ste Claire, ainsi appelées de Ste Claire leur fondatrice, le fondateur des franciscains en dressa une troisième moins rigoureuse, pour ceux qui, sans quitter totalement le monde & ses biens, vouloient cependant entrer sous certaines restrictions dans l'ordre des franciscains, & jouir des avantages qui lui sont attachés. Cette troisième règle ordonnoit le jeûne, la continence, fixoit certaines heures pour la prière, prescri-

voit des habillemens chétifs, une certaine gravité & autres choses de cette nature, mais sans défendre de se marier, d'amasser des biens, de posséder des emplois civils; & de se mêler des affaires du monde. Tous ceux qui ont écrit l'histoire des franciscains, ont rapporté cette règle, sur-tout Wadding. *Annal. minor.* tom. II. p. 7. Helyot, *Hist. des ordres*, tom. VII. p. 214. Ceux qui faisoient profession de cette troisième règle, on les appelloit les *moines pénitens de J. C.* & quelquefois à cause de la manière dont ils étoient misérablement vêtus, les *freres du sac*, mais plus généralement *tertiaires*. La plupart des ordres religieux dans l'église de Rome, imiterent cette institution de St. François dès qu'ils en eurent vu les utilités; & depuis ce tems-là jusqu'à présent, tous ces ordres ont eu leurs tertiaires.

159. Les tertiaires liés avec l'ordre des fraticelli, parurent environ l'an 1296. dans le marquisat d'Ancone & dans le voisinage; on les appelloit *Bizochi*, comme on le voit par un édit émané contre eux en 1297. de Boniface VIII. & publié par du Boulay, dans son *Hist. acad. Pavif.* tom. III. pag. 541. Jean XXII. en fait mention sous le même nom dans la bulle dont nous avons déjà parlé. A toutes ces autorités, ajoutez celle de du Fresne, qui dans son *Glossarium latin. med. æ.* tom. I. p. 1188. dit que ce nom est tiré de celui de *Bizochus*, qui signifie une *Besace*, telle que celle des mendiants. Il n'est pas douteux que le mot *Bocasotus* ou *Vocasotus*, comme du Boulay l'a écrit dans son *Hist. acad. Pavif.* tom. III. p. 510. n'ait la même origine & la même signification. Jordan s'en sert dans sa chronique, d'où nous tirerons dans la note suivante un passage bien remarquable. Les noms de *beghards* & de *beguins* que l'on donna aux tertiaires en France & en Italie, sont fréquens dans l'histoire ecclésiastique du moyen-âge. Mais en général ce que

les auteurs anciens & modernes nous en disent, est si incertain, & varie si fort, qu'il ne faut pas s'étonner s'il regne plus d'obscurité dans l'histoire des beguards & des beguins, que dans aucune autre de ce tems-là. Je me propose donc de chercher à dissiper ces obscurités, en remontant, autant que la brièveté de ces notes pourra le permettre, à la véritable étymologie de ces noms-là.

Les noms de *beghard* ou *begghard*, de *begutta*, de *begbinus* & de *begbina*, qui ne diffèrent que par la manière dont ils se terminent, signifient tous la même chose. Les Allemands & les Hollandais écrivoient *beghard* & *begutte*, ces terminaisons étant fréquentes dans l'ancienne langue des Germains. Mais les François changèrent ces terminaisons allemandes en terminaisons latines, & de *beghard*, & de *begutte*, firent *begbinus* & *begbina*; & même ces terminaisons latines s'introduisirent ensuite en Allemagne & en Hollande; ce dont on pourroit rendre plusieurs raisons, si c'en étoit ici le lieu. On a donné différentes étymologies de ces noms-là; mais sans m'arrêter à les rapporter toutes, & encore moins à les réfuter, je me bornerai à expliquer la seule véritable. Ces noms viennent certainement de l'ancien mot allemand, *beggen*, *beggeren*, qui signifie demander une chose avec importunité. Or comme personne n'est plus importun en demandant, que les mendiants qui ne vivent que d'aumônes, on les appella *beghards*, dans l'ancienne langue allemande, d'où les Anglois ont manifestement tiré leur mot *beggar*, qui signifie un mendiant. *Begutta* désigne une mendicante; mais dès que la religion chrétienne eut été introduite en Allemagne, on se servit du mot *beggen* ou *beggeren*, dans un sens religieux, pour exprimer l'acte de ceux qui adressoient à Dieu des prières ferventes. Aussi trouvons-nous dans la traduction gothique des quatre Évangiles attribués à Ulphilas, le mot *beggen*, employé

pour désigner l'acte d'une priere ardente. De-là vint, que lors que quelqu'un se distinguoit ainsi par de fréquentes prieres, on l'appelloit *Beghard*, quand il étoit question d'un homme, & *Begutte*, quand il s'agissoit d'une femme ; & en général tous ceux qui avoient un air particulier de dévotion, recevoient les mêmes noms.

Ces remarques nous feront comprendre comment dans le treizieme siecle, il y eut un si grand nombre de ces beghards & de ces beguines qui formerent au de-là de trente sectes entierement différentes dans leurs sentimens, leur discipline & leur maniere de vivre: comme ils étoient tous mendiens ils furent tous appellés de-même, sans s'embarasser de la différence de leurs sentimens qui étoit plus difficile à saisir.

Le mot *Beghard* ayant acquis dans ce siecle, comme nous l'avons dit, une nouvelle signification, par laquelle il désignoit une personne qui prioit plus fréquemment que les autres, on en faisoit une application si générale, qu'on appelloit ainsi les moines, ce qu'il seroit facile de prouver par divers exemples: mais dans la suite il ne désigna plus que ceux qui tenoient le milieu entre les moines & les bourgeois, qui imitoient la maniere de vivre des premiers sans en contracter les obligations. Les tertiaires ou les demi-moines, à quelque ordre qu'ils fussent attachés, portoient le nom de *beghards*, car quoiqu'ils fussent laïques, ils se piquoient cependant de la sainteté monacale. Il en étoit de-même des freres tisserands, de ceux de St. Alexis, des disciples de Gerhard le Grand, en un mot de tous ceux qui affectoient une dévotion singuliere, on leur donnoit aussi ce nom quoiqu'ils gagnassent leur vie par une honnête industrie sans mendier.

Dans leur origine les noms de *Beghards*, de *Begutter*, &c. sont donc honorables plutôt que déshonorans, & c'est dans ce sens qu'on les trouve

dans plusieurs actes des plus respectables de ce siècle, & sur-tout dans le testament de St. Louis. Mais dans la suite cela changea, ils devinrent peu-à-peu des noms de mépris, à cause de l'ignorance, de la superstition, des erreurs & de l'hypocrisie de plusieurs de ceux qui les portèrent, enforte qu'ils ne désignèrent plus que des idiots, des hérétiques ou des hypocrites. Le nom de *Lollard* dont nous aurons occasion de parler dans la suite, a eu le même sort, & est devenu un sobriquet par la mauvaise conduite de ceux à qui on le donnoit.

160. Voyez les *Acta inquis. Tholos.* publiés par Limborch, p. 298, 302, 310, 313. & sur-tout 307, 329, 382, 389. &c. Entre les différens passages des anciens auteurs, qui servent à éclaircir l'histoire des fraticelli & des beguins, je ne citerai que celui-ci qu'on trouve dans le *Chronicon* de Jordan, publié par Muratori, dans ses *Antiq. Ital. medii ævi*, tom. IV. p. 1020. & qui confirme presque tout ce que nous avons dit là-dessus; le voici : *Anno 1294. Petrus de Macerata & Petrus de Forosemproneo Apostata fuerunt ordinis Minorum & heretici. His petentibus eremitice vivere, ut Regulam B. Francisci ad litteram servare possent. Quibus plures Apostata adhaeserunt, qui statum communis damnabant & declarationes Regulae, & vocabant se Fratres S. Francisci, (il auroit dû dire fraticelli) Sæculares; (il veut parler ici des tertiaires, qui étoient associés des fraticelli, sans cependant quitter le monde ou entrer dans quelque couvent,) Sæculares autem vocarunt Bizocios aut Fratricellos vel Bocaforos, (ici Jordan s'est trompé, en disant qu'on appelloit Fratricelli les Sæculares; car on ne donnoit ce premier nom qu'aux vrais moines de St. François, & non aux tertiaires. D'ailleurs, ce qu'il dit est exact, & prouve que les observateurs rigides de la règle des franciscains formoient deux classes; celle des moines & celle des séculiers, & qu'on appelloit*

ceux-ci Bizochi). *Ii dogmatizabant, quod nullus summus Pontifex Regulam B. Francisci declarare potuit. Item, quod Angelus abstulit à Nicolao tertio Papatus auctoritatem.... Et quod ipsi soli sunt in via Dei & vera ecclesia, &c.*

161. Cette division est rapportée, ou supposée par divers auteurs, sur-tout dans les *Acta Inquis. Tholosanae*, p. 303, 310, 312, 313, 319, &c.

162. Dans le dernier siècle, il y a eu en Hollande une grande dispute sur l'origine des *beghards* & des *beguines*. Les *beguines* produisirent des actes & des diplômes très authentiques, par lesquels il parut que déjà dans l'onzième & le douzième siècle il y avoit eu des sociétés de leur ordre établies en Hollande & en Flandres; il est vrai qu'elles ne purent faire voir que trois de ces actes ou diplômes: le premier étoit de l'an 1065, le second de l'an 1129, le troisième de l'an 1151. & ils avoient tous été dressés à Vilvorden, par les *beguines*, alors établies dans ce lieu-là. Voyez Aub. Miræi, *Opera Diplomatico-historica*, tom. II. c. xxvi. p. 948. & tom. III. p. 628. éd. nov. — Erycius Puteanus, *de Begginarum apud Belgas instituto & nomine suffragio*. On trouve ce traité de Puteanus & un autre du même auteur, & sur le même sujet, dans un ouvrage intitulé, *Josephi Godolphi à Ryckel Vita S. Veggæ cum Adnotationibus*, p. 65, 227. Duaci 1631. in-4°. Or quoique nous convenions que ces auteurs se sont trompés, en ne plaçant la première origine des *beguines* que dans le douzième ou le treizième siècle, cependant le petit nombre d'actes que ces religieuses ont produits, prouve évidemment qu'avant ce tems-là, elles étoient peu connues; & il est très probable que le seul couvent de leur ordre qui ait existé avant le treizième siècle, a été celui de Vilvorden dans le Brabant.

163. Tous les *beghards* & *beguines* qui sont restés en Flandres & en Hollande, où leurs couvens

ont entierement changé leur ancienne forme , disent qu'ils tirent leur nom & leur origine de Ste Beggie, duchesse de Brabant, & fille de Pepin, maire du palais du roi d'Austrasie dans le septieme siecle , & par là-même regardent cette princesse comme leur fondatrice , & en quelque façon comme leur déesse tutelaire , & lui rendent tous les honneurs possibles. Voyez Jos. Geld. à Ryckel , in *Vita S. Begga cum Adnot. Duaci & Lovanii Edita* ; ouvrage volumineux , mais plein de fables absurdes. Les ennemis des *beguines* leur donnent une origine toute différente ; ils ne les font venir que de Lambert le Begue, prêtre de Liege, & natif de cette ville, qui vivoit dans le douzieme siecle , & avoit une grande réputation de sainteté. Le savant Pierre Coens a soutenu ce sentiment avec plus de savoir qu'aucun autre auteur, dans sa *Disquisitio historica de origine Begbinarum & Beghinagiorum, in Belgio*. Leod. 1672. in 12.

164. ☞ D'autres historiens disent en 1207.

165. Pour de plus grands détails sur tous ces auteurs, on peut consulter la *Bibliotheca Græca* de Fabricius.

166. La vie de Joachim a été écrite en italien par Grégoire de Lauro, & publiée in-4°. à Naples, en 1660. La premiere édition de ces prophéties parut à Venise en 1527, & fut suivie de plusieurs autres pour satisfaire la curiosité des grands & des petits.

167. ☞ Langton étoit un auteur savant & poli pour son siecle, c'est à lui que nous sommes redevables de la division de la Bible en chapitres ; il composa des commentaires sur tous les livres du V. T. & sur les épîtres de St. Paul.

168. Plusieurs personnes du nom d'Olan vécutrent dans ce siecle, & les auteurs anciens & modernes les ont étrangement confondus. Voyez Jacq. le Beuf, *Mémoires sur l'hist. civil. & ecclef. de Paris*, tom. II. p. 293.

169. Pour ce qui regarde Albert, voyez Echard, *Scriptor. Domin.* tom. I. p. 162. & pour ce qui regarde Thomas d'Aquin, appelé entr'autres l'Ange des scolastiques, voyez *Acta sanctor.* tom. I. Martii, p. 655. & Ant. Tournon, *Vie de St. Thomas*, Paris, 1737 in-4°. Nous avons aussi sur la vie & les écrits de Bonaventure, le patron des Lyonnais en France, de grands détails dans ces deux livres, *Histoire littéraire de la ville de Lyon*, par Colonia, tom. II. p. 30-. & *Histoire de la vie & du culte de St. Bonaventure*, par un religieux cordelier, à Lyon, 1747. in-8°.

170. Antoine Wood a donné de grands détails sur Robert Capito, dans ses *Antiq. Oxon.* tom. I. p. 81, 105.

171. ☞ Il est fort surprenant de voir ici Roger Bacon confondu dans la foule des savans médiocres de ce siècle, puisque ce grand homme dont on a déjà fait remarquer la vaste étendue de génie & de savoir, a été à tous égards fort au-dessus d'Albert & de Bonaventure, deux héros du triumvirat de M. Mosheim.

172. ☞ Hugues de St. Caro ou de St. Cher, fit une savante collection des différentes leçons des manuscrits hébreux, grecs & latins de la Bible. Cet ouvrage intitulé, *Correctorium Biblie*, est en manuscrit dans la bibliothèque de la Sorbonne. N'oublions pas de remarquer que la *Concordance* de cet auteur est la première qui ait été compilée.

173. Nous pouvons voir quel étoit son sentiment sur l'eucharistie, dans son traité intitulé, *Determinatio de S. Canna*, & publié à Londres, par le Dr. Alix, en 1686. Voyez aussi Echardi, *Scriptor. Domin.* tom. I. p. 501. Buluzii, *Vita pontif. Avenionens.* tom. I. p. 4, 576, 577.

174. ☞ Il y avoit 412 évêques, 800 abbés & prieurs, outre les ambassadeurs de presque tous les princes de l'Europe.

175. ☞ Dans l'original il y a à la marge *positivi*, ce qui est manifestement une faute, parce que les *positivi* avoient une maniere d'enseigner, entièrement opposée à celle des scholastiques, & étoient les mêmes que les *bibliſtes*, dont il est parlé dans la section suivante; voyez ci-dessus, ſiecl. XII. part. II. chap. iiij. §. VIII.

176. ☞ Dans l'original à la marge, au lieu de *bibliſte*, qui se trouve dans le texte, M. Mosheim a écrit *ſententiarii*, ce qui, sans doute, est une méprise. Les *ſententiarii* ou disciples de Pierre Lombard, doivent être mis dans la même classe que les théologiens philosophes, dont il est parlé dans la section précédente, & qui étoient entièrement différens des *bibliſtes*, dans leur maniere de penser & d'enseigner. Voyez ci-dessus, ſiecle XII. part. II. ch. iiij. §. VIII.

177. Voyez la fameuse *épître* de Grégoire IX. aux professeurs de l'université de Paris, publiée par du Boulay, *Hiſt. acad. Paris.* tom. III. p. 129. Le pontife conclut par ces mots cette *épître* remarquable : *Mandamus, dit-il, & ſtrictè præcipimus, quatenus ſine ſermento mundana ſcientia, doceatis Theologiam puritatem, non adulterantes verbum Dei Philoſophorum ſipientis . . . ſed contenti terminis a patribus inſtitutis mentes auditorum veſtrorum fructu cæleſtis eloquii ſaginetis, ut hauriant a fontibus ſalvatoris.*

178. ☞ C'étoit Joſeph & non Veccus qui étoit patriarche de Conſtantinople quand ce traité fut conclu. Le premier s'étoit engagé par un ſerment ſolemnel de ne jamais conſentir à aucune reconciliation entre les églises grecque & latine; ce qui fit que lorsque l'empereur envoya ſes ambassadeurs à Lyon, il lui propoſa cette alternative, ou de renoncer à ſa dignité patriarchale, au cas que l'on vint à bout de faire un accommodement, ou de la conſerver, ſi on échouoit dans ce projet, en lui ordon-

nant en même tems de se retirer dans un couvent, jusqu'à ce que la question fût décidée. Les ambassadeurs réussirent, la paix se fit, Joseph fut déposé & Veccus élu à sa place ; & c'est alors seulement que celui-ci ratifia le traité , en consentant à l'humiliante condition de la suprématie du pape.

179. Le livre de ce célèbre auteur a été publié par Allix , *Præf. ad F. Jobannis determinat. de Sacramento altaris*, publiée à Londres in-8°. en 1686. Voyez Baluzii, *vita pontif. Avenion.* tom. I. p. 576. Dacherii, *Spicilg. veter. scriptor.* tom. III. p. 58. Echardi, *Scriptor. Domini.* tom. I. p. 561.

180. Il est assez vraisemblable que ces especes de pantomymes ou farces sacrées, ridicules, venoient originairement des moines mendiants.

181. Les expressions de M. Mosheim, quelque fortes qu'elles soient, ne rendent que foiblement l'impiété des images qu'employèrent les défenseurs du dogme de la transubstantiation, pour l'accommoder en quelque maniere à la portée du peuple, & le lui rendre sensible. Nous étonnerons-nous que les payens aient métamorphosé leur Jupiter en taureau, en cygne, &c. lorsque nous voyons les chefs de l'église transformer le Fils de Dieu en un morceau de pain ; transformation si humiliante pour son objet & si inutile en elle-même, qu'on ne conçoit pas qu'elle ait pu tomber dans l'esprit humain, ni que les papes aient pu compter assez sur la crédulité des peuples, pour ne pas craindre de commettre leur autorité en soutenant cette doctrine ?

182. Cette femme fanatique déclara que toutes les fois qu'elle prioit Dieu ou les saints, elle voyoit la lune pleine, mais qui avoit un petit défaut ou une petite brèche ; & qu'après avoir long-tems médité sur le sens de cette vision, le S. Esprit lui découvrit intérieurement que la lune désignoit l'église, & le défaut ou la brèche qui y étoit, le manque d'une fête annuelle, à l'honneur du saint sacrement.

183. ☞ Les écrivains catholiques romains n'ont jamais produit ces preuves certaines, à moins qu'on ne veuille mettre dans ce rang le témoignage d'un homme âgé de 107 ans accomplis, qui ayant été amené devant Boniface VIII. déclara que son pere qui avoit été un simple laboureur, avoit assisté cent ans auparavant à la célébration d'un jubilé. Voyez Fleury, *Hist. ecclésiast.* vers la fin du douzième siècle. Il est impossible de comprendre comment, si Boniface n'a pas été le premier instituteur du jubilé, il n'en est resté aucune trace, & n'en est fait aucune mention avant l'an 1300, ni dans les actes des conciles, ni dans l'histoire, ni dans les écrits des savans. Cette considération & d'autres également évidentes, ont persuadé à plusieurs écrivains catholiques romains, qu'en effet ce fut bien Boniface qui institua le premier l'année jubilaire; mais que pour l'accréditer davantage, il la supposa d'une beaucoup plus ancienne date. Voyez Ghilin. & Victorelli. *apud Bonanni, Numism. Pontif. Rom.* tom. I. p. 22. 23.

184. C'est ainsi que cela est rapporté par Jacques Cajetan, cardinal de S. George, & neveu de Boniface, dans sa *Relatio de Centesimo seu Jubileo anno*, publiée dans sa *Magna Bibliotheca vet. Patrum*, tom. VI. p. 426. 440. & dans la *Bibliotheca magna Patrum*, tom. XXV. pag. 267; & on n'a aucune raison de croire qu'il y ait de l'erreur ou de la fausseté dans ce récit, ni que dans cette occasion Boniface ait joué par avarice le rôle d'un imposteur.

☞ N.B. Il est bien surprenant de voir M. Mosheim décider ainsi de la bonne foi de Boniface, & de la relation de son neveu, puisqu'on connoît assez le caractère ambitieux & mauvais du premier, & le peu de foi qu'on doit ajouter à la relation du second, qui est une piece aussi fabuleuse & aussi ridicule qu'on puisse imaginer. Voyez M. Chais, *Lettres sur les jubilé*, tom. I. p. 53.

185. Les différens auteurs qui ont parlé de l'ins-

titution du jubilé, ont été indiqués par Jo. Albert Fabricius, dans sa *Bibliogr. antiquar.* p. 316. Ajoutez sur-tout à ces auteurs M. Charles Chais, ministre François à la Haye, dont les *Lettres sur les jubils & les indulgences* ont été publiées dans cette ville, en 3 vol. in-8°. en 1751; ouvrage excellent, & le plus satisfaisant de tous sur cette matière.

186. Partie de la France qui comprenoit autrefois la Savoye, le Dauphiné, la Provence & le Languedoc.

187.  Au lieu de Rainier, d'autres historiens parlent d'un Raoul ou d'un Ralph, comme étant l'associé de Pierre de Castelnau. Voyez Fleury, *Hist. ecclésiast.* liv. LXXVI. §. xij.

188. La plupart des écrivains catholiques regardent Pierre de Castelnau, comme le premier inquisiteur : on verra dans la suite dans quel sens on peut le dire ; pour ce qui regarde ce légat, voyez *Acta sanctor.* tom. I. Martii, p. 411.

189.  Ces missionnaires que l'on envoyoit en France pour extirper l'hérésie & les inquisiteurs qui leur succéderent, s'engageoient par serment à chercher les hérétiques non-seulement dans les villes, dans les maisons & dans les celliers, &c. mais aussi dans les bois, dans les grottes & à la campagne, &c. par-tout où ils pouvoient se cacher.

190. Ce que nous venons de dire de l'origine de l'inquisition, quoique fondé sur les témoignages & les actes les plus authentiques, est cependant fort différent de ce qu'on trouve là-dessus dans la plupart des auteurs. Quelques-uns prétendent que le tribunal de l'inquisition fut l'ouvrage de St. Dominique, & érigé par lui à Toulouse, & qu'il fut le premier inquisiteur; qu'à la vérité on ne fait pas précisément l'année de cette institution, mais qu'il est certain qu'elle fut solennellement confirmée par Innocent III. dans le concile de Latran, en 1215. Voyez Jo. Albert Fabricius, dans sa *Lux Evangelis*

toti orbi exorients, p. 569. Philip. Limborch, *Historia inquisit.* lib. I. c. x. pag. 39. & les autres écrivains dont parle Fabricius. Je ne dirai pas que ces auteurs avancent tout ceci sans autorité ; mais je ne craindrai pas d'affirmer que celles sur lesquelles ils se sont appuyés, ne méritent pas toute la créance possible. Limborch, par exemple, dont l'*Histoire de l'inquisition* est regardée comme un excellent ouvrage que les écrivains modernes suivent généralement, quelque exact & fidele qu'il fût d'ailleurs, étoit très-peu instruit de l'histoire ecclésiastique du moyen-âge; il n'a pas consulté les originaux, mais seulement les secondes sources, & s'est souvent trompé. Ce qu'il dit sur l'origine de l'inquisition est certainement contraire à la vérité, & ce qu'en disent plusieurs autres historiens ne l'est guere moins, sur-tout à l'égard des particularités dont j'ai parlé au commencement de cette note. Plusieurs dominicains, qui de nos jours ont présidé au tribunal de l'inquisition, & ont extrêmement vanté cette institution, nient cependant que Dominique en ait été l'inventeur & le premier inquisiteur, & même qu'il ait jamais été inquisiteur, ajoutant que ce tribunal ne fut pas seulement érigé pendant sa vie. Au reste, pour ce qui est de la question, savoir, si Dominique a été réellement inquisiteur, ou non, elle dépend du sens dans lequel on prend le terme d'inquisiteur. Dans son origine, ce terme désignoit une personne qui avoit reçu du pape la commission expresse de chasser, d'extirper les hérétiques, mais sans aucun droit de juger. Bientôt après il eut un sens plus particulier, il désigna une personne établie par le pape, pour procéder juridiquement contre les hérétiques & tous ceux qui étoient suspects d'hérésies, & livrer au bras séculier ceux qui étoient obstinés. Dans ce dernier sens, Dominique ne fut pas un inquisiteur, puisqu'on fait assez, qu'avant le pontificat de Grégoire IX. il n'y

en

en eut point de pareil ; mais il le fut , dans le premier sens.

191. Les actes publiés par les bénédictins, dans leur *Histoire générale de Languedoc*, tom. III. p. 371. prouvent l'extrême simplicité de la manière de procéder de l'inquisition dans son origine.

192. On peut voir l'édit de l'empereur Frédéric, relativement aux inquisiteurs dans Limborch, *Hist. de l'inquisition*, dans les épîtres de Pierre des Vignes, & dans Brovius Raynaldus, &c. L'édit de St. Louis en leur faveur est généralement connu sous le titre de *Capientes*, c'est ainsi que les juristes François le nomment, parce qu'il commence par ce mot ; il fut publié en 1229. comme les bénédictins l'ont fait voir clairement dans leur *Hist. du Languedoc*, tom. III. p. 378, 575. Il se trouve aussi dans Catellius, *Histor. comit. Tholosanor.* p. 340. & dans plusieurs autres auteurs. Cet édit est aussi inhumain que celui de Frédéric II. car la sainteté du bon roi Louis consistoit principalement dans son extrême aversion pour les hérétiques, contre lesquels il aimoit mieux employer les roues & les gibets que les raisonnemens. Voyez du Fresne, *Vita Ludovici à Joinvillio scripta*, p. 11, 39.

193. La vie de ce célèbre & furieux inquisiteur a été composée sur les actes les plus authentiques & divers manuscrits précieux, par Jean Herman Schminkius. Voyez Wadding. *Annal. minor.* tom. II. p. 151, 355. & Richard, *Scriptor. Domin.* tom. I. p. 487.

194. L'abbé Fleury reconnoît l'extrême barbarie de cet inquisiteur, qui sous prétexte d'hérésie, non-seulement condamna au feu un nombre prodigieux de gentilshommes, de clercs, de moines & de laïques de tout ordre, mais encore les fit mourir sans appel le jour même qu'ils furent accusés.

195. Le terme d'*Albigeois* se prend en deux sens,
Tome III. II h

un général, & l'autre particulier : dans le premier il désigne tous les hérétiques de quelque nature qu'ils fussent, qui demeuroient alors dans la Gaule Narbonnoise, c'est-à-dire dans les provinces méridionales de France. C'est ce qui paroît par le passage suivant de Petrus Sarnensis, qui dans la dédicace de son histoire des Albigeois à Innocent III. s'exprime de cette manière : *Tolosani & aliarum civitatum, & Castrorum Hæretici, & defensores eorum generaliter Albigenfes vocantur*. Le même auteur divise ensuite les Albigeois en plusieurs sectes, (cap. ij. p. 3. & 8.) entre lesquelles il regarde celle des Vaudois comme moins dangereuse. *Mali erant Waldenses, sed comparatione aliorum hæreticorum longè Minus perversi*. Mais ce n'étoit pas à cause de la ville d'*Albigia* ou d'*Albi*, que l'on comprenoit les hérétiques François sous le nom général d'*Albigenfes*, mais parce que la plus grande partie de la Gaule Narbonnoise étoit appelée *Albigensium*, comme les bénédictins l'ont clairement fait voir dans leur *Hist. génér. du Languedoc*, tom. III. not. xij. pag. 552. Le terme *Albigenfes* dans son sens particulier désignoit ces hérétiques qui penchoient vers le manichéisme, & que l'on appelloit autrement *cathares*, *publicains* ou *paulicieux* & *bulgares*. C'est ce qui paroît évidemment par plusieurs autorités incontestables, & sur-tout par le *Codex inquis. Tolosan.* publié par Limborch, dans son *Hist. de l'inquis.* & dans lequel les Albigeois sont soigneusement distingués des autres sectaires qui firent du bruit dans ce siècle.

196. Ce fut en conséquence de ce traité dressé à Meaux, & ensuite ratifié à Paris en présence de Louis, que fut fondée l'université de Toulouse, Raymond s'étant engagé par ce traité à payer quatre mille marcs d'argent pour l'entretien, pendant dix ans, de deux professeurs en théologie, de deux en droit canon, de deux en grammaire, & de six dans

les arts liberaux. Remarquons aussi que ce que M. Mosheim dit de la cession que Raymond fit de ses terres, n'est ni assez clair, ni assez exact : ces terres ne devoient être transportées qu'après la mort, au frere de Louis IX. qui par le traité devoit épouser la sœur de Raymond. Voyez Fleury, *Hist. eccles.* liv. LXXIX. §. 50.

197. Plusieurs auteurs anciens & modernes ont fait l'histoire de cette croisade contre les comtes de Toulouse & leurs alliés, & contre les hérétiques qu'ils soutenoient ; mais aucun de ceux que j'ai consultés là-dessus, n'a eu l'impartialité nécessaire à tout bon historien. Les protestans entre lesquels Basnage mérite un rang distingué, sont trop favorables à Raymond & aux Albigeois ; & les catholiques le sont encore plus au parti opposé. De ces derniers, les plus modernes sont, Benoit, moine bénédictin, auteur de l'*Histoire des Albigeois, des Vandois & des Barbetais*, publiée à Paris, en 1691. en deux volumes, in-12. — Jean Bapt. l'Anglois, jésuite qui a composé l'*Histoire des croisades contre les Albigeois*, publiée in-12. à Rouen. en 1703. auxquels nous devons ajouter Jo. Jac. Percini, *Monumenta conventus Tolosani ordinis FF. pradicator. in quibus, historia hujus conventus, distribuitur, & refertur totius Albigenisim, facti narratio*, Tolosæ, 1693. in-fol. Ces auteurs se montrent fort partiaux contre les Raymonds & les Albigeois, tandis qu'ils déguisent adroitement la barbarie de Simon de Montfort, & les vues ambitieuses des rois de France, qui cherchoient à étendre leurs États en entrant dans ces guerres. La relation la plus ample & la plus exacte que nous ayons de cette expédition contre les hérétiques, est celle qu'ont donnée les savans bénédictins, Claude le Vic, & Joseph Vaissete, dans leur *Hist. gener. de Languedoc*. Paris, 1730. tom. III. dans laquelle cependant, il y a quelques omissions qui rendent défectueux cet ouvrage d'ailleurs estimable.

198. Ce que nous disons ici de ces fanatiques , est tiré en grande partie des actes les plus authentiques qui ayent jamais été publiés , des décrets des synodes & des conciles tenus en France & en Allemagne, des diplômes des papes , des sentences des inquisiteurs & d'autres sources où j'ai pu puiser. J'ai aussi des extraits de certains livres de ces enthousiastes, & sur-tout de celui qui traitoit des *Neufrochers spirituels*, que les freres du Franc Esprit estimoient beaucoup, & qu'ils regardoient comme un trésor de science & de sagesse. Mais comme je ne peux pas mettre ici ces pieces sous les yeux du lecteur, je le renvoye au long édit émané contre les freres du Franc Esprit de Henri I. archevêque de Cologne, & publié dans les *Statuta Colonienfis*, A. 1554. p. 58. cet édit est à tous égards conforme à ceux qui furent publiés dans de semblables occasions à Mayence, à Aschaffenburg, à Paderborn, à Beziers, à Treves & ailleurs.

199. Plusieurs auteurs ont écrit sur les Turlupins, mais aucun n'a été assez exact. Voyez Beaufobre, *Dissertation sur les Adamites*, part. II. p. 384. dans laquelle ce savant auteur est tombé dans plusieurs erreurs comme il lui arrive ordinairement, quand il traite des sujets de cette nature. Je ne connois pas l'origine du mot *Turlupin*, mais je suis en état de démontrer par les actes les plus authentiques, que ceux qu'on appelloit de ce nom, & qui furent brûlés à Paris, & dans d'autres endroits de la France, n'étoient que les freres du franc-esprit, condamnés par les papes & par divers conciles.

200. De-là vient qu'on les appelloit en allemand, *Schweestriones*, comme il paroît par les décrets de divers conciles.

201. Il ne sera pas inutile de donner ici quelques sentences, fidelement traduites de plusieurs livres des plus secrets de ces hérétiques. Les suivan-

tes suffiront pour donner une idée complete de leur impiété.

„ Tout homme de bien, & qui a de la piété est le
„ fils unique de Dieu engendré de toute éternité :
car ces hérétiques soutenoient que ce que l'Ecriture
Sainte nous dit des trois personnes en un seul Dieu,
ne doit pas être entendu littéralement, mais selon
les principes de leur mysticisme.

Toutes les choses créées sont des non-êtres ou
des riens : je ne dis pas qu'elles soient petites &
minimes, mais absolument des riens.

Il y a dans l'ame de l'homme quelque chose qui
n'est ni créé, ni susceptible de création, qui est la
raisonnabilité, ou le pouvoir de raisonner.

Dieu n'est ni bon, ni meilleur, ni très-bon : qui-
conque l'appelle *tout bon*, est aussi insensé que ce-
lui qui appelle *noir* un objet qu'il fait être blanc.

Dieu engendre toujours son fils unique, le même
qu'il a engendré de toute éternité. Car il agit constan-
tement d'une manière uniforme & unique, & par
conséquent il engendre son fils sans aucune divi-
sion. Ce que l'Ecriture Sainte dit de J. C. peut se
dire de tout homme de bien & divin : & toute per-
sonne dont la piété est sincère a une égale part aux
qualités divines.

A ces sentences qui sont horreur, nous pouvons
ajouter celles-ci, dans lesquelles Jean, évêque de
Strasbourg, qui les rapporte dans un édit publié
contre les frères du Franc Esprit ou les beguards, en
1317. le dimanche avant la fête de l'Assomption de
la Vierge, dévoile l'impiété des dogmes de cette
secte : *Deus, disent ces hérétiques, est formaliter
omne quod est. Quilibet homo perfectus est Christus
per naturam. Homo perfectus est liber in totum,
nec tenetur ad servandum precepta ecclesie data à
Deo. Multa sunt poetica in evangelio, que non sunt
vera, & homines credere magis debent conceptibus ex
anima sua Deo juncta profectis, quam evangelio, &c.*

202. Quelques auteurs qui se sont attachés à défendre ces hérétiques, dans l'idée que tous ceux qui dans le moyen-âge, se séparèrent de la communion de Rome, étoient de grands saints, soupçonnent les inquisiteurs d'avoir sans raison attribué ces doctrines impies aux frères du Franc Esprit, dans la vue de les rendre odieux ; mais ce soupçon est tout-à-fait mal fondé , & ce que nous en avons dit dans le texte est très conforme à la vérité. Les inquisiteurs ont fait moins de tort dans leurs accusations à ces frères qu'on ne seroit tenté de le croire ; ils reconnoissoient que les beghards , quoiqu'ils eussent secoué toute honte, ne violoient cependant pas, en général, les devoirs de la chasteté. A la vérité , ils croyoient que cette grande insensibilité , qu'ils témoignoit pour les femmes , étoit un don du démon ; car ils soutenoient , comme de Nieder , *Formicar*, lib. III. cap. v. p. 346. qu'il étoit au pouvoir de ce malin esprit de rendre les hommes insensibles à toute impression de la part des femmes , & qu'il opéroit ce miracle en faveur de ses adhérens , pour les faire paroître plus saints que les autres hommes. *Credo*, dit Nieder , qui étoit dominicain & inquisiteur, *quosdam ex eis demonis opere affectos fuisse, ne moverentur ad naturales actus incontinentia.... Facillimum enim est demonibus in-frigidare.*

203. Cette exposition des sentimens de ces hérétiques, est confirmée par le passage suivant, fidèlement traduit du livre des *Neufrochers*, écrit originairement en allemand : „ De plus l'homme divin „ opere & engendre tout ce que la divinité elle- „ même opere & engendre; car en elle il a produit „ les cieux & la terre, & il est le père de la parole „ éternelle; Dieu même ne pourroit rien produire „ sans cet homme divin, qui, par là même est obli- „ gé de conformer sa volonté à celle de Dieu , en- „ sorte que ce qui est agréable à l'un , l'est aussi à

„ l'autre. Si par conséquent Dieu vouloit que je
 „ commisſe un péché, je devrois le vouloir auſſi, &
 „ pas même deſirer le contraire. Telle eſt la véri-
 „ table contrition, & quand même un homme qui
 „ eſt parfaitement & véritablement uni à Dieu, ſe
 „ feroit rendu coupable de mille péchés mortels,
 „ il ne devroit pas ſeulement ſouhaiter de ne pas
 „ s'en être rendu coupable, il devroit ſouhaiter
 „ mille fois la mort, plutôt que de n'avoir pas un
 „ ſeul de ces péchés mortels." De-là, l'accuſation
 des nquiſiteurs contre cette ſecte impie à laquelle
 ils imputoient de ſoutenir, „ que le péché d'un
 „ homme uni à Dieu n'eſt pas un péché, puis-
 „ que Dieu opere en lui, & avec lui tout ce qu'il fait."
 Henri Suſo, moine dominicain, un des plus célèbres
 écrivains myſtiques, compoſa dans le ſiècle ſuivant,
 un livre intitulé les *Neuf's rochers*, que l'on trouve
 dans l'édition de ſes ouvrages publiée par Martene;
 mais ce livre étoit entièrement différent du
 premier, ſi fort eſtimé par les beghards, quoiqu'il
 porte le même titre: ce dernier beaucoup
 plus ancien étoit en vogue en Allemagne, parmi
 les freres du Franc Eſprit, long-tems avant la naiſ-
 ſance de Suſo. Il y a quelque tems qu'il eſt tombé
 entre les mains un ancien manſcrit compoſé en
 Alſac dans le quinzième ſiècle, & qui contient di-
 verſes révélations & viſions de ce tems-là; j'y ai
 trouvé une pièce intitulée, *Declaratio Religioſi cu-
 juſdam ſuper revelatione Carthuſiano cuidam de
 Eccleſia per gladium reformatione. Leodii, A. 1453.
 facta*; & preſque au commencement de cette déclara-
 tion on lit ce paſſage: *Homo quidam devotiſſimus,
 licet Licus, Librum de novem Rupibus conſcripſit
 à Deo ompulſus, ubi multa ad præſens pertinentia
 continentur de Eccleſia renovatione & prævia gra-
 vi perſecutione.* Ces neuf rochers marquoient ſe-
 lon cette ſecte fanatique, les différens degrés par
 leſquels l'homme divin monte juſqu'à Dieu.

204. On ne connoît pas avec certitude le fondateur de cette fameuse secte, ni le lieu de son origine, ni le tems précis, dans lequel elle parut pour la première fois; j'ai actuellement chez moi quatre-vingt-neuf sentences des beghards, vulgairement appellés *Schweftriones*, mais qui se nomment eux-mêmes *freres de la secte du Franc-Esprit*, & de la pauvreté volontaire, avec la réfutation de ces sentences écrites à Worms vers la fin de ce siècle, par un ou quelques-uns des inquisiteurs. La soixante & dix-neuvième de ces sentences s'exprime ainsi :
 „ dire que la vérité est dans la Rhétie, c'est tomber
 „ dans l'hérésie de Donat qui prétendoit que Dieu
 „ étoit en Afrique & non ailleurs." Par-là il paroît évidemment que la Rhétie étoit le lieu où l'église des freres du Franc-Esprit s'étoit fixée & établie, & que de-là elle avoit passé en Allemagne. Je ne suis cependant pas dans l'idée que ce soit dans cette province, qu'elle ait pris naissance, je crois plutôt que ce fut en Italie, d'où ayant été chassée, elle se réfugia dans la Rhétie, & il n'est pas du tout contre la vraisemblance que l'Italie qui avoit vu naître dans son sein tant de sectes religieuses, ait aussi à paroître celle-ci chez elle; nous ferons presque certainement de cet avis si nous faisons attention, que dans une longue lettre de Clément V. à Ranier, évêque de Crémone, publiée par Odor. Raynaldus, *Annal.* tom. XV. A. 1311. n°. 66. pag. 90. le zélé pontife exhorte le prélat à employer toutes les forces pour extirper la secte des freres du Franc-Esprit établie en plusieurs endroits de l'Italie & surtout dans la province de Spolette & aux environs. Voici les termes de la lettre en question : *Nonnullis Italiae partibus, tam Spoletana provincia, quam circumjacentium regionum.*

205. C'est ce qui n'a pas échappé à la connoissance des ennemis des beghards, ou des freres du franc-esprit, & encore moins à celle de l'inquisi-

teurs, qui, dans leur réfutation des 89 sentences dont il est parlé dans la note précédente, s'expriment de cette manière, *Sententia 68: Dicere quod omnis creatura est Deus, hæresis Alexandri (a) est, qui dixit, materiam primam & Deum & hominem, hoc est mentes, esse in substantia, quod postea quidam David de Dinanto sequutus est, qui temporibus nostris de hac hæresi de Francia fugatus est, & pernitus fuisset, si deprehensus fuisset.*

206. *¶* Ce que M. Fleury dit, dans son *Histoire ecclésiastique*, des opinions d'Almaric, est fort différent de ce qu'en dit ici M. Mosheim : selon le premier, Almaric enseignoit „ que tout chrétien „ est obligé de se croire membre de J. C. & que „ sans cette créance, personne ne peut être sauvé ; & ses disciples introduisirent des erreurs encore plus dangereuses, telles que celles-ci : „ que le regne du Pere n'a duré que pendant la dispensation mosaïque ; celui du Fils, seulement pendant „ 1200 ans après être venu sur la terre, & que „ dans le treizième siècle, le S. Esprit avoit commencé le sien, sous lequel tous les sacrements & tout le culte extérieur devoient être abolis ; qu'il „ n'y a point de résurrection à attendre ; que le paradis & l'enfer ne sont que des fables, & plusieurs autres erreurs monstrueuses de cette nature „, que Spanheim (b) croit avoir été faussement imputées à Amalric, afin de rendre sa mémoire odieuse, parce qu'il s'étoit opposé au culte des saints & des images. Voyez Fleury, *Hist. ecclésiast.* liv. LXXVI. §. lix. — M. Mosheim croit qu'Amalric étoit un panthéiste, & plusieurs savans sont dans la même idée. Voyez entr'autres, J. Gerson, *apud Jac. Thomafium*, & Brucker, *Hist. philosoph.* tom. III. p. 688.

(a) C'est Alexandre l'Epicurien, dont parle Plutarque dans son *de superstitione*.

(b) Voyez Spanheim, *Hist. ecclésiast.* sec. XII. p. 1694.

207. Les historiens Milanois, tels que Bernard, Corius, & autres, ont écrit les aventures de cette femme singulière; mais leurs relations sont fort différentes de celles de Muratori, dans ses *Antiq. Ital. medii ævi*, tom. V. p. 91. qu'il a tirées des actes du procès qui fut fait à cette femme. Le même auteur nous apprend, qu'un favant, nommé *Puricelli*, composa l'histoire de Guillelmine & de sa secte.

208. Il fut brûlé vif à Parme, en l'an 1300.

209. J'ai écrit en allemand, une histoire détaillée, en trois livres, de cette fameuse secte, très-peu connue de nos jours, & j'ai encore en main des matériaux fort intéressans à y ajouter. Que cette secte ait subsisté en Allemagne & ailleurs, jusqu'au pontificat de Boniface IX. c'est ce qui paroît clairement par la chronique d'Herman Cornerus, publiée par J. George Eccard, dans son *Corpus historicum medii ævi*, tom. II. p. 906. & par d'autres témoignages authentiques, qu'on pourroit alléguer: en l'an 1402, un homme de cette secte, nommé *William* ou *Wilhelmus*, fut brûlé vif à Lubeck: voyez Cornerus, *loc. cit.* p. 1185. Les Allemands qui avoient accoutumé de donner le nom de *begbards* à tous ceux qui se piquoient d'une piété extraordinaire, & qui, par une pauvreté volontaire, & en mendiant, cherchoient à se faire une grande réputation de sainteté, le donnerent aussi à cette secte des apôtres.

210. Le grand Tamerlan, dont le nom sembloit encore inspirer la terreur, dans le tems qu'il n'existoit plus, étoit attaché à la secte des sonnites, & faisoit profession d'être grand ennemi des schiites: voyez Petit Croix, *Hist. de Timur-Bec*, tom. II. p. 151. tom. III. p. 228. Il est cependant extrêmement incertain quelle étoit la véritable religion de Tamerlan, quoiqu'il professât le mahométisme. Voyez Mosheim, *Hist. eccles. Tartar.* p. 124.

211. Nous en trouvons plusieurs exemples dans l'*Histoire* de Timur-bec, écrite par un Persan, nommé Scherfedinus, tom. II. p. 376. 384. 386. tom. III. p. 243. tom. IV. p. 111. 115. & publiée à Delft en 4 vol. in-8°. en 1723. Voyez aussi Herbelot, *Bibliot. orient.* art. *Timur*, p. 877.

212. Voyez Jac. Phil. Thomassini, *vita Petrarchi*, in Jo. Gerh. Meuschen, *Vita claror. viror.* tom. IV. qui indique dans la préface tous les autres auteurs qui ont écrit la même vie. Pour ce qui est du Dante, plusieurs auteurs en ont parlé, sur-tout son traducteur Beneventus d'Imola, de qui Muratori a beaucoup extrait, dans ses *Antiq. Ital. medii ævi*, tom. I. p. 1036. &c.

213. Rob. Guaguinus écrit une histoire particulière de cet homme fameux, comme nous l'apprenons de Launoi, dans son *Histor. gymnas. Navarr.* tom. IV. opp. part. I. p. 722. voyez aussi p. 296. 297. 330. & Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. IV. p. 282. 307. 341. &c.

214. Paul. Anton. Appianus écrit la défense de cet homme infortuné, qui est insérée dans Domen. Bernini, *Storia di tutte l'heresie*, tom. III. sæc. XIV. cap. iij. p. 210. f. nous en avons aussi une histoire plus détaillée, dans J. Maria Crescimbenus, *Commentari della poesia volgar.* vol. II. part. II. lib. III. cap. xiv.

215. Nous avons encore cette bulle dans le *Corpus juris canon. Extravagant. commun.* lib. I. tit. *De majoritate & obedientia.*

216. Personne n'a donné une histoire plus complète de ce fameux jurisconsulte, le plus grand ennemi que les papes aient jamais eu avant Luther, que les bénédictins, *Histoire génér. de Languedoc*, tom. III. p. 114. 117. &c. Philippe le fit chancelier de France, à cause de sa fermeté contre le pape.

217. Pour de plus grands détails sur les papes François, consultez sur-tout Etienne Baluze, *Vita*

Pontif. Avenion. publiées à Paris en 2 vol. in-4°. en 1693. On peut aussi lire, mais avec beaucoup de précaution, Longueval, *Histoire de l'église Gallicane*, & ses continuateurs. Ce jésuite & ceux qui ont continué son ouvrage, ont déployé beaucoup d'esprit & d'éloquence dans cette histoire; mais pour l'ordinaire ils cachent avec beaucoup d'art les fautes & les vices des papes.

218. On peut s'instruire des particularités de cette vive dispute, par les actes qu'ont publiés Etienne Baluze, dans ses *Vita Pontif. Avenion.* tom. II. p. 512. &c. Edm. Martene, *Thesaur. anecdot.* tom. II. p. 641. &c. Jo. George Herwart, in *Ludovico imperatore defenso contra Bzovium*, *Monachii*, 1618. in-4°. & Christ. Gewold. in *Apologia pro Ludovico Bavaro*, *Iugoslav*, 1618. in-4°. contre le même Bzovius, qui dans ses *Annales* avoit bassement insulté la mémoire de cet empereur. Voyez aussi Wadding, *Annal. minor.* tom. VII. p. 77. 106. &c. Quiconque lira attentivement l'histoire de cette guerre, reconnoitra aisément que Louis de Bavière prit pour son modèle Philippe le Bel, roi de France : celui-ci avoit accusé Boniface d'hérésie, Louis en fit de même à l'égard de Jean XXII. Philippe s'étoit servi de Nogaret & de quelques autres personnes pour accuser le pape; Louis employa Occam & les franciscains dans le même but. L'un & l'autre vouloient qu'on assemblât un concile général, & qu'on déposât les papes qui leur avoient déplu; sans parler de plusieurs autres circonstances qui confirment toujours plus le parallèle.

219.  Toutes les hérésies de ce pape sur la vision béatifique, n'étoient rien en comparaison de l'honteuse erreur de pratique, dont il laissa des preuves scandaleuses dans son coffre après sa mort, dans lequel on trouva la valeur de vingt millions de florins, dont dix-huit étoient en espèces, & les deux autres en vaisselle, en bijoux, en couronnes, en mi-

res, & autres bagatelles de cette espece, qu'il avoit pillées sur le peuple & le bas-clergé pendant son pontificat, par un effet de son avarice fordide. Voyez Fleury, *Hist. eccles.* liv. XCIV. §. XXXIX.

220. Voyez les actes & documens dans Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. IV. p. 463. Wadding, *Annal. minor.* tom. IX. p. 12. & c. Baluze, *Vit. Pontif. Avenion.* tom. I. pag. 442. 998. & c. *Act. sanctor.* tom. I. April. p. 728. J'ai aussi quelques documens qui n'ont jamais été publiés, & qui répandent beaucoup de jour sur cette controverse, quoiqu'ils ne déterminent pas le point en question.

221. On peut voir une relation de cette dispute dans Pierre Dupuy, *Histoire générale du schisme qui a été en l'église depuis l'an 1378. jusqu'en l'an 1428.* qui, comme on nous l'apprend dans la préface, a été compilée des actes qui appartiennent au roi de France, & par-là même est entièrement digne de foi. Il ne faut pas non plus rejeter totalement Maimbourg, *Histoire du grand schisme d'Occident*, quoiqu'en général il soit fort partial. On trouve plusieurs documens instructifs dans Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. IV. & V. & dans Martene, *Tbes. anecdot.* tom. II. p. 1074. Je passe toujours sous silence les auteurs ordinaires qui ont écrit sur ce sujet, comme Alexandre, Raynald, Bzovius, Spondanus & Dupin.

222. Sur les funestes suites de ce schisme, nous avons de grands détails dans l'*Histoire du droit public ecclési.* François, tom. II. p. 166. 193. 202. & c.

223. Un de ses ouvrages, intitulé *Dialogorum libri quatuor*, qui quoiqu'il ne contienne pas toute la doctrine, suffit cependant pour en donner une idée générale, fut publié à Leipfic & à Francfort, in-4°. en 1753.

224. Dans l'original, M. Mosheim dit que de dix-huit articles imputés à Wickleff, neuf furent condamnés comme hérétiques, & quinze com-

me erronnés. Cette contradiction que j'ai pris la liberté de corriger dans le texte, est peut-être une simple méprise de l'auteur qui a confondu les dix-huit hérésies & erreurs, qui sont indiquées & réfutées par Guillaume Wodford, dans une lettre à Arundel, archevêque de Cantorbery, avec les vingt-trois propositions qui avoient été condamnées à Londres par son prédécesseur Courtney, & dont dix furent déclarées hérétiques, & treize erronnées. Voy. la collection intéressante de ces pièces intitulée, *Fasciculus rerum expetendarum & fugiendarum Ortuini Gratii*, publiée d'abord à Cologne par le compilateur lui-même, en 1535. & ensuite à Londres, en 1690. avec un nouveau volume d'anciennes pièces & d'anciens fragmens, par Edouard Brown. La lettre de Wodford se trouve tout au long dans le premier volume de cette collection, pag. 191.

225. On connoit assez l'histoire des marques ou stigmates imprimés sur St. François, comme aussi les lettres des papes qui ordonnent d'y ajouter foi, & que Wadding a rassemblées avec beaucoup de soin dans ses *Annal. minor.* tom. VIII. & IX. Les dominicains s'en moquoient autrefois publiquement, mais à cause des bulles des papes qui leur ont imposé silence, ils n'osent plus en rire qu'en secret, tandis que les franciscains continuent à débiter cette fable avec beaucoup de zèle. Il n'est pas douteux que les cinq playes de J. C. n'aient été marquées sur le corps de St. François; c'est un fait prouvé par des temoins assurés. Mais comme St. François étoit un des plus grands fanatiques qu'on ait jamais vus, il est certain qu'il se fit lui-même ces playes, afin de ressembler à J. C. & de porter toujours sur son corps des marques des souffrances du Sauveur. C'étoit la coutume dans ces tems-là pour ceux qui vouloient être plus grands saints que les autres, de s'imprimer de pareilles marques, afin de

ne jamais perdre le souvenir de la mort de J. C. & de l'avoir au contraire toujours présente à l'esprit. Les paroles de St. Paul, Galat. VI. v. 17. suffisoient pour donner lieu à cet usage dans un siècle ignorant & superstitieux, où l'on étudioit peu l'Écriture Sainte & où on l'entendoit fort peu. On pourroit extraire une longue liste de ces fanatiques stigmatisés des *Acta sanctor.* & d'autres actes de ce siècle & du suivant, & même cette espèce de superstition n'est pas entièrement abolie de nos jours. Quoiqu'il en soit, les franciscains ayant trouvé ces marques sur le corps de leur fondateur après sa mort, en prirent occasion de le faire envisager comme ayant été particulièrement favorisé du ciel, & pour cela supposèrent que J. C. lui avoit miraculeusement transporté ses propres playes.

226. Pour ce qui regarde Albizi & son livre, voyez Wadding, *Annal. minor.* tom. IX. pag. 158. J. H. Fabricii, *Biblioth. lat. medii ævi*, tom. I. pag. 131. Schelhornii, *Amanit. litter.* tom. III. p. 160. Bayle, *Diction.* article, François; & le nouveau *Diction. hist. crit.* tom. I. art. Albizi, p. 217. Erasme Albert a fait plusieurs extraits de ce livre, & les a publiés sous le titre d'*Alcoran des franciscains*, qui a souvent été imprimé en latin, en allemand & en françois, & qui l'a été en 1734. à Amsterdam, en deux volumes, 8°. en françois & en latin, avec de belles planches.

☞ Albizi dans son livre, trouve quarante conformités entre St. François & J. C. Mais un moine Espagnol de l'ordre des observantins en compte jusqu'à quatre mille dans un ouvrage publié à Madrid, en l'an 1651. sous ce titre: *Prodigiosum naturæ & Gratia portentum*; on ne peut rien concevoir de plus ridicule que ce que dit là-dessus cet auteur, qui se nomme Pedro de Alva Astorga. Voyez *Biblioth. des sciences & des beaux-arts.* tom. IV. p. 318.

227. Cette bulle se trouve dans le *Jus canonica cum inter Clementinas*, tit. XI. *De verbor. signif.* tom. II. p. 1095. édit. Boehmeri.

228. Cette bulle est appelée *Sancta Romana*, & on la trouve parmi les *Extravagantes* de Jean XXII. tit. VII. *De religiosis domibus*, tom. II. *Jur. canon.* p. 1112.

229. On peut voir ce mandement dans le *Jus canon.* parmi les *Extravag. communes de verbor. signif.* cap. j. Voyez aussi Wadding, *Annal. minor.* tom. VI. p. 273.

230. Outre plusieurs autres pieces qui servent à éclaircir l'histoire de cette persécution, j'ai un traité intitulé, *Martyrologium spiritualium & fratribus*, qui fut remis au tribunal de l'inquisition à Carcassone, en l'an 1454; il contient les noms de cent & treize personnes des deux sexes, qui depuis l'an 1318 jusqu'au tems d'Innocent VI. furent brûlées en France & en Italie, à cause de leur entêtement pour l'état de pauvreté, recommandé par St. François. Je suis persuadé qu'au moyen de ces actes & des autres, on pourroit compter deux mille martyrs de cette espece. Comparez *Codex inquis. Tolosana*, publié par Limborch, pag. 298. 302. 319. 327.

231. J'ai ajouté cette dernière remarque, parce que j'ai remarqué que quelques écrivains même distingués ont cru que ces deux noms désignoiént deux personnes différentes, au lieu qu'ils ne désignent que la même.

232. Ces constitutions se trouvent dans le *Corp. Jur. Canon.* & dans le *Extravagantes*, Tit. XIV. *de verbor. signif.* cap. ij, iij. p. 1021. Pour ce qui est de la transaction elle-même, il seroit bon de consulter sur-tout l'impartial Alvarus Pelagius, *de Planctu ecclesiæ*, lib. II. c. 60. f. 145. & Wadding. *Annal. minor.* tom. VI. pag. 394. l'un & l'autre blâment Jean Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. IV. p. 191.

233. Cette

233. Cette constitution se trouve comme les deux précédentes parmi les *Extravagantes*, Tit. XIV. de *Verbor. signif.* Wadding, tom. VII. p. 36. combat vigoureusement cette dernière : ce qui est assez singulier dans un homme aussi attaché qu'il a été à la cause des papes.

234. J'ai là-dessus plusieurs pièces qui n'ont jamais été mises au jour.

235. J'ai cet édit & les autres émanés de Charles IV. à cette occasion ; comme aussi les constitutions papales & autres actes qui éclaircissent cette affaire, & méritent certainement de voir le jour. Il est sûr que dans ces édits Charles IV. désigne clairement ceux qu'il appelle *begbards* & *beguines*, comme étant des franciscains tertiaires du parti qui étoit alors en guerre avec le pape. *Il y a*, pour me servir des propres paroles de l'empereur dans son édit donné à Lucques, & qui est daté du 16^e Juin de l'an 1369. „ une secte qui fait profession d'une „ pauvreté hérétique & sacrilège, qui fait vœu de „ ne jamais rien posséder, ni en commun, ni en „ particulier. ” Telle est la pauvreté prescrite par l'institut franciscain que Jean XXII. combattit de toutes ses forces, „ ce qu'ils étendent même jus- „ qu'aux habits, ” car c'est ainsi que pensoient les spirituels & leurs associés.

236. Plusieurs auteurs ont écrit sur la secte, & le nom des *Lollards*, mais aucun n'en a donné une idée juste ; ce que je puis assurer avec d'autant plus de confiance, que j'ai étudié cette matière avec toute l'attention possible, & que j'ai puisé dans les actes les plus authentiques publiés & non publiés, d'amples matériaux dont on pourra former une vraie histoire. La plupart des auteurs Allemands comme aussi des autres pays, soutiennent que les Lollards formoient une secte particulière qui différoit de l'église de Rome en plusieurs points de religion, & que Walther Lollard qui fut brûlé dans ce siècle à

Cologne, étoit leur fondateur ; mais je ne saurois comprendre comment tant de savans ont pû adopter une opinion pareille : il est vrai qu'ils allèguent Trithème comme en étant l'auteur ; mais on ne trouve rien de semblable dans ses écrits ; je vais donc tâcher d'éclaircir cette matière aussi brièvement qu'il sera possible, afin que ceux qui aiment ce qui a rapport à l'histoire ecclésiastique, puissent en avoir une idée nette.

Le terme de *Loblard* ou *Lublard*, ou comme les anciens Germains l'écrivoient *Lollert*, *Lullert*, est composé du vieux mot allemand *Lullen*, *Lollen*, *Lallen*, & de la terminaison connue *bard*, par laquelle finissent plusieurs mots de l'ancienne langue allemande. *Lollen* ou *Lullen*, signifie chanter à voix basse. Les Anglois s'en servent encore dans ce sens, quand ils disent, *lull à sleep*, c'est-à-dire, chanter doucement à quelqu'un pour l'endormir. Voyez Franç. Junii, *Etymologicum Anglicanum*, par Edouard Lye, Oxon. 1743. fol. au mot *Lollard*. Les Flamands, les Suédois & autres peuples s'en servent aussi dans le même sens, comme on peut le voir par les dictionnaires de leur langue. Chez les Allemands, ce mot a souffert quelque changement dans sa signification & sa prononciation, ils disent *Lallen*, qui signifie ne pas prononcer distinctement, ou bégayer. *Lollard* désigne donc un homme qui chante fréquemment ; or de-même que le mot *Beggen* qui, dans son sens général, signifie demander quelque chose avec ardeur, est appliqué dans un sens particulier aux prières religieuses ; ainsi celui de *Lollen* ou *Lullen* qui dans son sens vulgaire ne signifie que chanter, a été pris dans une signification plus resserrée pour chanter un hymne. Ainsi le terme de *Lollard* dénotoit dans le langage vulgaire des anciens Germains, une personne qui chantoit sans cesse des hymnes à l'honneur de Dieu. Hosce-mius, chanoine de Liege, a bien saisi & exprimé la

force de ce mot dans ses *Gesta Pontificum Leodiensium*, lib. I. cap. xxxi. in Jo. Chapeavilli, *Gestis Pontificum Tungrensis & Leodiensis*, tom. II. p. 350. f. „ La même année, 1309, dit-il, quelques „ hypocrites qui couroient le monde appelés *Lollards* ou louant Dieu, séduisirent quelques femmes de qualité dans le Hainault & le Brabant. „ Ceux qui louoient Dieu, le louoient ordinairement en vers: ainsi dans le style latin du moyen-âge, Jouer Dieu, c'étoit chanter à son honneur, & on appelloit *pieux chanteurs* ceux qui se plaisoient dans ces actes d'adoration, & comme les prières & les hymnes sont regardés comme des signes extérieurs de piété envers Dieu, ceux qui vouloient être plus pieux que les autres, & qui par-là même s'occupoient sans cesse à chanter des hymnes, étoient appelés *Lollards*, de sorte que ce mot acquit le même sens que celui de *beghard* qui désigne une personne distinguée par sa piété; car dans tous les actes depuis l'onzième siècle, ces deux termes sont synonymes; ce qu'on pourroit prouver par diverses autorités, & sur-tout par plusieurs passages des écrits de Felix Malleolus contre les *beghards*, & il y a précisément autant d'espèces de *beghards* que de *Lollards*. Ceux que les moines appellent à présent *freres-lais*, étoient autrefois nommés *freres-lollards*, comme l'a fort bien remarqué Barthol. Schobinger. Ad. Joach. Vadianum, de *Collegiis*, *Monasteriisque Germaniae Veter.* lib. I. p. 24. in Goldasti, *Scriptor. rerum Alemanicarum*, tom. III.

Les freres du Franc-Esprit dont j'ai déjà parlé fort au long, sont appelés par quelques-uns *beghards*, & par d'autres *lollards*. Les disciples de Gerhard Groote, ou les *prêtres de la communauté* sont fréquemment nommés *freres lollards*. Le bon homme Walter qui fut brûlé à Cologne, & que plusieurs savans ont pris mal-à-propos pour le fondateur de la secte des *lollards*, est appelé par quelques-uns

beghard, par d'autres *lollard*, & par d'autres *minorites*. Les franciscains tertiaires, remarquables par leurs fréquentes prières, & leurs exercices de piété, portoient souvent le nom de *lollards*. Les freres cellites, ou Alexiens qui avoient une piété exemplaire, n'eurent pas plutôt paru en Flandres vers le commencement de ce siècle, que le peuple leur donna le nom de *lollards* qui étoit alors fort en usage. A la vérité il y avoit une raison particulière pour cela à leur égard, c'est qu'ils chantoient publiquement, & que faisant profession d'enterrer ceux qui mourroient de la peste, ils chantoient des airs funebres en les ensevelissant. Entre les différentes preuves que nous pourrions en alléguer, nous nous contenterons de rapporter les paroles de J. Bapt. Gramaye, auteur fort versé dans l'histoire de son pays, dans son ouvrage intitulé *Antwerpia*, lib. II. cap. vj. p. 16. „ Les Alexiens, dit-il, qui avoient continuellement soin des funeraillles, prirent naissance à Anvers, où quelques pieux laïques formerent une société en l'an 1300. on les appelloit *matemanni* ou *moderatistes*, à cause de leur tempérance & de leur modestie extraordinaires; & *freres cellites*, à cause de leurs cellules. ” C'est ce que prouve encore un autre passage du même auteur dans son ouvrage intitulé *Lovanian*, p. 18. inséré dans la superbe édition *in-folio* des *Antiq. Belgic.* publiée à Louvain en 1708. voici ce passage. „ Les Alexiens qui ne s'occupoient que du soin des funeraillles, commencerent à paroître; c'étoient des laïques qui s'étant entièrement consacrés à des œuvres de charité, furent appelés *lollards* & *matemanni* ou *moderatistes*; leur unique occupation étoit de soigner tant en public qu'en particulier, les malades & ceux qui avoient l'esprit dérangé, & d'ensevelir les morts ”. Cet auteur nous dit qu'il a tiré quelques-unes de ces particularités d'un ancien journal écrit en rimée

flamandes. De-là vient que dans les *Annal. de Hollande* & d'*Utrecht*, dans Ant. Matthæi, *Analect. vet. ævi*, tom. I. pag. 431. nous trouvons les paroles suivantes : *Die lollardtjes dié brochten de dooden by een*, c'est-à-dire, *les lollards qui rapportoient les cadavres*; ce que Matthieu paraphrase de cette manière, „ ceux qui avoient soin des funérailles „ & d'enterrer les morts, & qui formoient là une „ compagnie fixe, étoient des gens de rien, qui paroient toujours sur un ton lugubre, comme s'ils „ avoient accompagné quelque mort en se lamentant „; ce qui fit qu'on appella à Utrecht, la rue, où la plupart de ces gens demeuroient la *rue des lollers*, (*loller-street*.) La même cause qui rendit le nom de *bughard* odieux, produisit le même effet à l'égard de celui de *lollard*. Parmi ceux qui le portèrent & qui se piquoient d'une piété extraordinaire, il se trouva des hypocrites qui nourrissoient des erreurs monstrueuses & des vices abominables sous l'apparence de la sainteté. Mais ce fut principalement après que les Alexiens & les cellites eurent paru, que le nom de *lollard* fut ainsi dégradé, parce, que les prêtres & les moines ennemis jurés de ces gens-là, cherchèrent à les noircir dans l'esprit du peuple & à les faire passer pour des hérétiques, livrés d'ailleurs à toutes sortes de mauvais penchans; ce qui fit que peu-à-peu toute personne qui cachoit quelque hérésie ou quelque crime sous le masque de la piété, étoit appelée *lollard*. De sorte que ce nom n'étoit pas un nom de secte, mais un nom commun à tous ceux sans aucune exception, chez qui on supposoit des erreurs & des dispositions telles que celles dont nous venons de parler, voilées sous le manteau de la piété & de la sagesse.

237. Outre plusieurs autres auteurs qu'il n'est pas nécessaire de citer ici, voyez Egid. Gellenius, de *admiranda sacra & civili magnitudine urbis Colonia*, lib. III. *Syntagma*. LL. p. 534, 598, 603, J.

Bapt. Gramaye, *in antiquit. Belgic.* Ant. Sanderus, *in Brabantia & Flandria illustratis*, Aub. Miræus, *in operibus diplomatico-historicis*, & d'autres écrivains de cette période dans plusieurs endroits de leurs ouvrages. Je pourrois ajouter que plusieurs d'entr'eux ont appelé *Nollvruder de Nollen*, ancien mot allemand, ceux qu'on nommoit *Lollards*.

238. Le savant & laborieux Wadding a donné au public une édition fort exacte des ouvrages de Scot, à Lyon, en 1639. en douze volumes *in-fol.* Comparez Wood, *Antiq. Oxon.* tom. I. pag. 86. *f.* mais sur-tout Wadding, *Annal. minor.* tom. VI. p. 40, 107. Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. IV. p. 70.

239. Voyez Boulay, *Hist. acad. Paris.* tom. IV. *passim*. En l'an 1340. plusieurs opinions des scholastiques sur la Trinité, & quelques autres points furent condamnés. En 1347. M. Jo. de Mercuria & Nich. de Ultricurja, furent obligés d'abjurer leurs erreurs, pag. 298, 308. en 1348. un Simon fut convaincu d'erreurs abominables, p. 322. il en arriva autant en 1354. à Guidon, moine augustin, p. 329. en 1362. à un Louis, pag. 374. à Jo. de Calore, pag. 377. en 1365. à Dion Soullechat, p. 382. Oxford eut aussi sa part à des événemens de cette nature. Voyez Ant. Wood, *Antiq. Oxon.* tom. I. pag. 153. 183. *f.*

240. Joh. Ruysbrocius s'emporta vivement contre eux, comme il paroît par son ouvrage publié par Laur. Surius, p. 50, 178. comme aussi par son traité, *de vera contemplatione*, cap. xviii. p. 608.

241. Il n'y a rien là de surprenant, & encore moins dont nous devons douter, car c'est une règle établie chez tous les peuples d'orient, chrétiens, mahométans ou payens, qui soutiennent la nécessité de séparer l'ame du corps, pour avoir communion avec Dieu, ce qui est exactement la même chose, que ce que les Latins appellent la *vie contemplative & mystique*, qu'il faut chaque jour avoir les yeux

fixés pendant quelques heures sur quelque objet particulier , & que quiconque se conformera à ce précepte, tombera sûrement dans une extase, dans laquelle étant uni avec Dieu il verra des choses étonnantes, & goûtera des joies ineffables. Il est facile de comprendre que des gens qui restent long-tems dans cette posture forcée, croient voir des choses qu'aucun homme dans son bon sens ne peut ni voir, ni comprendre, & cela d'autant plus que pendant tout ce tems-là, il ne faut faire aucun usage de sa raison. Voyez ce que Kempfer dit des moines & des mystiques Siamois, dans son *Histoire du Japon*, tom. I. p. 30. & ce que dit Bernier de ceux de l'Inde, dans ses *Voyages*, tom. II. p. 127. Au reste cette totale suspension de la raison & de la réflexion pendant la contemplation, n'est pas particulière aux quietistes orientaux. Les mystiques Latins recommandent la même chose, d'où nous pouvons sûrement conclure que les visions dont les uns & les autres se vantent, ne sont que des fables. Mais ce n'est pas ici le lieu de nous étendre davantage là-dessus.

242. ☞ Les massaliens, ainsi appelés d'un mot hébreu, qui comme le mot grec *euchiste*, désigne une personne qui prie, formerent une secte dans le quatrième siècle, sous le regne de Constance. Leurs opinions avoient beaucoup de rapport avec celles des quietistes.

243. Voyez Cantacuzene *Historia*, lib. II. cap. xxxix. p. 263. & Greg. Pontanus. Nicephore Gregoras, *Historia Byzantina*, lib. XI. cap. x. p. 277. & en plusieurs autres endroits ; mais ces deux auteurs ne sont pas d'accord sur plusieurs choses. Il y a beaucoup de matériaux relatifs à cette controverse, qui n'ont pas encore été publiés, (voyez Montfaucon, *Biblioth. Coisliniana*, p. 150. 174. 404.) & nous n'avons jamais eu jusques ici une histoire exacte de ce qui s'est passé à cette occasion. Consul-

tez cependant là-dessus Leon Allatius, *de perpetua consensione orient. & occident. ecclesia*, lib. II. cap. xxij. p. 824. Canisii, *Lectio. antiqua*, tom. IV. p. 361. Denys Petau, *Dogmat. theol.* tom. I. lib. I. cap. xij. pag. 76. Etienne d'Altimura, *Panoplia contra schisma græcor.* p. 381. &c.

244. Cet édit subsiste toujours dans le *Corpus juris canon. inter Clementinas*, lib. V. tit. iij. *De hæreticis*, cap. iij. p. 1088.

245. C'est pour cela que dans les actes allemands de ce siècle nous trouvons souvent les béguines distinguées en deux classes, celle des *droites* & des *approuvées*, & celle des *sublimes* ou du *franc-esprit* : les premières faisoient profession de la religion reçue; les secondes donnoient dans les sentimens des mystiques qui les avoient gâtées.

246. ☞ Par les begghards, M. Mosheim entend ici particulièrement les freres du franc-esprit, qui sont souvent appelés de ce nom.

247. Jo. Trithemii, *Annal. Hirsaug.* tom. II. p. 355. Schaten, *Annal. Paderborn.* tom. II. p. 250. C'est ce fameux Walter que plusieurs écrivains d'histoire ecclésiastique ont pris pour le fondateur de la secte des lollards, & un grand martyr de leur cause; ce qu'ils concluent sur-tout de ces paroles de Tritheme : *Mais ce même Walter Lobareus*, (c'est ainsi que porte mon exemplaire, quoique je crois qu'il doive y avoir *Lollbardus*, vû principalement que selon l'usage de son tems, Tritheme employe souvent ce mot en parlant des sectes dont les sentimens étoient différens de ceux de l'église,) *natif de Hollande, étoit peu versé dans la langue latine.* Je dis que de ce passage abrégé les savans ont conclu que le surnom de Walter étoit *Lollard*, & qu'il l'avoit donné à la secte, dont il étoit le fondateur. Mais il est évident, non-seulement par ce passage, mais encore par d'autres de Tritheme, que le nom de *Lollard* n'étoit pas un surnom, mais un nom de

mépris, donné à tous les hérétiques qui cachotent le poison de l'erreur sous l'apparence de la piété. Tritheme, en parlant du même Walter, dans un passage qui est un peu avant celui que nous avons cité, l'appelle le *chef des fraticelli* ou *minorites*; mais le terme de *minorites* avoit beaucoup d'étendue, il embrassoit un grand nombre de sectes. Ce Walter embrassa les sentimens des mystiques, & fut le principal docteur des freres du franc-esprit, qui habitoient les bords du Rhône.

248. Cette nouvelle ordonnance de Jean XXII. n'a jamais été publiée en entier; elle commençoit par ces paroles, *In agro Dominico*, & elle avoit pour titre, *Contra singularia, dubia, suspecta & temeraria, qua Beghardi & Beghina predicant, & observant*. Herm. Cœrnerus nous en a donné un abrégé, in *Chronico, in Eccardi corpore Histor. mediæ ævi*, tom. II. p. 1035. 1036. Paul Lange en fait aussi mention dans le *Chronicon Citiæense, in Jo. Pistorii Scriptor. rerum German.* tom. I. p. 1206.

249. J'ai rassemblé un grand nombre de particularités sur cette longue persécution; mais celui qui en a fourni le plus, si nous y comprenons sur-tout ce qu'il a dit de la persécution de Bâle & de Mulbergius, l'ennemi le plus acharné des béguines, c'est Christian Wurstisen ou Urtisius, dans son *Chronicon Basiliense*, écrit en allemand, lib. IV. cap. ix. p. ccj. publié in-fol. à Bâle, en 1580. J'ai actuellement chez moi, & on les trouve dans plusieurs bibliothèques, les traités manuscrits de ce célèbre Mulbergius, écrits contre les béguines dans le siècle suivant.

250. Voyez Baluze, *Pontif. Avenion.* tom. I. p. 485. Ant. Matthæi, *Analect. vet. ævi*, tom. I. p. 51. Nous trouvons dans la *Chronique* hollandoise le passage suivant, qui donne peu de lumière sur la secte en question: A. 1374. *Gingen de d'Anfers, & alors en latin, Gens impacata cadit, cruciata salvas.*

Les convulsionnaires ou prophètes François que nous avons vus de nos jours se donner des mouvemens si violens & si variés , ressembloient beaucoup à ces freres & à ces sœurs qui dansoient.

251. Voyez les actes joints à l'*Histoire de la condamnation des templiers*, par Puteanus, & les autres ouvrages de cet auteur sur l'histoire de France, publiés in-4°. à Paris en 1654 : on en a fait une autre édition in-8°. à Paris, en 1654 ; & une autre à Bruxelles, en 1713, en 2 vol. in-8°. ; la quatrième & la meilleure est celle de Bruxelles, qui parut en 1751, avec un grand nombre de preuves ajoutées, qui font voir bien clairement tout le tort qui arriva aux templiers. Voyez aussi Nicolai Gurtleri, *Historia templariorum*, Amstelod. 1703. in-8°. On fera fort bien de consulter, si on peut, Baluze, *Vit. Pontific. Avenion. tom. I. p. 8. 11. 12.* &c. Gerh. Dubois, *Histor. eccles. Paris.* tom. II. p. 540. La principale cause de la haine implacable de Philippe le Bel pour les templiers, vint de ce que ceux-ci prirent le parti de Boniface VIII. contre lui, & qu'ils lui fournirent de l'argent pour lui faire la guerre ; offense que le monarque François ne put jamais pardonner.

252. Cette circonstance a été communiquée à l'auteur par une lettre de M. Theophile Sigisfred Bayer, un des hommes les plus versés qu'il y ait jamais eu dans l'histoire & les antiquités orientales.

253. M. Mosheim a suivi ici les écrivains Turcs, dont le récit est certainement beaucoup plus vraisemblable que celui des Grecs & des Latins, qui supposent que toute la ville fut prise par force, & non par capitulation. Les historiens Turcs diminuent la gloire de leur conquête, & par-là même ils auroient bien donné une relation différente, si la vérité ne les avoit pas forcés à suivre celle-ci.

254. On a une relation complete de toutes les obligations que la république des lettres a à la famille de Medicis, dans un ouvrage estimable de Jo-

seph Bianchini de Prato , *Del gran duchi di Toscana, della reale casa de Medici, protettori delle lettere, e delle belle arti, Ragionamenti bistorici*, publié in-fol. à Venise en 1741.

255. M. Mosheim décide ici que Guttemberg de Mayence a inventé l'art de l'imprimerie ; mais plusieurs savans ne sont pas de son avis , & entr'autres M. le professeur Schœpflin de Strasbourg , dans son ouvrage intitulé , *Vindicia Typographica*, publié à Strasbourg en 1760, dans lequel il prétend que l'art d'imprimer avec des planches de bois fut inventé à Harlem par Coster ; que Jean Guttemberg , pendant son séjour à Strasbourg , inventa les caractères mobiles , que Jean Schæffer perfectionna en les jettant au moule ; ce qui fut exécuté pour la première fois à Mayence. Depuis l'ouvrage de M. Schœpflin , a paru celui de M. Gerard Meerman, pensionnaire de Rotterdam, sous ce titre, *Origines Typographica* , qui éclaircit encore cette matière d'une manière très-satisfaisante , en faisant certaines distinctions qu'on n'avoit pas faites jusques ici. Suivant ce dernier auteur , qui s'appuye sur des preuves incontestables , Laurent Coster de Harlem inventa les caractères de bois mobiles ; Gensfleisch ou Guttemberg grava à Mayence des caractères de métal , qui , quoique supérieurs aux premiers , avoient cependant encore des défauts , à cause des inégalités qui s'y trouvoient souvent ; mais Schæffer les perfectionna à Strasbourg , en les jettant dans un moule de fer , gravé avec un poinçon : de sorte que Laurent Coster est proprement l'inventeur de l'art de l'imprimerie ; les deux autres l'ont seulement perfectionné.

256. Pour de plus grands détails sur cette période intéressante , on peut consulter le savant ouvrage de Humphr. Hody , *de Græcis illustribus litterarum græcarum in Italia instauratoribus* , publié in-8°. à Leipzick , en 1750 ; auquel on peut ajouter Sam.

Batierii, *Oratio de instauratoribus graecarum litterarum*, publiée dans le *Museum Helveticum*, tom. IV. p. 163.

257. Voyez l'*Itinerarium* de Syriac d'Ancone, publié à Florence en 1742. in-8°. par M. Laurence Mehus, sur l'original manuscrit, avec une préface, des notes, & plusieurs lettres de ce savant, qu'on peut regarder comme le premier antiquaire qui ait paru en Europe. Voyez aussi Leonard. Aretini, *Epistola*, tom. II. lib. IX. p. 149.

258. ☞ Ce n'étoit pas seulement le mérite de ces deux philosophes, considérés comme tels, qui faisoit le sujet de la controverse; mais il s'agissoit sur-tout de savoir quel de leurs systèmes étoit le plus conforme au christianisme; & il est certain qu'à cet égard celui de Platon méritoit de beaucoup la préférence; ce que Plethon & d'autres auteurs ont suffisamment prouvé. Il est assez connu que plusieurs opinions d'Aristote conduisoient droit à l'athéisme.

259. Outre les historiens ordinaires qui ont parlé de ce qui s'est passé sous le pontificat d'Innocent VII. voyez Leon. Aretin, *Epistol.* lib. I. ep. iv. v. p. 6. 19. 21. lib. II. p. 30. & Colluc. Salutat. *Epistol.* lib. II. ep. j. p. 1. 18. édit. Florent. — Nous avons aussi l'histoire du pontificat de Grégoire, dans les *Epistres* du même Aretin, lib. II. III. p. 32. ep. vij. p. 39. 41. 51. lib. II. ep. xvij. p. 54. 56. 59. — Jo. Lami, *Deliciae eruditorum*, tom. X. p. 494.

260. ☞ Il avoit offensé les Vénitiens, en déposant leur patriarche Antoine Panciarini, & en mettant à sa place Antoine Du Pont, évêque de Concordia.

261. Les actes de ce fameux concile ont été publiés en six volumes in-folio, à Francfort en 1700. par Herman von der Hardt; mais cette collection est encore défectueuse: malgré toutes les peines que s'est données l'éditeur pour la rendre aussi par-

faite que possible, il y manque plusieurs actes importants, & on y en a inserés d'autres qui ne devoient pas y être. L'enfant a donné une histoire exacte & bien écrite de ce concile. La premiere édition de cet ouvrage parut en 1714. & la seconde en 1728. en deux volumes in-4°. à Amsterdam. Bourgeois de Chastenot, jurisculte François y a joint un supplément assez peu important sous ce titre : *Nouvelle histoire du concile de Constance où l'on fait voir combien la France a contribué à l'extinction du schisme.*

262. Pour ce qui regarde ces deux fameux décrets qui mirent des bornes si sages à la suprématie des papes, voyez Natal. Alexandre, *Hist. eccles. sac. XV.* diss. IV. Bossuet, *Def. sententia Cleri Gallican. de potest. ecclesiast.* tom. II. p. 2. 23. L'enfant, *Dissert. histor. & apologet. pour Jean Gerson, & le concile de Constance*, jointe à l'histoire de ce concile.

263. ☞ Un jésuite de Boheme, qui n'étoit rien moins que partisan de Jean Hus, & qui avoit eu occasion de le connoître à fond, en parle de cette maniere : „ Il étoit plus subtil qu'éloquent, mais „ sa gravité & l'austerité de ses mœurs, sa frugalité „ & sa vie exemplaire, son air pâle & maigre, la „ douceur de son caractère, & son affabilité extraordinaire envers les personnes de tous les ordres, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, „ étoient plus capables de persuader que quelle „ éloquence que ce fût.” Voyez Bohus, Balbinus, *Epitom. rerum Bobem.* lib. IV. cap. v. p. 431.

264. Voyez *Litteræ Nominalium, ad Regem Franciæ Ludovicum VI.* in Baluzii, *Miscellan.* tom. IV. p. 534. où l'on trouve le passage suivant : *Legimus Nominales expulsos de Bohemia, eo tempore quo hæretici voluerunt Bohemicum regnum suis hæresibus inficere. — Quum dicti hæretici non possent disputando superare, impetraverunt ab Abbisse Wenceslao) principe Bobemia, ut gubernarentur, studia*

Pragensia, ritu Parisiensium, quo edicto coacti sunt supra dicti Nominales, Pragani civitatem relinquere, & se transtulerunt ad Lipzicam civitatem, & ibidem erexerunt universitatem sollemnissimam.

265. ¶ Wenceslas, roi de Bohême, qui fut gagné par l'argent des deux partis, prolongea au lieu d'abréger la querelle, & il avoit accoutumé de dire en riant, qu'il avoit trouvé une bonne oie qui lui pondoit tous les jours des œufs d'or & d'argent; il jouoit sur le mot *Hufs*, qui en allemand signifie une oie.

266. ¶ Les historiens different beaucoup sur le nombre des Allemands, qui, à cette occasion, quitterent l'université de Prague; Æneas Sylvius en compte 50000, Tritheme & quelques autres 2000, Dubravius, 24000. Lupacius, 44000. Lauda, auteur contemporain, 36000.

267. ¶ On a remarqué dans la section précédente, que Jean Hufs faisoit grand cas des écrits & des opinions de Wiclef, & qu'il les recommandoit publiquement; mais ce n'étoit que relativement à la hiérarchie papale, à la tyrannie de Rome & à la corruption du clergé, qu'il suivoit les sentimens de ce grand homme; car il paroît d'ailleurs par deux sermons qu'il avoit préparés pour le concile de Constance, qu'il étoit fortement attaché aux dogmes les plus superstitieux de l'église romaine.

268. Les passages suivans du *Diarium Hussiticum* de Laur. Byzinius, p. 135. (voyez Ludewigi *Reliquia*, tom. VI.) prouvent manifestement comment on répandit de l'argent pour perdre Jean Hufs; voici ces passages: *Clerus perversus, præcipue in regno Bohemia & Marchionatu Moravia, condemnationem ipsius (Hussi), contributione pecuniarum, & modis aliis diversis, procuravit, & ad ipsius consensit interitum.* Et encore p. 150. *Clerus perversus regni Bohemia, & Marchionatus Mora-*

via, & præcipuè episcopi, abbates, canonici, plebani, & religiosi ipsius fideles, ac salutiferas admonitiones, adhortationes, ipsorum pompam, symoniam, avaritiam, fornicationem, vitæque detestanda abominationem, detegentes, ferre non valendo, pecuniarum contributione ad ipsius extinctionem, faciendæ procurarunt.

269. Voyez Baluze, *Miscellan.* tom. IV. p. 534. dans lequel on trouve le passage suivant : *Insuscitavit Deus doctores catholicos, Petrum de Allynaco, Johaunem de Gersono, & alios quam plures doctissimos homines, nominales, qui convocati ad concilium Constantiense, ad quod citati fuerunt hæretici, & nominatim Hieronymus & Johannes, dictos hæreticos, per quadraginta dies disputando, superaverunt.*

270. Dans l'ouvrage intitulé *Examen magistrale & theologiale, Mag. Job. de Wesalia, in Ortuini Gratii, fusciculorum expetend. & fugiendar.* Colon. 1535. nous trouvons un passage remarquable, qui fait voir jusqu'où les nominaux & les réaux portèrent alors leurs ridicules disputes : *Quis nisi ipse Diabolus seminavit illam zizaniam inter philosophos & inter theologos, ut tanta sit dissensio, etiam animorum, inter diversa opinantes? Adeo ut si universalia quisquam realia negaverit, existimetur in Spiritum Sanctum peccavisse, imo summo & maximo peccato plenus creditur contra Deum, contra christianam religionem, contra justitiam, contra omnem politiam graviter deliquisse. Unde hæc cecitas mentis nisi a Diabolo, qui phantasias nostras illudit?*

271. Voyez Theod. de Niem, *Invectiva in Job.* XXIII. in Hardtii *Actis concilii Constant.* tom. II. p. 450. *Improperabat etiam in publico Alamanni, dicendo, quod essent presumptuosi & vellent ubique per orbem dominari... Sicque factum fuisset sæpe in Bobenia, ubi volentes etiam dominari Alamanni violenter exinde repulsi & male tractati fuissent.*

272. *Plin. Epist. lix. x. ep. 97. Perseverantes duct*

jussi. Neque enim dubitabam, quaecumque esset, quod faterentur, pervicaciam certe & inflexibilem obstinationem debere puniri.

273. ¶ Quelques historiens se sont trompés, en disant que Petit étoit un jurisconsulte. Voyez Smollet, *Hist. d'Angleter.*

274. C'est ce qui paroît clairement par le discours de Petit, qu'on peut voir dans l'*Histoire du concile de Pise*, par Lenfant, tom. II. p. 303. & dans celle du concile de Constance par le même auteur, liv. III. §. xix. Voyez aussi August. Leyseri, *Diff. quâ memoriam Job. Burgundi & doctrinam Job. Parvi de cæde perduellium vindicat.* Witteberg, 1735. in 4°.

275. ¶ Par la forme du concile, M. Mosheim entend sans doute la division des cardinaux, des archevêques, des évêques, des abbés, &c. en quatre classes égales sans aucun égard à la province ou à la nation qui les avoit envoyés. Cette sage division prévint les cabales des Italiens dont les évêques étoient beaucoup plus nombreux que ceux des autres nations, & qui par-là même auroient pu à leur gré mettre des obstacles aux louables desseins du concile, si on n'avoit pas pris d'autres arrangements.

276. Les actes de ce fameux concile ont été rassemblés avec beaucoup de peine d'un grand nombre de volumes de diverses archives & bibliothèques, aux dépens de Rodolph Auguste de Brunswick, par le savant & laborieux Herman Van der Hardt, & sont conservés à ce qu'on dit dans la bibliothèque d'Hannovre, d'où ils mériteroient bien de sortir pour voir le jour. En attendant on peut consulter l'abregé des actes de ce concile, publié à Paris en 1512. in-8°. & dont j'ai fait usage dans cette histoire. Voyez aussi Æneæ Sylvii, *Lib. duo de concilio Basiliensi*, Edmand Richerius, *Histor. concilior. general.* lib. III. cap. j. Henr. Canisii, *Latin. antiq.* tom.

tom. IV. p. 447. (C) M. Mosheim a oublié ici que M. Lenfant a aussi composé l'histoire du concile de Basse, qu'il a liée avec celle de la guerre des Hussites, à cause de leur connexion naturelle & de son âge avancé, qu'il ne lui permettoit pas d'espérer de pouvoir donner une histoire séparée du concile de Basse.

277. L'histoire de ce concile & des ruses qu'on y mit en usage, a été composée par le savant Grec Sylvestre Sgyropulus, dont l'ouvrage a été imprimé à la Haye en 1660. avec une traduction latine, un discours préliminaire & d'amples notes, par Robert Creighton, Anglois de naissance. Cette histoire a été réfutée par Léon Allatius, dans un livre intitulé *Exercitationes in Creightoni apparatusum versionem, & notas ad historiam concilii Florentini, scriptam à Sgyropulo Roma, 1674. 4to.* Voyez la *Perpetua consensio ecclesia orientalis & occident.* du même auteur, p. 243. Spanheim, de *perpetua dissensione eccles. orient. & occident.* tom. II. opp. p. 491. Hermann. *Historia concertat. de pæne azymo*, part. II. cap. v. p. 124.

278. (C) Il y a eu un fameux édit appelé la *pragmatique sanction*, émané de Louis IX. qui quoiqu'il ait été mis au rang des saints, a cependant défendu avec beaucoup de zèle les droits de l'église Gallicane contre les entreprises tyranniques des papes, & ce fut principalement dans cette vue qu'il donna l'édit en question. Quelques créatures de la cour de Rome en ont voulu révoquer en doute l'authenticité, mais elle a été solennellement reconnue en 1461. par le parlement de Paris, en 1483. par les Etats du royaume assemblés à Tours, & en 1491. par l'université de Paris, qui l'ont enregistré. Pour de plus grands détails là-dessus, voyez l'*excellente histoire de France*, commencée par l'abbé Velly, & continuée par M. Villaret, vol. VI. p. 57.

Mais la pragmatique sanction dont M. Mosheim

veut parler ici, c'est celle qui fut dressée à Botrges en 1438. par Charles VII. roi de France, avec le consentement des prélats & des grands de son royaume assemblés dans cette ville. Cet édit qui étoit absolument nécessaire pour délivrer le clergé François de l'oppression des papes, depuis que ceux-ci avoient fixé leur résidence à Avignon, consistoit en vingt-trois articles, dans lesquels, entr'autres sages reglemens, on rétablit la nomination aux bénéfices vacans dans son ancienne liberté; c'est-à-dire qu'elle ne dépendit plus des papes qui l'avoient usurpée, & que chaque église eût le droit de choisir son évêque, & chaque monastere son abbé. Les annates & autres tributs, que les papes exigeoient furent abolis, & les conciles généraux furent déclarés supérieurs aux papes. Cet édit fut dressé de concert avec les peres du concile de Basle, & les vingt-trois articles qu'il renferme furent tirés des décrets de ce concile, quoique ces décrets ne fussent adinis par l'église Gallicane qu'avec certaines restrictions, que les circonstances du tems & les mœurs de la nation françoise demandoient nécessairement. Telle fut la pragmatique-sanction, que le pape Pie II. engagea Louis XI. qui à cette occasion reçut pour lui & pour ses successeurs le titre de roi très-chrétien, d'abolir par une déclaration solennelle, dont cependant l'université de Paris prévint l'effet par sa noble fermeté. Louis s'apercevant aussi qu'il avoit été séduit par Grégoire évêque d'Arras, que le pape avoit gagné par des promesses & en le faisant cardinal, ne se mit point en peine de faire exécuter ses ordres, quoique déjà publiés; au contraire il donna de nouveaux édits contre les extorsions de la cour de Rome. De sorte qu'à proprement parler, la pragmatique-sanction dont il s'agit, ne fut point abolie avant le concordat, passé en 1517. entre François I. & Leon X. malgré les oppositions de la nation françoise, du clergé, des

universités, des parlemens & du peuple. Pour de plus grands détails là-dessus, voyez Duclos, *Histoire de Louis XI.* vol. I. p. 115-132. Par ce concordat, substitué à la pragmatique-sanction, la nomination aux évêchés de France, & la collation de certains bénéfices appartenrent au roi. On peut s'instruire à fonds de ce qui regarde ce traité dans l'excellente *Histoire de la réformation*, par l'évêque Burnet, & dans un livre intitulé, *Histoire du droit public ecclésiastique François*; publié in-8°. en 1737. & in-4°. en 1752.

279. Paul II. a eu le bonheur de trouver un zélé défenseur dans le cardinal Lurini, un des plus illustres savans de ce siècle. Voyez entre les ouvrages de ce célèbre prélat, la pièce intitulée *Paul II. Vita ex codice Anglica bibliotheca desumpta, præmissis ipsius vindictis adversus platinam aliosque detractores*, Romæ 1740. in-4°.

280. La vie de cet abominable tyran a été écrite en anglois par M. Alex. Gordon, & publiée en françois en 1732. à Amsterdam: *L'auteur de l'histoire du droit public ecclésiastique François*, à laquelle sont jointes les vies d'Alexandre VI. & de Léon X. a traité le même sujet, mais avec plus de modération.

281. C'est ce que les meilleurs historiens nous disent de la mort d'Alexandre VI. quoique M. de Voltaire ait prétendu prouver qu'il étoit mort naturellement.

282. Ang. Mar. Quirini, *Vita Pauli II.* p. 78. Jo. Targonius, *Præf. ad claror. venet. epistolæ ad Magliabechium*, tom. I. p. 43. Nicolas Palmerius & autres auteurs sous le pontificat de Paul II. nous rendent compte des livres écrits contre les fraticelli, & qui sont toujours manuscrits.

283. J'ai en manuscrit les actes ou décrets de l'inquisition contre Jean Gudulchi de Castellione, & François de Archata, tous deux des fraticelli que l'on brula en France en 1454.

284. La vie de ce fameux Hollandois Gerard Groot, a été écrite par Thomas à Kempis, elle se trouve dans les ouvrages de ce célèbre auteur, à la tête de onze autres vies de ses contemporains qu'il a composées.

285. Aub. Miræus dans son *Chronicon*, *ad A.* 1384. & Helyot dans son *Histoire des ordres religieux*, tom. III. ont parlé de cet ordre; mais dans ce que j'en ai dit ici, il y a quelques particularités que j'ai tirées d'anciens actes qui n'ont pas encore été publiés. Je possède plusieurs manuscrits qui pourroient fournir des matériaux pour une histoire plus exacte & plus détaillée de l'institution & des progrès de cet ordre, plus qu'aucun livre qui ait été imprimé jusques ici.

286. Il est souvent parlé dans l'histoire de ce siècle, d'écoles érigées par les lollards & quelquefois par les beghards, à Deventer, à Brunswic, à Konigsberg, à Munster, & dans quelques autres endroits, & ces lollards étoient les *Clercs de la vie commune*, qui s'étant rendus fort utiles pour l'éducation de la jeunesse par leurs vertus, leurs talens & leur savoir, furent invités par les magistrats de plusieurs villes à venir s'y établir.

287. Pour ce qui regarde Bessarion & les autres savans dont il est ici parlé, voyez Bornerus & Hody, dans leurs histoires du rétablissement des lettres en Italie, par les Grecs qui s'y réfugièrent après la prise de Constantinople. Ajoutez la *Biblioth. grecque* de Fabricius.

288. Voyez Dupin, *Gersonianorum libri IV.* qui sont à la tête de l'édition des œuvres de Gerson, dont nous sommes redevables à ce laborieux auteur, & qui a été publiée à Anvers en cinq volumes, *in-fol.* en 1706. Voyez aussi Jo. Launoï, *Hist. Gymnasii Navarr.* part. III. lib. ij. cap. 1. p. 514. tom. IV. part. I. opp. Herman von der Hardt, *Act. concil. Constant.* tom. I. part. IV. p. 26.

289. R. Jo. Franc. Buddei , *Paverga biflorico-theologica*. La vie de Savanarola a été écrite par J. Franc. Picus, & publiée en deux volumes 8°. à Paris, en 1674. avec diverses notes, lettres & piéces originales, par Quetif. Le même éditeur a publié la même année à Paris, les *Epîtres spirituelles & affectives de Savanarola*, traduites de l'italien en latin. Voyez Echard, *Scriptor. prædicator.* tom. I. pag. 884.

290. Feu. M. Langlet du Fresnoy avoit promis de prouver démonstrativement que le véritable auteur de ce livre, sur lequel les favans ont tant disputé, étoit un nommé *Gersen* ou *Gerson*, qui l'avoit écrit en françois, & que Thomas à Kempis n'avoit fait que de le traduire en latin. Voyez Granetius, in *Lannoianis*, part. II. tom. IV. part. II. opp. pag. 414, 415. Vincent Tuillier a donné l'histoire de ce fameux livre dans les *Opera posthuma Mabillonii & Ruinarti*, tom. III. p. 54.

291. ☞ Ce prince n'eut pas plutôt commencé à mettre en exécution les décrets du concile de Constance, contre les hussites, que les habitans de la ville de Prague se souleverent, massacrèrent les magistrats qui publièrent l'ordre, & commirent divers autres scandales qui jetterent la consternation dans la cour de Wenceslas, prince timide, qui, saisi de frayeur, fut attaqué d'une apoplexie dont il mourut quelques jours après.

292. On peut se former une idée juste de l'affreuse barbarie des taborites, par leurs opinions & leurs maximes qu'on lit dans le *Diarium Hussiticum*, & que voici: *Omnes legis Christi adversarii debent puniri septem plagis novissimis, ad quarum executionem fideles sunt provocandi. — In isto tempore ultionis Christus in sua humilitate & miseratione non est imitandus ad ipsos peccatores, sed in zelo & furore & justa retributione. — In hoc tempore ultionis, quilibet fidelis, etiam presbyter, quantumcunque spiri-*

gnalis, est maledictus, qui gladium suum corporalens prohibet a sanguine adversariorum legis Christi, sed debet manus suas lavare in eorum sanguine & sanctificare. Qu'attendre de gens qui avoient des maximes aussi détestables, & qui les suivoient, sinon des actes affreux d'injustice & de cruauté ? Pour ce qui regarde cette affreuse guerre, on peut consulter, outre les anciens écrivains, tels que Sylvius, Theobaldus, Cochlæus & autres, Lenfant, *Histoire de la guerre des Hussites*, publiée à Amsterdam, en deux volumes in-4°. en 1731. Il sera bon d'y joindre le *Diarium Hussiticum* de Byzinius, ouvrage très-estimable, par la bonne foi qui y regne, & que M. Lenfant paroît cependant n'avoir pas consulté ; il a été publié, mais incomplètement, dans le sixième volume des *Reliquia manuscriptorum* du savant J. P. Ludwig : voyez aussi Beaufobre, *Supplément à l'Histoire de la guerre des Hussites*, Lausanne 1745, in-4°.

293. Cet ouvrage a été publié à Rome, en 1512, & à Bâle, en 1513.

294. Felix Malleolus, en allemand *Hammerlein*, a donné, dans sa relation des Lollards, qui est jointe à son livre, *Contra validos Mendicantes*, *Oper. plag. c. 2. a.* une liste, mais imparfaite, des beghards qui furent brûlés en Suisse & dans les environs pendant ce siècle. Soit à dessein, soit par erreur, cet auteur a confondu, dans son livre contre les beghards & les lollards, trois différentes classes de personnes, à qui l'on donnoit ordinairement ces noms de *beghards* & de *lollards*, savoir, les tertiaires, les frères du franc-esprit & les cellites ou alexiens.

295. Voyez Jo. Lafitii, *Historia fratrum Bobemorum*, m. f. lib. II. §. lxxvj. qui prouve clairement & en détail, que les *hussites* & les frères de *Bobême* étoient entièrement distincts de ces Picards, & qu'ils n'avoient rien de commun avec eux. M. de Beaufobre dans sa *Dissertation sur les adamites*

de Bohême, jointe à l'Histoire de la guerre des Hussites, par Lefant, parle avantageusement des autres auteurs qui ont écrit sur ce sujet. Ce savant se donne beaucoup de peine pour justifier les Picards & Adamites de Bohême, qu'il suppose avoir été les mêmes que les Vaudois; c'est-à-dire des gens distingués par leur piété, mais calomniés par leurs ennemis. Il se trompe: mon récit est fondé sur les actes les plus authentiques. M. de Beaufobre étoit peu versé dans l'histoire du moyen-âge, & n'étoit pas exempt de préjugés. Je n'ai rien épargné pour découvrir la vérité, & toutes mes recherches m'ont conduit à l'histoire que je viens de tracer, quelque différente qu'elle soit de celle de l'auteur de la dissertation sur les adamites de Bohême que nous avons citée.

296. *Q* Théodoric de Niem nous dit que cette secte vint d'Ecosse, & que celui qui en étoit le chef se donnoit pour le prophète Elie. Sigonius & Platine, nous apprennent que cet enthousiaste venoit de France, qu'il étoit habillé de blanc, qu'il avoit un grand air de modestie, & qu'il séduisit un grand nombre de personnes de tout âge de l'un & de l'autre sexe; que ses disciples (appelés *pénitens*) parmi lesquels se trouvoient plusieurs prêtres & cardinaux, se couvroient avec un linge blanc jusqu'aux pieds, voiloient leur visage, de manière qu'on ne leur voyoit que les yeux; qu'ils alloient de ville en ville en grandes troupes, de dix, de vingt, de quarante mille personnes, criant *misericorde*, & chantant des hymnes; que par-tout où ils alloient ils étoient reçus avec beaucoup d'hospitalité, & faisoient un nombre incroyable de prosélytes, & que pendant le tems de leur pèlerinage qui duroit ordinairement neuf ou dix jours, ils jeûnoient ou ne vivoient que de pain & d'eau. Voyez *Annal. mediol.* ap. Muratori, Niem. lib. II. cap. xvi.

297. *Q* Ce que M. Mosheim ne fait qu'insu-

nuer ici, est expliqué plus au long par Sigonius & Platine, qui nous disent que ces pelerins dont il est parlé dans la note précédente, s'arrêterent à Viterbe, & que Boniface craignant que le prêtre qui étoit à leur tête, ne voulût avec leur secours s'emparer du pontificat, envoya là un corps de troupes qui saisit le faux prophète, & le conduisit à Rome où il fut brûlé.

298. *Excerpta Monachi Pirnenfis, in* Jo. Burch. Menkenil *Scriptor. rerum Germanicar.* tom. II. p. 1521. *Cbron. monaster. in* Anton. Matthæi *Analect. vet. avi*, tom. V. p. 71. *Cbron. Magdeb. in* Meibomii *Scriptor. rerum German.* tom. II. p. 362. Par les seize articles de foi adoptés par cette secte, & qu'un certain inquisiteur de Brandebourg mit par écrit en 1411. & qu'on dit que Conrard Schmidt avoit tirés des papiers de Walkenried, nous pouvons nous former une idée assez juste de la doctrine des nouveaux flagellans, qui revenoit en substance à ceci :
 „ que les sentimens de l'église romaine sur l'effi-
 „ cace des sacremens, le feu du purgatoire, les prie-
 „ res pour les morts, & plusieurs autres points,
 „ étoient destitués de tout fondement, & que pour
 „ obtenir le salut, il suffisoit de croire ce qui est con-
 „ tenu dans le symbole des apôtres, de réciter fré-
 „ quemment la prière dominicale & des *Ave-Ma-*
 „ *ria*, & de se flageller dans certains tems pour se
 „ punir de ses fautes. ” &c.

Fin du Tome III.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce volume.

D O U Z I E M E S I E C L E .

P R E M I E R E P A R T I E .

Histoire extérieure de l'église.

- CHAP. I.** *Des événemens heureux pour l'église dans ce siècle.* page 3.
- CHAP. II.** *Des événemens malheureux pour l'église dans ce siècle.* 23.

I I .^e. P A R T I E .

Histoire intérieure de l'église.

- CHAP. I.** *De l'état des lettres & de la philosophie dans ce siècle.* 27.
- CHAP. II.** *Des docteurs & des ministres de l'église, & de la forme de son gouvern. dans ce siècle.* 39.
- CHAP. III.** *De la doctrine de l'église chrétienne dans ce siècle.* 71.
- CHAP. IV.** *Des rites & des cérémonies en usage dans l'église pendant ce siècle.* 96.
- CHAP. V.** *Des divisions & des hérésies qui troublent l'église dans ce siècle.* 98.

 TREIZIEME SIECLE.
I^{re} PARTIE.

Histoire extérieure de l'église.

- CHAP. I. *Des événemens heureux pour l'église dans ce siècle.* page 120.
 CHAP. II. *Des événemens malheureux pour l'église dans ce siècle.* 133.

II^e. PARTIE.

Histoire intérieure de l'église.

- CHAP. I. *De l'état des lettres & de la philosophie dans ce siècle.* 136.
 CH. II. *Des docteurs & des ministres de l'église, de la forme de son gouvernement dans ce siècle.* 148.
 CH. III. *De la doctrine de l'église chrétienne dans ce siècle.* 207.
 CH. IV. *Des rites & des cérémonies en usage dans l'église pendant ce siècle.* 226.
 CH. V. *Des divisions & des hérésies qui ont troublé l'église pendant ce siècle.* 230.
-

QUATORZIEME SIECLE.

I^{re} PARTIE.

Histoire extérieure de l'église.

- CHAP. I. *Des événemens heureux pour l'église dans ce siècle.* 252.

DES CHAPITRES: 523

- CH. II. *Des évènements malheureux pour l'église dans ce siècle.* P. 258.

II^e. PARTIE.

Histoire intérieure de l'église.

- CHAP. I. *De l'état des lettres & de la philosophie dans ce siècle.* 261.
CH. II. *Des docteurs & des ministres de l'église ; de la forme de son gouvernement dans ce siècle.* 270.
CH. III. *De la doctrine de l'église chrétienne dans ce siècle.* 318.
CH. IV. *Des rites & des cérémonies en usage dans l'église pendant ce siècle.* 328.
CH. V. *Des divisions & des hérésies qui troublent l'église dans ce siècle.* 330.
-

QUINZIEME SIECLE.

I^e. PARTIE.

Histoire extérieure de l'église.

- CHAP. I. *Des évènements heureux pour l'église dans ce siècle.* P. 342.
CHAP. II. *Des évènements malheureux pour l'église dans ce siècle.* 345.

II^e PARTIE.

Histoire intérieure de l'église.

- CHAP. I. *De l'état des lettres & de la philosophie dans ce siècle.* 348.

CH. II. Des docteurs & des ministres de l'église, de la forme de son gouvernement pendant ce siècle.	P. 357.
CH. III. De l'état de la religion & de la doctrine de l'église dans ce siècle.	395.
CH. IV. Des rites & des cérémonies en usage dans l'église pendant ce siècle.	410.
CH. V. Des hérésies, des sectes & des divisions qui troublèrent l'église dans ce siècle.	412.

Fin de la Table des Chapitres.







